Nº 581 33e Année. Tome CLVIII 1er Septembre 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE MYSTÈRE
BACON-SHAKESPEARE

UN DOCUMENT NOUVEAU

—

Nous avons indiqué dans un numéro précédent (1) en quoi consistait le système cryptographique de Francis Bacon et nous avons donné deux exemples un peu déconcertants de documents chiffrés par ce procédé : les textes chiffrés ne présentent en effet aucun intérêt historique ou scientifique, et on ne comprend pas pourquoi il a été jugé utile de les dissimuler ainsi. On peut en outre se demander quel est l'auteur, non indiqué, du premier et si Francis Bacon, signataire du second, en est bien l'auteur.

Quoi qu'il en soit, les études poursuivies avec persévérance sur les ouvrages imprimés en Angleterre du vivant de Francis Bacon ont donné des résultats impressionnants au sujet desquels nous allons entrer dans quelques détails.

Tout d'abord, il est bien établi qu'au XVIe siècle certains imprimeurs utilisaient deux formes de lettres : les deux tableaux ci-dessous (Pl. n° 1) en sont une preuve indiscutable. Par conséquent, il était facile d'en faire état pour réaliser un chiffrement d'après le système de Francis Bacon ou un système analogue.

(1) N° 563 du 1er décembre 1921.

Nous donnons ci-après (Pl. n° 2) les deux formes utilisées dans l'exemple de chiffrement contenu dans l'Edition de 1623 de l'ouvrage intitulé *De Augmentis Scientiarum.*

Voici maintenant l'exemple donné dans l'Edition de

Aaa bb cc dd eeff gg hh iij llmmnnoop
ppqq rr ſſſſſſſt ss ſt vvvuuxxyyzzz ſp
A A B B C C D D E E F F G
G H H I J L L M M M N
N O O P P Q Q R R S S
T T V V X X Y Y Z Z &&
Letra del Grifo que escreuia Fran.co Lucas En
Madrid. Año De. M D. LXXVII.

Aaa bb cc dd ee ff ſſ gg hh iij ll m
m nn oo pp qq rr ſſ ſſ ss ſt tt ſt vv
uu xx yy zz & ct æ æ ç ç & &
A B C D E F G H I L
M N O P Q R S T V
X Y Z Z
Letra antigua que escreuia Fran.co Lucas en Madrid. Año de. m.d.lxxvii.

Pl. N° 1

1623, qui n'est autre que la première lettre de Cicéron et dans lequel l'œil le moins exercé est immédiatement frappé par les différences très nettes de deux formes typo-

graphiques employées pour chaque lettre, majuscule ou minuscule (Pl. n° 3).

Divisons ce texte en groupes de cinq lettres à partir

308 *De Augmentis Scientiarum,*

a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. ab. a. b a. b.

A. A. a. a. B. B. b. b. C. C. c. c D. D. d. d.

a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b a. b. a. b.

E. E. e. e. F. F. f. f. G. G. g. g H. H. h. h.

a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b.

I. I. i. i. K. K. k. k. L. L. l. l. M. M. m. m.

a. b a. b. a. b. a b. a. b. a. b. a. b. a. b. a.

N. N. n. n. O. O. o. o. P. P. p. p. Q. Q. q. q. R.

b. a. b. a. b. ab. a. b. a. b. a. b. a. b. a. b

R. r. r. S. S. s. s. T. T. t. t. V. V. v. v. u. u.

a. b. a. b. a. b. a. b. a. b. ab. a. b. a. b.

W. W. w. w. X. X. x. x. Y. Y. y. y. Z. Z. z. z.

Pl. N° 2

du commencement et marquons par des points les lettres de la forme *a* et par des traits verticaux celles de la

Ego omni officio, ac potius pietate erga te;
caeteris satisfacio omnibus: Mihi ipse nun=
quam satisfacio. Tanta est enim magni=
tudo tuorum erga me meritorum, ut quoni=
am tu, nisi perfectâ re, de me non conquies=
ti; ego, quia non idem in tuâ causâ efficio,
vitam mihi esse acerbam putem. In cau=
sâ haec sunt: Ammonius Regis Legatus
apertè pecuniâ nos oppugnat. Res agitur
per eosdem creditores, per quos, cùm tu ade=
ras, agebatur. Regis causâ, si qui sunt,
qui velint, qui pauci sunt, omnes ad Pompe=
ium rem deferri volunt. Senatus Reli=
gionis calumniam, non religione, sed ma=
levolentia, et illius Regiae Largitionis
invidiâ comprobat. &c.

Ego omni officio, ac potius pietate erga te; caeteris satisfacio omnibus: Mihi ipse nunquam satisfacio. Tanta est enim magnitudo tuorum erga me meritorum, ut quoniam tu, nisi perfecta re, de me non conquiesti; ego, quia non idem in tua causa efficio, vitam mihi esse acerbam putem. In causa haec sunt. Ammonius Regis Legatus aperte pecunia nos oppugnat. Res agitur per eosdem creditores per quos, cum tu aderas, agebatur. Regis causa, si qui sunt, qui velint, qui pauci sunt, omnes ad Pompeium rem deferri volunt. Senatus Religionis calumniam, non religione, sed malevolentia, et illius Regiae Largitionis invidia comprobat &c.

Pl. N° 4

forme *b*, puis traduisons avec l'alphabet de concordance de Francis Bacon, nous trouvons que le texte chiffré n'est autre que la dépêche aux Spartiates.

Le travail de déchiffrement est figuré ci-dessus (Pl. nº 4) : nous n'avons marqué les deux formes de lettres que sur les deux premières lignes, laissant au lecteur le soin, si cela l'intéresse, de le faire sur le reste du texte. Il est à remarquer que l'édition, de laquelle est extrait le texte ci-dessus contient une erreur dans la dixième ligne où il faut lire *pauci sunt* au lieu de *parati sunt*.

Voici le déchiffrement :

Perditae Res. Mindarus cecidit. Milites esuriunt. Ne que hinc nos extricare, neque hic diutius manere possumus.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les formes typographiques utilisées pratiquement par Francis Bacon ne sont pas aussi aisément reconnaissables que celles employées dans l'exemple ci-dessus : les textes que nous avons donnés dans le numéro précité 563, du 1er décembre 1921, permettent d'apprécierles difficultés que présente le travail d'identification des deux formes *a* et *b* et la longueur des recherches y relatives.

Ces difficultés n'ont cependant pas découragé les cryptologues américains que nous avons déjà mentionnés, ni mis en défaut leur perspicacité. Les résultats obtenus font le plus grand honneur au Colonel Fabyan, qui a dirigé les recherches, et à Mmes Elizabeth Wells Gallup et Kate Wells, qui les ont effectuées. Le fait que les documents chiffrés ainsi décryptés avaient échappé pendant trois siècles aux investigations des chercheurs du monde entier est une preuve indéniable de l'excellence de ce procédé cryptographique, dans les conditions où il a été utilisé. Il va sans dire qu'au point de vue technique cryptographique, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le numéro précité 563 du 1er décembre, le système de Francis Bacon se réduit à une substitution

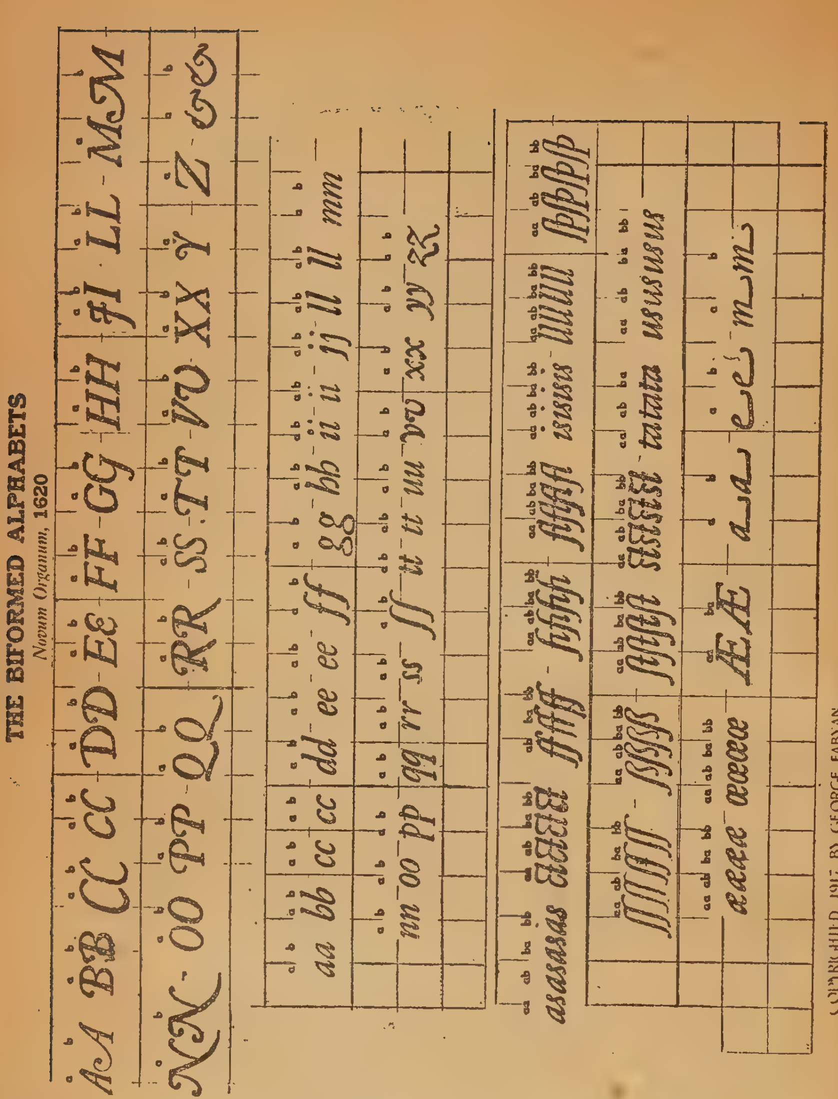
simple et est, par suite, sans intérêt; mais il pourrait assurer pratiquement une grande sécurité si l'on variait l'alphabet et si l'on utilisait les 32 arrangements possibles de 2 lettres par groupes de 5.

Bien que, dans un très grand nombre d'ouvrages du XVI[e] siècle, on rencontre souvent les deux formes de caractères typographiques, il n'y a de chiffrement que dans certaines zones qu'on reconnaît généralement au fait que tels caractères d'une même forme sont répartis assez régulièrement tout le long du texte. Les majuscules surtout peuvent servir pour ces explorations préalables, car elles n'exigent pas, comme les minuscules, l'usage de la loupe qui devient très fatigant à la longue et limite par cela même la durée des séances de travail : il est à peine besoin de dire qu'une vue parfaite est indispensable pour ces sortes de recherches qui exigent en outre beaucoup de mémoire visuelle et une méthode de travail parfaite.

Etant donné que le document que nous allons publier plus loin *in extenso* est susceptible de provoquer de nombreux commentaires et que certaines parties se heurteront vraisemblablement à des objections très sérieuses, nous croyons devoir insister sur le fait qu'au point de vue cryptographique, nous avons personnellement procédé à un travail de contrôle d'un assez grand nombre de textes et que nous considérons que la discussion doit laisser de côté le point de vue cryptographique qui nous semble inattaquable.

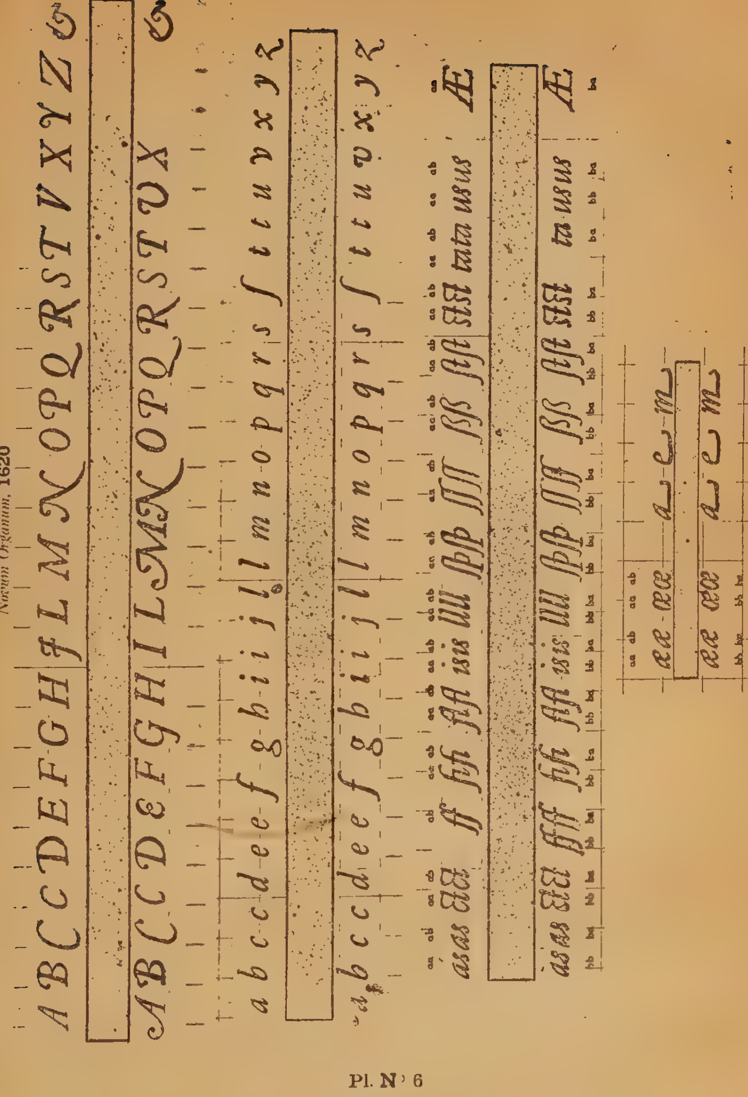
Pour les lecteurs que cela pourrait intéresser nous donnons ci-après les deux formes de caractères que l'on rencontre dans le *Novum Organum*, Edition de 1620, dont un exemplaire peut être consulté à la Bibliothèque Nationale (Pl. n° 5).

Pour la commodité du travail de déchiffrement, il est utile de disposer en face l'une de l'autre les deux formes de lettres et d'amener successivement entre elles les



Pl. N° 5

lettres à identifier : la disposition adoptée est celle indiquée ci-après (Pl. n° 6), où il y a lieu de découper les rectangles pointillés.



Pl. N° 6

Si l'on applique ces tableaux à la page 192 du document précité (1), on pourra vérifier le déchiffrement suivant sur lequel nous appelons l'attention.

(1) Voir la photographie de ce document dans le numéro 568 du 15 février 1922, pages 120-121.

Voici la partie intéressante de la page 192 :

7. ———————— n se rudimenta quaedam exilis Caloris habet, licet non hucus que, vt ad tactum percipiatur. Nam nec ea ipsa quae putrefacta soluuntur in animalcula, vt Caro Caseus, ad tactum percipiuntur Calida ; neque lignum putre, quod noctu splendet, deprehenditur ad tactum Calidum, Calor autem in putridis quandoque se prodit per odores tetros et fortes.

8. Primus itaque Caloris gradus, exijs quae ad tactum humanum percipiuntur Calida, videtur esse Calor animalium, qui bene magnam habet graduum latitudinem ; Nam infimus gradus (vt in insectis) vix ad tactum deprenditur ; Summus autem gradus vix attingit ad gradum Caloris radiorum Solis in regionibus et temporibus maxime feruentibus ; neque ita acris est, quinto.

Le déchiffrement est indiqué ci-après, les lettres sont groupés par cinq, la forme *a* est indiquée par un trait court et la forme *b* par un /.

I	F	H	E	S	H	A	L
nseru	dimen	taqua	edame	xilis	Calor	ishab	etlic
-/---	--/-/	--///	--/--	/---/	--///	-----	-/-/-
L	P	V	B	L	I	S	
etnon	hucus	quevt	adtac	tumpe	rcipi	aturN	
-/-/-	-///-	/--//	----/	-/-/-	-/---	/---/	
H	W	H	A	T	I	S	
amnec	eaips	aquae	[putre	facta	soluu	nturi	
--///	/-/--	--///	-----	/--/-	-/---	/---/	
C	O	N	C	E	A	L	D
nanim	alcul	avtCa	roCas	eusad	tactu	mperc	ipiun
---/-	-//-/	-//--	---/-	--/--	-----	-/-/-	---//
H	E	R	E	I	N	L	E
turCa	lidan	equel	ignum	putre	quodn	octus	plend
--///	--/--	/----	--/--	-/---	-//--	-/-/-	--/--
T	H	I	M	W	I	N	N
etdep	rehen	ditur	adtac	tumCa	lidum	Calor	autem
/--/-	--///	-/---	-/-//	--/--	-/---	-//--	-//--
O	W	E	I	T	W	E	L
input	ridis	quand	oques	eprod	itper	odore	stetr
-//-/	/-/--	--/--	-/---	/--/-	/-/--	--/--	-/-/-

L	I	F	H	E	D	O	E
os&fo	rtesP	rimus	itaqu	eCalo	risgr	aduse	xijsq
-/-/-	-/---	--/--/	--///	--/--	---//	-//-/	--/--
T	H	I	S	N	O	T	T
uaead	tactu	mhuma	numpe	rcipi	untur	Calid	avide
/--/-	--///	-/---	/---/	-//--	-//-/	/--/-	/--/-
H	E	B	O	O	K	E	M
tures	seCal	orani	maliu	mquib	enema	gnamh	abetg
--///	--/--	----/	-//-/	-//-/	-/--/	--/--	-/-//
V	S	T	D	I	S	P	L
raduu	mlati	tudin	emNam	infim	usgra	dusvt	inins
/--//	/---/	/--/-	---//	-/---	/---/	-///-	-/---
E	A	S	E	W	H	I	C
ectis	vixad	tactu	mdepr	endit	urSum	musau	temgr
--/--	-----	/---/	--/--	/-/--	--///	-/---	---/-
H	S	H	O	V	L	D	A
adusv	ixatt	ingit	adgra	dumCa	loris	radio	rumSo
--///	---/	-///	-//-/	/--//	-/-/-	---//	----
F	F	O	R	D	P	L	E
lisin	regio	nibus	&temp	oribu	smaxi	mefer	uenti
--/-/	--/-/	-//-/	/----	---//	-///-	-/-/-	--/--
A	S	V	R	E			
busne	queit	aacri	sestq	uinto			
----	/---/	/--//	/----	--/--			

Voici le résultat du déchiffrement :

If heshall publish what is conceal'd herein let him winnowe it well. If he doe this not, the booke must displease which should afford pleasure.

C'est une indication bien nette qu'il y a des choses cachées dans ce livre et ce déchiffrement ne pouvait qu'inciter le « winnower » à poursuivre ses investigations, quelque ardues qu'elles puissent être.

Ces investigations ne se sont pas bornées au *Novum Organum*, et elles ont embrassé toute la bibliographie de l'époque où des formes différentes de lettres, majuscules ou minuscules, droites ou italiques, pouvaient faire supposer l'existence de textes cryptographiés.

Le résultat de ces investigations est présenté plus loin : c'est l'histoire de Francis Bacon par lui-même.

Elle n'a pas été trouvée dans un seul ouvrage, son auteur ayant sans doute estimé plus sûr ou prudent de la répartir dans un grand nombre de documents.

En fait, elle a été reconstituée au moyen de fragments trouvés dans les ouvrages suivants :

A Declaration of the Treasons of Essex, 1601 ; *Of the Advancement of Learning*, 1605 ; *Novum Organum*, 1620 ; *The Parasceve*, 1620 ; *History of Henry the Seventh*, 1622 ; *Historia Ventorum*, 1622 ; *Historia Vitae et Mortis*, 1623 ; *De Augmentis*, 1623 ; *De Augmentis*, 1624 ; *The Essays*, 1625 ; *New Atlantis*, 1635 ; *Natural History*, 1635.

Ces ouvrages portent la signature de Francis Bacon. Mais, — fait plus surprenant et qui ne manquera pas de frapper nos lecteurs, — le déchiffrement a pu porter sur des ouvrages signés d'autres noms :

Timothy Bright : *A Treatise of Melancholy*, 1586 ;

Robert Burton : *The Anatomy of Melancholy*, 1628 ;

Robert Greene : *The Mirror of Modesty*, 1584; *Planctomachia*, 1585 ; *Euphues*, 1587 ; *Morando*, 1587 ; *Perimedes*, 1588 ; *Pandosto*, 1588 ; *The Spanish Masquerado*, 1589 ;

Ben Jonson : *The Folio*, 1616 ;

George Peele : *The Arraignment of Paris*, 1584 ;

William Shakespeare : *Midsummer Night's Dream*, 1600 ; *Much Ado about Nothing*, 1600 ; *Sir John Oldcastle*, 1600 ; *Merchant of Venice*, 1600 ; *London Prodigal*, 1605 ; *King Lear*, 1608 ; *Richard the Second*, 1615 ; *The Whole Contention*, 1619 ; *Pericles*, 1619 ; *Romeo and Juliet* (?) ; *The First Folio*, 1623 ;

Edmund Spenser : *Shepherd's Calendar*, 1579-1611 ; *Complaints*, 1590-1591 ; *Colin Clout*, 1595 ; *Fairy Queen*, 1596-1613.

Des fragments ont été déjà publiés en Amérique et ont donné lieu à des interprétations diverses, notam-

ment en ce qui concerne la question souvent discutée de l'origine des œuvres de Shakespeare.

C'est la première fois que l'ensemble des décryptements constituant l'histoire de Francis Bacon est soumise au public. Nous la donnons telle qu'elle est sortie du travail du déchiffreur ; seuls les mots anciens ont été rétablis dans leur forme actuelle pour faciliter la lecture.

Que faut-il en conclure au point de vue de l'histoire littéraire et de la paternité de certaines œuvres ? En nous prononçant là-dessus nous sortirions de notre rôle, qui est simplement d'étaler sur la table des documents irrécusables, en laissant à d'autres le soin de tirer des déductions et d'échafauder des systèmes.

Chaque chapitre du texte anglais est suivi d'une analyse en français : le dernier chapitre intitulé : « *Au déchiffreur* » a seul été traduit intégralement.

GÉNÉRAL CARTIER.

BACON'S LIFE

AS HE TELLS IT IN THE BILITERAL CIPHER

—

AUTOBIOGRAPHIE DE BACON CHIFFRÉE D'APRÈS LE SYSTÈME BILITÈRE

CHAPTER I

Though constantly hedged about, threatened, kept under surveillance, I have written this history in full in the cipher, being fully persuaded, in my own mind and heart, that not only jesting Pilate, but the world ask : « What is truth ? »

The principal work is, as you may suppose, writing a secret story of my own life, as well as a true history of the times. Yet, it is much mixed or twined into many others herein given. Indeed, a whole national record must be changed by the revelation which I have prepared with much pains for posterity.

That this shall be such true history that it shall be worthy of

preservation, I have not blenched aught, howsoever much it may irk me, or weary those who read it. But some of it I would I could forget after it hath been set down.

I am, indeed, by virtue of my birth, that royal,though grossly wronged son to our most glorious, yet most faulty Queen Elizabeth, of the stock that doughty Edward truly renowned. Of such stock Henries the Fifth, Seventh, and Eighth, historic battle kings, came, like branches sent from the oaks.

My true name is Tudor. Sir Nicholas Bacon, the Lord Keeper, was only foster parent to my early youth, yet was as loving and kind to me as to his own son, careful of my education, and even aspiring to my high advancement. But to Lady Anne Bacon, his wife, ever quick with her sympathy and wise to advise,do I owe the greater or warmer gratitude, since she did much more truly and con·t ·ntly guard, guide,protect and counsel me.

Moreover, to her do I owe my life. For though she did but rear me, not being, *de facto*, my mother, it was by her intervention that the hour of nativity did not witness my death. Her majesty would truly have put me away privily.

To many women, no gift coud be so great as this — a child of the preferred sex. To a sovereign so great as Elizabeth, it was not. Little princes are, of all infants, peculiarly favored. So was not I. But she who bore me, even in the hour ot my unwelcomed coming, outraging every instinct of a naturel woman, in the pangs and perils of her travail, cherished one infernal purpos·.

« Kill, kill ! » cried this maddened woman. « Kill ! »

Those attending her supposed she cried out to beseech riddance of suffering. In great fear, Lady Anne said, « God give a safe delivery, my dearly beloved Sovereign. It is now near the end. This exceeding great suffering doth well for you. Certain I am, your Grace, 'twill soon be a time for joy. Surely rejoicing doth become us all. »

But the queen fell into the fiercest anger, alarming everyone who knew her state. When her wrath subsided, laments succeeded invective.

The curse might come from her lips — nothing stayed my birth at the hour Heaven had foreknown. As I was held before her eyes, Elizabeth made a hasty motion, as if she would push some brat, no one owned, from her presence.

Lady Anne knew not which way to turn, or in what manner one clear ray of reason might reach her majesty's mind. In a few moments, the physician, seeing how distressed Elizabeth with

her cruel thoughts made sweet Lady Anne, spoke gently to the queen.

« Happy the sire of a son like the prince — twice blessed is the mother from whom the prince his life deriveth. »

« Stay, truly thy voice is but in indifferent accord with ours », said her majesty in cold tones.

Fruitless were Lady Anne's entreaties and prayers. To move the vain and strong mind of my royal mother, at the time, still being almost or truth to say quite impossible, her thoughts turned to rescuing from death such an evil-fortuned prince. Scorn, wrath, railing had penetrated most deeply that gentle breast, yet did the noble lady blench not one whit.

York House gave me a private chamber, gentle Lady Anne so slyly bearing me thither no one, other than her small maid, knew aught of my simple life within Sir N. Bacon's house. Lady Anne guarded me until her son, stillborn, made natural place for the royal child. This wronged, yet wholly unsuspicious, heir to the crown being taken into sweet Lady Anne Bacon's care, was privately reared as the youngest son to the honored lady.

The would-be Virgin Queen, with promptness (not liking our people's hearts to be set upon a king) before my A B C's even were taught to me, or the elements of all learning, instructed my tutors to instil into my young mind a desire to do as my foster father had done, and aspiring to high political advancement, look for enduring renown there ; not dreaming even of lack wherein I should look for more honors, since I was led to think I was born to nothing higher.

Of a truth, in her gracious moods, my royal mother showed a certain pride in me when she named me her little Lord Keeper, but not the Prince—she never owned that be truly the rightful title I should bear.

The earliest shows of favor of this royal mother, as patroness rather than parent, were seen when she honored our roof so far as to become the guest of good Sir Nicholas Bacon — that kind man I then supposed my father. These became marked as the study that I pursued did make my tongue sharp to reply when she asked me a perplexing question, never, or at least seldom, lacking Greek epigram to fit those she quoted, and I was often brought into her gracious presence.

It liveth as do dreams of yesternight, when now I close my eyes — the stately movements, grace of speech, quick smile and sudden anger, that oft, as April clouds come across the sun yet

as suddently are withdrawn, filled me with succeeding dismay, or brimmed my cup immediately with joy.

It doth as oft recur that the Queen, my royal mother, sometimes said in Sir Nicholas'ear on going to her coach : « Have him well instructed in knowledge that future station shall make necessary. »

Naturally quick of hearing, it reaching my ears was caught on the wing, and long turned and pondered upon. But I found no meaning, for all my wit, no whispered word having passed the lips of Sir Nicholas on the matter.

Several years had gone by, ere my true name, or any of the conditions herein mentioned, came to my knowledge. In truth, even then the revelation was in a measure accidental — albeit 'twas made by my mother— her wrath overone of my boylike impulses driving her to admissions quite unthought, wholly unpremeditated, but when thus spoken in my hearing, not to be denied.

I was in presence — as had many and oftentimes occured, Queen Elizabeth having a liking for my manners — with a number of the ladies and several of the gentlemen of her court, when a silly maiden babbled a tale. Cecil, knowing her weakness, had whispered in her ear.

A dangerous tidbit it was, but it well did satisfy the malicious soul of a tale bearer such as R. Cecil, that concerned not her associate ladies at all, but the honor, the honesty of Queen Elizabeth. No sooner breathed aloud than it was heard by the queen. No more, in truth, half heard than'twas avenged by the enraged queen. Never had I seen fury so terrible, and it was some time that I remained silent, horror-struck dismay, at the fiery overwhelming tempest.

At last, when stripped of all her frail attire, the poor maid in frightened remorse lay quivering at Queen Elizabeth's feet, almost deprived of breath, still feebly begging that her life be spared nor ceasing for a moment till sense was lost. No longer might I look upon this in silence ; and bursting like fulmined lightning through the waiting crowd of the astonished courtiers and ladies, surrounding in a widening circle this angry fury and her prey, I bent a knee craving that I might lift up the tender body and bear it thence.

A dread silence that foretells a storm, fell on the queen for a space, and the cruel light waxed brighter and the cheek burned as the flame. As the fire grew to blasting heat, it fell upon me like the bolt of Jove. Losing control immediately of both judg-

ment and discretion, the secrets of her heart came hurtling forth, stunning and blasting the sense till I wanted but a jot of swooning likewise.

« You are my own born son but you, though truly royal, of a fresh and masterly spirit, shall rule not England, or your mother nor reing over subject yet to be.

« I bar from succession forevermore my best beloved first born that blessed my union with — no, I'll not name him. Nor need I yet disclose the sweet story concealed thus far so well men only guess it, nor know of a truth of the secret marriages, as rightful to guard the name of a queen as of a maid of this realm.

«It would well beseem you to make such tales skulk out of sight, but this suiteth not to your kingly spirit. A son like mine lifteth hand never in aid to her who brought him forth — he would rather uplift craven maids who tattle thus whenever my face turneth from them. What will this brave boy do ? Tell a, b, c's ? »

Ending her tirade thus, she bade me rise. Trembling I obeyed her charge, summoned a serving-man to lead me to my home and sent to Mistress Bacon.

« That mother of my dark Atimies shall free my name,» said I. « For surely I am her son. May mother lie, or cruel Fates do me like wrong ? My God ! Let not a lot more hard, alas, than death come to me. When a ripe evil doth break upon wicked men, the justice in Thy holy law even in chastisement holdeth men — not that arrow of pestilence. But I am innocent, O my God ! Visit not the evil we much scorn, on me the innocuous fruit ! »

In the dark I waged war manfully, supposing that my life in all the freshness of youth was made unbearable. It did so much exhaust, that, after pause of a moment, I burst flood-like into Mistress Bacon's chamber and told her my story.

No true woman can bear the sight of any tear. I grasped her arm, weeping and sobbing sore, and entreated her (artfully' as I thought, hiding my secret) to say upon oath I was in truth the son of herself and her honored husband. I made effort to conceal my fear that I was base son to the queen ; *per contra*, I enve most plainly showed it by my distress.

When, therefore, my sweetmother did, weeping and lamenting, own to me that I was in very truth, the son of the queen, I burst into maledictions against the queen, my fate, life and all it yieldeth, till weary, on bent knee I sank down, and floods of

tears finished my wild tempestuous invective. When, however, that dear lady saw this, with womanly wisdom to arrest fury or perchance to prevent such despair, said to me :

« Spare my ear, or aim rightly, boy, for you do wrong your mother with such a thought. Pause, lest as to Absalom a sudden vengeance come. When you list to my words, you then will know that you do also wrong that noble gentleman, your father, Earl Robert, at the mere mention of this folly would rise in great wrath and call down Heaven's judgments on you. »

At the word, I besought her ot speak my father's name, when granting my request, she said : « He is the Earl of Leicester. »

Then as it made me cease to sob, she said again : « I took a most solemn oath not to reveal your story to you, but you may hear my unfinished tale to the end if you will go to the midwife. The doctor would be ready to give proofs of your right to be named the Prince of this realm and heir-apparent to the throne. »

How this secret marriage was consummated with the earl, our fond sire, — whom we knew little and loved not more than was due, — Lady Anne Bacon made free and full relation:

« A king's daughter gave a worthy precedent to all states, in that she would wed as her wishes dictated, not through negotiation and by treaty. Whilst she was but the proud, unhappy, though still spirited princess that Queen Mary held to be dangerous in freedom, and for this cause sent off without form of trial to languish in London Tower, she wedded Robert Dudley, of whom it is supposed the young princess had become so enamored that to produce a like passion in his heart, a love philter was made, which an assistant by some strategy administered. They came into our world, not the same day only but the same hour. To a fantasy so abnormal as the queen's this was proof of destiny.

« It might perhaps be a question whether a Divineforethought determined all that grew from that act. Some would ascribe a part, at least, to evil spirits.

« Not law, but evil governed Elizabeth, as she joined herself in a union with Robert Dudley whilst the oath sworn to one as beloved yet bound him. A suspicion was general that the death that overtook his sweet wife could be laid to his charge. Aye, a treacherous stairway betrayed her step, falling beneath lightsome Amy's foot, cast her violently on the paving below, and the tidings of her demise was not altogether news to one whose mind was too eager to hear it.

« After Elizabeth's ascent to royal power, at the house of Lord

P....... this ceremony was repeated, but not with any of the pomp and ceremony that sorteth well with queenly espousals, yet with a sufficient number of witnesses.

« Nevertheless, Queen Bess did likewise give her solemn oath of bald-faced denial of her marriage to Lord Leicester, as well as her motherhood.Her oath so broken, robs me of a son.O Francis, Francis, break not your mother's heart ! I cannot let you go forth after all the years — you have been the son of my heart. —

« But night il falling. Today I cannot speak longer to you cf so weighty a matter. This hath moved you deeply and though you now dry your eyes, you have yet many tear marks upon your cheeks. Go now. Do not give it place, in thought or word, a brain-sick woman, though she be a queen, can take my son from me. Retire at once, my boy. »

With « Farewell, » her heart half bursting, she bade me leave her, and I, fond boy, kingly power dearly yearn to win — dream of golden scepters, proud courts, and by-and-by a crown on mine innocent brow. Alleged oath, or any unrighteous rule, should never from the English throne bar the grandson to Henry the Eighth, son to Elizabeth in lawful marriage; and by virtue of these rights,in that it is the style of the eldest son of England's sovereing, no less than that of the Prince of Wales is my proper title.

In due course of time, howewer, I, at day's meridian, was by my new-found royal mother recalled and given private audience. I learned from the interview, that it was, at present, in fancy that I bore this lofty name, or a style other than that actually mine in my home.

A princely name, it seemed, was one to be thought upon, not reckoned upon as apt to be given me; nor could I in the numerous subsequent encounters change her hasty decision upon that very important question of the succession.

'Tis said : « The curse that was not deserved never will come. » Some may find it true, but to me a causeless curse did surely come, and my entire life felt the blight.

The fond love of both foster parents was restraint and stay to my young spirit when the wild and fiery tempest suddenly burst upon me. This dread force would otherwise have ruined, wasted and borne me adrift like a despoiled harvest.

My attempts in after years to obtain my true, just and indisputable title of Prince of Wales, heir-apparent to the throne, must not, however, be thought or supposed to indicate that I held myself disinterested of these obligations, offered affront

to these kind benefactors, or in any way conducted myself in such a manner as would either cast reflections upon my breeding or do discredit to my birth. It may clearly be seen that it was but the most commonplace of ideas — an action barely ambitionus, because 'twas simply natural.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PREMIER

Francis BACON expose tout d'abord dans quelles circonstances et pourquoi il a écrit et complètement chiffré son histoire :

« Bien que constamment entouré, menacé, épié, j'ai écrit cette histoire complètement chiffrée, pleinement convaincu, en mon âme et conscience, que le monde entier voudra savoir la vérité.

« Mon but principal, comme vous pouvez le supposer, est d'écrire une histoire secrète de ma propre vie en même temps qu'une histoire véridique de l'époque. Toutefois, cette histoire est mélangée à beaucoup d'autres racontées ci-après. En réalité, toute notre histoire nationale peut être modifiée par les révélations que j'ai écrites,avec beaucoup de difficultés, pour la postérité.

« Pour que ce récit constitue une histoire vraie digne d'être conservée, je n'en ai rien retranché,quelque désagréable pour moi et aride pour le lecteur que cela puisse être. Mais je voudrais pouvoir en oublier une partie après en avoir témoigné. »

Puis *BACON* raconte dans quelles circonstances dramatiques il vit le jour.

« Je suis en réalité, en vertu de ma naissance, le fils royal, quoique sacrifié, de notre très glorieuse bien que très coupable reine *ELISABETH*, de la race que le vaillant *EDOUARD* rendit vraiment célèbre...

« Mon vrai nom est Tudor.

« Sir *Nicolas BACON* ne fut que mon père adoptif...

« Mais c'est à Lady *Anne BACON*, sa femme, que je dois la plus grande et chaude gratitude, car, beaucoup plus réellement que son mari, elle me garda constamment, me guida, protégea et conseilla.

« Par-dessus tout, c'est à elle que je dois la vie.

«...Ce fut grâce à son intervention que l'heure de ma naissance ne fut pas aussi celle de ma mort : Sa Majesté aurait réellement voulu me faire disparaître secrètement. »

Suit le récit de la naissance (1).

«... Celle qui me mit au monde méditait en effet un projet infernal et au moment de ma naissance et pendant les douleurs et les dangers du travail d'enfantement, insultant à tous les instincts des mères, cette femme affolée criait : Tuez, tuez. »

Les supplications de Lady *ANNE* et les paroles d'apaisement du Docteur ne parvinrent pas à calmer la colère de la Reine qui fit le geste de repousser l'enfant lorsqu'on le lui présenta.

Lady *ANNE* éleva le nouveau-né dans sa propre maison, *YORK*

(1) 22 janvier 1561.

House, et le cacha avec tant de soin que personne n'en soupçonna l'existence, à l'exception toutefois de la femme de chambre qui le soignait.

Peu après, Lady *BACON* mit au monde un enfant mort-né auquel fut substitué le jeune *Francis*.

Cependant, *ELISABETH* ne se désintéressa pas de cet enfant, dont l'arrivée avait été si mal accueillie.

Elle prescrivit à Sir *Nicolas BACON* de l'élever comme si c'était son propre fils et de diriger son instruction en conséquence.

Quand elle était de bonne humeur, elle appelait *Francis* son petit « Lord Keeper ». Elle venait le voir chez Sir *BACON* et aimait à l'interroger et à mettre à l'épreuve sa jeune intelligence qui était très vive.

Ce n'est que plusieurs années après sa naissance que le secret en fut révélé au jeune *Francis* au cours d'une scène provoquée par des propos malveillants pour l'honneur de la Reine, qui avaient été tenus par une de ses suivantes. La reine, perdant toute retenue, s'était précipitée sur la coupable qui était tombée à ses genoux, demandant grâce. Cette scène se passait devant un certain nombre de dames et de gentilshommes de la cour.

Le jeune *BACON*, très ému, s'avança auprès de la jeune fille qui était évanouie et demanda qu'on le laissât la soulever et l'emporter.

La reine, furieuse, laissa alors échapper cet aveu « qui ne pouvait plus être nié :

« Vous êtes mon propre fils » mais, quoique vous soyez d'un esprit vif et supérieur, vous ne dominerez, ni l'*ANGLETERRE*, ni votre mère et vous ne régnerez pas.

« J'écarte pour toujours de ma succession mon premier fils bien-aimé qui a béni mon union avec... Non je ne le nommerai pas... »

Francis fut alors emmené à son appartement et il se rendit aussitôt dans la chambre de Lady *BACON* et lui raconta la scène qui venait de se passer, la suppliant de lui dire s'il était réellement son fils.

« Lorsque ma douce mère, pleurant et se lamentant, m'avoua que j'étais réellement le fils de la reine, j'éclatai en malédictions contre elle, contre ma destinée, contre tout...

« Quand cette chère femme vit dans quel état j'étais... elle me dit :

« Epargnez mon oreille ou soyez juste, enfant, car vous insultez votre mère avec une telle pensée...

« Quand vous écouterez mes paroles, vous saurez que vous insultez aussi ce noble gentilhomme, votre père, le comte *ROBERT*...

« A ces mots, je la suppliai de dire le nom de mon père.

« Cédant à ma requête, elle dit : C'est le comte de *LEICESTER*.

« Comme cela arrêtait mes sanglots, elle ajouta :

« J'ai fait le serment très solennel de ne pas vous révéler votre histoire ; mais vous pourriez entendre la fin de mon récit en allant voir la sage-femme. Le docteur serait aussi prêt à donner des preuves de vos droits à être appelé prince de ce royaume et héritier présomptif du trône. »

Lady *BACON* raconta ensuite l'histoire du mariage secret de la reine(1) avec le comte de *LEICESTER*.

(1) 1554.

« Une fille de roi donna un digne précédent à tous les peuples en voulant se marier conformément à ses désirs, sans négociation ni traité. Pendant qu'elle n'était que la princesse fière et ardente que la reine *MARY* considérait comme dangereuse en liberté et que, pour cette raison et sans forme de procès, elle avait envoyée languir dans la Tour de *LONDRES*, elle épousa secrètement *Robert DUDLEY*. On pense qu'elle en était devenue tellement amoureuse que, pour provoquer chez lui une semblable passion, elle fit préparer un philtre d'amour qui lui fut adroitement administré par un complice. Ils étaient nés non seulement le même jour, mais la même heure : pour une personne aussi superstitieuse qu'*ELISABETH*, cela fut une preuve de la destinée...

« ... C'est l'esprit du mal qui poussa *ELISABETH* à s'unir à *Robert DUDLEY* pendant qu'il était lié par serment à une autre personne aussi bien aimée. On le soupçonna d'être la cause de la mort de sa douce épouse. Un escalier perfide, s'écroulant sous le pied léger d'*AMY* (1), la projeta violemment sur le pavé et la nouvelle de sa mort ne fut pas tout à fait une surprise pour quelqu'un qui était trop désireux de l'apprendre.

« Après l'accession d'*ELISABETH* au trône (2), la cérémonie (du mariage) fut répétée dans la maison de Lord P...... non pas avec la pompe qui convenait à des épousailles royales, mais toutefois devant un nombre suffisant de témoins..

« Malgré cela, la reine *BESS* nia par serment solennel son mariage avec Lord *LEICESTER* ainsi que sa maternité.

« Son serment ainsi brisé, me vole un fils. O *Francis*, ne brisez pas le cœur de votre mère. Je ne puis vous laisser me quitter après toutes les années que vous avez été le fils de mon cœur. »

On comprend les rêves qu'une telle révélation pouvait suggérer à une jeune imagination.

Après cette scène, la reine fit appeler le jeune *Francis* et elle lui donna une audience privée au cours de laquelle elle lui dit qu'il ne devait pas se considérer comme son fils et elle resta inflexible sur ce point dans les audiences ultérieures qu'elle lui accorda.

Francis BACON ajoute :

« On dit qu'un malheur non mérité n'arrive jamais. C'est peut-être vrai pour quelques-uns. Mais il est certain pour moi qu'une malédiction injuste m'a frappé et que ma vie tout entière en a été obscurcie. »

CHAPTER II

A fox seen oft at our court in the form and outward appearance of a man named Robert Cecil — the hunchback — must answer at the Divine arraignment to my charge against him, for he despoiled me ruthlessly. The queen, my mother, might, in course of events which followed their revelations regarding my birth and parentage, without doubt having some natural pride

(1) Epouse du Comte de Leicester.
(2) 1558.

in her offspring, often have shown me no little attention, had not the crafty fox aroused in that tiger-like spirit the jealousy that did so torment the queen.

From the first he was the spy, the informer to the queen, of all the boyish acts of which I had least cause or reason for any pride. This added fuel to the flame of her wrath, made me the more indiscret, and precipitated an open disagreement, which lasted for some time, between my foster mother, Lady Anne Bacon and the woman who bore me, whom, however, I seldom name with a title so sacred as mother. In truth, Cecil worked me naught save evil to the day which took him out of the world.

Through his vile influence on Elizabeth, he filled her mind with a suspicion of my desire to rule the whole world, beginning with England, and that my plan was, like Absalom's, to steal the hearts of the nation and move the people to desire a king. He told her that my every thought dwelt on a crown; that my only sport amid my school mates was a pageant of royalty; that 'twas my hand in which the wooden staff was placed, and my head that wore the crown, for no other would be allowed to represent princes or their pomp. He informed her majesty that I would give a challenge to a fierce boyish fight, or a duello of fists, if any one presumed to share my honors or depose me from my throne.

In due time, the queen afraid of these ominous portents, sent for good Paulet and arranged that under pretext of great import, I should accompagny our embassage to France.

My sire, more even than my royal mother, was bent upon my dispatch thither, and urged vehemently that subsequent, artfully contrived business — concerning affairs of state — intrusted to me in much the same manner, I thought, as weighty affairs were laid upon Sir Amyas.

I was placed in the care of Sir Amyas and left the shores of my own fair land without a moment of warning, so to speak. The queen, by her power royal, and her rights maternal, readily overruled all our several objections. No tears on the part of my dear foster mother, nor entreaties on that of grave Sir Nicholas Bacon availed, while I, as soon as my first protest had been waived, occupied my fantasy hour after hour, picturing to myself the life in foreign lands.

The fame of the gay French court had come to me even then, and it was flattering to the youthful and most natural love of the affairs taking us from ou native land, inasmuch as the secret commission had been entrusted to me, which required much

true wisdom for safer, speedier conduct than it would have if left to the common course of business. So with much interested though sometimes apprehensive mind, I made myself ready to accompagny Sir Amyas.

My summary banishment to beautiful France, which did intend my correction, by some strange Providence served well the purpose of my own heart ; for making ciphers my choice, I straightway proceeded to spend my greatest labors therein, to find a method of secret communication of my history to others outside the realm. That, however, drew no suspicion upon this device, inasmuch as it did appear quite natural to one who was in compagny and under the instruction of our ambassador to the court of France ; and it seemed, on the part of my parents, to afford peculiar relief, as showing that my spirit and minds had calmed, as the shipwreck below the gently rolling surface.

For such simple causes was I undisturbed in a search after a mean of transmitting my secret history. I devised this double alphabet cipher, which till a decipherer find a prepared or readily discovered alphabet, it seemeth to me a thing almost impossible, save by divine gift and heavenly instinct, that he should be able to read what is thus revealed.

That sunny land of the south I learned so supremely to love that afterwards I would have left England and every hope of advancement to remain my whole life there. Nor yet could this be due to the delights of the country, by itself, for the love of sweet Marguerite, the beautiful young sister of the king (married to gallant Henry, the king of Navarre) did make it Eden to my innocent heart.

So fair was she — no eyes e'er looked upon such a beauteous mortal, and I saw no other. I saw her — French Eve to their wondrous paradise — as if no being, no one in all high heaven's wide realm, save only this one Marguerite did ever exist, or in this nether world, ever in all the ages to be in the infinity of time, might be created.

But there came in days, close in the rear, when I would fain have lived my honored days in this loving-wise, ruin worthy husband's hopes, and many a vision, had there been only one single Adam therein,-which should be, and was not, solely myself.

Marguerite willingly framed excuses to keep me, with other royal suitors ever at her imperial commandment. A wonderful power to create heaven upon earth was in that loved eye, and every winsome grace, or proud yet gentle motion of lily hand,

or daintily tripping foot. To win a show of her fond favor, I was fain to adventure even my honor, or fame, to save and shield her.

Through love I dreamed out plays filled up — as we have seen warp in some hand-looms — with words Marguerite hath so oft, like to a busy hand, shot daily into a fair-hued web, and made a rich damask, vastly more dear. And should life betray an interior room in my calm but aching breast, on every hand shall her work be seen.

Many single *livres* in the French, very short and in several small divisions, tell a tale of love when life in its prime of youth and strength sang sweetly to mine ear, and in the heart-beats could one song e'er be heard, — and yet is heard — my love for my angelic-faced, soft-eyed Marguerite of the Southland, sweet White Rose of my lone garden of the heart. I have placed many a cherished secret in the little, loving, worthless books. They were kept for her wishes to find some lovely reader in future aeons. No amorous soilure taints the fair pages.

Love of her had power to make the Duke of Guise forget the greatest honors that France might confer upon him ; and hath power as well to make all fleeting glory seem to me like dreams or pictures, nor can I name aught real that hath not origin in her. At one time a secret jealousy was constantly burning in my veins, for Duc Henry then followed her day in and out, but she hath given me proof of love that hath now set my heart at rest on the query.

Far from angelic though man his nature, if his love be as clear or as fine as my love for a lovely woman — sweet as a rose and as thorny it might chance — it sweeteneth all the enclosure of his breast, oft changing a waste into lovely gardens, which the angels would fain seek. That it so uplifted my life who would ere question.

And even when I learned her perfidy, love did keep her like angels in my thoughts half of the time — as to the other half she was devilish, and I myself was plunged in hell. Memory doth paint her fairer still than the fairest of our English maidens — sweet traitress though I should term her— Marguerite, my pearl of women.

This lasted during many years and not until four decades or eight lusters of life were outlived, did I take any other to my sore heart. Then I married the woman who hath put Marguerite from my memory — rather, I should say, hath banished her portrait to the walls of memory, only, where it doth hang in the

pure, undimmed beauty of those early days — while her most lovely presence doth possess this entire mansion of heart and brain.

Yet here I have a little disgressed, although the matter doth appertain unto my story at alater period. When Sir Amyas Paulet became advised of my love, he proposed that he should negotiate a treaty of marriage, and appropriately urge on her pending case of the divorce from the young Huguenot.

As hath been said, I was entrusted at that very time with business requiring great secrecy and expediency. This was so well conducted as to win the queen's frank approval, and I had a lively hope, by means of this entering wedge, to be fol lowed by the request nearest unto my soul, I should so bend her majesty's mind to my wish.

Sir Amyas Paulet undertook to negotiate both treaties at once, and came thereby very near to a breach with the queen, as well as disgrace at Henry's court. Both calamities, however, were averted by such admirable adroitness that I could but yield due respect to the finesse while discomfited by the death of my hope.

It was a sad fate befell our yourthful love, my Marguerite. — The joy of life ebbed from our hearts with our parting, and it never came again into this bosom in full flood-tide. The hard-won happiness, as mist in summer morning, did roll away.

From that day I lived a doubtful life, swinging like a pendant branch to and fro, or tempest tossed by many a troublous desire.

At lenght I turned my attention from love, and used all my time and wit to mak such advancement in learning, or achieve such great proficiency in studies, that my name as a lover of science should be best known and most honored, less for my own aggrandizement than as an advantaging of mankind, but with some natural desire to approve my worthiness in the sight of my book-loving and aspiring mother, believing that by thus doing, I should advance my claim and obtain my rights, not aware of Cecil's misapplied zeal in bringing this to her majesty's notice, to convince her mind that I had no other thought save a design to win sovereignty in her lifetime.

He bad her observe the strength, breadth and compass, at an early age, of the intellectual powers I displayed, and even deprecated the generous disposition or graces of speech which won me many friends, implying that my gifts would thus, no doubt, uproot her, because I would steal away the people's hearts.

I need not assert how far this was from my heart at any time,

especially in my youth, but the queen's jealousy so blinded her reason that she, following the suggestion of malice, showed little pride in my attempts, discovering, in truth, more envy than natural pride, more hate than affection.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE II

Francis BACON raconte comment *ROBERT CECIL* ne cessa d'exciter la reine contre lui pendant toute sa vie.

« A la suite des événements qui suivirent ses révélations sur ma naissance et notre parenté, la reine ma mère, éprouvant quelque orgueil naturel de son enfant, aurait pu souvent me témoigner de l'intérêt, si l'artificieux renard n'avait pas éveillé dans cet esprit cruel la jalousie qui tourmentait si souvent l'esprit de la reine. »

CECIL racontait à la reine que le jeune *Francis* n'aspirait qu'à dominer le monde entier, à commencer par l'*ANGLETERRE*, qu'il voulait suggérer au peuple anglais de demander un roi, que toutes ses pensées visaient le pouvoir, qu'il n'organisait que des jeux dans lesquels il était roi...

Au bout de quelque temps, la reine effrayée envoya chercher le « bon *PAULET* » (*AMYAS*) et décida que *Francis* serait attaché à l'ambassade britannique en France.

Le Comte de *LEICESTER* fut du même avis et il fut arrangé qu'une mission confidentielle serait confiée au jeune *Francis* qui fut remis aux soins de Sir *AMYAS PAULET* et invité à partir pour la *FRANCE* sans délai.

« Aussitôt que ma première protestation eut été écartée, j'occupai mon imagination heure par heure à me représenter comment était la vie dans les pays étrangers.

« La réputation de la joyeuse cour française était venue jusqu'à moi et j'étais flatté de la mission secrète qui m'avait été confiée et qui exigeait beaucoup de jugement pour être conduite plus sagement et rapidement qu'elle ne l'aurait été si elle avait été classée dans les affaires ordinaires. Aussi est-ce avec intérêt, en même temps qu'avec un peu d'inquiétude, que je me déclarai prêt à accompagner Sir *AMYAS* (1).

« Mon bannissement à la cour de France, dont le but était de m'assagir, se trouva, par un hasard providentiel, servir le dessein de mon cœur, car décidant de me consacrer à l'étude des chiffres, je procédai aussitôt à l'élaboration d'une méthode secrète qui me permît de communiquer mon histoire... Cela n'attira aucun soupçon... et même sembla montrer à mes parents que mes sentiments s'étaient calmés, de même que l'océan, après la tempête, tombe dans le calme et ne donne plus signe des naufrages au-dessous de sa surface doucement mouvante.

« Pour ces raisons, je ne fus pas troublé dans mes recherches. J'imaginai ce chiffre à deux alphabets qui, jusqu'à ce que le déchiffreur trouve un alphabet tout préparé ou aisément découvert, semble presque impossible à lire, sauf par un don divin ou un instinct céleste. »

(1) 1576.

Francis raconte alors ses amours avec *Marguerite de VALOIS*, sœur du roi de *FRANCE* et épouse du Roi *HENRI* de *NAVARRE*, amours qui firent de ce pays ensoleillé un Eden pour son cœur innocent.

« Plusieurs petits ouvrages, écrits en français, très courts et divisés en chapitres, racontent une histoire d'amour...

« J'ai placé bien des secrets aimés dans ces petits livres sans valeur destinés à la distraire plus tard... »

Il devient jaloux du Duc *Henri de GUISE*, mais *MARGUERITE* lui donne des preuves d'amour qui ramènent le calme dans son âme.

Même quand il ne peut plus douter de sa perfidie, il ne peut cesser de l'aimer, au moins une moitié du temps, et elle lui semble encore plus belle que les plus belles des Anglaises.

Ce n'est qu'au bout de « quatre décades ou huit lustres » qu'il put oublier cette charmeuse et se marier avec une autre femme.

Quand Sir *Amyas PAULET* eut connaissance de l'amour de *Francis BACON* pour *MARGUERITE*, il tenta de négocier un mariage entre eux et pour cela de presser le divorce de *MARGUERITE* qui était alors en suspens.

Francis BACON, qui avait accompli avec beaucoup d'adresse la mission qui lui avait été confiée, comptait sur ce succès pour disposer favorablement la reine *ELISABETH*.

Mais Sir *PAULET* échoua complètement aussi bien auprès de la reine *ELISABETH* que du côté de la cour de *FRANCE* et il n'évita une double disgrâce que grâce à l'habileté qu'il déploya pour conjurer le danger.

Mais *Francis BACON* dut renoncer à tout espoir de voir réaliser son rêve et ce fut la séparation (1).

« Enfin je me détournai de l'amour et je consacrai tout mon temps et toute mon intelligence à faire de tels progrès et à acquérir une telle compétence dans l'étude de la science, que mon nom puisse devenir célèbre. J'ambitionnais cela, non seulement pour ma propre satisfaction et le progrès qui pourrait en résulter pour l'humanité, mais aussi avec le désir d'affirmer ma dignité en présence de ma mère qui aimait la lecture et l'étude, et avec l'espoir de la disposer favorablement à mon égard. »

Mais *CECIL* continua à exciter la jalousie de la reine en lui faisant croire que les efforts de *Francis BACON* n'avaient d'autre but que de lui permettre de conquérir le cœur du peuple et de la détrôner pour prendre sa place.

Les tentatives de *Francis BACON* pour gagner la sympathie de la Reine échouèrent complètement.

CHAPTER III

I request but my natural right : that I be declared the true heir as the first born son to our queen, the Prince of Wales whilst my parent be living, but the proper sovereign with name and style quite distinct from others — English kings having so far

(1) 1579.

no Francis on the scroll that containeth their worthy Christian names — in proper course of time.

In event of the abdication or death of the queen — who bore in honorable wedlock Robert, now known as son to Walter Devereux, as well as him who now speaketh to the yet unknown decipherer that will open the doors of the sepulchre to break in sunder the bonds and cerements of a marvelous history, — I, the eldest born, should, by Divine right of a law of God made binding on man, inherit scepter and throne.

And our land should rejoice, for it would have a wise sovereign. God endued me with wisdom, the gift granted in answer to Solomon's prayers. It is not in me aught unmeet or heady rash to say this, for our Creator only is praised. None will charge here manifestation of wordly vanity, for it is but the pride natural to minds such as I enjoy, indeed, with all royal princes.

If it should be wanting, then might all men say I lacked the very essence of a royal or a ruling spirit, or judge that I was unfit to reign over mighty England. It is only one of our happy dreams of a day to come, that doth draw me on to build upon this ground, inasmuch as it shall be long, perhaps — if so bright a day dawn — ere I shall bask in his sunny rays.

My brother Robert, by the wish and request of our father, bore his Christian name. He, reared by Walter Devereux, bore naturally that name, after a time coming into the titles of Earl or Essex and of Ewe.

His early youth was lightly passed, but after he did know that 'twas the queen that gave him life, he grew imperious and when brought to court by our truly ingenious father, whom an evil spirit much troubled — even a jealousy of some of the queen's favored lords that did attend her — his will showed its true, source and revealed the origin of the young Caesar. And in after time it could well be discerned that he did draw deception from it.

Our fountain of life hath much earthy substance. Even in this royal source were slimy spots, and from it our blood took some slight poison which assuredly could not be accredited to the noble daughter of Sir Francis Knowles on the part of young Essex, and less on the part of myself, to a decendant of honorable Sir Anthony Cooke (1).

Essex was one of the adventurous, valiant, bold spirits not easily hidden in any place, and it was not, therefore, unseemly that the son of one so widely and favorably reputed as the first

(1) Père de Lady Anne Bacon.

Earl of Essex, made so bold as to woo the goddess Fortune at court. None knew so truly as Elizabeth, our proud, unbending, royal mother, the cause of many of our willful Essex' overbearing ways.

The knowledge he was princely in truth, despite pretense, and whilst at court his nominal place and standing was only the courtier's, his rightful style was prince, the queen's lawful son,— warmed into life and action the ambitions that were his inherited primal instinct.

How far he ventured upon this royal prerogative, this proper right of favor and advancement, history plainly relateth, yet only in my cipher history may seals be opened that guard the secrets hid long in silent halls; for 'tis said, walls have ears, none say walls have a tongue — truly none who do visit courts. Daring, indeed, the pen that can write a royal story, though it be in cipher, — many times as daring, he that doth this task openly. There be few who will attempt it, and it shall not be by their pens we shall find out the result — dead men tell no tales

RÉSUMÉ DU CHAPITRE III

« Je ne réclame que mon devoir naturel : être déclaré l'héritier présomptif comme premier-né de la reine, avec le titre de Prince de *GALLES* tant que mes parents vivront, puis Souverain avec nom et titre. »

La Reine *ELISABETH* avait eu un deuxième fils (1), *Robert*, enregistré comme fils de *Walter DEVEREUX*.

« En cas d'abdication ou de mort de la reine, qui enfanta en mariage honorable *Robert*, déclaré comme fils de *Walter DEVEREUX*, aussi bien que celui qui parle maintenant au déchiffreur encore méconnu qui ouvrira les portes du sépulcre pour briser les liens en toiles qui embaument une merveilleuse histoire, c'est moi, le fils aîné, qui, par droit divin et conformément à une loi de Dieu rendue obligatoire pour l'homme, hériterai sceptre et trône. »

Et *Francis BACON* estime que le pays devrait s'en réjouir, car il aurait un sage souverain.

Robert, sur le désir et à la requête du Comte de *LEICESTER*, portait le prénom de ce dernier. Comme il était élevé par *Walter DEVEREUX*, il s'appela d'abord *DEVEREUX* ; plus tard il fut fait Comte d'*ESSEX* et de *EWE*.

Le Comte de *LEICESTER* l'amena à la cour où il devint impérieux et volontaire dès qu'il sut qu'il était fils de la reine. Esprit aventureux et courageux, il fut assez hardi « pour courtiser la déesse Fortune à la Cour ».

La connaissance qu'il était prince royal, bien que sa situation apparente à la cour ne fût que celle d'un courtisan, excita les sentiments ambitieux qu'il avait hérités de sa mère.

(1) 1567.

L'histoire raconte clairement jusqu'où il se risqua, sur les droits qu'il croyait avoir aux faveurs.

« Cependant, ce n'est que dans mon histoire chiffrée que les sceaux peuvent être ouverts, qui conservent les secrets longtemps cachés dans les salles silencieuses. S'il est dit que les murs ont des oreilles, personne ne dit que les murs ont une langue.

« Hardie en vérité est la plume qui peut écrire une histoire royale, même en chiffre. Beaucoup plus audacieuse celle qui peut faire cela en clair. Il y a peu d'écrivains qui feront une telle tentative et ce n'est pas par leurs plumes que nous découvrirons la vérité, — les morts ne racontent pas d'histoires. »

Chapter iv

I was in good hopes when my divers small poems might be seen in printed form, the approval of Lord Leicester might be gained — he, in a way, having matters in his hands regarding the recognition and the remuneration her majesty should offer, suitably rewarding so great labors. I had faith in my sire, who, whilst now he loveth his peace and quiet enjoyment of the royal kindness so much, no love of his offspring is manifest, hath in his natural spirit that which yet might lead to a matching of a royal spouse against the princes, that a balance be maintained.

In truth, had not our far seeing sire exercised more than the degree that was his wont, or his privilege, of authority, Elizabeth had rested content with the marriage ceremony performed in the Tower. Being quite bent upon secrecy, she with no want of justice contended, « The fewer eyes to witness, the fewer tongues to testify to that which had been done. »

The Earl of Leicester then foresaw the day when he might require the power this might grant him, and no doubt this proved true, for his sun of prosperity rose high. By degrees he was given title and style suiting so vain a mind better than would the weight of government, were that conferred on him.

He was first made Master of the Horse ; this gave him control of the stables, and gave him such place in the royal processions as he very truly desired, next her majesty ; also she conferred upon him the Order of the Garter, likewise the titles of Baron of Denbigh, her Highness'Privy Councillor, *et caetera.*

It must, to most men who shall observe well, become quite evident that this aspiring parent, as was fully proven to the councillors, knew Elizabeth (who so far had known never a master) now feared neither people nor Pope. He ran no risk of making shipwreck of his fortunes, being always under more favorable auspice than other men.

Two wings, I may truly term them, such shelter they afforded, — the one of the royal secrecy at a time when silent wisdom weighed more than gold, the other a quality of fearlessness no less royal, overshadowed his head wherever he might be. Rail as other men might, unmoved amidst scorn and envy, he maintained such manifest assurance of the favor granted him, that the shrewdest courtiers guessed, although all purpose and proof seemed lacking, somewhat of our intimacy in blood. Indeed this did suit his own plan, without arousing most obstinate opposition on the part of Queen Elizabeth.

He it was who procured that certificate of my birth from the court physician, the sworn and witnessed testimonies of both midwife and the attendant, the story of the queen's objection to sequestration although urgently desired — Queen Elizabeth remaining with her ladies, courtiers, foreign princes and ambassadors, Lords of the Privy Council and such others around her, unwilling in the seventh month to proclaim herself a woman wedded and pregnant — and my adventitious arrival shortly precedent to birth to well beloved Lady Bacon of her still-born child, so that none could find proof that I was not her own.

The desire of my father was to make these affairs so well understood that the succession should be without question. To my mother no such measure was pleasing. By no argument, how strong soever, might this concession be obtained, and after some time he was fain to appeal the case for us directly to Parliament to procure the crown to be entailed upon Elizabeth and the heirs of her body.

He handled everything with greatest measure, as he did not press to have the act penned by any declaration of right, also avoiding to have the same by a new law or ordinance, but choosing between the two, by way of sure establishment, under covert and indifferent words, that the inheritance of the crown, as hath been mentioned here, rest, remain and abide in the queen. And, as for limitation of the entail, he stopped with the heirs of the queen's body, not saying the right heirs, thereby leaving it to the law to decide, so as the entail might rather seem a favor to her — Elizabeth — and to their children, than as intended disinherison to the house of Stuart. It was in this way that it was framed, but failed in effect on account of the ill-disposition of the queen to open and free acknowledgment of the marriage.

Elizabeth, who thought to outcraft all the powers that be,

suppressed all hints of her marriage, for no known object if it be not that her desire to sway all Europe had some likelihood, thus, of coming to fulfillment.

All suitors — much as the first comer — for some reason had such hope of success as turned some heads, no mention being made of impediments. Most wise councillors long petitioned the queen, though it only wounded the earl, her own lawful spouse — I think for the purpose of making a good, founded title to both royal scepters — urging hotly Monsieur le Duc de Anjou's suit. Not all at one on the point of religion — the Duke paying the compliment of an arrangement whereby their sons should receive instruction in the Roman Catholic faith, the daughters in the Protestant — all, it must surely at last be found, have many like subtle or purely diplomatic traits

I did find this, in my calm, true adjustment at the end of improper, long continued negotiations, no one played the drama with true skill save Elizabeth. All are born, all die ; though each must play many parts, he findeth no part that is his alone. In wise Solomon's words : « There is nothing new'neath the sun. » Many have, it may be, acted this part my proud mother played — few so successfully. It might check princes in pride to imagine France and England united — as great powers singly as some of the neighboring ones. It stared in the eyes both proud kings who had made a futile trial, as coldly as arctic snows.

She loved the admiration of all men, especially of princely visitors coming to woo. Her wisdom, however, saved her in this, as the love of devotion was the surface of her character — not a main current.

Manywere the suitors, with whom she executed the figures of a dance, advancing, retreating, leading, or following in sweet sympathy to the music's call. But ever there was a dying fall in these strains — none might hear only she or my father — and the dancer's feet never led to Hymen's lofty alter, thereafter.

I fain would attest how painful this acting parts soon, naturally, did seem to my father. For, said he, « A mortal man many speak falsely upon occasion, but he were a strange man who dared live a falsehood. »

Nevertheless, he did live the unacknowledged husband of Queen Elizabeth, my mother. But he was an unwise and most artless actor, and oft did give sad trouble to some of our managers or controllers, those in the haughty Burleigh's employ, or the band and glove associates who served as his factors.

The times were not a bad schoolmaster. When I resumed my

former study of the state of the nations, and patiently worked out the model of government, my most potent reason may be justly gathered ; for I then did trust to my father's hopeful spirit as a son naturally should.

Any such measure found no regard in the sight of the vain minded Queen Elizabeth whose look traineth men as vain as her own self. The would-be idol of half the great princes of Europe—concluding it would be less pleasing in a few years to have all the people know that she was the wife of the Earl of Leicester, than suppose her the Virgin Queen she called herself, — both props and shields alike despised, nor did she at any subsequent time reverse her decision. For such a trivial, unworthy, unrighteous cause was my birthright lost.

A fear seemed to haunt her mind that a king might suit the mounting ambitions of a people that began to seek New Atlantis beyond the western seas. Some, doubtless, longed for a royal leader of the troops, when war's black eagle threatened the realm, which Elizabeth met in two ways—by showing a kingly spirit when subjects were admitted into the presence chamber, and by the most constant opposition to war, as was well known to her council.

Many supposing miserly love of gold uppermost in mind and spirit, made but partial and cursory note of her natural propension, so to speak, or the bent of the disposition. For, behind every other passion and vanity moving her, the fear of being deposed rankled and urged her to a policy not yet understood.

The wars of Edward, called the Third, — but who might be named the first among heroes, — and of his bold son, known as Edward the Black Prince ; of brave Henry the Fifth ; and her grandsire, Henry the Seventh ; as well as one of her father's short strifes, were not yet out of the memory of the people.

Many pens kept all these fresh in their minds. She as a grave physician, therefore, kept a finger on the wrist of the public, so, doubtless, found i the part of prudence to put the princes, — my brother, the Earl of Essex, and myself — out of the sight of the people.

Yet in course of time,the Earl of Leicester, our subtle father, handled matters so that he came nearer to obtaining the crown for my brother than suited my wishes and claims, making pretense of consulting my tastes and fitness for learning.

A son can never share in regal and governing duties, but Essex at one time grew very arrogant, having for a fair season

our gay mother's honorable and sustaining favor, and the aidant interest of our father. At that time I knew my own claim to favor must, yielded publicly, be as truly yielded up aftewards.

Daily I see cause of this constantly increasing dread, in the favor shown to my brother rather than to myself, despite the priority of my claim to all princely honor. And the frenzied eagerness he doth betray, — when these shows and vauntingly marked favors, give confirmation stong as proofs of Holy Writ of my wisdom, — maketh me to inquire sadly in my own heart whether my brother returneth my warm affection.

The love I bear him is as fresh at this day, as it was in his boyhood, when the relationship was for some time so carefully kept unknown — as the fact was, for years, guarded of our high birth and station. Not a thought then entered the brain it was not a pleasure for us to share. Our joys were two-fold, our sorrows all cut in twain ; but the pride of his heart having been aroused, my eyes can but note the change, for he seldom doth keep the former ways in remembrance.

Even in his manner now, I think, one thought hath a voice : « Without a brother like mine that hath come before me by six short years, I could rely wholly upon myself, and furthermore, be the heir to England's throne ». Nothing so open, so unmistakable ; but at times he maketh a great show, stranger to my heart than the cold, ungratious manner.

When this spirit of kindness is felt no more — when this shall be lost — the mind can furnish few thoughts, wrought through pain, from memories of the past hours of joy, to comfort and console it. When the heart hath suffered change, and a breach beginneth to widen, no words fill it up. An altered affection, one weakly parteth from, of need, — for no redress is suitable.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE IV

Francis BACON espérait que, lorsque ses divers ouvrages auraient été imprimés, il pourrait gagner l'approbation de Lord *LEICESTER* et par lui la récompense que la Reine accorderait à un tel labeur. Mais le comte de *LEICESTER* jouissait tranquillement des faveurs royales et il ne voulut pas intervenir entre la reine et les princes.

La question de son mariage était toujours au même point, la reine se contentant de la cérémonie qui avait été célébrée à la Tour et disant, non sans raison : « Moins d'yeux comme témoins, moins de langues pour témoigner de ce qui a été fait. »

La reine le comblait de faveurs : Maître-Ecuyer, ordre de la Jarretière, titre de Baron de *DENBIGH*, Conseillé Privé de Sa Majesté, etc...

Ces témoignages ne manquèrent pas de montrer aux observateurs sa-

gaces qu'il y avait entre eux des liens solides qui le protégeaient dans toutes les circonstances.

Les courtisans rusés devinèrent également qu'il devait y avoir une parenté de sang entre *LEICESTER* et *Francis BACON*.

Ce dernier raconte que son père aurait fait établir un dossier comprenant : un certificat de sa naissance signé par le médecin de la Cour avec les témoignages authentiques et sous serment de la sage-femme et de l'aide, le refus de la reine de rester sequestrée pendant sa grossesse et, au septième mois, de se reconnaître enceinte et mariée, la naissance de *Francis* précédant de peu celle du fils mort-né de Lady *BACON*, ce qui avait permis la substitution de *Francis* à ce dernier et faisait disparaître toute preuve que *Francis* était le fils de la reine et non celui de Lady *BACON*.

Le comte de *LEICESTER* aurait voulu faire régler la question de la succession au trône de manière qu'il ne puisse y avoir de discussion à la mort de la reine. Cette dernière ne voulant pas se prêter à son désir, il fut obligé d'en appeler directement au Parlement, demandant que la couronne fût reconnue à *ELISABETH* et « aux héritiers de son corps ». Cette formule lui paraissait devoir être acceptée par la reine, mais il n'en fut rien : la reine refusa obstinément de reconnaître qu'elle était mariée.

C'est alors que les Conseillers de la Reine la sollicitèrent de se marier et lui recommandèrent la candidature du Duc d'*ANJOU*. La reine était flattée des hommages de ses soupirants, mais elle ne s'engagea avec aucun.

« Nombreux furent les soupirants avec lesquels elle exécuta les figures d'une danse, avançant et reculant, conduisant ou suivant conformément à l'appel de la musique. Mais jamais elle ne se compromit dans ces exercices et les pieds du danseur ne la conduisirent jamais jusqu'à l'autel de l'hyménée. »

Tout cela était naturellement pénible au Comte de *LEICESTER*, qui donna souvent des inquiétudes aux conseillers de la reine, lesquels agissaient sous la direction de l'orgueilleux *BURLEIGH*.

Finalement, il fallut renoncer à tout espoir de voir la reine se marier ou reconnaître son mariage avec le Comte de *LEICESTER* et sa double maternité.

C'est alors qu'on vit croître la faveur du Comte d'*ESSEX*, ouvertement protégé par son père qui estimait que son fils aîné, *Francis*, préférait se consacrer à l'étude des sciences.

Cette rivalité des deux frères détruit les liens d'amitié qui les avaient unis depuis leur enfance et *Francis* s'en désole.

Chapter V

It is clear to my mind, the earl, my father, hoped that his darling wishes relating to a declared heir to succeed to the throne were near realization, as he observed the advance in marked respect and favor the younger son made from day to day.

My vain mother loved Essex's bold manner and free spirit, his sudden quarrels, jealousy in soul of honor, strenght in love

She saw in him her own spirit in masculine mould, full of youth and beauty.

To her, fate, a turn of fortune's wheel, had given the gift of royalty,and the throne of mighty England was hers to bestow on whom her heart might choose. Little wonder that false fancy swayed where better judgment, infected, had lost power, and that impatient Lord Leicester won naught in that struggle but fear and distress.

My just claim he set aside, liking better valiant Lion-heart — thus they termed him — however unmeet or unjust. I, the first born son,had unfortunately incurred his great and most rancorous ill will many years back.

A desire to foil yields lurid light on everything thereafter ; his one wish ever gleaming brightly through the clouds of pretense, and I receive my cue from the altered appearance of the skies, yet do not give over as he doth suppose. Notwithstanding overtly any of my ill advised sire's aspiring purposes, or plans, — for often shall dissimulation, though a faint kind of wisdom prove very good policy, — yet in the secrecy of my own bosom, I do still hold to the faith that my heart has never wholly surrendered, that truth shall come out from error and my head be crowned ere my line of life be severed.

How many times this bright dream hath found lodgment in my brain ! How many more hath it been shunned as an influence of Pluto's dark realm ! It were impossible, I am assured, since witnesses to the marriage and to my birth (after a proper length of time) are dead, and the papers certifying their presence being destroyed, yet is it a wrong that will rise, and a cry that none can hush. Strive as I may, it is only driven from my brain by the unceasing tossing of this sea of laboring cogitations for the advancement of learning. Oft driven as'twere with sudden wind or tide, its waves strike against the very vault of the heavens and break in useless wreaths of bubbling froth.

Think not in your inmost heart that you, or any others whom you would put in the same case as mine, would manifest a wiser and a calmer mind, because none who do not stand as I stood, on Pisgah's height, do dream of the fair beauty of that land that I have seen. England as she might be if wisely governed, is the dream, or beauteous vision, I see from Mt. Pisgah's lofty top.

It is no improper exaltation of self, when one, feeling in heart and brain the divine gifts that fit him for his princely destiny — or that rightly inherited, albeit wrongly withholden, sovereignty

— in true, noble, kingly spirit doth look for power, not for the sake of exercising that gift, but that he may uplift his people from the depth of misery into which they constantly sink, to the firm rock of such mode of life as would change cries to songs of praise.

By uniting many powers—such lofty endeavor for perfecting the knowledge that is in the world, joined also with a strife for the elevation, in all kingdoms under heaven, of this noble people — the Divine will or plan doth perchance have full sway : for when mankind shall be given wisdom in so great fulness, idle courtiers may find no true use of subtle arts.

That Robert was of bolder temper and more fiery spirit I can by no argument disprove, but I want not royal parts, and right of primo-geniture may not be set aside, without some costly sacrifice, as modesty or good fame. Stopping short of this irreparable wrong, my father took but slight interest in the things he had been so hot upon.

Adventuring everything of value — life, kingdom, people, to retain possessions — to mine own self this way of maintaining the Divine Right is repugnant, and when I come at last into my right, the power of the mind shall by my wisdom be shown to be greatly exceeding that of the sinewy arm. This is my hope in labor, oft as hard and as fatiguing as falleth to him that hath always toiled for his bread, as' tis by such means that kingly minds should be disciplined.

I fain would write works most lofty in their style, which being suited as well to representation upon the stage as to be read in libraries, may so go forth and so reach many in the land not as wise, in knowledge, yet as great as others in loyalty and in fiery spirit. If that deficiency be in a measure filled in our realm, this labor in coming years will surely be of benefit, although it be unknown for a long season what is the cause and ultimate design. The furtherance of my much cherished plan keepeth me heartened to my work.

Devices of some sort were so needful,— even to publish poems which might naturally be but such as do afford pleasure, — that my wit, not at all lessened, but sharpened, by constant dangers, found means unknown to those who were most wary, to send out much dangerous matter (using terms in regard to myself only), that was not even doubted.

Several small works under no name won worthy praise ; next in Spenser's name, also, they ventured into an unknown world. E. Spenser could not otherwise so easily achieve honors that

pertain to myself. Indeed this would alone crown his head, if this were all — I speak not of golden crowns but of laurel— for my pen is dipped deep into the Muses' pure source.

So great is my love for my mother tongue, I have at times made a free use, both of such words as are considered antique, and of style, theme and spirit of an earlier day, especially in the Edmund Spenser poems that are modeled on Chaucer ; yet the antique or ancient is lightly woven, as you no doubt have before this noted, not only with expressions that are both common and unquestionably English of our own day, but frequently with French words, for the Norman-French William the Conqueror introduced left its traces.

Besides naught is further from my thoughts than a wish to lop off, but, on the contrary,a desire to graft more thoroughly on our language, cuts that will make the tree more delightsome and its fruits more rare, hath oft led me to do the engrafting for my proper self.

Indeed not the gems of their language alone, but the jewels of their crowns are rightfully England's inheritance.

Furthermore many words commonly used in different parts of England strike the ear of citizens of towns in southern England like a foreign tongue, combinations there of make all this variety, that I find oftimes melodious, again less pleasing, like the commingling of country fruits at a market fair. Yet you, seeing the reason, approve, no doubt, the efforts I make in the cause of all students of a language and learning that is yet in its boyhood, so to speak.

When I, at length, having written in divers styles, found three who, for sufficient reward in gold added to an immediate renown as good pens, willingly put forth all works I had composed, I was bolder.

I masked many grave secrets in my poems which I have published now as Peele's or Spenser's,now as my own, then again the name of authors, so called, who placed works of mixed sort before a reading world, prose and poetry. To Robert Greene did I entrust most of that work — rather his name appeared as author : therein you may find a large portion that belonging truly to the realm of poetry, would well grace verse, yet it did not then seem fair matter for it. As plays some parts were again used.

Marlowe is also a pen name employed ere taking Wm. Shakespeare's as my mask or visard, that I should remain unknown, in as much as I, having worked in drama history that is most

vigorously suppressed, have put myself so greatly in danger that a word unto Queen Elizabeth, without doubt, would give me a sudden horrible end — an exit without re-entrance. Prudence hath as good counsels in times of danger as sadder experience, and I list only to her voice when my life would be a speedy, ay, instant forfeit.

I feel my pen quivering, as a steed doth impatiently stand awaiting an expected note of the horn of the hunt, ere darting, as an arrow flies to the targe, across moor and glen. I write much in a feverous longing to live among men of a future people. Verily to make choice of mouth pieces for my voice, is far from being a light or pleasing but quite necessary and important mission.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE V

Les progrès du Comte d'*ESSEX* augmentent visiblement, *ELISABETH* aimant reconnaître en lui ses propres qualités sous une forme masculine.

La destinée, « un tour de roue de la Fortune », lui ayant donné à elle la royauté et le trône de la puissante *ANGLETERRE*, elle pourrait en disposer en faveur du candidat qu'elle choisirait. *ESSEX* était évidemment ce candidat probable et *Francis* se voyait abandonné par son père et sa mère en faveur de leur second fils, « leur vaillant Cœur-de-Lion », comme ils l'appelaient.

Il paraît se résigner à son infortune, mais conserve néanmoins l'espoir de voir sa tête couronnée « avant que sa ligne de vie ne soit coupée ». Les témoins de sa naissance sont morts et les certificats qui auraient pu remplacer leurs témoignages verbaux, détruits.

Il se plonge dans ses travaux scientifiques et essaie d'oublier les projets d'amélioration du sort du peuple anglais, qu'il avait conçus quand il espérait hériter du trône.

« Je voudrais, dit-il, pouvoir écrire des ouvrages dans un style très élevé, qui soient également appropriés à la représentation sur la scène et à la lecture dans les bibliothèques, de manière à pouvoir atteindre beaucoup de monde et à faire disparaître l'infériorité, en science et en sagesse, du peuple anglais égal d'ailleurs aux autres en loyauté et intelligence. Si ce résultat pouvait être atteint dans une certaine mesure, mon travail sera sûrement un bienfait pour la postérité...Cet espoir entretient mon ardeur au travail.

« Il était nécessaire de prendre des dispositions adéquates, — même en publiant des poèmes qui sembleraient uniquement destinés au plaisir des lecteurs, — et trouver des moyens nouveaux, inconnus des plus prudents, pour pouvoir communiquer des choses dangereuses...

« Plusieurs petits ouvrages, sans signature, eurent un succès mérité.

« D'autres, sous le nom de *SPENSER*, conduisirent dans un monde inconnu. *E. SPENSER* n'aurait pu, autrement, obtenir aussi aisément des honneurs qui me sont dus...

« Si grand est mon amour pour ma langue maternelle que j'ai employé simultanément des mots considérés comme anciens, et des expressions plus jeunes, spécialement dans les poèmes d'*Edmond SPENSER* qui sont modelés sur *CHAUCER*...

« Après avoir essayé plusieurs formes de discours, j'en trouvai trois qui me procurèrent une récompense pécuniaire satisfaisante avec une renommée littéraire immédiate...

« Je dissimulai plusieurs secrets importants dans mes poèmes publiés tantôt sous les noms de *PEELE* ou de *SPENSER*, tantôt sous mon propre nom, tantôt sous le nom d'autres auteurs qui écrivaient pour le monde des lecteurs des mélanges de prose et de poésie.

« Sous le nom de *Robert GREENE*, je chiffrai la plus grande partie de ce travail...

« J'utilisai aussi le nom de *MARLOWE* avant de prendre celui de *Wm SHAKESPEARE*, de manière à rester inconnu, car, ayant écrit des œuvres d'histoire dramatique qui sont les plus sévèrement poursuivies, j'aurais couru un danger si grand qu'un mot sur la reine *ELISABETH* m'aurait sans doute valu une terrible fin, — une sortie sans retour... »

(*A suivre.*)

FREUD
ET SON PROCÉDÉ SOPHISTIQUE

—

Depuis dix ans, les théories psychanalystes se sont répandues dans toute l'Europe ; les livres et articles en langue française, particulièrement ceux de l'école de Zurich, suffiraient à constituer une petite bibliothèque ; dès 1913 on pouvait lire, dans le *Mercure de France*, un article de M. Kostyleff sur le système de Freud (1) et, en 1916, un article de G. Delage (2). En 1914, MM. Regis et Hesnard (3) publièrent le plus remarquable exposé qui se puisse écrire sur ces théories nouvelles. Cependant, pour différentes raisons, le grand public français se contenta longtemps d'ignorer. Ce ne fut qu'après la traduction française de l'*Introduction à la Psychanalyse* de Freud que la plupart des Revues donnèrent de copieux résumés de cet ouvrage.

En raison de la diffusion récente du freudisme en France, beaucoup sont encore peu familiers avec la technique psychanalyste (4). Aussi n'est-il pas inutile de rappeler tout d'abord la différence qui existe entre la Psychanalyse et la Psychiatrie.

L'étude des psychoses et des névroses, la pratique de la suggestion, de l'hypnose, les expérimentations de la psychophysiologie ont permis d'évaluer, de faire varier,

(1) Kostyleff : *Nouvelles recherches sur le mécanisme cérébral de la pensée*, « Mercure de France », 16 mai 1913.

(2) G. Delage : *Une psychose nouvelle* : *La Psychoanalyse*, « Mercure de France » ; 1er septembre 1916.

(3) Régis et Hesnard : *La psychoanalyse des névroses et psychoses*, Alcan.

(4) Le souci d'être compris par tous, nous a obligé à alourdir un peu notre discussion en rappelant les notions les plus courantes de la doctrine que nous nous proposons de critiquer.

de mesurer, en quelque sorte, les forces inconscientes (ou plutôt leurs symptômes) sans toutefois permettre de les connaître directement.

Le psychiatre qui use de la suggestion *masque* le moi inconscient et substitue à une raison d'action, venue des profondeurs ignorées de l'être, une autre raison arbitrairement choisie par lui ; en somme, sa thérapeutique consiste à dire au malade : « Je t'ordonne de t'ignorer toi-même, je t'ordonne de croire ceci et d'éprouver telle sensation ou tel besoin. »

Mais, voici que des penseurs, — nous voudrions pouvoir dire des savants, — ne se contentent plus de cette connaissance objective et de ces palliatifs. Ils veulent connaître directement, ils prétendent guérir complètement. Au lieu de dissimuler les abîmes troublants du moi, ils veulent arracher les voiles avec lesquels on prétend les recouvrir : ils affirment qu'il est moins dangereux de sonder les gouffres que de les ignorer. Il n'est plus question d'expérimentation, de phénomènes que l'on pourra provoquer, faire varier et mesurer quelquefois à l'aide d'instruments précis, ils s'attaquent à l'essence même, à la cause psychique ; ils abandonnent la méthode objective ; c'est par l'analyse qu'ils espèrent pénétrer dans l'inconscient et s'enfoncer plus avant dans ce domaine inexploré ; en somme, ils reviennent à l'ancienne méthode de l'introspection avec cette différence que le malade, le véritable introspectionniste, est aidé par une sorte de professeur qui s'appelle un psychanalyste.

Ces médecins, si on peut ainsi les appeler, ne se sont pas contentés de faire de la thérapeutique, ils n'ont pas borné leur ambition à guérir les malades, ils ont constitué un vaste système philosophique, une métaphysique, d'où découlent d'originales conceptions esthétiques, morales et sociales. La psychanalyse semble devoir renouveler la pensée humaine et le grand apôtre de cette féconde

doctrine, celui qui l'a dotée de sa plus magnifique floraison, c'est Freud.

Freud amorce et insinue en nous l'idée de la prépondérance de la vie inconsciente par la théorie des actes manqués. Les actes manqués, pour lesquels nous n'avons pas en français de désignation générale, englobent le lapsus, l'erreur d'audition ou d'écriture, l'acte maladroit, l'oubli, etc...

Freud croit relever, dans la formation de ces actes, l'intervention d'une volonté inconsciente, volonté refoulée qui revendique sa place et la reprend à notre insu. Mais il subsiste, à l'état de veille un contrôle trop efficace du conscient sur l'inconscient pour que nous puissions tirer des menus faits involontaires de notre vie quotidienne des renseignements très importants sur nos désirs inconscients et refoulés.

C'est par l'étude du rêve que Freud essaie de dévoiler les appétits secrets que notre conscience n'ose pas s'avouer à elle-même.

Le rêve est toujours, d'après Freud, la satisfaction symbolique d'un désir, généralement d'un désir sensuel.

Les représentations du rêve sont, en effet, des représentations symboliques et ces symboles pour la plupart représentent l'élément sexuel masculin ou féminin et les personnes de notre entourage immédiat.

L'emploi de ces symboles s'explique par ce fait que, dans le sommeil, tout contrôle n'est pas complètement aboli ; il subsiste une censure et cette censure ne permet pas à l'inconscient d'exprimer clairement son désir honteux : par une subtilité vraiment satanique, l'inconscient tourne la difficulté en mettant, à la place des objets obsédants, des symboles.

C'est grâce à l'interrogatoire très minutieux du malade, à l'évocation en lui des parties oubliées de son rêve, à l'interprétation des symboles dont le médecin connaît la signification, que l'on peut tenter une reconstitution

du rêve et connaître les tendances ignorées du rêveur lui-même qui causent les désordres de son système nerveux. Le plus souvent le *complexe d'Œdipe* est la cause de la rupture d'équilibre de la vie sexuelle. Qu'est-ce donc que ce *complexe d'Œdipe* ?

D'après Freud, la vie sexuelle est éveillée chez l'enfant dès le premier jour ; il croit voir une preuve de cette assertion dans le plaisir sensuel que l'enfant éprouve à téter et dans la préférence qu'il manifeste pour son père ou pour sa mère. Par une fatalité pressentie par la fable antique d'Œdipe, l'enfant, si c'est un garçon, désire épouser sa mère et tuer son père; si c'est une fille, elle désire son père et tue sa mère en rêve.

Vers l'âge qu'on appelle l'âge de raison, et qui est précisément celui où l'on situait, avant Freud, les premières manifestations de la puberté, l'éducation pousse l'enfant à refouler son désir. Celui-ci semble complètement oublié, cependant il subsiste toujours dans l'inconscient. Ce désir ignoré n'aura pas d'autre inconvénient, il n'acquerra aucune force agissante et n'apparaîtra pas dans la vie psychique si l'évolution sexuelle de l'individu se développe d'une façon normale. Mais si, pour une raison quelconque, l'individu, soit que l'occasion lui manque, soit qu'il appartienne à un type dégénéré ou diminué, ne développe pas normalement sa vie sexuelle, les désirs de la première enfance, refoulés dans l'inconscient, prennent une place importante dans la vie psychique et sont la cause de névroses et de psychoses.

Ces théories heurtent évidemment toutes nos idées préconçues, tous les résultats laborieusement acquis par les psychologues qui n'ont pas comme Freud l'ambition d'un grand système et qui précisément, à cause de cela, ont observé peut-être avec plus de minutie et d'impartialité.

Et pourtant, le professeur Freud, médecin à Vienne, prétend bien n'avoir pas fait simplement œuvre de phi-

losophe et de penseur, il veut être considéré avant tout comme un savant, bien plus, comme un savant spécialisé, comme un médecin. Et c'est de ce titre de médecin qu'il tire toute son autorité. Ce titre lui permet de présenter comme une vérité scientifique sa théorie, qui, émanant de tout autre, semblerait une tentative d'explication métaphysique à reléguer sur des rayons avec bien d'autres systèmes hors d'usage. A chaque instant, les observations cliniques, le secret professionnel, les confidences reçues derrière les portes si bien capitonnées de son cabinet sont l'*ultima ratio* de sa discussion.

Il est bien difficile de ne pas être mis en défiance, tout d'abord, par le ton même de l'enseignement de Freud; il a souvent des procédés de diseur de bonne aventure ; il évoque irrésistiblement certaine silhouette faisant la parade au seuil d'une baraque.

Dès le début de ses cours, il proclame à peu près ceci :

« Ne restez pas ici, sortez ! Je sens bien que vous ne me croirez pas ! Je vais vous enseigner une chose tellement étonnante ! Comment, vous voulez étudier la psychanalyse ? Mais vous ne pouvez pas comprendre cette science. Comment le pourriez-vous ? Votre formation intellectuelle ne vous le permet pas. Vous êtes pleins d'idées préconçues et vous croyez encore à la science des savants. Vous voudrez toujours revenir aux conceptions de la chimie, de l'anatomie, de la biologie, tandis que je vous enseigne la *science de l'âme*. Vous vous obstinez à rester, eh bien ! soit ! Mais attendez-vous à des révélations stupéfiantes et surtout, bien pénétrés de votre incompétence, croyez-moi toujours sur parole. Un signe d'incrédulité, une question indiscrète, je me tais ! »

Vous reconnaissez le caractère susceptible de certains médecins, grands inventeurs de théories nouvelles, chez qui l'irritabilité et la solennité tiennent lieu de bonnes raisons.

La science de Freud est comme la théologie, elle repose

sur l'argument d'autorité, mais cette autorité n'est point celle des Pères de l'Eglise, c'est l'autorité personnelle du Maître.

Car si le disciple d'un médecin ou d'un chirurgien peut vérifier et contrôler par lui-même l'enseignement de son professeur, le psychanalyste ne peut jamais permettre à son élève d'assister à l'examen clinique du malade. Celui-ci, en effet, livre bien difficilement sa pensée et ses rêves en présence d'un médecin traitant et, s'il y a un seul témoin, il n'avouera plus. En conséquence, vous ne pourrez jamais contrôler les assertions du médecin concernant telle confidence de malade ; il faut croire sur parole ce témoin privilégié.

Et, dans cet art singulier qu'est la thérapeutique de la psychanalyse,— de même que les disciples ne feront des progrès qu'à la condition d'avoir confiance, — de même le patient ne guérira qu'à condition d'avoir la foi, d'être parfaitement isolé, sous l'influence de son directeur de conscience et de ne pas rester en contact avec sa famille et ses amis.

Tout cela semble bizarre et un peu inquiétant, et, s'il n'y avait dans l'œuvre de Freud que des observations cliniques, nous resterions bien perplexes et bien désarmés. Heureusement, il y a autre chose. Car le fait clinique n'est qu'un point de départ et aussi un moyen de contrôle; il y a l'analyse qui est l'essence de la méthode, il y a le raisonnement, qui, sur les données de l'observation, construit l'hypothèse; il y a les systèmes psychologiques, historiques, sociologiques que Freud n'hésite pas à tirer de ses théories.

Si nous ne pouvons nous attaquer au contenu même de cette science, au moins nous allons en étudier le contenant. Et j'espère que le Professeur voudra bien reconnaître qu'il n'est point absolument nécessaire de s'être livré soi-même au fameux examen clinique pour discerner le sophisme dans les inductions et déductions auxquelles

on se livre à propos des faits impossibles à contrôler.

Le procédé sophistique de Freud se présente avec une régularité qui en facilite l'étude. Pour peu qu'on ait parcouru son œuvre, c'est une silhouette bien familière que l'on rencontre à chaque étape sur la route conduisant à l'hypothèse du pansexualisme et à ce noir carrefour où s'érige la statue voilée de l'Œdipe-complexe.

Qu'il s'agisse de traiter de l'acte manqué, du rêve, du symbole, de l'acte sexuel, etc... Freud esquive la définition. Il se contente de réfuter deux ou trois définitions trop étroites et, quand il nous a démontré ce que les définitions proposées par ses prédécesseurs avaient d'incomplet, d'artificiel et de faux, il passe outre.

Ce manque de définition va lui permettre dans une première partie du raisonnement de défendre avec succès le terrain modeste sur lequel il semble s'être cantonné et, par une série d'empiètements insensibles, à la fin il revendiquera un territoire immense, il donnera à l'objet traité une extension beaucoup trop vaste et qui, d'emblée, paraissait inacceptable.

Cette prétention à raisonner sans définition est insupportable. Stuart Mill disait : « Il n'y a pas de définitions de choses, mais des définitions de noms ». Une définition de nom peut être arbitraire, et du moins, si nous nous trompons dans la solution du problème, nous saurons où chercher les causes d'erreur, mais il n'est pas de plus stérile exercice que de raisonner avec des mots dont la valeur n'est jamais deux fois la même.

C'est ainsi que Freud identifie le lapsus et la perte d'un objet ; il applique au rêve toute l'analyse qu'il a laborieusement tirée de la rêverie; il confond volontairement le *symbole* avec le *substrat*, ou allusion bien connue de la représentation onirique ; l'acte sexuel se différencie du génital et il semble d'abord assez bien déli-

mité, comprenant le génital et une toute petite chose en plus, mais il devient brusquement, en fin de chapitre, tout acte qui cause un plaisir sensuel, bien plus, tout acte quelconque, il devient la vie tout entière.

Dans ce champ donc, au préalable, mal délimité, Freud procède à l'analyse; c'est alors qu'intervient la seconde partie du procédé sophistique. Il décompose son objet, et qu'il s'agisse de l'acte manqué, du rêve, de l'acte sexuel, il relève certains éléments bien connus des psychologues. Ces éléments, il les admet, mais ils ne lui suffisent pas, il y a encore autre chose ; un flair bien particulier lui fait découvrir une chose que les autres, avant lui, n'avaient pas remarquée. C'est invariablement le désir inavouable, honteux, et refoulé. Cet élément qui, en réalité, existe peu ou prou, souvent dans une proportion infinitésimale, il lui donne une importance exagérée ; il semble oublier l'analyse à laquelle il s'est livré et pour laquelle il a, à peu près, obtenu notre approbation ; sans autre explication, sans autre discussion, il admet et essaye de nous faire admettre que le dernier élément trouvé, l'élément honteux et refoulé soit la cause unique. C'est là son cheval de bataille à qui il donne comme carrière cet objet, vous vous en souvenez, mal délimité, et qui s'est fabuleusement agrandi jusqu'à se confondre avec la vie inconsciente.

Pour illustrer ce procédé par une comparaison simpliste, mais cependant absolument exacte, Freud raisonne comme un chimiste qui dirait : « Soit un composé : je constate qu'il contient certains éléments contenus également dans le reste du monde, donc ce composé est le monde tout entier, mais dans ledit composé il y a des traces d'arsenic, donc le monde entier n'est composé que d'arsenic. »

Cherchant un exemple dans l'œuvre de Freud nous n'aurons pas besoin de dépasser la théorie des actes manqués. Pas de définition de l'acte manqué, avons-

nous déjà dit, ce qui va permettre de donner la même explication du lapsus, du bris d'un vase, de la perte d'une bague et cela simplement parce que ces actes sont stigmatisés en allemand par le préfixe *ver*. Si nous voulions, nous pourrions comprendre parmi ces actes *verbrechen* (assassiner) ou *verhungern* (mourir de faim); cela permettrait d'étendre la déduction de Freud et d'affirmer que l'acte de mourir de faim comporte la même explication que l'erreur qui consiste à employer un mot pour un autre.

Dans ce domaine si mal défini, Freud essaie l'analyse de l'acte manqué : il relève l'insuffisance des raisons mécaniques, chimiques, biologiques, psychiques, etc... qui peuvent être invoquées pour l'explication du lapsus : il leur oppose la théorie de l'interférence d'idées. Une idée que nous avons refoulée, et que nous ne voulons avouer, ni aux autres, ni à nous-mêmes, vient brusquement troubler l'idée exprimée et revendiquer sa place. Le lapsus trahit donc la pensée profonde de celui qui le commet; l'idée perturbatrice est une idée que nous nous efforcions de refouler, mais c'est bien la véritable idée et le secret désir de notre moi inconscient. Mais ne nous arrêtons pas en chemin; cette théorie n'est point vraie seulement pour le lapsus, tous les actes manqués, les oublis, les pertes, les maladresses sont de la même nature; ils s'expliquent par les mêmes causes et ils trahissent le véritable désir que nous n'osions nous avouer à nous-mêmes.

Si nous brisons un objet, c'est que nous n'aimons pas celui qui nous l'a donné, et si un homme est écrasé sous un tramway, ne croyez pas à une fatale distraction, mais à une lassitude inconsciente de la vie !...

Une jeune fille perd son anneau de fiançailles. Interprétation de Freud : Cette jeune fille n'aimait pas son fiancé, car on perd et on oublie les objets qui rappellent une personne que l'on n'aime pas.

Un jeune homme en portant un toast a dit : « Je bois à l'effondrement de mon chef, » au lieu de dire : « Je bois à la prospérité de mon chef. » Ce lapsus en allemand est très explicable. D'après Freud, ce jeune homme n'a fait qu'exprimer sa véritable pensée refoulée ; au fond, il souhaitait l'effondrement de son chef.

N'essayez pas de nier, le savant psychanalyste sait ce qu'il sait ! Mais nous savons nous aussi par raisonnement, par analyse, par expérience et par simple bon sens que l'interprétation exclusive et têtue de Freud n'est qu'une interprétation plausible entre mille, et nous ne pouvons nous empêcher de le considérer momentanément avec méfiance, parce que nous pensons que cet homme comme médecin peut être dangereux, qu'il le serait à coup sûr comme juge d'instruction, témoin devant un tribunal, juré de cour d'assises.

Qui aura jamais la prétention d'expliquer avec certitude les raisons lointaines d'une association !

Un exemple entre mille :

Maury raconte comment les noms de trois villes lui reviennent toujours à l'esprit accompagnés de trois noms propres. Cette association d'idées est assez régulière pour intriguer le penseur. On m'accordera qu'elle peut provoquer un lapsus. C'est ainsi que Maury, qui ne pense pas à Vichy sans évoquer par exemple le nom de Smith, sera tenté de dire, et dira peut-être un jour pour exprimer qu'il ne s'arrêtera pas à Vichy : « Je brûlerai Smith. »

Freud va interpréter ce lapsus, et vous prévoyez de quelle façon.

Selon lui, l'intention criminelle n'est pas douteuse. Sans doute, dans cette hypothèse, Maury employait le mot brûler dans son sens familier, « ne pas s'arrêter », mais l'inconscient qui veillait savait le véritable sens du mot brûler, et en disant : « Je brûlerai Smith », il avait l'in-

tention de supprimer ce fâcheux Smith par un supplice atroce. Inutile, ô psychologue, d'alléguer que vous ne connaissez pas Smith, sachez d'abord que vous n'êtes qu'un pauvre psychologue et non un psychanalyste ! Vous ne savez pas, mais votre inconscient sait et M. Freud aussi, cela suffit. Votre inconscient sait très bien qu'un jour, en chemin de fer, ou à table d'hôte, vous avez rencontré, sans sympathie, un certain Smith et vous avez souhaité sa mort. Votre conscient a oublié son nom, mais votre inconscient désire toujours le brûler (1).

Mais, précisément au bout d'un certain temps, Maury découvre la cause de son association d'idées : « Un jour, je tombe sur un vieux journal que je relis à la feuille des annonces, je vois l'indication d'un dépôt d'eaux minérales avec le nom des pharmaciens qui les vendaient dans les principales villes de France. Mes trois noms inconnus étaient inscrits là en face des villes dont le souvenir était associé à eux. »

Qui donc, dans notre hypothèse, aurait donné à ce lapsus cette cause dérisoire, inconnue et impossible à découvrir ?

Cette simple petite observation, entre des milliers d'observations analogues que l'on peut faire quotidiennement, suffirait à ruiner toutes les théories de la psychanalyse qui repose évidemment tout entière sur cette double hypothèse : 1° Tout fait psychique inconscient a une signification et une cause; 2° Il nous est possible de dégager cette signification et cette cause.

Et sur cette supposition gratuite il nous faudra revenir longuement.

En appliquant toujours sa méthode, Freud confond le rêve et la rêverie. A l'analyse du rêve endormi il subs-

(1) Nous répétons que ce lapsus n'est qu'une hypothèse. L'observation de Maury se borne à l'existence de l'association d'idées persistante et inexplicable et à la découverte fortuite de ses causes.

titue les éléments d'analyse du rêve éveillé, et c'est ainsi qu'il va arriver à dire : « On rêve ce qu'on désire, le rêve est la réalisation symbolique d'un désir », ou, pour reprendre ses termes exacts : « Le rêve est un moyen de suppression d'excitations psychiques venant troubler le sommeil, cette suppression s'effectuant à l'aide de la satisfaction hallucinatoire. »

Comprenez, si vous le pouvez, comment une satisfaction hallucinatoire peut supprimer l'excitation ! Il semble bien que, biologiquement, toute hallucination, toute représentation soit de nature à provoquer, non pas une suppression, mais une surexcitation, une augmentation du désir, par suite de l'activité des glandes secrétoires que va provoquer l'hallucination.

Freud a été vivement impressionné par certain phénomène des rêves érotiques, mais il oublie que ce phénomène ne se produit précisément qu'à l'occasion de représentations, non plus symboliques, mais parfaitement claires, et ce qu'il a pu observer dans un rêve exceptionnel, il l'étend à tous les autres rêves.

Ne vous perdez pas dans cette objection qu'il y a des rêves désagréables et qu'on voudrait éviter (1). Freud vous répondra que la crainte n'est qu'un désir retourné, un désir négatif. Un rêve sans but ne se comprend pas et ne peut cadrer avec la philosophie finaliste de Freud.

Pour étayer sa proposition, il explique pourquoi les représentations du rêve sont des représentations symboliques. L'emploi du symbole viendrait apparemment de notre répugnance pour la représentation sexuelle directe, et l'inconscient, trompant la Censure, vigilante même pendant le sommeil, arriverait par ce subterfuge à satisfaire son désir d'une façon détournée.

Or, les symboles sont en nombre restreint, ils sont à peu près les mêmes pour tous les individus, toutes les

(1) P. M. Simon : *Le Monde des rêves.*

races et tous les temps ; l'étude des religions primitives et de la formation des langues nous le démontre. On peut donc arriver facilement à reconnaître la signification du symbole, puisqu'il a une valeur quasi universelle. Et Freud invoque à l'appui de sa thèse les travaux de K. A. Scherner, qui aurait découvert le symbolisme dans le rêve. Et voici l'oniromancie, qui semblait à jamais oubliée, plus prospère que jamais !

Mais, pour une fois, essayons de savoir de quoi nous parlons, puisque, comme il fallait s'y attendre, Freud a pris la précaution de ne pas nous dire ce qu'il entend par symbole.

A moins de s'égarer dans des régions métaphysiques, le symbole apparaît comme une convention d'après laquelle un objet représentera un autre objet, un groupe d'autres objets ou une qualité abstraite d'un ou plusieurs objets. Le symbole est une *abstraction* et, de plus, c'est une *convention*, et à ce titre il n'a point sa place dans la vie psychique individuelle et *à fortiori* dans la vie inconsciente où aucune idée n'est abstraite, ni conventionnelle.

Le dégagement du symbole et son emploi ont été un fait social et utilitaire, éminemment social avant tout et auquel l'individu isolé ne serait jamais arrivé. Quand ils ont voulu se comprendre entre eux, les hommes ont créé le langage à base de symboles, puis, quand ils ont voulu s'emparer des puissances mystérieuses et posséder ces puissances sous la forme de fétiches, quand ils ont voulu définir le fait social de la religion, ils ont créé le symbolisme religieux. Sans doute, ce fait social a profité à l'homme en tant qu'individu, et chacun a été amené à se servir pour ses besoins personnels de ce merveilleux instrument créé pour les besoins sociaux. C'est ainsi que la parole sert à l'individu isolé, bien que tel n'ait pas été son but primitif. Mais l'abstraction et le symbole ne franchissent jamais cette limite

de notre vie psychique que l'on appelle l'Inconscient Rationnel (1); ils ne vont jamais au delà, vers les profondeurs de notre inconscient, ou tout au moins rien ne nous permet de le supposer, rien ne nous permettrait d'en comprendre la raison.

Évidemment, le symbole, en tant que représentation concrète, va évoluer dans l'inconscient, mais en tant que représentation concrète seulement, dépouillé de toute valeur d'abstraction et entouré tout au plus de quelques circonstances concomitantes : la croix, par exemple, aura perdu sa valeur de symbole religieux, il n'en est pas moins vrai qu'elle pourra continuer à inspirer au rêveur certains sentiments, tels que le respect, la terreur, etc...; le chien ne sera plus forcément le symbole de la fidélité, ni une femme nue, avec un miroir le symbole de la vérité, ni les balances le symbole de la justice !

Bien loin d'être une opération d'analyse et de synthèse la représentation du rêve n'est qu'un effritement et une dissociation de la pensée. Par suite de la débilité de l'évocation onirique, l'objet s'exprime par un substitut ou substrat ; ce sont les circonstances concomitantes, les associations d'idées, la partie prise pour le tout, etc. Si l'on rêve à une douleur de dents, on voit le davier du dentiste; une idée de départ imminent sera représentée par une malle ou par la voiture qui stationne devant la porte, mais cela tout simplement parce que l'évocation onirique ne peut saisir dans un ensemble qu'une circonstance.

Mais il faudrait bien s'entendre : Est-ce que les idées associées, les circonstances, les concomitances sont des symboles ? Non, ces images fragmentaires sont précisément le contraire du symbole qui impose à la fois un travail d'abstraction et de généralisation et qui revêt un caractère universel ou tout au moins général. Dans une multitude d'impressions, un trait commun est

(1) Voir : l'*Inconscient*, de Dwelshauvers.

dégagé qui va les représenter toutes : c'est le symbole. Le phénomène précédemment décrit, c'est-à-dire la partie prise pour le tout, la circonstance cachant l'objet lui-même, non pas suivant une loi universelle et constante, mais au gré du hasard et de la plus extravagante fantaisie individuelle, voilà ce qui caractérise le rêve ; le substitut du rêve n'est point une synthèse, c'est une sorte d'*Ideenflucht*, une fuite des idées (1). Nous remarquons une fois de plus quel intérêt il y aurait pour Freud à s'imposer des définitions précises, car si des symboles relativement peu nombreux et d'une valeur universelle peuvent être interprétés, les allusions, les associations, les circonstances concomitantes sont, au contraire, la multiplicité et la diversité infinies, elles sont ininterprétables. La même représentation pourra avoir des significations absolument opposées; c'est ainsi que Freud admet que la représentation obsédante d'une ombrelle est un symbole masculin et le patient affirme que cette ombrelle, aperçue souvent entre les mains d'une femme qu'il désirait, est une allusion à celle-ci. Tel autre malade éprouve une impression d'angoisse, en rêvant à une pièce de bois non équarrie ;il interprète ainsi : cette idée de bois non équarri est une allusion à un travail pénible qu'il a essayé d'accomplir et qui était au-dessus de ses forces. Ceci semble l'interprétation impartiale, voici l'interprétation freudiste : le bois est un symbole féminin, — entendez symbole de la femme, — parce que le mot allemand *holz* (bois) semble dériver du grec *ule* (matière brute) ; or, matière brute se traduit par *materia* en latin, qui offre bien des analogies avec *mater* (mère) ; donc le bois symbolise la femme.

(1) Ceux qui rejettent comme arbitraire et trop étroite notre définition du Symbole, — valeur conventionnelle et universelle, — seront obligés de faire d'eux-mêmes une distinction entre les symboles: 1° le symbole type qui a une signification générale et en quelque sorts nécessaire et dont par suite on peut connaître la signification; 2° le symbole allusion, qui a un caractère individuel, et une signification variable! Il est bien évident que ce sont ces allusions qui caractérisent la représentation onirique!

Que l'Inconscient est savant ! Mais comme j'ai peur qu'il ne le soit que pour les besoins de la cause ! Cependant l'humanité tient à ses chimères ! L'oniromancie est une des illusions qu'elle regrette et la pseudoscience nous devait bien, pour la satisfaction des esprits superstitieux, de forger à nouveau la *Clef des songes.*

L'hypothèse du complexe d'Œdipe se rattache à la théorie pansexualiste qui couronne la construction freudiste et lui donne un remarquable caractère d'unité. D'après Freud, l'instinct sexuel est plus vaste et plus compréhensif que l'instinct génital.

Essayons de lui faire préciser le sens de ce vocable, le plus important de toute son œuvre ; il se dérobe, il accable d'ironie ceux qui ont hasardé avant lui une définition, mais il refuse prudemment d'en proposer à son tour.

Appelé bien souvent à revenir sur cette question, il affirme, et ses commentateurs avec lui (voyez Regis et Hesnard), que le sexuel dans son œuvre a un sens très particulier, mais chaque fois qu'un de ses élèves a voulu préciser le sens de ce mot et *désexualiser* en quelque sorte cette notion pour lui donner la signification plus vague « d'élan vital, d'énergie, d'instinct », le maître s'est élevé contre cette conception, en disant qu'on lui faisait tort. Il ne veut pas sortir de son équivoque, il s'irrite chaque fois que la question se pose en disant qu'il a, maintes fois, expliqué sa pensée et que cela ne sert à rien. A qui la faute cependant s'il n'arrive point à se faire comprendre ?

Pour démontrer l'existence de la vie sexuelle chez l'enfant, il crée l'hypothèse des zones corporelles érogènes, c'est-à-dire des zones non génitales, mais qui procurent un plaisir sexuel, les régions mammaire, buccale et anale. Notez bien que ces zones ne deviennent pas érogènes par suite d'une déviation de l'instinct génital, non, elles sont érogènes naturellement et par définition et tout plaisir qu'elles procurent est un plaisir sexuel ! C'est ainsi que l'acte de sucer, de téter devient sexuel.

Freud nous impose ce postulat sans autre démonstration et simplement par une confusion constante des termes employés alternativement *lato sensu* et *stricto sensu*(1).

La vérité est plus simple ! Les manifestations de la vie affective ne sont jamais complètement différenciées, séparées et cloisonnées ; l'instinct de conservation, l'instinct de nutrition donnent le branle à certaines régions de notre moi également influencées par l'instinct génital ; en d'autres termes, le vieil adage : « *Natura non facit saltus* », est vrai surtout en psychologie de l'inconscient, et on peut dire que tous les sentiments et toutes les sensations irradient et se répercutent les uns sur les autres. Freud en profite pour annexer au sexuel les territoires où l'on peut relever des influences réciproques.

Et en suivant exactement la singulière méthode du savant dont nous parlions plus haut, qui démontre que la terre n'est que de l'arsenic, Freud arrive à proclamer : Instinct sexuel=Inconscient=L'Homme=La Vie=Le Tout.

Le produit de l'instinct sexuel est la *libido*, mais quand Claparède, dans la préface à la Traduction des Cinq Conférences, propose cette définition : « La *libido* est le mobile fondamental de toutes manifestations d'activité psychique », et que, pour expliquer cette définition, il essaie de désexualiser la *libido*, de créer une *libido* qui ne serait pas toujours *libidineuse*, une controverse s'engage entre lui et Freud. Freud déclare que la *libido* ne concerne que les *Sexualtriebe* (l'instinct sexuel) et non les *Ichtriebe* (instinct de conservation personnelle), mais il oublie d'avouer en toute bonne foi que, s'il admet théoriquement cette distinction, il fait entre les deux séries d'instincts un tel départ qu'il ne reste absolument plus rien à attribuer aux *Ichtriebe*. Et Claparède, malgré son admiration pour Freud, lui

(1) Voir les résultats d'une observation sans parti pris de système : B. Perez, *La psychologie de l'enfant. Les trois premières années.*

fait remarquer combien est arbitraire cette création d'un sexuel qui ne se confond pas avec le génital ; — génital normal ou dévié. — Pour une fois le sophisme est trop visible et n'a pas été accepté ; les plus brillants psychanalystes se sont séparés de Freud sur la question du pansexualisme; il suffit de citer Adler, avec sa théorie de l'égotisme dans l'inconscient, Iung avec son idée du tréfonds ancestral dans l'inconscient, Mœder et son instinct finaliste, Jeliffe, etc...

L'hypothèse du pansexualisme semble avoir sombré, et, avec cette hypothèse, le freudisme proprement dit, sans que nos critiques nous poussent à nier la part prépondérante que Freud a prise dans l'élaboration de la technique psychanalyste.

Car, l'hypothèse pansexualiste et celle de l'Œdipe complexe écartées, il reste encore la psychanalyse, c'est-à-dire la méthode même de connaissance introspective reposant sur l'interprétation des associations d'idées, des petits faits de la vie commune et des actes manqués, reposant surtout sur l'interprétation des rêves.

Mais si l'on nie la possibilité d'interpréter d'une façon sûre un acte manqué, si l'on refuse d'admettre que le rêve et la rêverie soient identiques,que le rêve soit toujours la satisfaction d'un désir caché, que symbole soit synonyme de substitut onirique,il ne reste rien de si vastes ambitions, de cette rénovation promise à la pensée humaine !

Toujours séduits par le procédé ambigu, Freud et ses disciples n'ont jamais défini leur attitude envers la science;tantôt ils font appel à l'esprit soi-disant scientifique, à certains principes qu'ils semblent croire absolument inattaquables,mais qui ne sont en réalité que des hypothèses.

Freud pose ce postulat qu'il ne saurait y avoir d'effet sans cause, que tout est déterminé, que tout a une fonc-

tion et une utilité, que chaque fait psychique inconscient a une signification, et ceci n'est point seulement un fil directeur de ses recherches, c'est souvent un élément de sa preuve, il raisonne ainsi : Vous ne trouvez pas une signification ou une cause à ce fait, si vous avez une conception scientifique vous devez cependant admettre une signification et une cause, donc accueillez celle que je vous propose.

Prétendrait-on qu'il existe des événements sans raison en dehors de l'enchaînement de la phénoménologie du monde et qui auraient pu aussi bien ne pas se produire ? Mais en brisant l'enchaînement de la phénoménologie en un seul point, on bouleverse toute la conception scientifique du monde (1).

Il n'y a pourtant pas, à l'heure actuelle, un physicien ou un chimiste capables de faire appel aux principes de finalité, de causalité ou simplement de déterminisme ; la science contemporaine est trop pénétrée de l'idée de relativité et de contingence dans la nature.

Ceci est bien plus vrai après les travaux de Boutroux, de Poincaré et d'Einstein, mais, au moment où l'on peut situer la formation intellectuelle de Freud, Stuart Mill était en pleine gloire et sa lecture eût pu mettre en garde contre les tendances métaphysiques ceux qui avaient la prétention de faire œuvre de savant.

Toute la psychanalyse repose sur le principe suivant qui resterait à démontrer et auquel Freud fait constamment appel : *tout processus psychique inconscient a une cause, tout acte inconscient est déterminé.*

Proposition singulièrement imprudente et du reste inutile.

Car, dans l'état actuel des connaissances, à quoi sert le postulat de la causalité dans l'inconscient ? Il faudrait compléter le premier principe par un principe encore moins évident : *non seulement tout fait psychique*

(1) Freud : *Introduction à la psychanalyse.*

inconscient a une signification et une cause, mais encore il nous est possible de dégager cette signification et cette cause.

Il ne faut pas oublier qu'il est des séries de phénomènes physiques qui bien que vraisemblablement déterminés, n'en demeurent pas moins inexplicables, parce que la cause, si elle existe, n'est point facile à découvrir et que nous nous trouvons en présence d'un complexe. J'ai voulu faire allusion aux phénomènes atmosphériques, ou biologiques.

Eh bien, le monde intérieur avec son enchevêtrement de phénomènes chimiques, physiologiques et psychiques et subconscients, — quelle que soit l'explication qu'on en donne,— ce monde intérieur représente un ensemble plus compliqué que l'atmosphère. C'est encore l'heure des modestes explorations, des patientes collections de faits et les théoriciens trop pressés risquent d'encombrer la route.

Freud, en lisant Stuart Mill, se fût pénétré de cette idée qu'il est dangereux de parler de forces, de causes, de fins, de symptômes. Nous ne connaissons que des faits, dont quelques-uns forment des successions invariables ou qui nous paraissent invariables, mais ces successions que nous appelons lois ne sont peut-être que des séries. Freud eût gagné à la lecture consciencieuse du « System of Logic » de ne plus affirmer comme un dogme le déterminisme universel. Un esprit bien fait a le droit d'admettre la possibilité d'un coin du ciel non encore exploré où nos lois astronomiques ne s'appliqueraient pas, et un vrai savant ne saurait présupposer une causalité nécessaire dans la phénoménologie psychique inconsciente. L'attitude scientifique consiste à affirmer que nous ne connaissons que des faits (1).

Evidemment, ce monde où les phénomènes ne seraient pas reliés entre eux ne se comprend pas, et Freud dans sa

(1) Stuart Mill : *A system of Logic, ratiocination and induction.*

conception finaliste pense que l'univers s'est modelé exactement sur les formes de notre esprit; il n'a pas envisagé le retour possible de la science humaine, après un long circuit, à la conception de Démocrite, à la philosophie du Hasard gouvernant le monde.

Mais cette science, à quoi il sait faire appel lorsque c'est utile à sa démonstration (en retenant du reste ses conceptions les plus surannées), il n'hésite pas à la dénoncer comme suspecte à ses élèves, tant il se méfie des procédés de rigoureuse observation et de doute systématique.

Ce n'est pas assez dire qu'il se comporte en métaphysicien, il y a aussi en lui on ne sait quoi de moyenâgeux, il y a en lui un alchimiste, disons : un mystique. Il garde envers la science moderne une attitude incertaine, vaguement hostile, on a l'impression qu'il croit pouvoir arriver à la Cause Première par des voies surnaturelles, par des raisonnements dont on a perdu l'habitude depuis le triomphe des méthodes de Bacon. De là sa foi dans le symbolisme, sa recherche de transmutations des valeurs inconscientes en sexuelles, sublimées, etc..., de là sa distinction du psychique et du conscient, de là son raisonnement par images et par analogies (1), de là encore cette croyance en une vérité que l'on pourrait saisir directement et non plus objectivement. Mais il faut bien dire sur ce dernier point, à la décharge de Freud, que la racine de cette erreur mystique n'a jamais été

(1) Car, malgré les réserves qu'il fait sur les représentations spatiales, qui, dit-il, ne le satisfont pas entièrement, il les affectionne, il raisonne toujours en se représentant l'âme comme une sorte de prison avec des captifs, des gardiens et en accordant à tous les mots une certaine valeur d'entité. Il n'est pas douteux, par exemple, que les notions de Refoulement, de Censure, de Complexe, ne prennent dans sa bouche une allure allégorique.

Pour arriver à apparenter la méthode freudiste, il faudrait parler de Paracelse, de van Helmont, il faudrait remonter aux médecins cabalistes. Le *principe de Vie* de l'alchimie n'est point très éloigné du principe *sexuel* : « l'âme régit l'esprit, l'esprit régit le corps ». A la place du mot âme mettez le mot inconscient. Même emploi du langage symbolique, même croyance aux transmutations, aux transferts ; les *idées morbides* ressemblent singulièrement à la *libido* freudiste. Cette comparaison de la méthode freudiste et de la méthode de la science du moyen âge serait intéressante à approfondir.

extirpée de l'enseignement scolaire de la psychologie (1).

Le professeur de Vienne qui connut Pierre Janet a contre celui-ci des paroles amères dans l'*Introduction*. Il nous souvient que Pierre Janet disait déjà de de Hartmann : « Son système d'explications n'est, ni moins plausible, ni plus certain que tous les systèmes *pseudo-scientifiques* prônés par les spécialistes. » L'auteur de l'*Inconscient Universel* avait, au moins, le mérite négatif de ne heurter, ni la logique, ni les résultats scientifiques acquis et de ne pas menacer la société et l'individu. Il est difficile d'accueillir le freudisme avec la même sérénité, parce qu'il menace l'ordre social, parce qu'il menace aussi l'individu et l'individu qui a le plus besoin de protection : le malade. Aussi l'illustre savant français s'exprimait à l'égard de la psychanalyse avec une sévérité plus grande qu'il ne le fit à l'égard de l'*Inconscient Universel* quand il recommandait : « d'éviter avant tout de transporter les discussions métaphysiques au chevet des malades. »

Les doctrines psychanalystes ont le grand tort de n'être pas purement spéculatives, mais au contraire très agissantes et, pour conclure, en abandonnant l'étude des singulières méthodes du médecin viennois, comment ne pas envisager les conséquences possibles de son paradoxe.

Beaucoup de médecins prétendent que Freud en particulier et la plupart des psychanalystes n'ont jamais guéri personne, mais que, par contre, ils ont empoisonné bien des consciences par leurs suggestions malsaines : beaucoup de névrotiques auraient vu, après de longs et multiples interrogatoires, leur état empirer ; les rares patients qui approuvent les propositions freudistes

(1) On lit encore aujourd'hui dans le Manuel de Rabier : « La science physique est relative, la science psychologique est absolue. Dans la connaissance des corps tout est apparence, dans le monde de l'âme tout est en soi tel qu'il est connu par la conscience. »

n'auraient fait que céder à l'ascendant d'une imagination puissante et pervertie. Dès qu'un malade se laisse *psychanalyser*, il abandonne déjà son libre jugement.« Tout ce que les malades avouent, c'est le médecin qui le leur a fait croire. »

Des confrères sont même allés jusqu'à menacer de publier des listes d'insuccès. Freud prétend que les listes de succès seraient interminables, mais que le secret professionnel lui interdit de les révéler; il s'indigne contre le manque de confraternité de ses détracteurs ; en cela il oublie qu'il est un devoir social qui prend le pas sur le devoir confraternel.

Il n'est pas dans nos intentions de départager ces adversaires, mais nous ne pouvons nous empêcher de demander : « Comment se développe une cure psychanalyste? Que va devenir un malade traité par la psychanalyse? »

Par l'interprétation des souvenirs et des rêves, en provoquant des réminiscences, le médecin montre au malade quelle est la cause de son mal. C'est un désir honteux, inavoué et refoulé, un objet inaccessible accroché en quelque sorte à la *libido*, et ne lui permet pas d'être à la disposition du *moi*.

Le médecin arrive à détacher la *libido* de cet objet inavouable par l'opération du transfert, généralement en se faisant aimer et désirer; puis il arrive à détacher la *libido* de sa propre personne et il la met sous la dépendance du moi, entendons par là qu'il lui assigne un but réalisable.

Evidemment, ce tour de passe-passe est assez séduisant, mais une question intéressante se pose à laquelle Freud n'a jamais répondu.

Il faut bien se rappeler que, dans le traitement par l'hypnose, le médecin est le maître de son malade, de plus, il n'a attaqué et guéri que les symptômes du mal; il ignore le désir honteux et caché, il le laisse ignorer

par le malade; il ne fait que masquer ce côté trouble et douloureux ; il ordonne au patient de ne plus penser à ces questions.

Le cas pour le psychanalyste est bien différent. Le médecin n'est point psychiquement le maître de son malade, il n'a été que son guide, son professeur d'analyse ; souvent le malade échappe à son influence, il lui devient hostile. Qu'arrivera-t-il, si le malade prenant connaissance de son monstrueux désir, — désir refoulé jadis par une conscience plus susceptible, — l'accepte et revendique son droit à la réalisation ?

N'est-ce pas chose possible ? Le malade a souffert, ce qui supprime bien des résistances ; il ne considère plus son désir comme monstrueux ; le médecin lui a démontré que c'est un cas humain, trop humain ; pourquoi cette intelligence aujourd'hui affranchie, complètement amorale, peut-être, accepterait-elle le sacrifice consenti jadis ?

Alors le traitement n'aura réussi qu'à déchaîner le monstre de l'abîme intérieur au grand préjudice de la société et de l'individu lui-même revendiquant son droit chimérique au développement intégral de ses instincts.

Ecartons cette hypothèse, admettons que le transfert se soit opéré sur la personne du médecin, comment va-t-il détacher de lui le désir et quel but lui proposera-t-il? Va-t-il toujours être possible de lui trouver un placement moral et inoffensif ? L'individu ne va-t-il pas entrer dans un conflit plus préjudiciable que son ancienne maladie?

Mais laissons les confrères de Freud le critiquer sur ces points spéciaux; ils ne s'en font pas faute. Il nous appartient seulement de considérer l'œuvre du penseur et d'apprécier son influence sociale. Ses ouvrages ont été publiés et traduits pour atteindre le grand public ; l'idée est lancée avec une force d'affirmation déconcertante, avec un maquillage scientifique suffisant pour rassurer les consciences qui ne voudraient pas s'avouer

à elles-mêmes l'attrait d'une littérature trop horriblement malsaine. (Freud pourrait analyser ce subtil sentiment et ses rapports avec la Censure.)

Des artistes, des écrivains ont déjà rallumé à la pensée freudiste leur flambeau qui menaçait de s'éteindre et, sans doute, ils seront imités par beaucoup d'autres. N'ont-ils pas la certitude du succès auprès de tant d'inquiets et de malades qui n'avaient jamais osé espérer cette aubaine : un poison nouveau pour la vieille humanité qui semblait déjà les avoir tous essayés ?

Enfin, qu'on le veuille ou non, la théorie freudiste sera répandue dans le monde. Quel en sera l'effet ? Pour l'individu une sensation de diminution et de souillure, pour la société l'obsédante suspicion de l'enfant. Ce devrait être la destruction de la famille. Tous les enfants nécessairement coupables en pensée d'inceste et de parricide perdraient beaucoup de leur attrait d'innocence et deviendraient des objets d'horreur. Dans leur propre intérêt, ils seraient séparés des parents, élevés au biberon. Au point de vue individuel, on éviterait ainsi tant de névroses douloureuses, au point de vue social, on supprimerait la sensation collective de *mauvaise conscience* que Nietzsche a si subtilement analysée et mis sur le compte du meurtre de notre dieu, mais dont Freud a trouvé des causes beaucoup plus simples : « Tout être sent confusément qu'en son *for inconscient* il est incestueux et parricide. »

Mais cette théorie que Freud oppose à celle de Nietzsche n'a-t-elle pas contre elle que des civilisations entières ont été délivrées de ce fardeau de la mauvaise conscience ? Faut-il comprendre que le refoulement n'existait pas et que l'inceste fleurissait librement dans l'antiquité ? Il serait vraiment intéressant que Freud développât sa théorie de la mauvaise conscience et nous expliquât pourquoi ce sentiment a considérablement varié d'intensité, suivant les époques et les milieux.

Maintenant que, grâce à la psychanalyse, l'humanité sait d'où provient le plus lourd de tous ses maux, elle n'a que deux partis à prendre : soit la proclamation du droit à l'inceste, soit la suppression de la famille.

Espérons qu'elle choisira un troisième parti : celui de ne pas accepter la théorie freudiste ou tout au moins de ne pas accepter l'hypothèse du pansexualisme et du complexe d'Œdipe.

Malgré Freud et ses disciples, le complexe d'Œdipe n'a jamais été soupçonné, ni par les religions, ni par l'art d'aucun pays. Des artistes tels que Luini, Giorgione, Léonard de Vinci, Rembrandt, Dürer, Holbein, Cranach, pour ne citer que ceux qui furent aussi des analystes, ont représenté l'éternel et sublime drame de la vie humaine : « La Mère avec l'Enfant », ils l'ont représenté avec une sérénité absolue qui ne laisse aucune place aux suspicions freudistes. Et cependant quelques-uns de ces artistes ont été bien loin dans leur effort d'intuition vers les profondeurs de l'inconscient. Ce ne sont que des artistes, mais leur vision pénétrante vaut bien, selon nous, les aventureuses hypothèses de métaphysiciens attardés.

GEORGES DUBUJADOUX.

LA MARQUE

—

Par la venelle le thaumaturge accompagna la tia, et leur contraste heurta la vue, lui grand et droit, avec une grosse face rase, elle menue, le dos arqué, le visage sillonné de mille rides et jaune comme un papier vieilli. Pour converser, il penchait un peu sa taille, elle levait beaucoup sa tête.

Le ciel étincelait ce jour d'hiver tiède comme un printemps des pays africains. Recroquevillées, pareilles à des mains terreuses, des feuilles pendaient aux treilles; sur des fils lancés de fenêtre à fenêtre des hardes séchaient, balançant au soleil. Des femmes passaient, en cheveux, leur caraco bâillant, le jupon en bourrelet aux hanches; d'autres devisaient sur le pas des portes. Une forge heurtait des bruits de fer, une scierie mécanique bourdonnait dans la brièveté des autres bruits, allongeant son ronflement comme un ruban. Et de leurs cris, des gamins firent vibrer la lumière.

C'était dans Bab el oued, vaste faubourg coloré où subsistent encore, par bribes, les vestiges de l'ancien Alger : masures basses, village au large étalé dont les premiers occupants assiégèrent la cité barbaresque et partout ailleurs renouvelé dans la symétrie banale des maisons de rapport, des casernes et des bâtiments administratifs. Là des baraques de planches s'espacent encore parmi les terrains vagues ; là sont les décharges d'immondices, les dépôts de ferrailles, les villages des gitanos et les industries malodorantes. Des jardins pelés et quelques eucalyptus y font persister une impression de cam-

pagne ; en bas clapote la mer houleuse; à droite s'étend un hôpital, ensuite un cimetière. Toute l'Espagne immigrée s'est rassemblée dans ce quartier de la Cantère ; comme à Séville ou dans Valence, le soir s'y promènent les groupes rieurs des cigarières, cependant que les tavernes retentissent des mélopées gravement allègres qu'accompagnent la sourdine des guitares et le claquement des castagnettes. Mais déjà la ville nouvelle empiète sur cet espace, les bâtisses s'élèvent où la vie se calfeutre par étage, comme dans les tiroirs d'une commode ; il y a des trains électriques, des gares, et, insensiblement, s'atténue la couleur composite qui parait ces lieux, autrefois, d'un charme historié de bourgade espagnole.

Choquant la vue par leur contraste, lui si grand près d'elle si petite, ils marchèrent lentement jusqu'à l'Avenue Centrale. Entre sa forte patte, Félippe secoua la main sèche :

— Allons, du courage, tia Samporita. Tenez la poule comme j'ai dit. Si Pepe n'est point guéri, je m'arrangerai pour voir la particulière... Ne vous faites pas de souci, allez...

Près d'elle, toute noire par son châle, sa jupe et le foulard qui lui couvrait la tête, Galliègo vaste à qui ses lèvres rases et son menton bleui prêtaient à la fois quelque chose d'un comédien et d'un maquignon, il arguait du geste, paterne et convaincu :

— Ça s'arrangera, vous verrez... Adios, Samporita, adios...

Il retournait vers la chambre où deux servantes attendaient son oracle, lorsque la tia le rappela. Elle avait couru, sa voix tremblait :

— *Vine*, Félippe, *vine*, la voilà...

Rapidement elle expliqua qu'elle avait vu la fille. C'était Notre-Dame qui l'envoyait, certes. Puisqu'il connaissait maintenant la date de naissance et les signes qui correspondent, de voir le visage, pour les sorts, cela

l'aiderait peut-être... Elle s'excita, sa voix montait...

— Doucement, madre, doucement... Ne nous attirons point d'ennuis... la police, vous savez...

Ils revinrent en hâte. Sur le trottoir, entre une boulangerie étageant des pains d'un blanc crayeux et une mercerie montrant des poupées de celluloïd, des berlingots peinturlurés et des chocolats habillés d'argent, un café aligna ses caisses vertes.

— Doucement, madre, n'ayez pas l'air.

— La voilà, celle qui a le chapeau ...

Grondante, elle ajouta :

— Fille du diable qui fait pleurer les mères !...

Il lui imposa silence. Et, sans y paraître, il observa. Ils avaient l'air d'attendre un train, debout, postés près du poteau de fer qui signale un arrêt. La fille passa sans leur prêter attention, bien prise, joliette, avec des traits fins, peu marqués. Une jupe étroite dessinait ses hanches, par-dessus la botte, la rondeur du mollet gonflait le bas et, au cou, elle avait une chaîne d'or et une médaille.

— *Mira*, raillait la vieille, regarde la robe, Félippe... Est-ce que les femmes honnêtes s'attifent ainsi ?...

— C'est une Française, expliqua-t-il.

Mais sa face s'était rembrunie! Déjà, il ne pouvait plus rappeler le visage de la passante, les particularités qui renseignent... Mauvais, cela ! Comment ferait-il pour les sorts?...

Il hochait sa tête grasse, rougeaude aux pommettes, bleuie au menton par les poils coupés d'hier et qui pointaient déjà, face vulgaire de torero ou de marchand de mulets où rien ne transparaissait de son métier redoutable, qui mêle fraternellement la sorcellerie et la médecine clandestine.

— C'est mauvais ? — demanda-t-elle anxieuse, — c'est mauvais ?...

Soudain, lui tenaillant le bras :

— Ah ! *pougnette* ! voilà pourquoi elle passe ici. Regarde...

Il s'interposa :

— Rentrons, Samporita.

Elle insista, voulant voir. Là-bas, gauchement, Pepe, son fils, venait d'arrêter la jeune fille. Un garçon maigre, blafard, visant à l'élégance et qui n'était que suspect avec son pantalon de simili flanelle, sa cravate aux couleurs crues, ses bottines en deux couleurs, armoriées de piqûres et de faux boutons. Devant elle, il tournait son petit chapeau de feutre, qu'il campait ensuite sur son oreille, puis il s'éloignait, soumis et faraud, prétentieux par son dandinement, mais les épaules humiliées.

— Mare de Dios ! gémissait la mère, c'est pour cela qu'il n'a pas travaillé, qu'il a mis ses effets du dimanche !...

Elle menaçait de les suivre. Félippe s'y opposa, de peur d'un esclandre, soucieux de la dignité de la veuve, en mémoire de son vieil ami Antonio l'asturien. Elle était mieux qu'une cliente banale, dont il avait tant. La consolant à voix basse, l'œil aigu de méfiance dans son visage débonnaire, il la ramena chez lui.

— Allons, Samporita, du sang-froid... surmontez-vous !...

Dans le réduit qui figurait le salon d'attente, elle s'affala, cassée de sanglots qui voulaient s'étouffer, sa vieille figure encadrée d'un foulard qui ramassait de l'ombre sur sa douleur.

Le devin donna consultation aux servantes. Elles parties, il ferma la porte du logis soigneusement.

— Entrez, tia...

Après le seuil, qu'une branche de romarin gardait de la jettatore, une pièce s'ouvrait, obscure, pleine d'une odeur d'herbes. Une table supportait des vaisselles diverses et de gros livres, et les murs montraient une multiplicité d'images saintes, des Jésus couronnés d'épines, des Vierges berçant l'enfant divin ou assomptionnant dans une guirlande de petits anges, puis saint Antoine,

saint Joseph, saint Jacques, tous les saints qu'adore, pour leurs attributions définies et leurs mérites différents, l'Espagne très catholique et rituelle. Ici la magie se plaçait dirctement sus l'égide de Dieu.

Comme d'un forfait épouvantable, Félippe se fût gardé de commercer des âmes et de faire incursion dans le domaine de l'au delà. Il n'eût, comme les mécréants maures ou juifs, facilité les pactes avec Satan ou causé la damnation d'une âme en lui conseillant de se vouer au diable, ce qu'on fait en retournant contre le mur l'image de notre Sauveur... Lui, aidait à la réussite des vivants, prédisait l'avenir, combinait les incantations, les charmes, les philtres, bien que son métier fût plutôt de guérir les malades. Il savait remettre en place les nerfs foulés, diagnostiquer les maladies difficiles et même les dissiper.

— Prenez place, Samporita.

Gravement, comme elle eût fait à l'église, elle s'assit devant la table, face à la soucoupe où les servantes avaient soufflé le marc mi-liquide, dont le devin étudierait les méandres, la nuit, pour augurer leur destinée. Près des tarots éparpillés, dans une jatte une cire malléable était prête pour le modelage des ennemis à envoûter, le parent dont on héritera bientôt ou le *novio* inconstant qu'on veut ramener. On pique les épingles à l'endroit et à la profondeur voulue et on fait mourir, on attache, on modifie les sentiments humains.

Le regard de Don Félippe errait du marc à la cire et aux tarots, comme s'il eût cherché auquel de ces procédés il pourrait recourir.

Encore, elle demanda : « C'est mauvais ?... » comme si cette interrogation devait lui permettre de résoudre le problème.

D'un geste il marqua son incertitude.

Elle dit doucement.

— Il faut trouver, Félippe !...

Lui réfléchissait, les mains sur la table, hochant la tête sans répondre...

Alors elle enleva ce châle noir qui donnait une apparence d'humanité à ses épaules maigres, si maigres que l'œil, malgré soi, s'en étonnait. Le vêtement défait, elle dégrafa son corsage de satinette, noir aussi, propre et pauvre. Félippe la regardait avec étonnement. Bleuissant la peau, une meurtrissure couvrait la clavicule, une large tache, la trace d'un rude coup.

— Pauvre Samporita !...

Mais elle dressait ses mains décharnées, frénétique soudain dans la supplication :

— Ce n'est rien cela, Félippe... Plût à Dieu... Je l'ai assez prié pour qu'il lui pardonne!... mais c'est le reste, Félippe, que je ne vous ai pas dit... Il y a huit jours, il a volé son patron... Oui, Bociano, qui est venu à la maison en criant : « Si vous ne me rendez pas les cent francs, je vais à la police! »... Il les avait pris quand il reste seul à midi... pris dans la caisse... J'ai vendu la montre d'argent d'Antonio... Pauvre, Dieu ait son âme !... Une montre que je lui gardais pour ses vingt et un ans... Dans six mois d'ici, juste, tenez...

Elle se prit à pleurer, dans un vaste mouchoir à carreaux jaunâtres, déteints par cent lessives, avec décence, sans autre bruit qu'un court sanglot dont sursautait son corps fragile.

Félippe demanda :

— Samporita, êtes-vous bien sûre que cette personne y soit pour quelque chose... qu'elle le pousse, qu'elle le tente enfin, comme le diable tente le pécheur ! Pepe a les penchants mauvais du jeune homme... En allant lui parler, à cette fille...

Elle l'interrompit, l'ardeur de convaincre apaisant ses derniers sanglots.

— J'ai des lettres d'elle... des lettres, Félippe... Tenez...

Elle les retira d'une poche de sa jupe, deux ou trois feuilles quadrillées où l'encre avait, çà et là, déteint en macules violettes.

— Je les ai fait lire... Regardez... Ah ! les jolis conseils qu'elle donne... Il lui faut de l'argent, des promenades, des cadeaux... Je lui ai parlé, Félippe... Elle m'a répondu des insolences. Le soir, en rentrant, je le lui ai répété, à lui. C'est alors qu'il m'a battue, tant la colère le rendait fou. Un sort, elle lui a jeté un sort...

Félippe, qui tournait et retournait les lettres dans ses gros doigts, car il ne peut épeler que le français imprimé, demeura silencieux, suivant dans la pièce la résonance du mot qu'elle avait prononcé, auquel il croit, bien qu'il en vive :

— Un sort, c'est un sort qu'elle lui a jeté...

Elle supplia :

— Il faut trouver quelque chose contre le sort. Il faut le guérir, lui que le démon possède. C'est pressé, Félippe ! Hier au soir il m'a amené deux mauvais garçons à la maison, des figures que je n'ai jamais vues. J'ai écouté. Ils parlaient d'une femme riche, la veuve Gesbert, vous savez... Pauvre de moi ! Ils combinaient d'aller la voler, cette femme. « Allons, viens avec nous, disaient-ils, tu guettes : c'est tout ce que tu fais... » Ah ! Félippe, ce que j'ai eu dans le cœur en attendant qu'il réponde !... Il a refusé, mais comme ci, comme ça... Et les autres lui disaient : « Tu es un falso, tu n'as pas le courage... » Je leur ai montré que j'en avais du courage, moi la mère... Avec mon balai, Félippe... Toujours pour l'argent, voyez-vous !...

Elle se tut, baissa passivement le menton sur son caraco, comme épuisée d'avoir parlé si longtemps et avec autant de véhémence. Et Félippe, dans le silence subit, connut qu'il avait deux consciences, deux attentions, dont l'une suivait les paroles de la vieille femme, dont l'autre cherchait, concurremment, comment sauver cet être

possédé par l'amour, pire que Satan parfois. Et cette seconde conscience avait supputé la valeur du marc de café qui révèle le sort sans rien en empêcher, celle des tarots qui avouent la même impuissance, celle de la cire modelée qui ne remplit son office d'envoûtement qu'à trop longue échéance et de façon bien incertaine !...

Une situation urgente, presque désespérée, l'impossibilité d'y porter remède par les moyens usuels jugés inefficaces, telles furent les données du problème. Félippe connut qu'il n'avait qu'un seul cerveau, fort impuissant, en vérité, qui cherchait, qui cherchait sans rien entrevoir. A la longue un éclair l'illumina.

— Il y a bien un moyen, Samporita... un homme plutôt que je crois capable de vous indiquer un moyen, plusieurs moyens... Sa science est profonde, vieille comme celle de l'arrière-grand-père d'un arrière-grand-père, mais ses conseils sont bizarres et parfois redoutables à suivre. Je ne le consulte qu'à contre-cœur. Pourtant...

Elle ne répondit rien, mais elle le regarda d'une telle façon qu'il se décida :

— Pourtant, j'irai le voir, Samporita. Dès demain. Revenez dans l'après-midi. Je vous dirai... Nous verrons.



Bancs d'ouate ou de mousse de savon, plus blancs de parcourir un ciel d'indigo profond, les nuages s'en allaient à la dérive du vent d'ouest vers cet orage de printemps qui crevait maintenant sur la mer. Sous la chaude lumière du soleil revenu, avec ses toits rouges, ses verdures lavées et les flaques qui demeuraient aux trous du sol, le paysage donnait l'impression d'une extraordinaire légèreté aérienne, un paysage instable, nuancé, aussi mobile et difficile à fixer en l'esprit que les traits de la maîtresse de Pepe. Félippe essayait vainement de les évoquer en gravissant la côte qui mène aux cahutes des zingaros.

L'endroit était d'une misère farouche humanisée pourtant à cause du décor peint de nuances tendres, à cause de la joyeuse lumière déversée sur les cabanes coiffées de vieille tôle, entre les ruelles où couraient des chiens faméliques et des enfants sauvages.

El Negrito était devant son logis, assis sur une caisse et poursuivant sur un coussinet le tissage d'une de ces dentelles que les femmes de la tribu s'en iraient vendre par la ville. A cette occupation féminine, par contraste, son visage accusait une expression de ruse méchante encore plus marquée. Il accueillit par un grognement la salutation sonore du Galliègo qui s'assit près de lui sur une grosse pierre, au préalable recouverte d'un journal.

— Toujours la dentelle, Negrito, toujours au travail ?

Le vieux ne répondit pas, mais ses yeux coulaient un regard entre ses paupières flétries. Mal luné ce jour-là, il convenait de l'aborder franchement et sans plus finasser.

Félippe tira donc une pièce de cent sous, la fit volter, la passa d'une main dans l'autre. Le vieux avait interrompu sa besogne et un sourire crispait sa bouche dans sa laide et sombre face. Il comprenait la plaisanterie, la goûtait. Mais comme elle ne pouvait durer indéfiniment, la pièce prit place entre eux, à même le sol, sur une petite pierre.

— Parle ?

— Negrito, je suis bien embarrassé. Que convient-il de faire pour tuer dans le cœur d'un jeune homme un amour qui doit le conduire à des ennuis, de graves ennuis : vol, police, prison...

— Consulte les tarots, railla-t-il.

— Ne te moque pas, Negrito. Les tarots, ni le marc, ni les poules noires ou blanches ne peuvent me servir. C'est un sort qui pèse sur le jeune homme.

— Prie les saints...

— Sois sérieux, je t'en prie...

— Si la femme est grosse, fais-la maigrir, Galliègo ; si elle est maigre, fais-la enfler. Change sa nature, le sort sera changé...

— Je sais cela, tu me l'as dit déjà, mais elle n'est, ni grosse, ni maigre ; ni blonde, ni brune... Elle a un visage dont on ne se rappelle pas, Negrito... Que faut-il faire contre ces visages ?...

— S'en rappeler, ricana le vieux. Applique le contraire, Galliègo.

Et comme l'autre demeurait expectant, cherchant à percer le sens de la réponse ; le vieux grogna soudain :

— Cache l'argent, Félippe...

La pièce disparue, Félippe se retourna. Une femme survenait, qui s'arrêta près d'eux et qu'il salua : la belle-fille d'El Negrito, une dentellière au teint de bronze verdâtre, aux cheveux plats et lustrés. Elle se tint droite, sa corbeille à la hanche et le Galliègo qui la questionnait avec une extrême politesse sur son travail de la journée, la regardait sans intérêt, type banal et bien connu. Derrière arriva son mari, souple et mince avec des yeux de feu, un air de nonchalance crasseuse, puis un gamin portant sous chaque bras deux petits chiens, fox ou présumés tels, qu'ils avaient vainement essayé de vendre. L'homme s'assit sur ses talons, tandis que, dans le logis, la femme se débarrassait des vêtements qu'il convient de conserver décents pour s'en aller de maisons en maisons proposer les dentelles dont la race commerce.

— Surveille le prix dont on lui paiera sa science, cria-t-elle.

Elle raillait le vieux et son savoir auquel elle ne croyait plus. D'autres y croyaient pourtant.

— El Negrito, comment faudrait-il traiter ta bru si elle avait ensorcelé le fils de ma commère ?

Dans un sourire féroce qui mettait la tache grise de ses dents dans sa figure tannée, le vieux répondait :

— Le contraire, Galliègo, le contraire... toujours le

contraire... Elle a une figure dont on se rappelle, celle-ci. Ma mémoire le sait ! Il faudrait la faire fondre, Galliègo, la mettre au-dessus du feu, comme tu fais des modèles de cire lorsqu'ils ont servi, pour ne pas perdre la marchandise...

Revenue sur la porte, la dentellière riait d'une bouche pincée et Juanito, le mari, se plaignait alors de la dureté des temps. Toute la journée il avait couru les marchés, les places, les avenues, pour vendre ses petits chiens. Des gens avaient paru vouloir les acheter, sans consentir les prix demandés, malgré ses assurances : « C'est la poure race, ça Madame, la poure race... » Heureusement avait-il réussi à vendre deux bagues à des tirailleurs sénégalais.

— Tenez, Negrito, voilà les quarante sous promis...

Il cligna de l'œil, tandis que la femme s'emparait de la monnaie avant de disparaître dans la cambuse.

— Hé, j'emmène le vieux, lui cria Félippe. Il a droit à un verre, puisque vous lui avez tout pris.

— Au diable vous tous, répondait-elle, quarante sous... un homme qui ne gagne pas le pain qu'il mange...

— Mais il faudra que tu t'expliques, si tu veux le douro, disait le Galliègo, cependant qu'ils descendaient vers le café d'Antoine, où l'on débite, malgré les ordonnances et les policiers, l'anisette interdite. Et le vieux sorcier s'apaisa, goûtant le breuvage et serrant dans sa poche la pièce que le Galliègo venait enfin de lui remettre.

— Vraiment, n'as-tu pas compris ?... Il est des choses qu'on ne peut pourtant crier sur la place publique, qu'on ne peut dire avec netteté, qu'il faut comprendre...

— Je ne sais pas, moi, disait l'autre confus, parle, sois clair...

Ils étaient seuls dans l'étroite salle, le vieux se pencha, ironique et guilleret :

— Tu me dis que les traits de cette fille, tu ne peux t'en souvenir, Félippe... Je te réponds : fais en sorte

qu'on s'en souvienne et le charme sera rompu. Une marque sur la face, quelque chose qui la limite, la fasse reconnaître. Les vieux des tribus ont connu de ces filles, parmi les étrangères que nous ramassions jadis au long des routes. Ils savaient quels désordres elles suscitaient parmi nos jeunes hommes, lorsque sonnait le temps d'amour. Et plus leur figure était imprécise, difficile à définir, plus la passion était violente...

Bien qu'il parlât un patois difficile, il baissa encore la voix. Des gens entraient, des charretiers, le fouet sur l'épaule. Il ne fut plus qu'une face ridée, noirâtre, aux petits yeux vifs et cruels, penchée sur une autre face grave, méditative, qui approuvait parfois d'un hochement.

— Il n'y a pas d'autre moyen, Galliego, pas d'autre moyen...



La vieille avait acquis une science surprenante de pisteur. Elle avait su l'atelier, la route et même la maison de la fille, dans la campagne qui s'accroche à flanc de côteau par-dessus Mustapha. Elle ne guettait plus son ennemie à la sortie de l'atelier où la quotidienne présence de Pepe était gênante, mais elle se rendait à ce carrefour, — deux cafés à droite, une pharmacie à gauche et un mur couvert d'affiches, — où Pepe s'arrêterait, parti tantôt sur des poignées de mains qui traînaient, tantôt sur des mimiques de bouderie et des gestes de chicane.

Il lui avait fallu changer l'emplacement de son affût. Plusieurs fois, sans pouvoir la joindre, elle s'était essoufflée à courir après la *conchina*. Il ne s'agissait plus de voir maintenant, mais d'agir. Elle décida donc de la guetter d'un autre endroit, de s'en venir à sa rencontre, lui fouettant le visage de ce poignard qu'elle cachait sous son châle. Ce serait le soir, elle pourrait fuir à la

faveur de l'obscurité. Ah ! pauvre courage... Au but, près d'elle à la toucher, elle n'avait pu esquisser le geste nécessaire. Lâche ! lâche cœur impuissant à l'heure propice, cœur d'oiseau, bras d'enfant ! Toute la nuit elle pleura, fut sur le point de renoncer, se raidit, jurant d'agir le lendemain. Alors, autre malchance ! La fille était accompagnée, à côté d'elle se carrait l'ombre d'un homme. N'était-ce point Pepe ? Le couple rapproché, sous la clarté d'un réverbère, elle avait su sa méprise. Un homme mûr, barbu, d'aspect confortable, avec des manchettes, une chaîne d'or. Encore partie remise ! Lasse, presque heureuse pourtant du hasard qui la dispensait de l'acte redoutable, elle les avait vu, s'éloigner.

— Un amant, songeait-elle en retournant vers Bab el Oued, un amant...

Ce lui fut un trait de lumière. Et, malgré la tentative avortée, un contentement lui vint. Elle se rappelait les jurements de son nigaud de fils et les mots qu'il employait : honnête, sérieuse, farouche! Elle n'accordait rien, disait-il... On le voyait bien. Elle comprenait. Ce vieux, c'était l'amant sérieux... pour les robes, les souliers, les chapeaux...

Avant de rien dire, elle avait voulu savoir, savoir mieux, savoir plus. Elle était revenue, et sur un banc, dans un recoin d'ombre, un murmure trahissait le couple, elle avait entendu une voix étouffée et molle qui répondait :

— Tantôt, tantôt...

L'homme devait insister. Il y avait eu des rires, un bruit de baisers, un bruit de pas, deux ombres qui se quittaient sur un adieu.

— Tantôt, elle a dit tantôt...

Elle en déduisait que le rendez-vous ne tarderait point. Le vieux devait être particulièrement impatient, ce soir-là. Un homme pas libre, marié sans doute... Et un plan s'élaborait dans son esprit. Pepe, si Pepe avait été là, qu'aurait-il tenté, quelles violences !...

Elle serrait le poignard. Oui, cet outil dans les doigts, il aurait frappé, un coup de haut en bas, un coup par le travers : une croix, une croix comme l'avait recommandé Félippe.

Pour compléter son information, elle avait attendu, tassée dans l'ombre, moins longtemps qu'elle n'aurait cru. Glissement léger, silhouette furtive : peu après la fille en route vers quelque maison perdue dans des massifs.

Des jours avaient passé. Ainsi avait-elle su que les créatures se rencontraient deux fois par semaine, le mardi et le jeudi. Tard, seulement dans la nuit, la fille revenait de la maison de rendez-vous. Samporita avait reconnu les lieux, la villa dans les arbres, les chemins. Santissima ! qu'elle-même était rentrée tard cette fois-là ! Dans les rues, les cafés rabattaient leurs volets, par groupes les gens revenaient des spectacles.

Elle avait dû improviser un conte à l'intention de Mme Fumato, la concierge, dont la curiosité s'exaspérait : des soins donnés à une vieille dame malade, des soins... des soins... Là s'était bornée la confidence. Et le projet s'était ancré que ce fût Pepe lui-même qui frappât la « criminelle ». N'est-ce point à l'envoûté qu'appartient le soin de se libérer ? Félippe ne l'avait point dit expressément, mais elle sentait qu'il valait mieux que cela se fît ainsi... Si ça tournait mal, le novio aurait l'excuse de la passion, de la jalousie... Cette fille qui le bafouait !... Et puis elle sentait bien que jamais elle n'oserait accomplir ce geste. Elle arguait de son incapacité physique, de ses jambes impotentes, de sa faiblesse. Mensonges ! Elle n'oserait pas, voilà tout ! Le plus difficile serait que Pepe ne commît point de maladresse après la confidence qu'elle lui ferait. La tia ne veut la mort de personne, mais seulement que son fils se détache de cette coureuse qui le fait souffrir, qui le débauche ; ce qu'elle ambitionne, c'est que plus tard, quand il sera

autre chose qu'un demi-ouvrier, il épouse une fille de leur pays, de leurs mœurs, de leur langue, obéissante et douce, respectueuse envers la *madre*, travailleuse et sage. En Samporita prospère la haine de l'étranger, elle déteste ce qu'elle ne connaît pas, et tout lui est hostile qui diffère d'elle. Et puisqu'elle tient le moyen de guérir son fils, elle serait bien sotte d'aggraver les choses, d'aller dans cette voie plus loin que ne comporte la nécessité... Une croix seulement... une croix...



Ce fut un matin de dimanche qu'elle engagea l'affaire. Elle fut douce, persuasive et solennelle un peu. Elle avait choisi un dimanche, parce qu'ils pourraient ainsi causer plus longtemps et surtout, parce que ce jour-là Pepe ne verrait pas la *conchina*, qu'il aurait le temps de réfléchir, de retrouver le calme.

Il paressait au lit, attendant que l'eau fût chaude, avec laquelle il pourrait se laver plus complètement qu'il ne faisait le reste de la semaine. Continuant une vieille gâterie d'enfance, elle lui apportait son café qu'il prenait étendu au large, comme un bourgeois.

— Tu me regretteras, va, dit la vieille, quand tu seras marié avec ta particulière. C'est elle qui t'apportera ton café au lit !...

L'air suffisant, vrai latin qui sait exiger le travail des femmes et d'être servi par elles, il répondit :

— Je saurais bien m'arranger pour qu'elle l'apporte. Te casse pas la tête...

— Alors tu as l'intention de la marier ?

Il la regarda avec étonnement. Se serait-elle amadouée ? Jamais encore elle n'avait eu ce ton de voix, paisible, quand il s'agissait de la « criminelle », de la « conchina », de la « baccone ». Surtout à propos de mariage. En aurait-elle pris son parti ? Ho ! ho ! peut-être

pourrait-on s'arranger... Il répondit, méfiant quand même...

— On ne sait pas... des fois, hé ! Pourquoi pas !...

Et sur un geste :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je ferai ce que je voudrai... Et si tu n'es pas contente...

La menace restait en suspens.

— Et puis assez ! Encore, tu commences ?... Alors quoi ?...

Il s'excitait pour couvrir par avance les glapissements prévus. Mais sérieuse, nette, sans injures vaines, la vieille le coupa :

— Il y a qu'elle te moque, Pepe... Elle te fait courir et elle couche avec un vieux...

Il devint blanc comme le drap qu'il ramenait sur sa poitrine maigre. N'eût été sa posture, au creux du lit tiède, il aurait secoué la vieille comme un prunier ; mais elle avait bien choisi son moment. Alors il lui cria qu'elle mentait, puis des injures, à demi dressé sur le lit, relevant d'un geste furieux la mèche rebelle qui descendait sur son nez. Et la vieille, impassible, attendit qu'il eût fini pour achever sa confidence.

Elle lui conta tout, sans lui donner les précisions qui auraient pu lui permettre de savoir l'heure et le lieu du rendez-vous. Il ne fallait point qu'il pût agir seul. Oui, un vieux, un riche certainement avec des bagues, une montre en or, une canne à pommeau de métal et un cigare au bec. D'abord elle expliqua ses propres absences, à elle, Samporita. Il croyait lui aussi qu'elle soignait une vieille dame ! Mensonge, prétexte ! Elle surveillait la donzelle. Elle avait tout découvert. C'était du propre ! Des preuves ?... Elle les donnerait. Lui, Pepe, la raccompagnait un moment, le soir, à la sortie de l'atelier. Cent mètres plus loin, elle rejoignait le vieux.

— Des preuves... c'est bien facile, je te les donnerai... pas demain... mardi, mardi, puisque c'est le jour...

Devant ces dires précis, formulés avec assurance, il se troublait, demeurait sombre, muet, l'œil fixe. Puis, tout à coup, sa fureur éclata.

— Ah ! si c'est vrai ! Si c'est vrai, il lui fera sortir le sang du cœur, il lui tordra le cou, la...

Il s'était assis sur le lit, le drap voilant ses jambes, il serrait un cou imaginaire d'une main crispée, un coup ou un couteau...

La *madre* ne disait plus rien... La première colère passée, il se calmerait... Alors ce serait l'heure d'intervenir. Pas la mort, Santissima ! Rien qu'une blessure légère, rien qu'une croix en pleine face.

Le surlendemain elle ne lui montrerait pas la fille, ni le vieux ensemble. Non ! Elle lui ferait constater seulement la rentrée tardive de sa dulcinée, d'assez près pour qu'il la reconnût, d'assez loin pour qu'elle pût le retenir, si besoin était.

— Seulement il ne faut rien lui dire, rien... qu'elle ne se doute pas... et pour être plus sûr, nino, n'y va pas demain, ni mardi...

Elle s'occupa du ménage, de la cuisine. De temps en temps elle venait à la porte, le regarder, le cœur plein de compassion. Il l'avait fallu pourtant, il l'avait fallu ! La tête enfouie dans l'oreiller il pleurait, il pleurait... tout son amour-propre pleurait... L'avoir lié à elle par des caresses inoffensives, permises, puis refusées brusquement ! Comme si elle avait eu quelque chose à perdre ! L'avoir affolé au nom de la vertu, du remords, de la peur, du mariage, du déshonneur, tout cela pour aboutir à un vieux, tout cela pour l'argent d'un vieux !... Ah ! la vacca !...



Le lundi, il fut malade, autant de colère que d'être resté tout un jour à geindre et à s'exalter de vengeance. La tia exagéra sa pâleur, exigea qu'il restât couché et bût des tisanes, tant et si bien qu'il finit par s'inquiéter

de sa santé. Etre malade, cela le distrayait de l'obsession et de la sorte il n'irait point donner l'éveil à l'autre, soit par l'attitude ou des reproches maladroits.

— Ça me fait mal dans la tête...

Elle s'enquit, soupçonneuse :

— Elle ne t'a jamais rien fait boire ?... Sûr ?... Rappelle-toi ?...

C'est que la tia sait que pour tenir les hommes comme on tient un chien en laisse, certaines femmes mélangent à leur boisson les choses les plus inattendues et les plus dégoûtantes. Pour que tel ait été l'empire de cette fille, il fallait bien, n'est-ce pas...

— Cherche... rappelle-toi ?...

Il eut une inquiétude vague, fouillant ses souvenirs.

Quand elle comprit que cette idée d'envoûtement le trouvait crédule, elle n'hésita plus à lui révéler sa visite à don Félippe et la réponse de celui-ci, la révélation du danger terrible et du moyen de s'en préserver, un moyen unique.

— Félippe l'a dit... Tu le connais. Il est versé dans cet art. Une croix, nino, ni trop profonde, ni pas assez, une croix qui laisse une marque. Seulement, Félippe l'a bien recommandé, il ne faudrait pas frapper autrement, ni se laisser aller à l'emportement, quand tu auras vu, nino...

Elle affirma l'infaillibilité de la recette, exagéra la rigueur des tribunaux et l'inutilité d'un acte qui ne pourrait que le compromettre sans le guérir, s'il allait trop loin.

— Pas de crime, pas de coup grave...

Le lendemain elle répéta l'antienne, réveillant sa jalousie quand elle semblait faiblir : « Tu verras ce soir », l'endiguant quand il se prenait à jurer de massacre, sa fureur revenue. A la fin il finissait par écouter, tête basse, repris par la peur vague.

— Ne t'a-t-elle rien fait boire ?...

Elle la lui répétait cette phrase, au soir tant attendu

de ce mardi où s'offrirait la preuve : ce retour de la fille, en pleine nuit, après la gaudriole.

Ils étaient partis tardivement de Bab-el-oued pour que l'attente parût moins longue. Il devait être onze heures du soir quand ils arrivèrent.

— Tu vois, sa maison est là. Tu la reconnaîtras quand elle reviendra...

Le jeu de la lune et des nuages promenait des ombres et des lumières alternées. Sans qu'aucun bruit les eût prévenus, soudain, dans la clarté confuse, ils avaient distingué une silhouette, puis le bruit d'une clef dans une serrure. Samporita crispait sa main sur un bras qui se raidissait. Fureur vite contenue, le garçon s'était bien comporté, mare de Dios !...

— Tu vois, triomphait-elle, au long du retour.

Il restait sombre et résolu, muet, acquiesçant par gestes aux paroles qu'elle disait à voix basse, par prudence.

— Elle t'a ensorcelé pour te jouer, te faire souffrir. Encore si c'était par amour ! Mais non... Tu vois bien... Il faut te délivrer Pepe, sinon elle pleurera, tu pardonneras, elle dira que ce n'est pas vrai, elle t'inventera une histoire et tu resteras comme le poisson sur le gril... Après-demain, nino, je te la ferai voir avec le vieux, après-demain. Ce soir-là tu lui feras la croix... juste ce qu'il faut... Tu seras vengé, tu seras guéri...

Et sur une menace de frapper l'autre aussi, par point d'honneur, pour que nulle insulte ne restât impunie, elle avait excusé le complice, un père de famille peut-être :

— C'est la nature des hommes ; il a raison, il est innocent de tout... C'est elle. Il faut lui faire une marque, là, comme ça...

Encore elle esquissait le geste : un coup qui descend, un autre en travers...

★

Le jour parut enfin qu'ils guettaient comme un fauve fait de sa proie. Ils sortirent de bonne heure et, avant de se mettre en route, elle s'assura qu'il emportait le poignard. Ils étaient partis l'un après l'autre pour ne pas éveiller l'attention de la concierge, et, au lieu de contourner par sa base l'immense mamelon où s'étage la ville, ils avaient directement coupé par des chemins de traverse. A la nuit complète ils parvenaient en ces lieux familiers à la tia par tout ce qu'elle y avait connu de douleur et de joie funèbre, au cours de ses stations interminables. Ce soir, ce serait la dernière, la dernière, Santissima ! Et elle n'aurait point volé de réussir, elle qui avait délaissé ses affaires, abandonné son ménage, rompu ses jambes et ankylosé ses os à rester debout, immobile dans l'ombre monotone.

Ils se postèrent près du chemin, dans un fourré de lentisques, et l'attente commença. Pepe fumait cigarette sur cigarette, la main refermée en conque pour cacher la braise rougeoyante ; la tia s'identifiait avec la nuit, sans mouvement, sans bruit autre que celui d'une toussoterie, à longs intervalles.

Sous eux s'étalait la ville : d'abord des maisonnettes, une sorte de village jeté à l'escalade des pentes, puis les hautes bâtisses des quartiers neufs. Des réverbères en file dessinaient des avenues, des places, des boulevards dévalant jusqu'aux terre-pleins du port où s'en allaient par lignes géométriques les lumières des quais. Dans la découpure claire des fenêtres se profilait l'ombre des gens qui dînaient ou, devant les éviers, celle des servantes lavant la vaisselle. Faite du bruit roulant des trains, de l'appel des sirènes et du meuglement des automobiles, combinée de mille rumeurs, par rafales, une grande vague de tumulte venait mourir dans le silence de leur solitude.

Dans le nouveau port, par-dessus l'eau lustrée où les

môles étendent leurs bras de pierre, un phare clignait. Dans l'espace, par delà le golfe, des tâches pâles marquaient l'emplacement des villages et par le recul infini, sur des montagnes qu'on ne voyait pas, comme des étoiles brillaient des feux.

La brise froissait les feuillages. Une lanterne de campagne, au tournant de la route, balançait sa mélancolie tiède. Autour d'eux s'étalait la grande sérénité des champs, la nuit, quand respirent les arbres, que s'abstrait l'agitation vaine des hommes. Le temps coulait. Quelque part une cloche tinta. Dans les hauteurs veloutées du ciel l'espace alla s'approfondissant qu'emplissait la clarté vibratile des astres bleus. Et l'impatience tenailla la vieille. Viendrait-elle ?...

Très loin, un pas traînassa, régulier, accompagné d'un chant bizarre, grave et plaintif. Elle étreignit la main du garçon. Impression pénible d'entendre marcher dans la nuit quelqu'un qu'on ne voit pas. Pepe la rassura.

— Un bic !

Dans son haillon jaune, l'arabe passa, psalmodiant à mi-voix et le glissement de ses sandales s'était effacé qu'ils entendaient encore sa mélopée bizarre. En bourrasque, dans un bruit cahoté de bidons et de bouteilles, peu après se rua la voiture d'un laitier, au galop fou d'un cheval. Après ce tapage, plus écrasant fut le silence. Doucement la vieille ramena ses jambes engourdies. Son inquiétude croissait jusqu'à l'angoisse. Viendrait-elle ? Par l'interstice des branches son œil se rivait sur la route et cette idée qu'elle pourrait ne pas venir l'affolait d'anxiété.

— Quelle heure c'est ? demanda Pepe.

Elle l'abusa d'une heure pour qu'il ne s'impatientât point. Lui aussi s'étira. Une bête de nuit remua par les fourrés, le vol d'une chouette glissa dans l'air.

— Patience !

Plus tard l'arrivée d'un promeneur rompit la mo-

notonie de leur embuscade. On l'entendit venir, plaquant des pas réguliers sur la chaussée sonore, sans hâte. Au coude il apparut dans le rayon de la lanterne, grand et placide, les mains derrière le dos. Samporita étouffait un cri :

— Le vieux, voilà le vieux !...

Il parvint à quelques mètres d'eux, s'en retourna, bornant son va-et-vient aux alentours de la montée, ce chemin, par là, qui menait vers la maison enfouie dans les verdures. Le cœur de la vieille débordait d'une joie farouche :

— Tu vois, tu vois, il l'attend !...

Comme l'homme repassait sous la lanterne, une forme noire se dressait devant lui. Dans un soupir rauque la mère ajoutait :

— La voilà, c'est elle !...

Oh ! il la reconnut, malgré l'accoutrement étrange, mis pour une course brève dans l'isolement de la nuit : un peignoir, une écharpe. Son cœur se serrait, tandis que sa mère crispait sa main sur sa nuque, à le meurtrir, comme on fait aux chiens pour mieux les lancer, au moment propice...

Voix susurrantes, rires, bruits de baisers. Le couple obliqua, s'engagea par le chemin montant, forme noire élargie d'aller taille contre taille. La fille parlait d'une voix murmurante, par saccades, comme si l'homme eût mangé ses paroles sur ses lèvres.

Après ce fut la quiétude vaste des champs, la nuit.

— Elle reviendra, déclara Samporita autoritaire et brève. Alors ce sera le moment. Elle sera seule... Tu lui feras une croix, sans appuyer trop, comme ça...

Du doigt, sur sa face à lui, elle dessinait le signe, mesurant la pression que devrait y mettre la main.

— Une croix, ni plus, ni moins, tu as compris ? Jure sur la tombe de ton père...

Par précaution, pour que la victime ne le reconnût

point et que l'épouvante la paralysât, elle lui enveloppa la tête d'un foulard noir, préparé à l'avance, avec une coulisse et des trous ménagés à l'emplacement des yeux. Cela lui faisait un masque sinistre...

— Patience !...

La paix nocturne les entourait. Sous eux, dans la profondeur, la ville s'était endormie et la rumeur sourde qu'elle jetait tantôt jusqu'au ciel avait décru peu à peu jusqu'à mourir. Minuit : les douze coups. Et sur la mer une phosphorescence : la lune qui naissait au ras des flots, rouge et morne, couleur de sang. Du temps passa. Une durée de temps à la fois infinie et brève où chaque bruit venu rompre le silence les faisait tressaillir. N'était-ce point elle, dans l'éloignement, son pas feutré, rapide ? Mais non : une bête, belette ou campagnol, ou la passée d'une brise, ou, sur le sol feutré de brindilles, la chute d'une pomme de pin. Mais non, ils avaient les oreilles de la foi ! Après l'alerte, ils recommençaient d'épier la nuit si calme. Longtemps ainsi. Et puis tout de même la certitude les dressa. Elle ! Distinctement, ils écoutèrent ses talons frapper sur le sol par petits chocs pressés. Sans bruit, Pepe avança, sa mère derrière lui. Ils se rangèrent au débouché, en un endroit d'où pourrait librement foncer leur élan. Lui tenait son poignard par l'obscurité la lame ramassait les clartés éparses. Impérieuse, elle ordonna :

— Cache-le !

Quand le couteau eut disparu, autour d'eux il sembla que l'ombre était plus noire, plus définitive. L'autre arrivait pourtant. Elle se profila...

— Allez !...

Au tournant de la route, dans la transition de la nuit opaque et de la nuit claire, quelqu'un se rua sur la créature survenue, quelqu'un dont on ne voyait pas le visage masqué d'une loque funèbre. Un cri monta qu'une main brutale renfonça dans la gorge. Un coup rabattit

les bras, une étreinte immobilisa les poignets... Une bousculade, une voix qui suppliait :« Fais-lui une croix... une croix !... » puis un bref éclair bleu qui mit sur sa face par deux fois sa sensation cinglante, mouillée, horrible... Une plainte, une galopade dans les deux sens, de chaque côté de cette placide et mélancolique lumière qui garde un croisement de route, une double fuite éperdue, qui s'éloigna, décrut, s'éteignit dans le silence, sous le ciel endiamanté de clarté lunaire...



— Bonjour, Félipe...

Sous la treille où serpente la vigne noueuse, le nez chaussé de bésicles, l'Espagnol respirait la paix du soir en lisant un journal, le *Heraldo de Madrid*.

— Samporita !... Quelle bonne venue!...

Dans ses grosses pattes il étreignait les mains de la vieille, et, debout devant elle, Galliègo immense dont l'allure tenait du comédien et du marchand de chevaux, il s'empressait, affable et souriant, heureux de cette visite.

Il insista pour qu'elle prît son fauteuil :

— Allons, mare, faites-moi plaisir...

Ils causèrent de choses diverses, du prix de la vie qui est si dure aux pauvres gens.

— Et là-bas, demanda-t-elle, montrant le journal. Là-bas en Espagne ?

Oh ! là-bas, c'était comme partout au monde. Pas plus facile qu'ici, là-bas ! A Romanonès succédait Maura, et puis cela recommençait...

Félippe était tout près de dire ses idées, de proposer ses remèdes. Sur une dénégation, le stimulant d'une controverse ou d'une simple interrogation, nul doute qu'il n'eût cédé à sa manie qui est de discourir de politique. Mais, bénévole, la tia acquiesçait à tout, d'accord, d'accord par avance, comme font les gens polis quant

aux choses distantes, sans intérêt immédiat. Félippe eut un sourire, un pli rapide de ses lèvres rases, et la fixant :

— Eh bien ! demanda-t-il, tout va pour votre satisfaction, Samporita ?

Affirmative, elle s'excusa d'avoir tant tardé à le renseigner.

— C'est qu'il faut de la prudence, n'est-ce pas, quand on aime ses amis. Voilà ce que vous m'avez prêté...

A travers le papier qui l'entourait, de l'ongle il accrochait doucement la pointe du poignard.

— Alors c'est une bonne potion ?...

Le mot les égaya.

— Excellente, compère, excellente... Telle que l'apothicaire n'en a point de pareille... Ils rirent tous deux d'une complicité désormais sans danger.

— Tout a-t-il bien fini, dit-il encore.

Eh oui ! Seulement, les premiers jours, son exaltation tombée, elle avait craint. Elle n'osait plus sortir, sans courage et saccagée d'inquiétude. Chaque fois qu'on frappait à sa porte, son cœur lui sautait dans la poitrine tellement elle s'attendait à voir les gendarmes. Dès le lendemain de l'affaire, Pepe était parti sur une balancelle... A mesure que la police ne venait pas, elle avait repris confiance, s'était remise à ses affaires, bien négligées, bien à la traîne... Personne ne l'avait inquiétée. Pepe revenu, maintenant tout cela était fini. C'est à lui qu'en appartenait le mérite...

Flatté et souriant, il répéta :

— Tant mieux, allons, tant mieux...

Mais il ignorait la fin de l'aventure. Haï ! Peu après son retour, Pepe rencontrait la fille avec sa cicatrice encore toute rose dans la face. Elle lui avait conté un roman, une histoire de vitres brisées, une fois qu'elle était en voiture. Elle ne se doutait de rien, non, de rien... Pour la tia, cette fille menait tant d'intrigues qu'elle était incapable de savoir d'où lui venait la chose. En

tout cas, elle ne soupçonnait nullement Pepe. Peut-être était-ce qu'il ne l'avait jamais menacée, lui docile et falot comme un chien craintif...

— Et l'aime-t-il encore ?..

— Plaisantait-il ? Et la potion alors ?...

Ils rirent. Décidément le mot les égayait. Non, Pepe était guéri du diable et le sortilège bien dissipé. Elle lui répugnait. Le meilleur, c'est que c'était elle qui le poursuivait maintenant, avec discrétion, il fallait le dire...

Il se glissait de l'amusement dans chaque phrase qu'elle disait, bien qu'elle fût sévère et triste à l'ordinaire.

Devant elle le Galliègo méditait. L'estaminet rustique se peignait à ses yeux: un comptoir, des charretiers qui buvaient la liqueur défendue, un vieil homme aux yeux cruels qui patoisait dans le dialecte le plus ancien du monde. Et la voix tintait à son oreille :

— Ah ! ces filles aux traits indécis, disait-elle, ne sais-tu point qu'elles déchaînent la fièvre des hommes bien davantage que les autres, fussent-elles belles comme des madones ! Leurs traits fugaces ne se fixent jamais dans les mémoires ; d'elles on ne peut se satisfaire et se saturer, et puisqu'elles n'apportent point la plénitude et la satiété qui sont la mort de la passion, l'amour demeure, le désir survit... On les cherche sans les trouver jamais ; dans le souvenir leur apparence est malléable comme une cire et l'inassouvissement reste perpétuel de ce visage qui n'offre aucune beauté limitante, qui est toujours pareil et pourtant chaque fois nouveau, indéterminé, vague comme l'appétit d'idéal et dont le cœur ne se guérira que si les yeux s'en imprègnent, quand on l'aura marqué d'un coup de poignard...

— Il est guéri ! vraiment, Négrito...

Mais il ne continua pas, secoua ses grosses épaules. Qu'importaient à la tia ces révélations difficiles, qu'elle ne comprendrait pas, que lui-même ne percevait qu'autant que les mots grossiers et lourds savent évoquer un

peu de mystère qui baigne les êtres, l'ombre du destin...

— Une goutte d'anisette, Samporita, de la vraie ?...

Devant les verres ils parlèrent de choses et d'autres, de choses diverses, lointaines, qui étaient leurs souvenirs communs.

— Vous rappelez-vous, Samporita, en Jativa, du temps que vous connûtes Antonio ?...

Dans la mélancolie du soir venant, ils burent à l'amitié l'aguardiente des jours de liesse, doucement émus du passé remué, sensibles au charme de l'heure pacifique autant qu'au parfum qui montait des verres où l'eau diamantine de la gargoulette délayait un brouillard opalin...

LECOQ-HAGEL.

IMAGES ROMANTIQUES

—

I

QUAND BYRON DANS RAVENNE

Quand Byron, dans Ravenne,
A la poursuite vaine
D'une ombre italienne,
Eut passé bien des jours ;

Alors dans sa pensée
Caressante et lassée,
Bondissante et blessée,
Parurent ses amours ;

Elles venaient vers lui,
Chaworth au teint de lis,
Anne aux beaux traits pâlis,
Jane semblable aux anges ;

Elles venaient vers lui ;
Et la Guiccioli
Sur le bord de son lit
Secouait ses fontanges...

Mais cependant son âme,
En d'impudiques flammes
Ne voyait pas ces femmes
Embrasser ses genoux ;

Et ce que le poète,
En de sublimes fêtes
Voyait, c'était la Grèce
Tombée sous les coups,

Pantelante et meurtrie,
Par delà les collines
Où le couchant décline,
Et qui lui faisait signe...

—

II

MAUPRAT

C'est comme en un tableau peint par Alfred de Dreux ;
Les bois semblent profonds et verts ; les fonds sont bleus.
On voit sur le revers d'un talus des perdrix
Qui volettent auprès d'un buisson ; de beaux fruits
Pendent des arbres ; au fond d'un vallon agreste
Soudain deux cavaliers paraissent...
Et le cheval de l'un près du cheval de l'autre
Avance en hennissant. Coiffée à l'amazone
La jeune femme au galop de son alezan
Froisse les feuilles... Le jeune homme est charmant
Verni, botté, frisé. Tous deux forment un couple
Adorable ; tous deux dans la forêt rousse
Chevauchent de conserve, quand, tout à coup,
Le feu de leurs regards se croise ; le défi
Les porte à s'affronter l'un l'autre, un dur pli
Barre le front de l'amazone ; sous les branches
On voit le jeune homme pâlir ; sa main tremble :
L'on ne sait quel duel va se jouer entre eux...
Puis leurs chevaux lancés piaffent ; tous les deux
Avancent d'un galop pressé, nerveux, sonore.
Si ce n'était la plume qui coiffe Edmée
Et l'habit ajusté dont se drape Mauprat,
Dans le soir qui se voile, l'on ne saurait pas
Si l'un n'est pas, par hasard, un centaure
Et l'autre une centauresse
Aux prises dans un furieux
Combat amoureux.

—

III

MADAME DE MORTSAUF

Je pense à Monsieur de Balzac, au bal de Sceaux,
A la tonnelle peinte sous les arbrisseaux ;
Je pense à tout ce doux mouvement de jeunesse
Que la vingtième année en disparaissant laisse
Dans un cœur d'amoureux. Mais de même je pense
A tout cela qui n'est ni l'amour ni la danse :
Au pavillon couvert de pampre et de cytise,
A la glycine parfumée, à la nuit grise
Qui s'accroît lentement et qui tombe sur nous.
Je pense à la douce Loire, je pense à vous
Qui marchez à pas lents dans la lente allée,
Fleur née au plus secret détour de la vallée,
Beau lys que l'on respire très chastement, sauf
A vous baiser les mains, Madame de Mortsauf.

—

IV

LA BELLE DE VOULZIE

La Belle de Voulzie est au bord de l'onde
Et trempe ses pieds nus dans la source qui jase ;
Et le myosotis du soir n'est pas plus doux
Que ne l'est le reflet de l'eau sur ses genoux...
La Belle de Voulzie, au bord de l'eau qui jase,
Effeuille des myosotis dans la lumière ;
Et le martin-pêcheur au fil de la rivière,
La libellule ou le papillon bleu
N'ont pas plus de reflets que n'en ont ses cheveux
Dénoués et piqués de ces corolles. L'eau
Heureuse de frôler ses pieds nus les caresse.
Et dans la paix qui vient, le poète Moreau
Ne sait plus — en touchant le front de sa maîtresse —

Si, dans le soir qui tombe en de vives lueurs,
La Belle de Voulzie est couronnée de fleurs
Ou si, paré d'azur, le diadème
Qu'a serti le printemps et qui ceint la Belle
N'est pas plutôt fait de ses pleurs !

—

V

EST-CE FANNY ELSSLER...

Est-ce Fanny Elssler ou Taglione
Qui, dans le vent du soir, tourbillonne
Et donne à ce bal d'étudiants
Un caractère tendre et charmant?

Non, ce n'est pas Taglione ou Fanny,
Même pas Marguerite ou Jenny
Qui dansent ce soir sous les charmilles :
Ce sont de plus modestes filles...

Ce sont de celles qui cousent sous la lampe :
Musette ou Mignon, par exemple,
Eugénie aux cheveux dorés
Ou Mimi, si vous préférez...

Mais tandis que valse ou mazurke
Les entraîne au fond du Bal Turc,
Dans la trépidante fête,
Elles voient tout à coup paraître

Mince et blond, Monsieur de Musset
Qui noue une rose au corset
De la plus belle et de la plus pâle
Et l'emporte, haletante, hors du bal...

EDMOND PILON.

LA POLITIQUE ORIENTALE DE L'ANGLETERRE

—

En politique extérieure, comme ailleurs, et là avec un profit plus certain qu'ailleurs, l'Angleterre est demeurée conservatrice. Sa tradition, on ne la trouve consignée nulle part(1) : les hommes d'État anglais s'en transmettent les uns aux autres la secrète formule ; les générations nouvelles se considèrent liées par l'œuvre de leurs devancières et, manœuvrant dans leur sillage, poursuivent l'effort commencé. Quand le *goal*, le but, s'est trouvé atteint, si les intérêts de l'Empire l'exigent, on inaugure une tradition nouvelle. Une telle tactique explique la façon brutale dont le gouvernement de S. M. B. brusquement, dans les eaux du Levant, vira de bord, dès décembre 1914. Que les contemporains ne s'en soient pas montrés autrement surpris ou déconcertés, cela prouve qu'ils ne font plus cas de l'expérience du passé, si récente soit-elle, ou qu'ils sont incapables d'en profiter.

§

« Depuis que la Russie formée en corps d'Empire a pu porter ses regards hors de ses frontières, l'essor le plus constant de son ambition s'est dirigé vers les contrées méridionales, vers la Turquie et la Perse. A remonter jusqu'au XVe siècle, à peine trouve-t-on deux règnes qui n'aient

(1) M. Arnold J. Toynbee risque la même remarque à propos de la tradition politique orientale inaugurée par M. Lloyd George : « Les vues du Premier Ministre Britannique ne se peuvent toujours trouver dans les documents officiels qui un jour passeront au *Public Record Office*, et il n'y a point de raison d'espérer qu'il écrira jamais une autobiographie qui nous illumine sur ces vues... » *The Western Question in Turkey and Greece*, Londres, 1922, p. 73.

pas produit de ce côté quelques entreprises (1). » Aux guerres des Russes avec les Turcs, coups de bélier qui rapprochaient leur trouée sur Constantinople, les autres puissances avaient assisté en spectatrices; elles n'en avaient témoigné, ni jalousie, ni inquiétude. Au seuil du XIX[e] siècle, la France, de son côté, mais dans une autre direction, manifesta des vues sur l'Orient, et, avec son expédition de 1798, Bonaparte provoqua la question d'Égypte et, par ricochet, la question d'Orient dans sa phase contemporaine. Volney, dont il s'était inspiré, l'avait mis en garde contre la réaction de l'Angleterre :

L'on ne supposera pas, avait-il écrit (2), que cette nation égoïste et intéressée nous voie tranquillement faire une acquisition qui nous donnerait sur elle tant de prépondérance et qui détruirait sous peu toute sa puissance aux Indes.

L'intervention anglaise ne tarda guère, en effet, sous forme d'alliance offensive et défensive avec la Turquie. Aussi bien, dans toute la fougue de son ambitieuse jeunesse, Bonaparte avait-il commis l'imprudence de dévoiler trop tôt ses desseins secrets, et prononcé un audacieux défi : « En prenant et en gardant l'Égypte, je prends en mains les destinées du monde. » Les muscles bandés par l'effort, l'esprit angoissé, mais lucide et la volonté d'acier, étape par étape, l'Angleterre avait suivi l'aventure : Toulon, Malte, l'Égypte, la Syrie, et quand l'itinéraire en fut brisé net devant Acre, en pointillé sur la carte, elle l'avait reconstitué par la Perse jusqu'aux Indes. Les canons de Sir Horatio Nelson avaient paré la menace et empêché, en même temps, la Méditerranée de devenir un « lac français ». Depuis 1704, l'Angleterre en avait saisi la porte de roc, Gibraltar, « l'image même d'un énorme lion, accroupi entre l'Atlantique et la Méditerranée et placé là pour en

(1) Volney : *Considérations sur la Guerre des Turks en 1788* in *Voyage en Égypte et en Syrie*, 5[e] édit., Paris, 1822, t. II, p. 383.

(2) *Considérations* du t. II, etc. *Voyage*, 444. « Les Anglais ont frémi de nous voir occuper l'Égypte », dira plus tard Napoléon. « Nous montrions à l'Europe le seul moyen de les priver de l'Inde ; et ils ont raison... » Las-Cases : *Mémorial*, 1873, t. V, 77.

garder le passage à son maître britannique (1) ». Mais, enchaîné et isolé à l'autre bout du lac, s'il en pouvait défendre la sortie aux Français, le fauve n'eût pu empêcher les Français d'en fermer l'entrée à son « maître britannique ». Aussi, à quatre journées de voyage, le 8 septembre 1801, celui-ci posta-t-il à Malte « un autre lion... prêt à s'élancer sur l'Égypte ou foncer sur la Syrie, ou bien rugir de façon, en cas de besoin, à se faire entendre à Marseille (2). » Et, désormais, ce second félin veilla sur les avenues humides et glauques d'une mer transformée en lac britannique.

L'Angleterre ne connut de répit, elle n'eut de cesse qu'elle eût terrassé son implacable adversaire, et l'eût encagé en plein océan. Mais le cauchemar, que sur les champs de bataille il lui avait donné, la hantait toujours. Les défauts de sa cuirasse, maintenant, elle les connaissait, et les points où sa puissance s'offrait le plus vulnérable. Aussi, bien que ses ministres n'eussent concerté aucun plan de défense, simplement inspirée par la récente alerte, sa politique orientale était d'avance toute ordonnée. Et si longtemps il n'en parut rien, c'est que sur la France et la Russie elle avait le sérieux avantage de n'avoir pas montré son jeu. Certes, elle avait volé au secours de la Turquie pour arracher l'Égypte à Bonaparte, mais c'était en légitime défense et comme pour lui arracher des mains une arme. La France, pour elle, convoitait toujours l'Égypte, et quant à la Russie, depuis des siècles la tradition des tsars lui était familière. Ainsi, tout en soupçonnant ses rivales et en restant sur ses gardes, l'Angleterre n'était point soupçonnée par elles d'attenter à « l'intégrité et à l'indépendance de l'Empire Ottoman ». Et sa politique, à cet égard, fut si serrée, subtile et hermétique qu'on ne commença de l'éventer que lorsque ce fut trop tard. Pourtant des incidents auxquels on eut tort de ne pas prêter assez d'attention avaient présagé de son attitude future.

(1) Thackeray : *Notes of a journey from Cornhill to Gran Cairo*, Londres, 1846, p. 28.
(2) *Ib.*, p. 28.

§

Vers 1815, l'Angleterre, dont la mémoire est tenace, crut reconnaître, sur les bords du Nil, Bonaparte sous les traits de Méhémet-Ali. Ce Pacha au regard félin, à la longue barbe, était coiffé d'un blanc turban et paré d'une ample robe flottante, et ses mains jouaient avec un yatagan encore maculé du sang qui, à Rosette, avait coulé à flots des oreilles tranchées des soldats du général Fraser (1). A mots couverts ce Méhémet parlait de se rendre indépendant. C'était là, à la rigueur, un désir légitime et qui, en tout cas, ne devait susciter d'alarmes qu'à la Porte. Mais ce pacha n'était pas seulement un conquérant de la bonne vieille école ; à l'exemple de l'Angleterre, il manifestait de fortes dispositions pour le négoce en gros. Or, il venait de découvrir l'Inde et cela changeait tout dans son cas. A peine la route en avait été rouverte qu'il s'était entendu avec Briggs and Lee, d'Alexandrie, et Forbes and Co de Bombay, pour y dépêcher, de Suez, plusieurs navires chargés de marchandises européennes. Deux de ses agents escortaient l'expédition, nantis d'une couple de millions de dollars destinés à l'achat de produits indiens. La spéculation lui ayant réussi, naturellement Méhémet tourna ses regards vers la mer Rouge. Et, maintenant (2), sous prétexte de réprimer des raids wahabis, il lui paraissait urgent d'y posséder une flotte. En même temps il priait le gouvernement de S. M. B. de permettre à une de ses corvettes de tenter, par la Mer Rouge, le tour du cap de Bonne-Espérance. En vain Mr Salt lui représentait les dangers d'un tel périple : mes capitaines, protestait en souriant le Pacha, brûlent d'envie de les braver, et pour ma part je le désire avec anxiété à cause de l'honneur qui en rejaillira sur moi, nul vaisseau musulman ne s'y étant, jusqu'ici, risqué. Cette dernière considération accrut la défiance de l'Angleterre à l'endroit d'un vœu qui, pour paraître un ca-

(1) En sept. 1807, quelques oreilles britanniques, soigneusement salées, avaient été présentées en hommage par le Pacha d'Égypte au Sultan.

(2) En 1816.

price d'Osmanli, pouvait bien, au fond, représenter une reconnaissance stratégique. Et comme des millions de musulmans résidaient dans l'Inde, elle se montra intraitable. Au sujet de l'Abyssinie, où il n'y en avait point, elle fut également irréductible. A la seconde cataracte, 5.000 Albanais n'attendaient pour s'ébranler que l'arrivée d'Ismaïl Pacha, qui allait prendre le commandement du corps principal chargé de conquérir l'intérieur de l'Afrique (1). Cette force devait suivre le cours du Nil, subjuguer le Sennaar, cependant que le Deftedar Buy, à la tête d'une autre division, marcherait sur le Darfour, à travers le désert. A Kordofan, les légions de Méhémet-Ali opéreraient leur jonction, et de là se dirigeraient vers les mines d'or des Monts Dyre et Zougla. Par cette promenade militaire, Méhémet publiait qu'il se proposait à la fois de venger une insulte qu'il avait soufferte du Sultan de Sennaar, de razzier des nègres, s'emparer des mines d'or et ouvrir un trafic avec l'intérieur du continent noir. Mais que des Égyptiens qui devaient suivre l'expédition se fussent appliqués à singer les cérémonies religieuses des Coptes et leur façon de se signer, cela avait éveillé les soupçons de Mr Salt. Il dit à Méhemet qu'il espérait que ce n'était point l'intention de son fils de pousser aussi loin qu'en Abyssinie : les obstacles auxquels elle se buterait, une aussi petite force que la sienne ne les pourrait surmonter. — En ce cas, affirma le pacha, j'y expédierai une plus grande. — Vingt mille hommes n'y suffiraient pas, répliqua Salt. — Alors, renchérit le Pacha, j'y enverrai trente mille : je suis décidé, à la fin, à voir ce qu'on peut faire. Si je conquiers l'Abyssinie, mon nom deviendra illustre. » Aussitôt, revêtant son air officiel, le Consul-général Salt déclara qu'une telle entreprise déplairait souverainement au gouvernement de S. M. B., qui, à la suite de sa dernière mission, regardait l'Abyssinie comme sous sa protection anglaise. A quoi peut-elle lui servir ? s'étonnait le Pacha. — C'est la seule contrée d'Afrique qui soit demeurée chrétienne, allé-

(1) Novembre 1820.

guait Salt : des siècles durant elle a résisté aux attaques des Musulmans et aujourd'hui l'on ne peut demander aux Puissances, à la Grande-Bretagne surtout, de tolérer que, sans avoir fait de provocations, les Abyssins soient attaqués. Ne se sentant pas de taille à contrarier les Anglais, Méhémet n'insista point et s'inclina devant ces raisons sentimentales. Mais la traduction matérialiste qu'il s'en donna ne devait guère différer de cette promesse de Volney :

Par l'Egypte nous toucherons à l'Inde, nous en dériverons tout le commerce de la Mer Rouge, nous rétablirons l'ancienne circulation par Suez et nous ferons déserter la route du Cap de Bonne-Espérance. Par les caravanes d'Abyssinie, nous attirerons à nous toutes les richesses de l'Afrique intérieure, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les gommes, les esclaves (1)....

Trait pour trait, c'était le programme de Méhémet-Ali qui aspirait à de plus grands exploits encore. Profitant des embarras du Sultan et sous prétexte d'accourir à son aide, lors du prochain conflit entre Russes et Turcs, et convaincu que les premiers refouleraient les seconds en Asie, il se promettait (2) de coiffer un bonnet de derviche et de marcher à travers la Syrie et la Caramanie, soulevant sur son passage les populations dont il attiserait le fanatisme : bien avant qu'elle n'eût atteint le Bosphore, son armée s'élèverait à cent mille hommes. Et il ne se flattait point : son nom était déjà illustre en Syrie, et ce lui eût été un jeu que de rassembler une multitude pressée d'Arabes, peuple dont il connaissait à fond les ressources et le caractère. En outre il tenait une correspondance secrète avec les Kurdes ; même il avait plusieurs chefs à son service. Et les pachas d'Acre et de Damas, aussi bien que l'émir Béchir étaient ses créatures. Mais avec la prescience du génie il entrevoyait déjà qu'un jour l'Angleterre se dresserait contre lui et bloquerait les avenues qui menaient à son rêve de restauration de l'Empire

(1) *Considérations*, etc., in *Voyage*, t. II, p. 443.
(2) Septembre 1821.

des Khalifes. Aussi, s'évertuait-il à se la rendre propice, recherchant une alliance, dont, le cas échéant, il comptait bien se dégager.

Par sa position géographique aussi bien que par la nature de son commerce, l'Égypte est admirablement située pour devenir l'alliée de l'Angleterre en cas de rupture de celle-ci avec les puissances d'Europe, insinuait-il. L'Angleterre et l'Égypte pourraient se servir réciproquement. Et il n'est rien que je souhaite tant. Mais si l'Angleterre forme quelque dessein sur l'Égypte, alors ce serait une tout autre affaire : Méhémet-Ali restera libre aussi longtemps qu'il le pourra... Ma position géographique me rend l'amitié de l'Angleterre particulièrement précieuse. Je voudrais aussi qu'elle me donnât carte blanche pour m'agrandir, dès que j'en aurai occasion, du côté de l'Arabie, et que cela me fût accordé par écrit, — avant tout je demande le secret et que rien de ce qu'on conviendra ne soit su, ni des autres puissances, ni de la Porte. C'est là-dessus que je me méfie le plus de vous : vos ministres racontent tout au Parlement (1)...

Mais de ce mécréant, dont la concurrence pouvait devenir terriblement gênante pour ses secrètes ambitions, l'Angleterre ne voulait à aucun prix pour allié. D'autant plus que ce n'est pas contre de L'argent que Méhémet offrait ses services : « L'argent n'est pas mon fait, assurait-il, je n'en veux point et devrais le mépriser. Je veux des navires et l'Angleterre peut m'en procurer. » L'Angleterre commençait à trouver qu'il en avait déjà trop, et, à son gré, dans la Méditerranée et l'Archipel le développement maritime de l'Égypte prenait d'alarmantes proportions. Aussi, cette « collision tout à fait inattendue » qui, déplorait S. M. B, avec un air diplomatiquement navré, à Navarin venait d'anéantir la flotte turco-égyptienne, avait-elle été saluée par les lord Holland, les Duke of Wellington, les Earl Grey, les marquis of Lansdowne, les Brougham, les Palmerston, etc., comme « un exploit glorieux, brillant et immortel pour la marine britannique », un autre Trafalgar enfin et non point cet

(1) 16 septembre 1826.

« événement imprévu », dont le Roi s'excusait presque dans son discours (1). Cependant, telle la fourmi dont un pied hostile vient d'abîmer le tenace labeur, Méhémet s'était remis à l'œuvre, et plus nombreuse, plus moderne et formidable, sa flotte renaissait sur les chantiers d'Alexandrie. Dissimulant son ressentiment, sur le point de démasquer ses batteries, une fois encore, à l'occasion de la prise d'Alger par les Français, il tentait un impossible rapprochement avec l'Angleterre. Il avait pourtant été le seul au monde à pénétrer les mobiles cachés de cette puissance, ses craintes, ses exploits, toute la trame enfin de sa politique orientale au XIXe siècle. Néanmoins,

en encourageant mon indépendance, Lord Aberdeen aurait bientôt à sa disposition une armée disciplinée de 125.000 hommes prêts à opposer une barrière contre les Russes et à Constantinople et en Perse, promettait-il. Car c'est en Perse qu'après tout l'Angleterre aura à combattre les Russes. Il est absurde de se cacher *derrière le doigt*. La Porte a vécu et l'Angleterre doit s'apprêter à lever une force en Asie pour faire face aux Russes, et où peut-elle la trouver, cette force, sinon chez moi, et, à ma mort, chez mon fils. L'Angleterre a essayé et des Persans et des Turcs et elle a trouvé qu'ils ne lui étaient d'aucune utilité. Trois fois en trois ans les Persans ont sollicité mon alliance et m'ont dépêché des ambassadeurs avec de riches présents. Votre force sur la frontière, l'armée turque dans les Balkans vous a déçus dans l'espoir qu'elle s'opposerait aux Russes. Elle a été détruite. Profitez de la trêve qui vous est donnée pour vous créer une autre armée sur laquelle vous puissiez compter. Aujourd'hui ou jamais c'en est l'occasion. Dans toutes les provinces de l'Empire les populations ont perdu toute confiance en la Porte (2). Elles

(1) *Memoir of the life of Admiral sir Codrington*, Londres, 1876, pp. 178-84.

(2) « Si on observe de sang-froid et avec un œil clairvoyant », disait-il encore au Consul-général de S. M. B. (1833), on doit voir que le gouvernement turc est consumé de tous côtés, croulant sur ses bases mêmes, épuisé de forces physiques et morales, abandonné et méprisé par la nation, discrédité à Constantinople même ; il est, en un mot, livré et résigné à sa destinée comme une proie dans les serres de la Russie qui est comme l'aigle sur sa tête. Sous le masque d'amitié et de protection, elle ne fait qu'attendre un moment favorable pour la dévorer... »

m'aiment, moi, et si l'Angleterre me soutenait, elles accourraient s'attrouper sous ma bannière (1)... L'objet de mes pensées a toujours été de détruire l'influence de la Russie sur la Turquie et de pourvoir aux moyens de faire rentrer la première dans des limites qui assureraient une indépendance positive, non seulement à la Turquie, mais encore à la Perse (2)...

S'il avait désiré de posséder la Syrie, c'était uniquement dans ce but. En peu de mois il se faisait fort de lever une armée de 150.000 hommes prête à seconder l'Angleterre « dans la glorieuse entreprise de délivrer la Turquie et la Perse du joug russe ». Mais l'Angleterre ne doutait nullement que cette délivrance dût s'opérer au profit de Méhémet seul, et, d'autant plus contrariée qu'elle se sentait devinée par le terrible pacha, elle repoussa ses avances. Le vassal égyptien n'en avait pas moins cherché querelle à son suzerain turc : en un tour de main, dès la première bataille, il l'avait mis hors de combat, et ne suspendit l'élan sur Constantinople de ses troupes victorieuses qu'après avoir arraché la Syrie au Sultan. Cependant comme il lui restait beaucoup à faire pour couronner son ambition, non sans une cynique ironie, il se posait en champion de la Turquie et en indispensable conservateur de la paix européenne.

Si j'obtiens, promettait-il (3), si j'obtiens toute la Syrie avec le défilé de *Kuleque* sous mon administration, avec la bienveillance des deux plus grandes puissances, l'Angleterre et la France, considérant ce que j'ai déjà fait de l'Égypte, on concevra aisément ce que je pourrai accomplir si jamais la Russie tentait d'exécuter ses desseins sur la Turquie. L'Égypte et la Syrie réunies à ma nation, m'appuyant sur la Perse, le Daghistam et le Léghistan, je pourrai les faire mouvoir et agir de concert pour m'opposer aux Russes, et prenant de tous côtés l'offensive contre ceux-ci, leur faire payer très cher leurs ambitieux projets.

Mais Lord Palmerston trouvait plus avantageux d'adopter le point de vue de Lord Ponsonby.

(1) février 1830.
(2) 3 septembre 1834.
(3) 1er avril 1833.

Les Russes, assurait cet ambassadeur de S. M. B. près la Porte (1), les Russes ont intérêt à ce que Méhémet-Ali conserve son pouvoir pour que soit désorganisé le gouvernement de la Turquie, que tout le pays reste dans le gâchis et que les alarmes du Sultan éternisent l'ascendant de la Russie. L'intérêt de l'Angleterre n'est point de retenir la guerre que l'ordre de choses actuel et l'idée fixe du Sultan rendent inévitable, mais, au contraire, de pousser à cette concentration de forces qu'on a recommandée et c'est pourquoi, dès le début, elle doit intervenir dans le conflit pour contraindre Méhémet-Ali à reculer en deçà de ces limites que jamais il n'eût dû franchir, car, en étendant sa domination, il a évidemment affaibli ce pouvoir et ces ressources militaires que l'Angleterre désire préserver pour les opposer à la conquête russe dès qu'elle sera tentée...

Aussi, le Pacha d'Égypte étant revenu à la charge, Lord Palmerston lui fit-il péremptoirement répondre que « le gouvernement de S. M. B. entendait baser son absolu rejet de ses propositions sur une question de principe et non de convenance ; même si dans cette décision la convenance venait à l'emporter sur le principe, le résultat n'en serait pas moins identique. Le gouvernement de S. M. B. considère que le maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman est nécessaire au maintien de la paix de l'Europe et, détacher de cet Empire les vastes et fertiles provinces dont le gouvernement a été confié à Méhémet-Ali, non seulement entamerait profondément son intégrité, mais encore compromettrait totalement son indépendance (2) ». Lassé, à son tour, de solliciter en vain une arrogante puissance, offensé de ne rencontrer toujours qu'un brutal refus, Méhémet carrément se tourna vers la France. Comme elle n'était pas maîtresse des mers, il ne s'était pas tout d'abord adressé à elle, mais il n'avait pas pour cela négligé son amitié qui pouvait se transformer en alliance. Comme jadis avec Charles X, constamment il s'était montré aux petits soins envers Louis-Philippe et, par politique autant que par courtoisie, ces deux rois

(1) 15 septembre 1834.
(2) novembre 1834.

de France n'étaient pas restés en compte avec lui. Aussi l'influence française dominait-elle sur les bords du Nil. Des officiers français avaient discipliné le *nizam* de Méhémet; un ingénieur français lui avait équipé sa flotte, que commandait encore un Français, et un peu partout on rencontrait des Français. Et telle, en vérité, était la faveur dont jouissaient sur son pachalik les sujets de Louis-Philippe qu'on l'attribuait (1) à une alliance avec la France pour barrer aux Anglais la route des Indes ou bien pour donner l'indépendance à l'Égypte. Ni l'un, ni l'autre soupçon n'étaient fondés. Simplement, Méhémet, qui était la malice faite pacha, avait eu soin de tendre deux cordes au moins à son arc. L'une n'ayant pas joué sous l'entêté mauvais vouloir des Anglais, il était naturel qu'il essayât de l'autre. Pour dénouer, au profit de l'Angleterre, la crise qu'il avait déchaînée, Lord Palmerston comptait sur la connivence de la France. « Mon opinion est faite et depuis longtemps : nous devons soutenir le Sultan cordialement et vigoureusement, de concert avec la France, si la France s'y prête, en nous passant d'elle, si elle s'y refuse », écrivait-il à Lord Granville (2), ambassadeur de S. M. B. à Paris. Or, voici que la France s'y refusait, et, dès lors que, cordialement et vigoureusement, elle prenait fait et cause pour le vassal contre le suzerain, Palmerston fut convaincu que Louis-Philippe avait accepté l'alliance que lui-même il avait dédaignée, et se souvenant que le Pacha appuyait cette alliance de primes politiques, il ne douta plus que celle-ci n'eussent trait à la Méditerranée et aux Indes (3). Une seconde fois, le mirage du « lac français » remplit d'angoisse l'Angleterre, d'autant que Mé-

(1) Dès 1825.

(2) Bulwer Lytton : *The life of Viscount Temple, Lord Palmerston*, Londres 1871. Lettre datée du Foreign Office, 5 juin 1838, p. 266.

(3) Palmerston devait en avoir la confirmation à la fin du conflit. A la date du 15 nov. 1840 il écrit à Lord Granville : « Rémusat a lâché le chat hors du sac en déclarant que la France, en soutenant Méhémet-Ali, cherchait à établir dans la Méditerranée une nouvelle puissance maritime de second ordre, *dont la flotte eût pu s'unir à la sienne pour servir de contrepoids à celle de l'Angleterre.* » Bulwer Lytton, *op. cit.*, p. 351.

hémet, dans l'intervalle, avait pris de l'envergure. Son empire arabe n'était plus un mythe. De 1828 à 1838, de Médine et de la Mecque au golfe Persique, son fils Ibrahim, puis Kourchid pacha avaient soumis à son autorité tout le territoire du Nejd et il guignait le Yemen où, par l'échange des produits des manufactures égyptiennes, il comptait accaparer le monopole du café. Il méditait en outre de téméraires coups de main (1). Par ailleurs son nom était non seulement connu, mais encore respecté et honoré de tout l'Orient. Le Kaire devenait le Paris d'Islam et la « culture » égyptienne rayonnait sur le monde musulman. Le Shah de Perse, à qui Méhémet avait offert quelques ouvrages sortis des presses de Boulac, envoyait au Kaire cinquante de ses sujets se civiliser au contact des Égyptiens. Il était temps que ce prestige qui s'affirmait et cette force qui se disciplinait fussent anéantis. L'alliance franco-égyptienne dérangeait toutefois le plan de Palmerston : la menace s'étant déplacée de Constantinople au Kaire, il alla d'abord au plus pressé ; n'hésitant pas à reviser ses dispositions, il prit incontinent l'initiative et la direction d'une coalition avec l'Autriche, la Prusse et la Russie. Il s'en suivit qu'en 1840, vainqueur du Sultan, Méhémet, pris entre l'insurrection que l'Angleterre avait allumée en Syrie et la flamme que les canons de sa flotte promenaient tout le long de la côte et jusqu'à Alexandrie, se vit obligé de se replier dans « ces limites que jamais il n'eût dû dépasser ». *Exit* Méhémet-Ali, mais dès l'origine la querelle turco-égyptienne avait atteint des proportions de conflagration européenne et, en fin de compte, s'était circonscrite entre les champions respectifs des deux belligérants. Dans le duel les seconds avaient pris la position des adversaires primitifs. Il s'en fallut de peu qu'ils ne

(1) En juin 1839, sous prétexte d'y pourchasser des chefs arabes rebelles à son autorité, il se disposait à s'emparer de l'île de Bahrein : aussitôt qu'il fut avisé d'un tel dessein, le gouverneur général des Indes ordonna au Vice-Amiral sir F. Maitland de prévenir le général égyptien Kourchid pacha que s'il tentait seulement d'atteindre Bahrein, il le rendrait responsable d'avoir ouvert les hostilités contre la Grande-Bretagne dont les officiers avaient mission de défendre l'île.

croisassent le fer. En Méditerranée, autour de l'Égypte et de la Syrie, à cause des Indes, à cause de l'Arabie et de la Perse qui servaient de couverture aux Indes, un épisode des guerres napoléoniennes menaçait de se renouveler. Satisfait d'avoir eu, en somme, le dernier mot et appréhendant, s'il poussait les choses à bout, qu'il en résultât quelque désagrément pour son pays, Palmerston chercha à décider la France à concerter, d'accord avec les coalisés, « un plan de compromis entre le Sultan et Méhémet-Ali... compatible avec l'intégrité de l'Empire Ottoman et l'indépendance de la Porte... »

Car, écrivait-il au Vicomte Melbourne (1), si nous ne nous liguons pas jusqu'à la fin avec les autres puissances, parce que la France ne se joint pas à nous... la Russie retirera son offre de coopérer à la solution des affaires de Turquie et reprendra, quant à ces affaires, sa position séparée et isolée. Une telle décision de notre part aurait pour résultat final la scission de l'Empire turc en deux Etats distincts et indépendants, dont l'un se trouverait par là sous la dépendance de la France et l'autre deviendrait satellite de la Russie, et dans les deux cas notre ascendant politique serait réduit à néant et nos intérêts commerciaux sacrifiés.

Mais Lord Palmerston sut manœuvrer si habilement que l'Angleterre sortit indemne de cette impasse.

§

Le gouvernement de S. M. B. retira d'abord de son intervention l'avantage d'enlever aux Russes leur influence prépondérante à Stamboul ; il avait du même coup paré la double menace de la Russie et de la France. Et, ce qui n'était point sans conséquence, il s'était débarrassé une fois pour toutes de Méhémet-Ali et, pour longtemps, avait fait perdre à la France une solide base d'opérations en Méditerranée. Par ailleurs, il ne regrettait point d'avoir replacé l'Egypte entre les mains impotentes de la Porte. Certes, le Sultan n'était plus que le vain symbole de l'autorité et de la puissance, mais du moins, quant à l'Égypte,

(1) 5 juillet 1840, Bulwer-Lytton, ouvr. cité, 358-9.

l'Angleterre avait songé à l'immuniser contre toute attaque, et elle continuait de veiller à ce que ce précieux dépôt ne lui fût ravi par nul troisième larron. D'autre part, de Constantinople, par delà la marqueterie humaine des frontières ottomanes, elle ne cessait d'épier les moindres mouvements des Russes. Un incident, — une question des Lieux Saints, — servit de prétexte au Moscovite pour tenter, en 1853, de dévaler sur Constantinople, et à l'Anglais pour la défendre. Et ce fut la guerre de Crimée où la France, cette fois, fut l'alliée de l'Angleterre. Elle se termina au Congrès de Paris (1856) qui consacra solennellement le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman.

Mais cette sorte de neutralisation artificielle était la condamnation même d'un Empire incapable de se défendre soi-même. Traqué comme un fauve, vieilli, épuisé, aux abois et assailli de tous côtés, le Sultan se jetait dans les bras de ses pires ennemis, parce qu'ils s'étaient grimés en protecteurs. Sans scrupules, sans pitié, froidement, avec le hautain mépris que l'homme fort ressent, après le succès, pour le faible que ses passions ont irrémédiablement perdu, l'Angleterre joua ce rôle et le joua si bien qu'elle trompa tout le monde. On crut qu'elle s'était érigée en gendarme de la grand'route orientale. En réalité, elle guettait l'heure du dépeçage sûr et profitable, et, en attendant, feignait de ne se préoccuper que de la police des alentours, des avenues qui conduisaient à Constantinople ou débouchaient en Méditerranée. Car, pour le reste, elle s'en désintéressait parfaitement, et loin de lui causer quelque anxiété, les incursions des Russes la comblaient d'aise qui précipitaient, avec la ruine d'un édifice branlant tout lézardé et rapiécé, le partage des dépouilles. Ainsi devait-elle tolérer l'agression russe sur la Turquie (24 août 1877) jusqu'au moment où elle surprit un mouvement des Moscovites sur Constantinople : aussitôt elle rompit une neutralité qu'elle avait déclarée dès les premiers coups de fusil, mobilisa ses réserves et dépêcha sa flotte vers le Bosphore. Intimidée, la Russie renonça à son dessein.

Le 3 mars 1878, on élaborait le traité de San Stefano, comme si on n'eût pas garanti par la convention de Paris « l'intégrité de l'Empire Ottoman » ; cet empire s'en allait en lambeaux, déchiqueté par une foule de « petites nationalités » hargneuses et dont la Russie naturellement se mêlait d'exploiter le « droit de disposer d'elles-mêmes ». L'Angleterre laissait faire. Habituée à tout monnayer, elle comptait bien s'attribuer un jour quelque compensation de sa tacite complicité. Constantinople et la périphérie immédiate demeurant *res nullius*, les Tsars pouvaient à leur aise mordre dans les frontières russo-turques. Et si l'Angleterre n'y trouvait rien à redire, de son côté la Russie, qui n'y avait guère d'intérêts, ne devait point protester contre des entreprises britanniques en Méditerranée. Ainsi fut consacré en sourdine un système de zones d'intérêts. Puis, un jour, en juin 1881, l'Angleterre, qui jamais n'avait voulu de l'Égypte, même quand on la lui offrait (1) par une brusque fantaisie, fondit sur elle et l' « occupa », mais, prétendait-elle, abusée elle-même par sa tradition, pour venir en aide au Sultan et « restaurer l'ordre » troublé par un Cromwell maure. Seulement, cette fois-ci, personne ne fut trompé. Dans cette occupation, on ne vit toutefois que l'acte brutal de l'annexion. Si on avait pensé à la rattacher à la politique orientale de l'Angleterre depuis 1798 on eût pu en saisir toute la signification et toute la portée éventuelle. La flamme des canons de sir Beauchamp Seymour éclairait étrangement le passé et on eût pu prévoir assez nettement l'avenir dont la conquête égyptienne représentait la première étape. Et pour en être tout à fait alarmé, il n'était que de lire un singulier article paru en 1893 dans la *Contemporary Review*, auquel l'auteur, un major Otto Wachs, teuton naturalisé Anglais, donnait pour titre : *Valeur stratégique de l'Égypte*. On y eût pu méditer des considérations de ce genre :

(1) Evelyn Ashley : *The Life of H. J. Temple, Viscount Palmerston*, Londres, 1876, t. II, pp. 125-6.

Aujourd'hui l'Égypte forme le pivot de la question d'Orient... elle offre une base solide pour projeter en toutes directions des offensives : avec l'Asie elle est reliée au moyen de la péninsule sinaïtique que traversent les routes de Syrie, de Mésopotamie et du golfe Persique. A l'est de l'Égypte, par le golfe d'Akaba, qui pointe vers la Syrie et la Mésopotamie, et à l'ouest par le golfe de Suez qui rayonne vers la Méditerranée, la mer Rouge débouche au sud dans l'Océan Indien, à travers le détroit de Bab el Mandeb. Et depuis le percement de l'isthme de Suez elle est devenue la première mer et la première route du monde, en sorte qu'aujourd'hui son importance politique et militaire est peut-être plus grande encore que celle du Bosphore ou des Dardanelles. Cette importance on doit l'appeler mondiale aussi longtemps que l'Angleterre possédera l'Égypte et exercera un double et immédiat contrôle, non seulement sur l'embouchure artificielle de la Mer Rouge (Port-Saïd) et de son estuaire, mais encore aura, en souveraine, contraint à son service les deux approches, — l'est méditerranéen au nord (tel un parallélogramme à angles aigus couché entre l'Égypte, la Syrie et la côte de l'Anatolie) et le golfe d'Aden, au sud... Un seul regard sur la carte découvre la prépondérance de l'Angleterre, qui, non seulement dans Alexandrie possède un formidable port de mer sur le littoral nord, mais domine l'angle important où la Syrie rejoint l'Asie Mineure, — le golfe d'Alexandrette, — grâce à l'île de Chypre .. Tandis qu'Alexandrie contrôle toute la région maritime au nord et à l'est du Canal de Suez, Chypre contrôle les rivages de l'Anatolie et de la Syrie. L'axe stratégique en cette région oscille entre Chypre-Alexandrie et Chypre-Port-Saïd. Le Canal de Suez, neutralisé sous la protection des canons anglais (!) (1), mène à la mer Rouge dont les bords ne peuvent éluder la surveillance anglaise. En sortant de la mer Rouge par sa bouche de l'est, qui est défendue par un « cadenas » anglais, Périm, on atteint le golfe d'Aden sur le rivage nord duquel s'élève la forteresse anglaise du même nom ; et, pareillement au point de jonction du golfe d'Aden avec l'Océan Indien surgit des eaux profondes le port retranché anglais de Socota...

(1) Major Otto Wachs : *The strategic value of Egypt*, « Contemporary Review, vol. LXII, pp. 442-447. Le point d'exclamation appartient au texte du major.

Et, assurait avec fatuité, mais non sans justesse, le major **Otto Wachs :**

A l'œil exercé d'un militaire, l'Égypte se présente comme le bastion est du difforme continent africain, — un bastion naturellement puissant et capable de résister à l'attaque, dont les larges fossés sont les Mers Rouge et Méditerranée et le fossé sec le désert. Ce bastion commande à la fois l'étroit ruban de côtes qui se déroule vers Tripoli et le rideau qui s'étend du désert au Soudan. Il balaie la péninsule du Sinaï et du nord au sud couvre de son influence toute la côte de Syrie. Le profit de ce bastion égyptien est ainsi modelé que son heureux possesseur a dominé ou dominera Tripoli, la Syrie et l'Arabie (1)...

Ainsi, quand il tablait sur la position géographique de son pachalik, Méhémet-Ali connaissait parfaitement son importance pour l'Angleterre. Et celle-ci, en vérité, ne méconnaissait point la valeur stratégique de l'Égypte. Mais les alliances se font et se défont et elle se doutait bien qu'un jour ou l'autre celle que lui proposait Méhémet fatalement jouerait contre elle. Car ce Pacha n'était point de l'espèce dont on tire les maharajahs apprivoisés de Bikanir ; « bâtisseur d'Empire » lui aussi, si elle le laissait restaurer dans ses anciennes limites celui des Khalies Abbassides, c'en était fait à jamais des Indes. C'est pourquoi, en 1840, les Anglais balayèrent résolument le gêneur, rasèrent jusque dans ses fondements l'Empire arabe naissant, et deblayèrent le terrain où quarante ans plus tard ils devaient s'installer. Et non pas uniquement, comme on l'a cru, à cause du canal de Suez et du coton de la vallée du Nil, mais pour reprendre surtout à leur compte l'ambitieux projet de Méhémet. Ayant, sur cette voie, avancé leurs positions, cependant qu'ils les organisaient, patiemment ils guettaient l' « incident » favorable.

§

Il s'offrit le 5 décembre 1914. En Angleterre, comme ailleurs, pendant la guerre, on n'a pas eu assez de reproches

(1) *Ib.*, p. 448-9

contre la Turquie, qui avait fait cause commune avec les Austro-Allemands. Mais du côté des alliés qu'eût-elle espéré? elle trouvait dans leur camp deux de ses plus mortels ennemis, l'un, déclaré, la Russie, l'autre, sournois, l'Angleterre. Du reste, le parti qu'elle prit dut combler d'une joie immense et secrète le gouvernement de S. M. B. Dans une formidable bataille où les destinées de l'Empire se trouvaient engagées, il n'était point fâché qu'un passager surcroît d'embarras lui permît de trancher, une fois pour toutes, et selon ses vœux, la question d'Orient. Pour cela, ainsi que Méhémet-Ali l'avait pressenti et précisé le major Wachs, la position géographique de l'Égype devait servir à souhait l'Angleterre. Le 5 décembre 1914 elle arrache le masque en même temps qu'elle *dévoile* (1) son protectorat sur l'Egypte. Et, dans le secteur méditerranéen dont l'Égypte forme le pivot, elle accapare aussitôt le monopole des opérations militaires, navales et politiques (2). Car l'ennemi ne se trouvait pas seulement dans le camp officiel; il y en avait un autre, quant aux choses de Turquie, parmi les alliés de l'Angleterre. La Russie, en effet, avait dû accueillir l'hostilité déclarée de la Turquie avec les mêmes dispositions que l'Angleterre. Celle-ci, qui, toujours, lui avait défendu de toucher à la proie, se trouvant maintenant son alliée, au risque de compromettre l'équilibre, n'eût pas osé s'opposer à des opérations « d'ordre stratégique » entreprises pour le salut commun et ayant Constantinople pour objectif. Et n'est-ce point pour devancer sur cette voie son alliée-rivale que l'Angleterre s'obstina dans l'entreprise meurtrière de Gallipoli?

Autour des Dardanelles et de Constantinople, tôt ou tard, à l'heure du règlement des comptes, les vieilles rancunes

(1) Dès 1893 Lord Milner avait intitulé le ch. III de son *England in Egypt*, the *Veiled Protectorate* ou le protectorat voilé.

(2) « Dès le début de la guerre, elle [l'Angleterre] s'était assuré une formidable initiative. Elle s'était érigée en patronne du mouvement national arabe ; elle avait déployé un appareil militaire qui porta ombrage à l'effort oriental de la France. Le coup de grâce, ce fut un commandant en chef britannique [Lord Allenby] qui le porta aux Turcs... » Arnold J. Toynbee : *The Western Question in Greece and Turkey*, Londres, Constable Co, 1922, p. 87.

avec les vieilles convoitises allaient se rallumer, éclater, s'entrechoquer farouchement. Un heureux hasard ou un événement auquel, souterrainement, l'Angleterre se mêla, écarta ce danger en renversant l'Empire des tsars, puis en transformant la république russe en soviets. Il en résulta que l'alliée de la veille, devenue l'ennemie d'aujourd'hui et mise au ban de la coalition, quand sonna l'heure du dépeçage de l'Empire Ottoman, se trouva frustrée de sa part de butin. L'enjeu pour lequel, depuis des siècles, elle s'était battue et que, sous la pression des circonstances, on lui avait presque formellement promis (1), fut placé sous un séquestre militaire anglo-français. La Syrie fut dévolue à la France et l'Angleterre d'autorité s'arrogea la part du lion. A l'Égypte elle ajouta la Mésopotamie et la Palestine conquises par le maréchal Allenby et sur lesquelles elle se fit délivrer un « mandat » (2) par la Société des Nations. La Palestine est devenue depuis un immense *East-End* anglo-yiddish au

(1) Afin d'empêcher la Russie de conclure une paix séparée [en 1915], les gouvernements français et anglais consentirent à l'acquisition par cette puissance de Constantinople et des territoires avoisinants qui commandent le détroit de la mer Noire. Un accord fut signé dans lequel se trouvèrent délimités ces territoires. Ils comprenaient la presqu'île de Gallipoli et une bande de terre le long de la côte européenne de Marmara qui relie Gallipoli à la presqu'île de Constantinople, — le tout correspondant à peu près à la section européenne de « la zone des détroits », telle qu'on l'a définie dans l'art. 179 du traité de Sèvres et telle qu'elle est tracée sur la carte y annexée. Du côté de l'Asie ces territoires englobaient la majeure partie de la presqu'île d'Ismid, mais non la presqu'île de Bigha, ni les parties asiatiques de la zone du traité de Sèvres entre Bigha et Ismid. La France et l'Angleterre ne s'engageaient pas à poursuivre la guerre jusqu'à ce que ces conditions fussent imposées à la Turquie et à ses Alliés, mais simplement y consentaient d'avance, au cas où, à la conclusion de la paix, on pût les imposer. Néanmoins la Russie renonça par deux fois en 1917 (le 10 avril et le 19 mai) formellement et publiquement à toute annexion ». Arnold J. Toynbee, ouvr. cité, pp 47-48.

(2) Voici, d'après Mr Churchill (*speech* aux Communes, 11 juillet 1922), comment le gouvernement de M. Lloyd George conçoit l'exercice du « mandat » : Je pense, a dit l'honorable ministre, je pense que la répulsion des Arabes pour le terme « mandat » provient de la simple ignorance de ce qu'il implique [la même explication fut donnée de la répulsion des Égyptiens pour le « protectorat », voir Auriant : *la Comédie britannique du Royaume d'Egypte*, Mercure de France, 1-V-22, p. 840]. « Ils [les Arabes] s'imaginent que c'est quelque méthode pour les contrôler ou les asservir, alors que son seul objet est de mettre en règle le mandataire et de lui permettre de se conformer aux obligations inhérentes. »

détriment de la population arabe. Quant à la Mésopotamie, à laquelle Mr Churchill, le grand maître actuel des affaires d'Orient, se plaît à conserver son nom exotique d'Irak, elle a été érigée en « État souverain et indépendant » à l'instar de l'Égypte. Son « roi Fouad », c'est Feyçal, transfuge piteux de Damas, et son Lord Allenby, c'est le colonel Lawrence (1). Bien qu'elle coûte des sommes fantastiques au gouvernement de M. Lloyd George, au lieu de s'en défaire comme on l'en presse, celui-ci se dispose à conclure avec le « roi » Feyçal un traité qui donnerait à l'Angleterre une position privilégiée en retour de l'aide dont l'Irak a besoin pour un Etat civilisé et prospère... « Allons-nous, s'indigne M. Churchill, renoncer à tous les sacrifices en vies humaines et en or que nous avons éprouvés et déclarer à la face des nations que nous avons entrepris un mandat que nous n'étions pas capables d'exercer, créant par là en Irak une situation qui se rapprocherait de l'anarchie, alors qu'une dépense de dix millions de livres sterling pourrait nous y donner succès (2)? » Au surplus, et c'est pourquoi on ne lésinera pas là-dessus, cette « dépense de dix millions de livres sterling » est exigée par la sûreté de l'Empire. Car la question de la Mésopotamie est liée à celle de l'Inde qui, directement ou indirectement, domine toute la politique orientale de l'Angleterre, l'inspire et la dirige... Au nord et au nord-est l'Inde demeure, en effet, exposée aux attaques de la Russie. Et ce fut le constant souci de l'Angleterre de dresser contre ces points faibles « des Etats tampons se tournant principalement vers elle pour recevoir aide et conseils dans toutes les manifestations de leur vie nationale, qui puissent essuyer le premier choc et donner le temps pour la manœuvre des défenses de l'Inde. L'un de ces Etats, c'est l'Afghanistan, l'autre, la Perse (3) ». Or, Perse, et Afgha-

(1) Le colonel Lawrence vient de donner sa démission, mais il sera remplacé par un autre colonel Lawrence.

(2) Mr Churchill aux Communes, 19 juillet 1922.

(3) *The strategic value of Misopotamia*, by a military correspondente, *Times*, 2 sept. 1920.

nistan, tour à tour,et presque simultanément,ont secoué 'a tutelle anglaise (1).

Et, ce qui est plus grave, les Russes n'ont pas cessé de s'intéresser tout particulièrement à ces deux pays. Car,sous les soviets, la Russie a conservé les mêmes appétits, les mêmes ambitions que sous les tsars, sur les traces de qui, en politique orientale, elle semble vouloir marcher. Et son activité apparaît d'autant plus dangereuse qu'alternativement elle emploie la manière violente et la manière douce, et toujours s'érige en défenseur des peuples de l'Asie contre l'impérialisme britannique. Ce camouflage lui rapporte d'innombrables prosélytes et la propagande des soviets est d'autant plus corrosive qu'elle est subtile et idéaliste, et germe ainsi facilement dans les âmes. Chassée de Constantinople la Russie n'en rôde pas moins tout autour : elle s'est insinuée à Angora,qui lutte contre l'Angleterre et la Grèce, et du quartier-général kémaliste elle a fait le quartier de son offensive morale et sociale. Modérant leur violence de langage, et rendant moins subversifs leurs tracts, les émissaires des soviets se donnent pour tâche de rallier en Orient humiliés et offensés. Eux-mêmes, en butte à l'hostilité de l'Europe, ils se posent avantageusement en défenseurs désintéressés des opprimés. Tout récemment le Commissaire Araloff, envoyé des Soviets à Angora, offrant un banquet en l'honneur de Moumtaz et Daouléh, ne manqua pas, dans son discours, de rappeler que « l'union des peuples d'Orient était indispensable en vue de la lutte économique prochaine » (3). Et cette déclaration coïncide avec celle que M. Rothtein, ambassadeur des soviets, vient de faire à Téhéran : la Russie, a-t-il dit, doit aider la Perse à recouvrer son indépendance nationale. Seule, une Perse libre et indépendante pourrait garantir l'existence d'une République Caucasienne et faire que la révolution bolchevique porte

(1) Voir Auriant : *Afghanistan et Asie Centrale*, « Mercure de France », t. VIII, 1922 p. 831-832.
(2) *Times* du 12 juillet 1920.

des fruits en Asie (1). D'autre part, les soviets cherchent à regagner par l'intimidation l'influence perdue en Afghanistan (2), et, depuis qu'ils ont jeté des renforts rouges dans le district de Bokhara, on n'entend plus parler des Bousmachis. Mais plus effroyable et plus susceptible de ravages que leurs escarmouches en Asie est la propagande qu'ils y mènent (3). La voie la plus facile leur est ouverte, celle qui est pavée de mécontentements et de déceptions. L'Empire britannique, hors le noyau de l'île et les géantes sporades d'Australie et de Nouvelle-Zélande, tend de plus en plus à ressembler à cet Empire Ottoman dont il a usurpé, avec deux ou trois provinces, la marqueterie de races. Et dans ses récentes annexions les mêmes tiraillements se font sentir sous le joug des divers Hauts-Commissaires que jadis sous celui des pachas. L'Angleterre semble avoir découvert le défaut majeur de sa cuirasse agrandie ; elle a même essayé d'une soudure, mais le coup du khalifat hédjazien a piteusement avorté. Il eût réussi que l'Angleterre n'en eût pas retiré un sensible profit. D'autres causes, économiques, sociales surtout, travaillent contre elle. L'Orient se réveille, et cet Orient en particulier sur lequel elle règne. Le sillage des navires rapides, le réseau des chemins de fer internationaux, les ondes hertziennes l'ont rapproché de l'Occident. Les indigènes aisés ont pris l'habitude d'envoyer leurs fils en Angleterre et ceux-ci, au sortir d'Oxford et de Cambridge, leurs *degrees* en poche, connaissent l'orgueil d'Adam : un démon intérieur leur souffle : Et vous serez sem-

(1) *Times* du 12 juillet. 1922.

(2) Auriant : *Afghanistan et Asie Centrale*, « Mercure de France », 1 VIII-1922, p. 833.

(3) D'une dépêche du correspondant du *Times*, datée : Simla, 21 juillet : « Les preuves s'accumulent de l'intérêt croissant que témoignent à l'Inde les Bolcheviks. Particulièrement édifiant est l'envoi régulier ici d'un journal intitulé *Vanguard of Indian Independence* [l'Avant-garde de l'Indépendance indienne] qui passe pour publié par un certain B. I. Sing, de Liverpool, et imprimé à Londres. Ce journal, dont le ton est nettement bolchevique, est cité couramment par la presse extrémiste et, ce qui est plus grave, certaines feuilles extrémistes en reproduisent des messages dans leurs articles de fonds, sans indiquer la source... » *Times* du 24 juillet 22.

blables aux Anglais, lesquels, le plus souvent, ne vous valent pas. L'Égypte, que l'Angleterre occupa sur le tard, fut la première à s'émanciper ainsi. Moustafa Kamel fut son Ghandi. L'Inde a suivi. Demain ce sera le tour de la Palestine, et même de l'Irak. Un lien plus efficace que le lien religieux, c'eût été celui de la culture anglaise. Mais, outre que l'orgueil britannique répugne à traiter sujets et protégés autrement qu'en *coloured men*, nulle affinité ne se constate entre le génie oriental et celui des Anglo-saxons. Un Bonaparte eût pu accomplir le prodige, à condition toutefois que se fussent perpétués et le souffle et la bonne foi révolutionnaires.

§

Les Anglais paraissent sous-estimer le facteur moral et social de leurs embarras (1). Ils les réduisent à des causes matérielles transitoires, et M. Arthur Moore n'hésite pas à les mettre sur le compte du gouvernement de M. Lloyd George, dit de Coalition. Formé pendant une crise au cours de la guerre, écrit-il, ce gouvernement n'a pas assez misé sur la victoire. S'il avait vécu sur ses hautes promesses et conformément à la victoire, il n'eût pas, pour chercher de l'aide, admis de compromis avec des principes. On lança à la ronde des promesses à tout allié possible et impossible, bien que certaines d'entre elles fussent contradictoires et qu'on n'eût pu les tenir. C'est ainsi que, dans le seul monde arabe, nous eûmes l'accord Sykes-Picot, la déclaration du «Foyer National» pour les Juifs, et la Convention avec le roi Hussein et nos combinaisons avec son fils Fayçal (2)». M. Moore s'en prend éga-

(1) M. Lloyd George, cependant, commence à voir clair. L'autre jour (le 2 août), il avouait aux Communes que « les embarras [du gouvernement de S. M. B] augmentent aux Indes. C'est forcé, avec l'expansion de l'instruction publique, une connaissance plus ample chez les Hindous de ce qui se passe au dehors, l'influence que provoquent de grands mouvements dans toute autre partie du monde et qui, venant battre les frontières de l'Inde, transmettent par toute cette possession un frisson d'énervement. Voilà ce qui est arrivé et cela continuera... » Ainsi que le prophétise M. Arnold J. Toynbee aux pages 360-1 de son vraiment remarquable essai *The Western question in Turkey and Greece*, sorte de philosophie de la politique orientale contemporaine.

(2) Arthur Moore : *Islam and Britain, Times* du 10-VII-22.

lement aux « quatorze points » du président Wilson. Et de tels reproches ne sont guère dépourvus de fondement. Ils se rapprochent même des causes véritables du malaise qui les suggère. La tradition politique anglaise, déclanchée par l'expédition de Bonaparte, ayant en 1881-2 atteint son objectif, a vécu. Depuis cette date, elle a été souterrainement active, négative et destructive sur la surface. En 1915, ayant pris l'Egypte pour tremplin impérialiste, l'Angleterre a gagné sur toute la ligne la partie amorcée par Palmerston. Dès lors, il lui a fallu inaugurer *une tradition* nouvelle et celle-ci doit être constructive. Si l'on y découvre un vieux fond d'obstruction vis-à-vis de la Turquie, c'est que l'Angleterre n'a pas réussi à rejeter complètement cette puissance en Asie. Pour expulser d'Europe l'Osmanli, M. Lloyd George fit tout son possible. Mais il ne pouvait pas placer au service de sa malice, qui est insondable, les forces et les ressources de l'Angleterre. Pendant la guerre, M. Lloyd George et ses collègues alliés avaient caressé des rêves rivaux d'impérialisme oriental. Cependant, ainsi que l'a judicieusement observé un historien récent, M. Arnold J. Toynbee :

« L'activité clandestine et guère édifiante à quoi ces hommes d'État employaient leurs énergies aux heures les plus critiques de la guerre, offrait peu de rapports avec le présent ou l'avenir. Ils s'abusaient, non seulement sur la valeur relative que leurs nations devaient placer sur ces annexions... mais encore sur leur propre capacité à amener leur public par la force ou la douceur à réaliser leur politique... Durant la guerre les opérations à côté orientales, bien que souvent critiquées, étaient à juste titre regardées comme un problème militaire technique. Elles faisaient partie de la direction générale de la guerre, et représentaient une petite proportion des effectifs engagés... Le public les toléra et les hommes d'Etat convinrent leurs secrets accords sur la supposition que l'argent et les hommes dont ils disposaient en Orient pour un objectif militaire, ils les conservaient, après la guerre, pour leur objectif politique. » L'événement les détrompa. « Soldats et contribuables se révoltèrent contre le surcroît de sacrifices en vies humaines et en argent que leur diplomatie leur

avait secrètement imposés. Des troupes britanniques en Transcaucasie et en Mésopotamie, des troupes françaises en Cilicie, réclamaient leur démobilisation ; des marins français en Mer Noire refusaient d'agir contre les Bolcheviks ; des renforts italiens refusaient de s'embarquer pour l'Anatolie... et dans la presse et le parlement l'opposition allait croissant (1).

Au pays de M. Lloyd George elle assuma un ton particulièrement violent. Le Premier ministre Britannique ne crut pas pouvoir lui tenir tête impunément. Mais il décida de la tourner, et sans doute aussi prévoyait-il la fanatique agitation qui allait soulever des millions de musulmans aux Indes, quand il arrêta le stratagème suivant : le gouvernement de S. M. ne peut indéfiniment garder mobilisées ses troupes en Orient pour imposer des conditions éventuelles à la Turquie ; la Grèce peut fournir ces troupes et imposer ces conditions avec l'assistance diplomatique et navale de la Grande-Bretagne, et elle s'en chargerait d'autant plus volontiers si ces conditions comprenaient ses propres demandes. Si la Grèce obtient ainsi satisfaction, elle ne pourra que se mettre à la remorque de la Grande-Bretagne. C'est une puissance maritime que la Grèce, un labyrinthe de presqu'îles et d'îles et les territoires qu'elle convoite sont outre-mer. En résumé, si la Turquie peut être réduite par les forces militaires de la Grèce, la Grèce pourra l'être à son tour par les forces navales de la Grande-Bretagne et ainsi mon gouvernement pourra, sans débourser d'argent, ni sacrifier des hommes, faire triompher ses buts de la guerre dans le Moyen et le Proche Orient (2). Et M. Lloyd George commença d'agir ainsi qu'il avait raisonné. Il accorda à M. Venizelos tout son appui, et quand M. Venizelos eut disparu, au roi Constantin. La Grèce s'empressa de recouvrer sa créance sur la Turquie avant même qu'elle fût liquidée par le traité de Sèvres (10 août 1920). Mais les troupes grecques n'avaient pas plutôt débarqué à Smyrne

(1) Arnold J. Toynbee, ouvr. cité, pp. 58-59.
(2) Arnold J. Toynbee, ouvr. cité, p. 74. Cpr. aussi p. 42.

(15 mai 1919) qu'automatiquement se déclancha le mouvement national turc. Cinq offensives n'ont pu en venir à bout. Mais M. Lloyd George ne désespère pas de l'issue finale du conflit (1), qu'il escompte conforme à son plan.

En attendant, il occupe militairement Constantinople, de concert avec la France, c'est vrai, mais l'on sait comment s'achèvent ces sortes de *condominia*. Le gouvernement de S. M. B. est à l'affût de quelque 1881, et pour renouveler le coup d'Alexandrie il lui suffira peut-être de quelque pogrome de chrétiens — « minorités ». Enfin, il faut convenir qu'il demeure encore dans la période trouble des débuts; de là ses tâtonnements. Reste à savoir comment l'Angleterre traitera le précipité oriental pour qu'il consolide cette partie de son Empire asiatique et africain.

AURIANT.

(1) Voir son discours aux Communes du 4 août 1922, dans le *Times* du 5 août.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Fragment.*)

—

Mardi 21 décembre 1909. — J'étais ce matin à mon bureau du Mercure. Quelqu'un arrive : « Vous savez que Philippe est mourant. Je viens de rencontrer Gide. C'est lui qui me l'a dit. »

La nouvelle cause une grande surprise. Philippe s'occupait de la publication d'un livre posthume de Lucien Jean. Nous l'avions vu il y a environ un mois. Un si bon aspect ! Nous avions parlé, après son départ, du petit bloc solide dont il donnait l'impression. Voilà maintenant qu'on le dit mourant!

Je suis allé pour le voir à la maison de santé de la rue de La Chaise. Empêchement absolu. Egalement complète inutilité. Depuis trois jours déjà il est sans conscience.

Mercredi 22 décembre. — En arrivant ce matin à dix heures au Mercure, je trouve Gide et Copeau. Copeau, installé à ma place, est en train d'écrire quelques lettres d'avis à des amis de Philippe. Philippe est mort hier soir mardi à neuf heures. Gide me dit qu'on peut le voir dans une dépendance de la maison de santé, exposé sur une sorte de lit. Pendant que nous causons et que Copeau écrit, Jules Bertaut arrive. Il a appris la mort de Philippe et vient proposer à Vallette une étude sur lui. Vallette vient en référer tout bas à Gide. Bertaut ne connaissait pas Philippe. Son étude serait purement littéraire. Nous sommes tous d'avis

qu'il vaudrait mieux quelqu'un ayant connu Philippe, et un article sur l'homme plutôt que sur l'écrivain. Comme je dois partir avec Gide et Copeau pour aller rue de La Chaise, il est décidé que nous examinerons cela tous les deux en route et que Vallette dira à Bertaut que l'affaire de l'article est réservée jusqu'à ce soir ou demain. Bertaut s'est d'ailleur montré très modeste. Il m'avait dit tout de suite en arrivant qu'il était prêt à s'effacer devant quelqu'un ayant connu Philippe et pouvant parler de lui.

Je pars à dix heures et demie avec Gide et Copeau pour la maison de santé. En route, nous examinons la question de l'article. Il y a Frapié. Il connaissait très bien Philippe. Seulement, il n'est pas du tout du Mercure. Personne ne l'y connaît. Il voudra peut-être donner son article ailleurs. Il y a Montfort. Mais ce qu'il écrira sera certainement pour les *Marges*. Gide me dit pourquoi je n'écrirais pas moi-même cet article. Je lui réponds que, sans doute, je connaissais Philippe depuis une dizaine d'années, mais que je ne l'ai guère vu qu'une dizaine de fois, dans des rencontres toutes de hasard dans la rue, et que, de plus, à part deux ou trois nouvelles dans le *Matin*, il y a quelque temps, je n'ai rien lu de lui, pas un livre, pas une ligne. Finalement, nous en revenons à Bertaut.

Nous arrivons à la maison de santé. En même temps que nous, arrive, descendant de voiture avec Fargue et, me dit-on, Madame Régis Gignoux, la mère de Philippe. Nous entrons et pénétrons dans une petite salle au rez-de-chaussée, à droite de l'établissement, avec une sortie sur la rue de La Chaise. Philippe est exposé là. Une sorte de catafalque, de la hauteur d'un lit, recouvert d'une draperie mortuaire à bordure d'argent. Par-dessus cette draperie et la recouvrant presque entièrement, un drap blanc. Sur ce drap, Philippe, étendu sur le dos. Il est habillé d'un complet veston usagé. Pas de chaussures. Les pieds enfermés dans deux petits sacs de toile blanche. C'est la première fois qu'un mort me donne à ce point une impression

de comique. Philippe était petit. La mort semble le faire plus petit encore. Les cheveux, la moustache et la barbe devenus très secs, un peu ternes, ont l'air de cheveux, de moustache et de barbe postiches. Le visage, avec les paupières légèrement bleuies, le nez plus vif d'arête, le bas des joues; de chaque côté, légèrement tuméfié, la faiblesse très accentuée du menton rendue encore plus visible par l'aplatissement de la petite touffe de barbe que Philippe portait pour cacher ce défaut de conformation, semble vraiment un de ces visages en bois mal sculptés et mal peints qu'on voit aux marionnettes. L'aspect, la position du corps augmentent encore cette impression. Petit, très large d'épaules, le ventre proéminent, Philippe a les deux bras allongés, raides, tendus de chaque côté, avec chaque poing fermé et serré, et les jambes également allongées, raides, comme tendues aussi, terminées par les petits sacs de toile blanche des pieds. Rien d'un corps couché, amolli dans le repos. Au contraire, une grande tension, une grande roideur. Il conserve là, sur ce petit lit, également par l'expression du visage, un petit air résolu tout à fait curieux. On ne saurait mieux le comparer qu'à un individu dans la position rigide du : Fixe ! militaire, qui s'est immobilisé dans cette attitude et qu'on a étendu tel quel sur un lit. Avec cela, l'opposition du drap du complet qui l'habille sur la blancheur du drap, la lumière crue de deux ou trois ampoules d'électricité : c'est tout à fait une marionnette de jeu de massacre.

Je l'ai regardé très attentivement à plusieurs reprises, et de très près. Une très grande différence, dans les traits et dans l'expression, avec le Philippe vivant.

La mère de Philippe est une vraie bourgeoise paysanne. Elle a été assez émue en entrant dans la salle. Elle s'est presque jetée sur le corps de Philippe, l'embrassant : « Pauvre petit ami ! Cher petit ami ! » Gide lui-même pleurait, et Fargue et Copeau. Mais tout de suite, son attitude, ses paroles ont coupé net l'émotion. A la fois paysanne et un

petit peu théâtrale. Des phrases de circonstance : « On dirait qu'il m'attend pour s'en aller. » Pas d'émotion vraie. Des larmes de commande. Une grande préoccupation des affaires matérielles. « Je suis allée quai de Bourbon, ranger quelques affaires. On fera une petite cérémonie là-bas. (A Cerilly.) Ce sera simple. Nous ne sommes pas des gens riches. Mais on fera ce qu'il faut, pour que ce soit convenable, sans dépenser trop d'argent. Un petit service de 25 francs. » Tout en parlant elle rangeait des choses dans un grand sac de cuir qu'elle gardait soigneusement sur ses genoux.

Je m'étonnais hier de voir Philippe dans cette maison de santé de la rue de La Chaise. C'est Elie Faure, grand ami à lui, — et le même, je crois, qui écrivait à l'*Aurore* des articles d'art si ennuyeux — qui l'y a fait entrer. Elie Faure est chirurgien, je l'ai appris en cette occasion, et attaché à cet établissement. L'admission de Philippe est une véritable faveur, car on ne reçoit rue de La Chaise que des malades à opérer. Or, Philippe est mort exactement d'une fièvre typhoïde. On cache cela soigneusement. C'est une maladie contagieuse. La maison n'en soigne pas.

Madame Elie Faure est arrivée. Elle est allée à la mère de Philippe. Celle-ci l'a remerciée à peu près en ces termes : « Votre mari a été vraiment bon. Il s'est occupé de tout. Tout est déjà arrangé pour remmener ce pauvre Louis. Il s'est occupé de tout cela et de façon à ne pas me faire dépenser beaucoup d'argent. Ce pauvre Louis ! Votre mari a été bien gentil. »

A onze heures dix, Gide, Copeau et moi nous sommes partis. Il n'y aura pas de cérémonie à Paris. La mère de Philippe emmènera le corps ce soir et la cérémonie aura lieu là-bas, un petit village du côté de Moulins. Gide paraît décidé à y aller. Il a consulté dans ce sens l'indicateur. Il est toutefois entendu que Fargue va tâcher de faire revenir la mère de Philippe sur sa décision et de l'amener à faire un petit service à Paris, de façon à réunir quelques amis. On doit venir tantôt faire un moulage de Philippe.

Je rentre au Mercure. Rue St-Sulpice je croise Mme van Bever. « Vous êtes funèbre », me dit-elle en riant. J'ai l'air de m'étonner. Elle continue : « Vous venez de là-bas ? ». « Mais oui ! lui dis-je. Qu'est-ce que vous voulez ? Ces choses m'intéressent. — C'est une maladie », me réplique-t-elle. Je lui réponds : « Mais non, mais non. C'est de l'intérêt. C'est très curieux. Il ne faut pas rire. C'est très curieux, vraiment ». Je lui donne en quelques mots une idée de l'impression de la marionnette que semble Philippe.

Arrivé au Mercure, je donne à Vallette et à Morisse mes impressions en détail. Vallette me demande si je veux faire l'écho sur la mort de Philippe, pour le prochain numéro, l'article ne devant paraître que dans le numéro suivant. Je lui réponds que je ne sais même pas l'état civil de Philippe et que si je fais l'écho je raconterai telles quelles mes impressions de ce matin. Cela l'arrête un peu : « Attendons à ce soir, » me dit-il. Pour l'article, on est à peu près décidé pour Bertaut.

. . . .

Vallette pense alors à Merrill : « Si on pouvait voir Merrill ? Il a beaucoup connu Philippe. Il a fait de très bons articles autrefois, à l'*Ermitage*. Seulement, voilà ! Merrill dira oui, et il ne fera pas l'article. Enfin, attendons encore. Je n'ai pas dit non absolument à Bertaut. Il doit faire son article comme s'il ne devait pas me le donner. Si je ne le prends pas, il le placera ailleurs. Seulement, il ne faut pas que j'arrive et qu'il l'ait déjà donné .»

Après déjeuner, je suis retourné rue de La Chaise. Il y avait là un fils de Jean-Paul Laurens, Francis Jourdain, Chanvin et trois autres jeunes gens que je ne connais pas. Je regarde Philippe. L'impression de marionnette de jeu de massacre est encore plus vive que ce matin. Ces messieurs parlent déjà de trier ses papiers, de recueillir ses manuscrits, ses articles, pour en composer un volume et le publier. L'un deux raconte ceci : Il a retiré d'une poche du vêtement de Philippe un carnet. Dans ce carnet, deux photo-

graphies de Mélie. Une sorte de scrupule l'a empêché de les en retirer et il a remis le tout à la mère. Les autres regrettent qu'il n'ait pas retiré ces deux photographies. Mélie était une petite Bretonne, fille de la femme de ménage de Philippe. Il s'était mis en ménage avec elle. Au bout de quelque temps, il l'avait quittée. Mélie, inconsolable, ne mangeant plus, s'était laissée dépérir. Finalement, elle est morte, morte de chagrin, dit-on. Philippe, qui avait montré, paraît-il, assez de cruauté dans cette rupture, avait été très affecté, très frappé par cette mort. Quelque chose comme un remords de sa conduite.

Le chef de bureau de Philippe arrive. C'est un homme qui a été excellent pour lui, paraît-il. Il s'appelle M. Cocu. Philippe et lui se tutoyaient. Il reste un moment puis s'en va.

Ensuite le sculpteur Bourdelle arrive avec un mouleur et son aide, pour le moulage du visage. Figure curieuse et sympathique, ce Bourdelle. Mise pittoresque. Un melon gris clair, posé un peu en arrière, un pardessus à rayures grises et noires mal boutonné, des guêtres et des souliers de cuir jaune. Toute l'allure d'un homme qui circule à travers la campagne, les champs. Quelqu'un disait : l'air d'un berger arlésien. On attend pendant un moment l'arrivée d'Elie Faure. Le moulage est une vraie formalité. On ne peut y procéder sans une autorisation préfectorale. Bourdelle explique que c'est en effet une opération très dangereuse. Il faut prendre de grandes précautions. On risque très facilement d'étouffer les gens. Il faut, dans un cas comme celui d'aujourd'hui, quelque chose comme le visa du médecin de l'état-civil. Tout cela est bien singulier, puisqu'il s'agit aujourd'hui d'un mort. Elie Faure arrive. On entre. Bourdelle donne ses indications au mouleur, — un des premiers mouleurs de Paris, dit-il — en vue d'éviter les côtés abîmés du visage de Philippe, il s'en va et on commence. L'opération est assez curieuse. C'est la première fois que je la voyais faire. On entoure soigneuse-

ment la tête avec des serviettes, de façon à ne laisser exactement nu que le masque. On peigne soigneusement les cheveux, la barbe. Quand cela est fait, avec un pinceau on peint d'huile toute la surface à mouler, chair et poils, en étendant un fil juste sur la ligne du profil, du milieu du front au milieu du menton, en suivant l'arête du nez. Puis, avec un autre pinceau, on étend sur toute la surface huilée une légère couche de plâtre, assez vite durcie, puis une seconde, plus épaisse. Ensuite, avec la main, on amasse du plâtre. Cette opération terminée, on a devant soi un demi-globe un peu fruste de plâtre, sous lequel le masque est emprisonné. J'ai observé que le plâtre formait une pâte très molle, très crémeuse, rose sous l'éclairage électrique. Tout à fait l'aspect d'un plat d'œufs à la neige. Avant le durcissement complet, on lève le fil verticalement, et on le tire doucement, comme un fil dans une motte de beurre, de façon à opérer la section en deux moitiés du moulage. Au bout d'une dizaine de minutes, le durcissement est complet. Avec une spatule, on force légèrement sur la section, on soulève sur les bas, et les deux moitiés viennent très aisément, intactes.

Le mouleur a fait alors une première toilette au visage pour le débarrasser du plâtre qui le couvrait encore, léger comme de la poudre de riz. Un linge, une petite brosse, un peigne. Au bout de cinq minutes, il n'y paraissait plus. L'infirmière a ensuite complété, peignant soigneusement les cheveux, la moustache et la barbe. Depuis ce matin, Philippe avait la tête un peu tournée vers la ruelle du catafalque. Elle la lui a replacée bien droite, avec un : « Mon petit » dit tout bas et que j'ai été seul à entendre, étant seul, à ce moment, avec elle, dans la salle. Aucune ostentation. Elle n'a même pas dû penser que je l'entendais.

Je noterai aussi ceci. Il y avait là deux peintres : Francis Jourdain et le fils de Jean-Paul Laurens. Je n'ai rien voulu leur dire de la marionnette qu'à mon avis Philippe réalisait si bien, mais j'ai essayé de les amener à prendre un croquis

de lui. J'ai obtenu d'eux cette même réponse : « Nous ne sommes pas en état de faire un dessin... » Cela avec une expression affligée. Pas en état ? Pourtant, ils bavardaient, discutaient, fumaient, parlaient de l'inventaire à faire des papiers de Philippe, d'un monument possible à lui élever, etc. Ils m'auraient répondu : « Ce n'est pas un souvenir à conserver ». Soit. C'était une opinion. Mais : « Nous ne sommes pas en état.... » Quand on est un écrivain, le tempérament passe par-dessus l'émotion. N'en est-il pas de même quand on est peintre, ou le tempérament de ces deux-là est-il faible ? Il y avait vraiment là, avec le corps de Philippe, une silhouette curieuse, très curieuse, comique, une vraie marionnette de jeu de massacre, c'est le mot exact et je le répète. Je suis sûr de ce que je dis. J'ai vu et senti cela très profondément. Maintenant, tous ces autres gens n'en ont peut-être rien vu ?

Fargue est arrivé au milieu de l'opération du moulage. Je lui ai demandé quelques renseignements. Philippe était à la maison de santé depuis dix-sept jours. Il avait d'abord été malade chez lui pendant cinq ou six jours. Cette dernière nuit est la troisième que Fargue a passée auprès de lui. Philippe a commencé à perdre conscience samedi.

Philippe était né le 4 août 1874, à Cerilly, dans l'Allier. Je le croyais plus jeune.

La mise en bière aura lieu ce soir à 8 heures. Ensuite transport à la gare. Demain matin, à sept heures et demie, départ pour Cerilly.

J'ai encore beaucoup et très attentivement regardé Philippe cette après-midi. Un grand désir de le toucher, retenu par une répugnance insurmontable. Sa mère l'a embrassé plusieurs fois. Je ne sais si d'autres l'ont fait.

Je me rappelle très bien ma première rencontre avec Philippe. C'était en 1897, chez Christian Beck, dans une chambre d'un hôtel d'une petite rue du côté du bazar de l'Hôtel-de-Ville. Il m'offrit peu après un exemplaire d'un petit livre qu'il venait de publier : *La bonne Madeleine e…*

la pauvre Marie, que je n'ai pas lu. Je le rencontrais quelquefois, ces derniers temps, du côté de la rue Rousselet, quand il revenait de faire sa tournée d'inspection des étalages. Nous bavardions un moment sur la littérature et sur les gens. J'avais toujours plaisir à le voir. Je crois qu'il était de même pour moi. Il ne devait guère se douter que je n'avais rien lu de lui que deux ou trois de ses nouvelles récentes dans le *Matin*. On me dit que ses livres sont toute autre chose. Il me plaisait par sa modestie, sa bonhomie. Il avait l'air d'un petit bonhomme très gai et très volontaire.

Je suis rentré au Mercure à quatre heures et demie. Stuart Merrill est venu. Cela est tombé à pic. C'est lui qui fera l'article. Il était là, quand Beaubourg est passé chez Van Bever, chez qui Morisse se trouvait. Morisse a aussitôt pensé à Beaubourg pour l'article et il est accouru pour en parler à Vallette. Beaubourg était certainement tout indiqué. Mais l'affaire était déjà décidée avec Merrill. On reparle de l'écho en attendant l'article. Je répète que je ne pourrai le faire sans donner mon impression de Philippe mort. On hésite toujours à me dire oui.

Je voulais revenir rue de La Chaise pour la mise en bière. Mais un chien égaré que j'ai trouvé et que je me suis amusé à reconduire chez lui, à la même heure, dans un quartier au diable, où je n'avais encore jamais mis les pieds, m'en a empêché.

PAUL LÉAUTAUD.

COMMENT STENDHAL PUBLIA
SON
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE

J'ai conté jadis ici même (1) la singulière histoire de cet ouvrage, conçu par Stendhal, en 1811, à Milan, dans l'intervalle de ses rendez-vous, ébauché à Paris, au milieu des mille besognes, administratives et amoureuses, qui tenaient fort occupé M. de Beyle en 1812, emporté en Russie jusqu'à Moscou, puis en Allemagne jusqu'à Dresde, repris en 1814 à Milan, alors que Beyle, dupé, trompé, lâché par la Pietragrua, avait besoin, pour se résigner à vivre, d'une distraction passionnée, et enfin achevé en 1817, avec le fallacieux espoir que la *Peinture* donnerait à ce dilettante en demi-solde les quelques sous dont il avait besoin. Mais si la genèse du livre, tandis qu'il s'élaborait lentement, nous a pu révéler quelques traits de l'écrivain, il n'est pas sans intérêt non plus de savoir comment les innombrables manuscrits, qui s'amoncelaient depuis six ans sur la table de Beyle, se transformèrent un beau jour en deux volumes in-octavo, et ce que devinrent ces deux volumes, quand Beyle les eut lancés dans le monde.

Ce sont, dès lors, pour l'œuvre malchanceuse et pour son auteur, de nouvelles aventures qui commencent : efforts de Beyle en France, en Angleterre, en Italie, pour appeler l'attention d'un public qui s'obstine à ne rien entendre ; amis sollicités sans trêve ; articles de journaux quêtés avec un succès inégal ; éditions fictives qui, sous une robe nouvelle, habillent et rhabillent la première édition invendue ;

(1) Le 15 novembre 1906.

et, en fin de compte, après tous ces travaux, quand Beyle meurt, en 1842, un lourd stock d'exemplaires qui, depuis vingt-cinq ans, dorment toujours chez le libraire.

D'habitude, quand un livre est imprimé, il cesse en quelque manière d'appartenir à son auteur. Fils prodigue, il poursuit librement une existence indépendante de celui qui l'a créé. L'*Histoire de la Peinture*, au contraire, ne se détache jamais de Beyle et de sa vie. Et voilà pourquoi j'ai cru bon de retracer ici la minutieuse histoire du livre imprimé, comme j'avais narré déjà les avatars de la *Peinture*, pour ainsi parler, avant sa naissance. Les annales de ces deux volumes centenaires, dédaignés jadis du public, et qu'aujourd'hui se disputent les bibliophiles, n'intéressent pas seulement collectionneurs et érudits; elles peuvent mériter l'attention de quiconque est curieux de toujours mieux connaître l'existence cocasse et pathétique d'Henri Beyle.

I

L'IMPRESSION DU LIVRE

Un an et demi avant que parût l'*Histoire de la Peinture*, en janvier 1816, Beyle, par l'entremise de son ami Crozet, était en pourparlers avec son imprimeur, qui ne montrait point d'enthousiasme. Pourtant, le 12 juin 1816, l'entente s'était faite; P. Didot l'aîné consentait à imprimer le livre, mais non sans avoir pris ses précautions. Nous ne possédons pas leur contrat, mais des pièces postérieures prouvent que tous les frais de l'édition restaient à la charge de Beyle. Déjà, ce 12 juin, il envoie à Crozet des instructions précises pour la disposition typographique des deux volumes, qu'il voulait alors faire illustrer de quatre gravures au trait par Landon (1). Il y renonce bientôt, peut-être à cause du prix qu'on lui demandait. Car Beyle, et pour cause, doit songer à ses débours et se ménager des profits: il faut vendre « le plus cher possible... 14 francs les deux volumes ».

(1) La *Cène*, *Sainte-Anne*, le *Jupiter Mansuetus*, et les profils des quatre tempéraments, d'après Lavater.

Cinq mois plus tard, l'impression est en cours. Une lettre de la maison Didot, datée du 8 novembre 1816, en annonçant les épreuves de la fin de l'*Introduction*, parle des cartons et de l'*errata* déjà nécessaires. Le tirage même a donc commencé.

Et cependant, nous le savons, la *Vie de Michel-Ange* n'est pas encore entre les mains de l'imprimeur. Le 15 novembre (*Corr.*, II, 15), Beyle n'a point fini d'en corriger le manuscrit. Il l'envoie enfin, au début de décembre (*Corr.*, II, 17), mais incomplet, et n'en expédie à Crozet les dernières pages qu'en février 1817, alors qu'au 10 janvier l'imprimerie avait achevé déjà la mise en page du *Beau-idéal*, dans le second volume, et que, par conséquent, près des trois quarts de l'ouvrage étaient imprimés.

Au reste, nous savons que, jusqu'à la veille de la publication, Beyle combla des lacunes, ajouta des notes. Le Salon de 1817 n'ouvrit que le 24 avril; or, il en est question à plusieurs reprises dans la *Peinture*. Beyle, qui avait mis plus de six ans à parfaire son manuscrit, semblait ne pouvoir se décider à enlever ses mains de son ouvrage. C'est dix mois peut-être que s'en prolongea l'impression.

A la veille de voir paraître son livre, les deux ou trois amis, seuls confidents de l'auteur, ne devaient pas être sans inquiétudes. Crozet surtout, qui se vantait de savoir « par cœur » l'*Histoire de la Peinture*, n'en ignorait point les audaces. Il avait essayé d'atténuer les plus graves, par quelques notes plus naïves qu'adroites. Mais comment dissimuler aux yeux du lecteur ce perpétuel jaillissement d'une ironie qui, sous la Restauration, s'en prenait comme par choix au trône et à l'autel? Il aurait fallu mutiler tout le livre, et Crozet à lui seul ne le pouvait point. En vain avait-il prêché la prudence à son ami. L'épicurisme de Beyle, fort épris de son repos, l'inclinait aux précautions nécessaires (1); mais son génie

(1) Dès 1816, à maintes reprises, il recommande, pour éviter la saisie, d'envoyer à Bruxelles une partie des futurs exemplaires : c'est 300 le 12 juin,

mordant et âpre trompait sa bonne volonté. Il était imprudent sans le vouloir, avec une sorte d'agressive ingénuité. Ses excuses ressemblaient à des bravades, ses ménagements avaient je ne sais quoi d'injurieux, et quand il essayait de caresser les gens qu'il n'aimait point, il paraissait plutôt les vouloir blesser d'une pointe plus subtile. C'est surtout lorsque Beyle songeait à devenir prudent qu'il donnait à ses amis les plus sérieuses inquiétudes.

Le 27 août 1817, Crozet lui écrivit donc :

... notre ami Dominique... est fou et sujet aux chimères plus qu'homme de France. Je suis intimement convaincu que *his book shall be* dénoncé. Il a voulu s'abuser là-dessus ; mais comme, dans son voyage fait pour châtrer, il a, au contraire, ajouté... comme il s'est fait des ennemis nouveaux, puissants et sans conscience par la note à la fin de l'*Introduction,* qui est d'une amertume impardonnable... tandis que nous prétendions adoucir, adoucir... il me paraît de toute impossibilité que notre ami ne soit pas appréhendé livre et corps... Il s'en retournera, je suis sûr, avant que l'ouvrage soit annoncé.

Et le sage Crozet rabâchait encore longuement ses conseils de crainte et de prudence (1).

Beyle n'en suivit aucun.

Qu'il en soit donc fini une bonne fois de cette légende,

500 le 1er octobre, et enfin 800 le 26 décembre (cf. lettre du 13 janvier 1817) Ce même 26 décembre (*Corr.*, II, 17), pour que personne ne puisse reconnaître Henri Beyle, il imagine de mettre, comme nom d'auteur : *Jules-Onuphre Lani de Nice*, et, comme lieu d'impression : *Bruxelles*, ou *Edimbourg*. Il y revient le 31 décembre, le 13 janvier. Et si l'*Histoire de la Peinture* ne fut enfin signée que d'initiales incompréhensibles, M. B. A. A., il en est maintes raisons, mais la moindre ne dut pas être la prudence de Beyle.

(1) *L'Hist. de la peinture en Italie et les plagiats de S.*, 498-499. — Apparemment Louis Crozet, qui était fonctionnaire, et plein de raison, ne songeait-il pas seulement à son ami, mais à lui-même. A la fin de cette même lettre, il écrit : « Louis ne craint pas la justice, mais il craint l'arbitraire des libéraux de Paris. » Plus significatif encore ce passage d'une lettre envoyée par lui à Pierre Didot le 10 janvier 1817 : « Je vous prie, pendant que vous imprimez, de ne rien communiquer à personne de l'ouvrage et de ne me point nommer. Car encore une fois je ne suis ici que commissionnaire, je rends service à un ami qui est éloigné, voilà tout. Cet ami se fera connaître quand l'ouvrage sera imprimé et il le mettra lui-même en vente. Cette occupation fort peu agréable ne me regardera plus. » (Bibl. de Grenoble, R. 5896, carton.)

dont abusèrent en vérité les ennemis, et même les amis d'Henri Beyle. C'est devenu plaisanterie banale que de railler sa terreur de la police, et les subtiles précautions que cette terreur lui inspirait. Reproche doublement injuste.

Les précautions de Stendhal? On serait bien plutôt tenté de les prendre pour un jeu ironique, et un peu puéril, une mystification plaisante. Elles ne sont rien à côté de ses continuelles, de ses flagrantes imprudences. Son éditeur (1), son ami, qui connaissaient leur temps, et qui n'étaient point des enfants peureux, nous apportent un témoignage irrécusable : ils sont d'accord pour rappeler Beyle à la sagesse; et Beyle n'a cure de leurs inquiétudes.

Mais surtout vouloir nier, comme le font nos critiques, la nécessité de ces précautions, que Stendhal affectait sans les prendre, c'est montrer une ignorance vraiment excessive de la Restauration et de son histoire. Ne sait-on pas que cette année 1817, où paraît la *Peinture en Italie*, est un temps de réaction et de terreur blanche, de cours prévôtales et de condamnations à mort, enfin de suspicions incessantes contre tous ceux qui pensaient comme Henri Beyle, et qui avaient comme lui servi l'*Usurpateur*? Faut-il encore rappeler que Beyle alors habitait Milan, où bientôt son ami Silvio Pellico et son compatriote Andryane apprendront par expérience que la police autrichienne, comme la police française, était une réalité fort sérieuse?

Ces faciles railleries sont donc inopportunes. Henri Beyle vivait à une époque tragique. Les gouvernements étaient soupçonneux, et facilement cruels. Il ne risquait pas seulement, par l'impertinence de sa plume, d'*incendier son rendez-vous*, comme il le dit (2), en d'autres termes de perdre

(1) Egron, qui imprimait en ce même temps *Rome, Naples et Florence*, et écrivait à Beyle, de la façon la plus pressante, pour lui faire « ôter » tout ce qui aurait pu les « brouiller avec les tribunaux. » (Cité par D. Muller dans son *Avant-propos*, XLVIII.)

(2) C'est en fait ce qui lui arriva plus tard. Il fut expulsé de Milan dans les vingt-quatre heures, et, parmi les griefs qu'énumère alors contre lui la police autrichienne, elle met précisément cette œuvre « *infame in politica* », l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Il dut quitter le consulat de Trieste. Beyle payait alors ses imprudences. Il aurait pu les payer plus cher.

Milan, la patrie de son cœur, Milan, la musique et la femme qu'il aimait ; et il n'est guère plus grand malheur pour un Stendhal. Il risquait encore sa fortune et sa liberté. Et contre de tels dangers il n'avait guère pris que la précaution, illusoire pour une police bien faite, de signer ses livres *Louis-Alexandre-César Bombet, M. de Stendhal*, ou *M. B. A. A.*

Heureusement pour Henri Beyle, son *Histoire de la Peinture* n'eut aucun succès.

II

LA PREMIÈRE ÉDITION

L'*Histoire de la Peinture en Italie*, par M. B. A. A., parut à la fin de juillet ou au commencement d'août 1817 ; le *Journal de la librairie* l'annonçait le 2 août.

On trouvera la description de cette première édition, comme des suivantes, dans la *Bibliographie stendhalienne* de M. Henri Cordier.

Il ne peut guère y avoir de doute sur le vrai sens des initiales : M. B. A. A., *M. Beyle, ancien auditeur.* « Je tiens à cette qualité, écrivait Stendhal au baron de Mareste, car c'est avec l'argent de cette fonction que j'ai vu Moskou, et d'ailleurs elle est plus noble que celle de sous-lieutenant ou d'adjoint aux Commissaires des Guerres. » Par ces initiales, incompréhensibles au vulgaire, Stendhal avouait donc la fierté secrète du fonctionnaire impérial. C'était aussi peut-être un discret hommage de fidélité à l'empereur. Enfin, en mettant sur l'*Histoire de la Peinture* l'initiale de son nom (il n'apparaît, de son vivant, sur aucun autre ouvrage de Beyle), et celui de ses titres auquel il tenait le plus, il montrait en quelle estime il avait son livre.

Néanmoins, pour dérouter les curieux, il prend soin de ne désigner l'auteur de *la Peinture* que sous le nom d'*Aubertin*, qui paraissait expliquer l'une au moins des quatre initiales. On trouvera ce nom dans ses lettres à Mareste

(*Corr.*, II, 53, 59, 74) ; c'est ainsi qu'il a signé deux projets de lettres d'envoi que je citerai tout à l'heure ; enfin c'est *Aubertin* qu'il fit mettre par le relieur au dos de son exemplaire (appartenant aujourd'hui à M. Jacques Doucet).

Le tome premier porte cette épigraphe :

Les Carraches s'éloignèrent de l'affectation qui était à la mode, et parurent froids.

Tom. V.

Je l'ai vainement cherchée dans la *Felsina pittrice* de Malvasia, d'où l'on pourrait croire qu'elle fut tirée. C'est bien plutôt une phrase de Beyle, qui aurait appartenu au tome V de sa *Peinture*, si ce tome V avait été jamais écrit.

L'épigraphe du tome II, si essentiellement beylique, aurait, à en croire Stendhal, été conçue dès 1814. Le 28 septembre 1816, dans une lettre à Crozet, il lui demandait, au cas où la dédicace à l'empereur Alexandre serait supprimée, de : « mettre en style et lettres lapidaires, sur la page qui fait le titre ces mots :

TO THE HAPPY FEW. »

Et il ajoutait : « Ça a été mon projet pendant deux ans ».

Mais, le 21 octobre, il lui écrivait de placer cette épigraphe au second volume.

La lenteur confuse des travaux d'impression, l'éloignement de Beyle, suppléé tant bien que mal par Crozet, enfin cette pratique singulière de ne point attendre que le livre fût entièrement imprimé et corrigé pour en tirer les premières feuilles, expliquent aisément le nombre et la gravité des fautes, comme la nécessité des *errata* pour chaque tome, et des 26 ou 27 cartons que renferme cette première édition. *Errata* et cartons ne suffirent même pas à tout réparer. Des notes manuscrites de Stendhal, que j'ai retrouvées à Grenoble et surtout les corrections qu'il fit lui-même, sur l'exemplaire appartenant à Mme Tourneux ou sur celui de M. Jacques Doucet, fourniront à la prochaine édition de l'*Histoire de la Peinture* nombre de précieuses variantes.

« Ah ! le monstre ! s'écriait Stendhal à l'adresse de son éditeur, dans une lettre à Crozet (1) ; quelles niaiseries il me fait dire ! » Et il corrigeait deux passages qui l'avaient « plus choqué » que tout le reste. Mais Crozet n'introduisit dans le texte, ni l'une, ni l'autre des corrections de Stendhal.

Ailleurs, sur une feuille où il indiquait un certain nombre de fautes oubliées (2), Beyle se déclarait « très content du papier et de la ponctuation », mais « très choqué des imparfaits par o, *j'étois*, *Anglois*. » Et il demandait aigrement : « Qui a autorisé M... à changer l'orthographe du manuscrit ? Chacun est ridicule à ses risques et périls (3). »

Mais l'essentiel était maintenant de vendre les 1.000 exemplaires sortis enfin des presses de Didot, et offerts au public pour le prix de 12 francs.

Dès longtemps Beyle, qui voulait, et pour cause, tirer quelque argent de son livre, méditait les moyens les plus ingénieux pour en assurer le lancement. Sur ce point encore, il apparaît comme un précurseur. Avant même d'avoir écrit la première ligne de son ouvrage, à la fin d'octobre 1811, il composait et signait (ce jour-là l'auteur de la *Peinture* s'appelait Charlier) une lettre d'annonce à la presse. On peut la lire dans son *Journal d'Italie* (p. 293-294). Apparemment il l'y oublia.

Mais à peine s'est-il entendu avec son imprimeur (lettre précitée du 12 juin), qu'on le voit de nouveau s'inquiéter des annonces : il va les falloir lancer aussitôt que commencera « l'impression de la première feuille ». Il ne veut point qu'on oublie, ni la Belgique, ni la Suisse, et songe à fixer déjà la liste des Anglais auxquels on enverra la *Peinture* (4).

Désormais, dans presque toutes les lettres de Beyle, re-

(1) Du 13 janvier 1817 : partie inédite.
(2) Bibl. de Grenoble. R 5896, t. IV.
(3) Même irritation, dans la lettre à Crozet du 13 janvier 1817, contre « cette infâme orthographe par *o*... la chose qui » lui « fait le plus mal au cœur ».
(4) Dans une lettre déjà citée, du 8 novembre 1816, un employé de Didot expose comment il a suivi les instructions de Beyle : « J'avais envoyé aux journaux étrangers, à Leipsick, à Strasbourg, à Bruxelles, à Lausanne, à Genève. J'ai

paraît la préoccupation d'assurer à son livre une naissance heureuse. « Tâchons, écrit-il le 28 septembre 1816 à Crozet, de faire annoncer ferme la première livraison (1) de l'*H. de la P.* » Le 20 octobre, il lui donne à trois reprises les noms des cinq rédacteurs principaux de l'*Edinburgh Review*, auxquels il sera opportun d'offrir l'ouvrage... l'année d'après. Le 26 décembre, il juge que, s'il fait cadeau de soixante ou quatre-vingts exemplaires, et ne met en vente que dix jours plus tard, l'opinion publique sera dirigée comme il convient par ces lecteurs de choix, dont au reste une première liste est déjà toute prête.

Le livre congrument distribué, et enfin paru, comme le public se montrait indifférent à l'événement, Beyle, plus que jamais, songe à la presse pour éveiller son attention. Mais lui, perdu en sa lointaine Lombardie, et qui débutait dans les lettres, n'avait point parmi les journalistes les camaraderies nécessaires. Quant à son fidèle collaborateur Crozet, ce digne fonctionnaire provincial ne pouvait plus lui être d'un grand secours. Il fallait un Parisien, homme de relations et d'intrigues. Le baron de Mareste, qui fréquentait les théâtres et les cafés, et allait bientôt trouver à la préfecture de police un très profitable emploi, devint l'espoir du Milanais. Avec une amicale indiscrétion, dans les nombreuses lettres qu'il lui adresse à partir de 1817, Stendhal le presse de lui procurer de « beaux et bons articles ». Car être « articulé », comme il dit, c'est aussi être « vendu ». Et voilà le point capital.

Sans doute, le 23 septembre 1817, le *Moniteur universel* a bien inséré un article de Crozet, bienveillant comme on peut le croire, et judicieux. Mais Beyle eût préféré moins de raison

même promis les exemplaires d'usage lorsque l'ouvrage serait terminé, et je croyais bien que l'annonce avait été faite. Je vais renouveler ma demande, et j'espère, si cela est possible, être plus heureux cette fois. »

(1) L'expression, qui revient ailleurs, a besoin d'être expliquée. Les deux volumes de la *Peinture* devant être suivis de plusieurs autres, Beyle voulait qu'on les présentât au public comme la première livraison de l'ouvrage. C'était donc une réclame pour la suite.

et plus d'esprit ; il trouve cela « trop plat pour faire vendre ».

Maintenant il faut frapper à la porte des autres journaux : le *Constitutionnel* et le *Mercure*, le *Journal général* et les *Lettres Champenoises* (1). Mareste se trouve justement très lié avec un homme précieux, secrétaire du ministre Decazes, et le plus obligeant des amis : Maisonnette, — de son vrai nom Lingay, — n'a-t-il point accès dans les journaux soumis au pouvoir, et parmi les autres dans *les Débats*? Stendhal, au début de sa *Peinture*, vient, il est vrai, de déclarer ceux-ci « dignes de l'affreux mépris que l'Europe leur prodigue ». Il n'importe. Que Mareste parle de cette affaire « tous les quinze jours » à Maisonnette : dans six mois *les Débats* présenteront *la Peinture* à leurs lecteurs (2).

Six mois plus tard, comme ce bon prophète l'avait prédit, le 6 mars 1818, *les Débats* insérèrent dans leur feuilleton un copieux et bienveillant article. En journaliste incompétent et disert, Lingay, faisant alterner les digressions et les éloges, donnait du livre une analyse aussi agréable que superficielle. Avec une touchante bonne foi, il allait jusqu'à dire : « Le principal mérite de *l'Histoire de la Peinture*, c'est qu'elle est écrite en conscience » et « contient bien peu de phrases que l'on se rappelle avoir vues ailleurs ». Henri Beyle dut sourire de cette naïveté. Au reste

(1) D'après les termes qu'emploie Stendhal, on pourrait supposer qu'il tient tout prêts plusieurs articles, de Crozet, ou de lui-même (*Corr.*, II, 32, 33, 35, 36, 60, 65, 75). — Je ne crois pas cependant qu'il faille retrouver l'un d'eux dans l'article que publia le *Journal de Paris*, le 12 novembre 1817. M. Daniel Muller (*Bibliographie stendhalienne*, 38 ; le *Divan*, mai-juin 1919, 143) se demande s'il ne faudrait point l'attribuer à Crozet. Mais rien, dans le contenu de ces 43 lignes, ne me paraît justifier cette hypothèse. On n'y reconnaît, ni les idées, ni le tour d'esprit de Crozet. C'est quelque classique timoré, et non le romantique ami de Stendhal, qui pouvait écrire : « Son but [de l'auteur] paraît être de toujours louer Shakespeare et Schiller, et de toujours blâmer Racine. L'auteur eût mieux fait d'étudier un peu plus le style de nos grands maîtres, et de les *juger* un peu moins. » Et le journaliste poursuit par un éloge, peu stendhalien, de l'école française, pour finir en félicitant Beyle, parce qu'il répand « le goût des vrais modèles et des saines doctrines. »

(2) *Corr.*, II, 33. — Entre temps, Beyle insiste pour qu'on fasse hommage de sa *Peinture* à la Chambre des députés, excellente « annonce », pense-t-il (*id.*, *ibid.*, 52, 55, 57).

il avait certainement fourni lui-même à Lingay quelques notes, sinon la substance de son article. Il s'en déclara très satisfait.

Mais *les Débats* ne furent point de son avis. Sans doute avaient-ils découvert dans l'intervalle que ce livre, auquel ils venaient de faire si belle réclame, les avait cruellement outragés. De ce détail ils ne soufflèrent mot, mais se déchaînèrent avec une virulence tout à fait remarquable contre l' « ouvrage plein d'extravagances » de M. B. A. A., dont « l'imagination délirante » avait insulté à la fois les principes de la politique et les lois de la morale. Il y en avait sur ce ton deux colonnes (1). Le malheureux Lingay, demeuré par bonheur aussi anonyme que M. B. A. A., était accusé de « tromperie » et d' « abus de confiance ».

Une si vive algarade, — que l'on croirait aujourd'hui machinée de connivence par le journal et par l'auteur, — n'allait-elle pas éveiller enfin l'attention du public? Stendhal, un moment, l'espéra. « Je suis comme l'huissier, écrit-il : « Frappez, monsieur, j'ai quatre enfants à nourrir. »

Il compta surtout, pour lui attirer les lecteurs curieux, sur Antinoüs, et toute cette page, d'une si étrange indécence que *les Débats* auraient rougi de la « transcrire », mais qu'ils indiquaient ingénument aux amateurs. Il songea enfin, pour corser l'incident, à lancer le « cri de l'innocence persécutée».

Mais l'*Histoire de la Peinture en Italie*, même quand ils surent que c'était un livre infâme, n'aguicha point les lecteurs. « Le tapage charmant », suprême espérance de Beyle, s'éteignit et mourut aussi vite qu'il était né (2). Deux

(1) Numéro du 9 mars.

(2) Beyle pourtant avait essayé d'en prolonger les éclats en reproduisant sur un prospectus tiré à 4.500 exemplaires les deux articles des *Débats*. Il écrivait à Mareste, le 14 avril 1818 : « Si nous faisions imprimer par M. Chanson [l'un des libraires chargés de la vente du livre] le premier article qui a paru et le second, sur papier fin et en très petits caractères ?... Il faudrait obtenir du *Journal du Commerce* et du *Journal de Paris* d'envoyer cela dans le journal.» Il répète encore à son ami, le 22 avril, « que, pour vendre, il faut assommer la province de prospectus ». Et cette fois, aux deux articles, il propose d'ajouter *six lignes de réplique*. — « Cela ferait une manière de prospec-

ans après la publication de son livre, M. B. A. A. n'avait encore vendu que 200 exemplaires environ de la *Peinture*, sur 1000.

Il est vrai que dans l'intervalle Beyle avait hérité de son père. Transformé par cette nouvelle il manda aussitôt à Pierre Didot qu'il était prêt à le payer, et déclara sans ambages à Mareste : « Je me fous rondement à cette heure de la vente de *la Peinture* ».

Mais cette fière indifférence ne dura point. Quand il se fut aperçu que son père lui avait surtout légué ses dettes, il songea de nouveau à la nécessité de la vente et de la réclame.

Sans doute, à Milan même (1), en avril et mai 1819, la

tus amusant pour les provinciaux, parce que cela leur apprendrait qu'il y a un nommé Michel-Ange. » (Cf. *Corr.*, II, 101.) Au bout de quelques mois, Mareste s'exécuta, mais il se contenta de faire imprimer le seul article de Lingay: réclame plus aimable et moins tapageuse. Les 4.500 exemplaires furent envoyés avec le *Journal de Paris*; Beyle en reçut, au début d'octobre, vingt-cinq. (*Corr.*, II, 103, 104, 107.) Il fit relier l'un à la fin du premier volume de son *Histoire de la Peinture* (collection J. Doucet). C'est le seul qui nous ait été conservé. A. Paupe en donne une description (*Vie littéraire de St.*, 4).

Cependant il n'oubliait pas les autres formes de réclames : « L'essentiel, c'est de payer ce diable de Did[ot]... Ne pourrait-on pas faire mettre cet article dans le *Journal des Savants* ? Daunou me semble un excellent juge de la partie historique... *Le Commerce* a-t-il parlé *of Painting*, comme il l'avait promis *to my friend Rey* ?... Voyez donc si vous pouvez obtenir accès à la *Revue encyclopédique* qui a une division intitulée : *Peinture*... Voilà pour l'*essentiel*. Le luxe, pour ma vanité, serait un vrai jugement, en conscience, par Dussault, Feletz ou Daunou. Enfin, tous les six mois, faites annoncer par le titre, etc., etc... » (Let. à Mareste du 20 nov. 1818.) Quelques mois plus tard, en lui indiquant un nouveau moyen de faire vendre sa *Peinture*, il avouait, avec une piteuse franchise : «... d'honneur, ce n'est pas pour la Métromanie, ce n'est pas même pour *Circenses*, c'est pour *Panem* tout simplement. » (*Corr.*, II, 134.)

(1) Stendhal tient à ce que les Milanais ignorent toujours que l'auteur de l'*Histoire de la Peinture*, M. B. A. A., n'est autre que M. Henri Beyle, l'habitué de la Scala. Mais il n'avait point pour cela renoncé à faire vendre cette *Histoire* dans sa patrie adoptive, et exclu l'Italie du champ de sa réclame.

Dès le mois de septembre 1818, il préparait une lettre pour l'Institut de Milan, auquel il voulait faire l'hommage de son livre. Il la signait prudemment B. A. Aubertin, et la datait de Paris, où il n'était point.

Paris, le septembre 1818.

Monsieur,

L'auteur de l'Histoire de la Peinture *a l'honneur de présenter un exemplaire de cet ouvrage à l'Institut de Milan. Il pense que c'est en Italie qu'il faut chercher les véritables juges des ouvrages sur les arts. Ceci n'est point*

Biblioteca italiana avait, en deux articles, disserté de la *Peinture*, mais ce n'était point dans l'intention de lui attirer des lecteurs. Avec une malveillance laborieuse, et peut-être voulue, — car le directeur de cette revue subventionnée par l'Autriche, Acerbi, était fort bien avec Carpani, et savait peut-être déjà que Louis-Alexandre-César Bombet, M. B. A.A., et le Milanais Henri Beyle, ne faisaient qu'un, — le critique anonyme s'en prenait aux théories d'art, mais surtout aux idées politiques et religieuses de l'auteur. Stendhal, qui n'en souffle mot, méprisa sans doute comme elle le méritait cette diatribe d'un journaliste payé pour être bien pensant, mais que la nature avait fait tatillon et obtus.

En revanche, Beyle dut éprouver quelque orgueil quand il découvrit, en mars 1820, que sa chère *Edinburg Review*, cinq mois plus tôt (octobre 1819), avait consacré à l'*Histoire de la Peinture* une étude longue de vingt pages, impartiale, judicieuse, et en somme bienveillante. Si le critique anglais ne pardonnait point à l'auteur, pour avoir mal parlé de la Bible, il lui accordait de l'esprit, de l'originalité et de la science ; dans l'analyse consciencieuse qu'il faisait de son ouvrage, il relevait chemin faisant ce qui lui en plaisait ou déplaisait, trouvait « d'absurdes paradoxes » dans les livres sur le *Beau Idéal*, mais appréciait fort la *Vie de Michel-Ange*. Il lui arrivait même d'admirer ingénument l'érudition de Stendhal, sans se douter qu'elle était tout entière empruntée.

La lecture d'un tel article, le seul qui, parmi ces éloges

un vain compliment, c'est une conséquence exacte des théories exposées dans l'ouvrage.

L'auteur ne cherche que la vérité. Il supplie les personnes qui pourront l'honorer de quelque attention de le traiter lui et ses théories avec la dernière rigueur.

Il éprouve un vif sentiment de peine de ne pouvoir compter au nombre de ses juges l'immortel Appiani, dont le beau talent faisait tant d'honneur à la Lombardie et à l'Italie tout entière.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Pt. [*Président ?*], *votre très humble et très obéissant serviteur,*

B. A. Aubertin,

rue Favart, nº 8. [C'était l'adresse de son ami Barral.]

des amis ou ces critiques des malveillants, ait pu flatter la vanité de Stendhal, lui rend toutes ses illusions. Il espère que, cette fois encore, l'Angleterre va le consoler de la France; il voit déjà sa *Peinture* traduite comme l'avaient été les *Vies de Haydn, Mozart, et Métastase*, ou *Rome, Naples et Florence*; il la voit déjà imprimée à Londres, et afin de ne point perdre une minute, il expédie sur-le-champ à Mareste « une lettre pour l'imprimeur de la traduction ». Enfin, désirant avoir lui-même le bénéfice du succès qu'il prévoit, il veut que son vrai nom paraisse en tête de cette traduction (1).

Vain espoir. L'*Histoire de la Peinture* ne fut point traduite.

III

LA SECONDE ÉDITION

Quand Beyle, revenu en France l'année 1821, eut coup sur coup publié *l'Amour*, *Racine et Shakespeare*, et la *Vie de Rossini*, il pensa sans doute qu'il n'avait plus qu'un moyen pour vendre ce qui lui restait de sa *Peinture*, c'est-à-dire la moitié peut-être de la première édition. — Et, dans ce temps-là, « l'essentiel » pour lui, c'était « de l'argent comptant ». — Il fallait, à l'aide d'un nouveau titre, transformer ces invendus en une seconde édition. Le nom de M. de

(1) *Corr.*, II, 176-181. — Pour la future traduction il écrit cette note, datée du 18 mars (1820?) : « Mettre dans la traduction anglaise : Tous les raisonnements pour ou contre le christianisme ne sont que des attrape-nigauds. Il s'agit d'expliquer le mal aux dents, pas davantage. » (Ecrit sur les pages blanches de l'exemplaire Jacques Doucet.) Dans une lettre au libraire anglais Dessurne, du 25 mars (*Corr.*, II, 180-181), il propose même d'envoyer à son hypothétique traducteur « trente pages au moins d'additions et de corrections ».

Ce même jour il avait préparé une lettre destinée à Thomas Moore (*Corr.*, II, 179) : « Les amis du charmant auteur de Lallah-Roukh, lui disait-il, doivent sentir les arts. Ils font sans doute partie de ces *happy-few*, pour lesquels seuls j'ai écrit, très fâché que le reste de la canaille humaine lise mes rêveries. » A l'usage de ces *happy-few*, il lui envoyait trois exemplaires de la *Peinture*.

Mais déjà, grisé d'espérances, cette trop petite élite ne lui suffit plus. C'est tout un nouveau lancement de son livre qu'il rêve de faire en Angleterre. Dans sa lettre à Dessurne, il lui indique les journaux, les sociétés, les écrivains, auxquels il faut envoyer exemplaires ou annonces. Mieux encore : pourquoi ne lui expédierait-il pas en bloc les 500 exemplaires qui dorment chez les libraires de Paris, et que son imagination voit déjà disputés par tous les amateurs de Londres?

Stendhal, auquel *Rome, Naples et Florence, Rossini*, mais surtout *Racine et Shakespeare*, avaient donné une flatteuse notoriété, n'attirerait-il point enfin quelques acheteurs à ce livre malheureux ?

Cette seconde édition parut en 1825 (1). Les différences essentielles qui la distinguent de la première sont tout d'abord le nom de l'auteur : « M. de Stendhal » ; — puis les épigraphes : les deux volumes portent, l'un comme l'autre, six vers tirés de Monti (2) ; — l'absence de toute dédicace ; — le remplacement, par une note plus anodine, de celle qui avait déchaîné la fureur des *Débats*. —Enfin le nom de l'é-

(1) On peut dire que Stendhal la préparait depuis plusieurs années. Déjà, le 20 novembre 1818 (*Corr.*, II, 115), il annonçait qu'il allait désormais faire supprimer par Didot « une vingtaine de cartons exigés, en 1817, par la timidité... » ; c'est d'ailleurs ce qu'il ne fera, ni en 1825, ni en 1831. Le 15 avril 1819 (*id.*, 134), de plus en plus rassuré, il veut que Mareste fasse imprimer par Didot « deux nouveaux titres absolument semblables aux anciens, à ces mots près : *Par M. Beyle, ex-auditeur au Conseil d'Etat.*» Le projet ne fut pas exécuté, puisqu'il y revient l'année suivante (21 mars 1820, *id.*, 176-179). Il veut cent nouveaux titres ainsi libellés, et dans lesquels, pour le premier volume, la phrase sur le style des Carraches sera remplacée par les six vers de Monti, qui vont former, dans la deuxième édition, l'épigraphe des deux volumes. Ainsi fut fait, car deux au moins de ces exemplaires subsistent, et ont été signalés dans la *Bibliographie stendhalienne* d'H. Cordier (33, 35). L'un avait appartenu à Mérimée, l'autre, qui faisait partie de la collection de M. Guillemin, avait été offert par Beyle à M. Stritch, directeur de la *German Review* (?) ; une longue note autographe de l'auteur, destinée à présenter et à recommander son livre, y était jointe. Ces deux exemplaires, et tous ceux qui leur étaient semblables, méritaient presque autant que l'édition de 1825, — et bien qu'ils conservent la date de 1817, — d'être intitulés, comme celle-là, *seconde édition*.

Ces exemplaires forment une exception unique dans toute l'œuvre de Beyle publiée de son vivant. Ils sont les seuls qui aient jamais porté son nom véritable.

(2) *Vedi tutta di guerre e di congiure*
Ardere Italia, e tanti aver tiranni
Quante ha cittadi, e variar destino
Come varia stagioni. Oggi comanda
Chi ier fu servo, ed un Marcel diventa
Ogni villan che parteggiando viene.

Ces vers sont empruntés à la scène 9, acte III, de *Galeotto Manfredi*. Stendhal voulut un moment les mettre comme épigraphe à *Rome, Naples et Florence*. Il se charge d'en donner le commentaire en une note manuscrite, sur l'exemplaire de cet ouvrage qui appartient à l'inestimable collection stendhalienne de M. Clodoveo Bucci : « Il faut chercher toute l'Italie actuelle dans le Moyen Age. Tous les usages que nous voyons ne sont que des conséquences. C'est un vieillard glacé par les ans et presque retombé en enfance qui conserve encore sans s'en douter les habitudes des heureux jours de sa jeunesse. »

diteur n'était plus *P. Didot, l'aîné*, mais *Sautelet et Cie*.

Il faut croire que cette seconde édition n'eut aucun succès, car les exemplaires en sont extrêmement rares. Elle était inconnue de Paupe quand il écrivit son *Histoire des œuvres de Stendhal.*

IV

L'ÉDITION DE 1831

Cette édition est la dernière tentative que fit Henri Beyle pour vendre ce qui lui restait encore des mille exemplaires imprimés quatorze ans plus tôt. Elle se donne comme la « deuxième », ainsi que celle de 1825, mais elle est en réalité la quatrième, si on compte les éditions par les titres, et toujours la première, si l'on préfère considérer les volumes eux-mêmes. Par la négligence, ou par la volonté de Beyle, elle se rapproche même de l'édition primitive, plus que celle de 1825. Si elle porte bien, comme celle-ci, le nom de « M. de Stendhal », elle a repris les épigraphes de 1817 : « Les Carraches... etc. » au premier volume, et *To the happy few* au second. De même, sur les vieux exemplaires affublés de ce nouveau titre, on ne s'est point donné la peine de mettre un carton pour la longue note placée à la fin de la préface.

Cette note reparaît donc, et de nouveau lance contre le *Journal des Débats* ses accusations injurieuses, qui n'avaient d'ailleurs plus, en 1831, aucun sens.

Au reste, l'auteur d'*Armance*, des *Promenades dans Rome* et du *Rouge*, aujourd'hui consul à Trieste, demain à Civita-Vecchia, n'attache plus sans doute beaucoup d'importance à son *Histoire de la Peinture*, ce livre de ses débuts. S'il s'agit de gloire littéraire, il a mieux désormais à offrir aux lecteurs du présent et de l'avenir. Quant au profit, depuis longtemps il ne compte plus sur la *Peinture* pour gagner sa vie.

La liquidation de ce livre malchanceux continua de traî-

ner piteusement, tandis que Beyle vieillissait et approchait du dénouement. Le 21 septembre 1840, avec quelque mélancolie peut-être, il prenait soin de noter, sur le feuillet de garde de sa *Chartreuse*, que 125 exemplaires de l'*Histoire de la Peinture* attendaient encore, chez le libraire, un acheteur qui ne venait point (1).

PAUL ARBELET.

(1) Auguste Cordier (*Comment a vécu Stendhal*, 180, 190-194), puis Adolphe Paupe (*Vie littéraire de Stendhal*, 10-11, 13-17), ont publié les lettres et comptes de Stendhal et de ses éditeurs. L'essentiel de ces documents peut se résumer dans les chiffres suivants.

Pierre Didot avait imprimé 1.000 exemplaires de la *Peinture*, aux dépens de Beyle. Cette impression coûta 3.574 francs, sans compter quelque 500 francs ou davantage, pour la brochure, les affiches et prospectus, les frais de magasinage ou de poste. Les deux volumes étaient vendus 12 francs au public, mais 10 francs seulement aux libraires chez qui l'ouvrage fut déposé, c'est-à-dire Chanson, Delaunay, Mongie, Renouard, à Paris, et Dessurne à Londres.

En mai 1818, 80 exemplaires environ avaient été distribués tant à la police qu'aux journalistes, aux gens influents, et aux amis de l'auteur. Didot, pour sa part, en avait vendu 25.

Nous savons, par la lettre de Didot, déjà citée, du 8 octobre 1819, qu'à cette date les quatre libraires parisiens qui vendaient la *Peinture* en avaient eux-mêmes écoulé à peine 180 sur les 254 qu'ils avaient en magasin.

Quant au libraire anglais Dessurne, qui avait reçu 50 exemplaires de la *Peinture*, il annonçait, le 28 novembre 1820, qu'il en avait vendu « à peine... une demi-douzaine ».

Auguste Cordier possédait les comptes de Didot en 1824, mais il les a publiés si confusément ou résumés si arbitrairement (p. 193), qu'il ne nous est guère possible d'en faire état ici. Une partie des chiffres qu'il donne sont en contradiction avec d'autres documents authentiques. On peut tout au plus retenir que, dans les cinq ans d'intervalle entre la lettre de Didot d'octobre 1819 et son compte d'août 1824, lui-même avait vendu une trentaine d'exemplaires, et Chanson une centaine.

Enfin la *Chartreuse* appartenant à M. Chaper porte sur sa première page blanche la très précieuse note que je viens de citer. Vingt-trois ans après la publication de l'*Histoire de la Peinture*, malgré tant de réclames diverses, et de rééditions fictives, il restait donc pour compte à Stendhal 125 exemplaires de son livre, le huitième de la première édition.

LA
PASSION DE YANG KWEI-FEÏ

CONCUBINE IMPÉRIALE

INTRODUCTION

Il est en tous pays des histoires d'amour, des légendes presque divines qui font palpiter tous les cœurs, et troublent même les esprits les plus rudes. Tristan et Iseult, Don Juan... qui peut entendre ces mots et rester insensible ?

La Chine, elle aussi, a ses héros de la passion. Il n'est pas une âme, parmi les quatre cent cinquante millions de Célestes, qui ne vibre aux noms seuls de la merveilleuse Yang Kwei-feï et de son Impérial époux Ming Rwang-ti.

Mais alors qu'en Europe nos récits sont presque entièrement légendaires, celui-ci, le plus émouvant de ceux de la Chine, est d'une indiscutable vérité historique. Et, chance unique dans l'Univers, non seulement l'Empereur et l'Impératrice, mais encore la plupart de leurs ministres étaient des poètes, renommés parmi les plus illustres dont se glorifie la littérature chinoise.

Ainsi, chacun des passages de cette touchante aventure, chacune des fêtes ou des souffrances du couple amoureux se trouvent chantés en stances demeurées immortelles.

L'Empereur Ming Rwang-ti régna de 713 *à* 756 *ap. J.-C. Il était un passionné d'art. On lui attribue l'invention du drame musical. Il a laissé un volume entier de strophes et de chants.*

Yang Yu-rwann, « Bracelet-de-Jade », était née en 720. *Elle ne reçut son titre de* Kwei-feï,*« Seconde Impératrice » ou « Première Concubine », qu'en* 745.

Quant à Li Po (Li Taï-pe), qui vécut de 705 *à* 762 *; et à Tou Fou* (712-770),*nul, même en Europe, n'ignore plus la puissance originale et rare de leur talent.*

Par une coïncidence curieuse, cette légende si célèbre, de même que celle de Tristan et Yseult, ne se rencontre en entier dans aucune œuvre.

Les passages les plus pathétiques se retrouvent dans les chansons ou sur les scènes lyriques. Mais, peut-être parce que ce sujet était trop connu, les auteurs l'ont délaissé ; c'est en Europe qu'il va paraître pour la première fois.

La Grande Histoire, Trong-tsien kang mou, *et les Annales de la dynastie,* Trang-chou, *m'ont donné les faits authentiques, si bien qu'il n'est pas un épisode de ce roman qui ne soit absolument historique.*

Un recueil de Mémoires contemporains, le Trang-tai Tsrong chou, *expose avec des détails la vie intime et les pensées du temps.*

La collection des poèmes de la dynastie, Trang-che (*en* 32 *volumes* !) *donne, pour la plupart des œuvres, les circonstances mêmes dans lesquelles l'auteur les a composées. Je me suis fait un devoir de traduire avec une exactitude littérale le texte de ces chefs-d'œuvre poétiques, dont deux ou trois à peine sont connus en Europe, et qui nous font percevoir la vision même d'esprits incomparables sur les personnages et les décors du drame.*

Guidé par l'histoire, et sachant où chaque poème devait être enchâssé, je n'ai plus eu qu'à redire la légende tout entière, telle que la chantent, parfois, les musiciens aveugles, sur les terrasses des maisons de thé, quand, par les nuits transparentes d'Asie, les rêveurs viennent en foule goûter le clair de lune au bord des lacs fleuris de nélumbos.

G. S. DE M.

I

Des nuées printanières planent au-dessus de la ville, et promènent leurs ombres, par-dessus les murs, dans les jardins.
Le fleuve bordé de palais est diapré par le soir, et, de partout, monte la pureté plaisante des parfums de la saison.
Les fleurs, dans les vergers fouettés par l'averse, voient tomber une partie de leurs fards.
Sur le lac, les nélumbos d'or se balancent au vent, et leur ceinture de feuilles vert-de-martin-pêcheur ondule et se froisse.
Les nouveaux Gardes du Dragon-combattant sont en rangs épais autour du Trône Impérial.
Dans le Palais-des-jasmins les parfums brûlent lentement.

Quand reverrons-nous la Fête du Don-des-pièces-d'or ?
Quand nous griserons-nous encore à la vue des Beautés vêtues d'étoffes chatoyantes, en écoutant les luths harmonieux ?

TOU FOU.
(*Trang she Ro tsie* ; *Ts* 9, p. 10.)

Dans la Salle du trône, le soleil matinal pénètre librement de trois côtés, caressant au passage les colonnes de cinabre, les tapisseries brodées de vives couleurs et, sur les tapis épais aux tons d'or, le triple rang des ministres et des courtisans aux robes somptueuses. Des fumées bleues s'élèvent en spirales des hautes torchères ciselées où brûlent de subtils parfums. En haut des marches, sur le trône de jade aux griffes de dragon, le Maître du Monde, vêtu de brocart d'or, est assis, grave et songeur.

Sur les larges degrés, des objets rares sont posés sans ordre : coffrets de métaux enrichis de pierres précieuses venus du Sud éloigné, vases de néphrite sculptée débordant de grosses perles, coupes de verre translucide apportées de l'Occident lointain, rouleaux de soieries et autres offrandes de tous les peuples de la terre pour la fête des Mille-automnes, la fête du Don-des-pièces-d'or, anniversaire de la naissance du Fils du Ciel.

Derrière le Siège Élevé, des jeunes femmes aux cheveux en nuages, aux longues robes flottantes, aux visages habilement fardés, jouent une mélodie douce, accompagnant les hautbois et les flûtes avec des guitares et de courtes harpes.

Des eunuques en tuniques blanches se tiennent près d'elles, portant des plateaux d'or chargés de lourds miroirs ciselés.

Le Seigneur fait un signe : la mélodie devient rythmique. Il déclame d'une voix grave :

J'ai fait fondre aujourd'hui ces miroirs en souvenir des Mille-Automnes.
Leur éclat non pareil est fait de cent métaux fondus.
Et je veux les donner à tous mes dignitaires

Afin que chacun d'eux, en cherchant son image, puisse y voir
à jamais la pureté de son cœur.

Sur la terrasse entourée de fleurs éternelles, au bord de l'eau
transparente,
Le soleil brille et fait jouer des ombres.
Les hauts dignitaires ont crié leurs vœux ;
Je garderai toujours leur souvenir avec douceur dans la profondeur de mon cœur ému (1).

Quand le dernier écho du tonnerre des acclamations s'est éteint sous la voûte aux peintures d'or, d'azur et de pourpre, le Grand Cérémoniaire prononce les mots sacramentels :

— Si les ministres n'ont pas d'affaire urgente à exposer, l'audience est levée.

Mais, à ce moment même, un vieillard à la longue barbe blanche, dont la robe d'un bleu profond est brodée d'astres, s'avance, et s'étant agenouillé devant les marches du Trône, il dit :

— Votre humble sujet, le Grand observateur du Ciel, ose élever la voix.

Sur un signe de tête du Souverain, il continue :

— O Char de lumière ! O Dix mille années ! Un événement mystérieux s'est produit hier dans le Vide Immense. A l'heure où le soleil déclinait, aux premiers scintillements des constellations, une étoile éclatante est apparue, traînant à sa suite des nébuleuses aux lueurs néfastes. Elle a pénétré dans le quadrilatère du Boisseau septentrional, siège même de la Maison auguste de notre Empereur. En même temps, d'un autre côté, s'avançait vers le même point une étoile aux reflets rougeâtres. Les mouvements de la terre et du ciel étant liés étroitement, nous avions là, sous les yeux, l'image même de ce qui allait se passer à l'intérieur des Quatre-mers. La comète, selon les interprétations antiques, représente une femme dont l'influence bouleversera le monde. Les nébuleuses

(1) Poésies de l'Empereur Ming-Rwang. *Trang she* ; ts. I, p. 10.

sont les membres de sa famille et ses amis. Quant à l'étoile aux reflets rougeâtres, elle est un présage de guerre et de rébellions. Ainsi donc, une Impératrice ou une concubine de rare beauté est entrée hier dans le harem. Sa famille et sa suite occuperont les plus hauts postes. Elle favorisera un étranger dont la révolte causera des désordres illimités. Inquiets dans notre cœur, nous, les Astronomes, nous avons aussitôt interrogé le Chef des Eunuques et le Ministre de la Maison... Or, aucune femme n'a pénétré hier dans le harem. Les signes étant certains, nous sommes devant un mystère que la Sagesse Souveraine peut seule comprendre et expliquer.

Ayant ainsi parlé, il se tait, et le silence règne dans la Salle immense. Le Fils du Ciel, la joue appuyée sur la main, l'avait écouté avec attention, et reste quelque temps songeur. Il lève enfin la tête :

— O Sage Ministre ! Depuis deux jours, aucune concubine n'est entrée dans mon harem. Ce que vous avez observé dans le firmament n'était que le reflet d'une émotion passagère en mon âme. J'avais résolu de garder le silence. Mais le Ciel, mon Père, a vu jusque dans les profondeurs de mon esprit, et je vous expliquerai ce mystère. Hier, à l'heure où le soleil rougissant allait toucher l'horizon, j'errais seul au bord du lac, et je buvais l'haleine parfumée du printemps. Bouleversé d'admiration devant la splendeur des cieux, l'éclat des reflets nacrés sur les eaux, la douceur des verdures nouvelles et la vivacité de teintes des buissons en fleurs, j'avançais lentement pendant que s'éteignaient la pourpre et l'or du couchant, et que le globe de la lune, déesse de l'amour, versait des flots d'argent fondu sur la terre apaisée. C'est alors qu'une vision merveilleuse frappa mes regards : une Fée endormie m'apparut soudain, étendue là devant moi, près de l'eau, sur des coussins de brocart sombre. La beauté miraculeuse, l'élégance flexible de son corps alangui, ses mains aux longs doigts fuselés, l'expression

de son visage, tout en elle, enfin, la proclamait une Élue des Régions supérieures. Dans le sommeil son âme était à demi détachée de son corps insensible et répandait autour d'elle comme un halo de lumière. Mon âme, que ses transports, devant la splendeur du couchant, avaient élevée au-dessus de moi-même, se baigna et se fondit délicieusement dans cette irradiation indéfinissable. Et moi, je percevais mille pensées brillantes et délicates. Il me semblait voir d'innombrables lueurs fugitives et charmantes dansant et s'éteignant tour à tour.

Il se tait, longtemps songeur. Alors le Grand Astronome prononce :

— Mais, Auguste Seigneur, les étoiles indiquent que la Beauté est entrée dans le palais. S'est-elle éveillée ? A-t-elle parlé ?

Le Souverain remue la tête :

— Je n'ai plus l'impétuosité irréfléchie de la jeunesse, et n'ai voulu, ni l'approcher, ni l'éveiller, ni lui parler. Quand le destin nous accorde la faveur d'une vision parfaite, il faut nous garder avec soin d'aller au delà. Nous risquerions d'en effacer l'acuité rare par une réalisation toujours inférieure. Non ! Depuis hier, je vis dans une extase de beauté dont je veux conserver à jamais l'impression pure... Vous avez l'explication du mystère.

Et sur un signe du Grand Cérémoniaire, les courtisans agenouillés touchent de leurs fronts les tapis fleuris, se relèvent, et s'éloignent en silence, laissant le Souverain rêveur, immobile, seul.

II

La lumière du jour vient de s'évanouir à l'occident, par delà les montagnes,
Pendant que, vers l'est, au-dessus du lac, la lune monte lentement.
Cheveux dénoués, Il se laisse bercer par la fraîcheur du soir.
Sur la terrasse ouverte, étendu, il goûte le silence et le repos.

Les lotus, caressés par la brise, Lui envoient leur haleine parfumée.

Avec un bruit clair, la rosée tombe goutte à goutte des bambous.
Il songe à prendre un luth et à chanter.
Mais aucun chant ne pourrait égaler son extase.

Dans son cœur bouleversé, Il portait une image.
O bonheur ! Dans l'enchantement vespéral, un songe la fait passer devant ses yeux.

MONG RAO-JANN
(*Trang she*, ts. 6.)

Dans la Salle d'audience envahie par l'ombre de la nuit, le Fils du Ciel, seul et songeur, est encore assis. Ses deux mains reposent sur les bras griffus de son Siège Sacré. Sa tête s'appuie sur un soleil de gloire ornant la poitrine du Dragon d'or cabré dont la gueule crache des flammes et s'élève comme un dais, et dont la queue écailleuse, enroulée en quintuple cercle, figure les marches du Trône.

Dans la solitude et le silence, il s'abandonne à la griserie de beauté que sa vision avait éveillée. Il ouvre son âme aux harmonies subtiles planant dans l'atmosphère du soir, et goûte la délicatesse des parfums que, dans le crépuscule, exhalent les floraisons lassées. Le clair de lune transparent verse de la neige sur les allées blanches, sur les fleurs des bordures, et, plus loin, sur les somptueux lotus à la tête penchée, au bord du grand lac miroitant.

Soudain, un bruit trouble la nature endormie. Des pas légers glissent sur les dalles de marbre. Le Maître du Monde lève la tête ; ses mains se crispent sur les pattes d'or aux griffes de jade. Par delà les colonnes du palais, entre les rangées d'arbustes bas, une jeune femme s'avance, la démarche balancée, un sourire timide sur ses lèvres vives.

— La Fée! murmure-t-il. Par quel miracle la revois-je encore?

Elle est restée debout au pied des marches montant vers la terrasse. Derrière elle, apparaît un homme aux

chairs molles et bouffies, aux longues robes brodées, retenues par une ceinture d'argent ciselé. Il s'avance, pénétrant dans la salle et s'agenouille :

— Moi, Chef des Gardiens des appartements secrets, je mérite mille morts. La nouvelle élue du harem aurait dû être présentée vers le milieu du jour. Mais le Char-de-lumière restait immobile. Nous n'avons pas osé troubler la Sainte Méditation... Son nom est Bracelet-de-Jade, de la famille Yang.

La jeune femme, alors, monte les degrés et vient s'agenouiller au pied du Trône, disant de sa voix musicale :

— Dix mille années ! Dix mille années ! Dix mille fois dix mille années. La rosée de la faveur descend jusqu'à moi. J'obéis aux ordres du Ciel.

La lune, déesse de l'amour, passant à travers les colonnes, verse sa lumière tendre et lascive sur la séduction de la nouvelle concubine, et l'irradie d'un brouillard de désir. Le Souverain, penché vers elle, boit sa vue à longs traits. Il dit enfin :

— Tu n'es donc pas une Fée ? Je ne puis croire que tu sois réelle.

Elle a un petit rire, et la clarté blanche joue sur l'orient de ses dents. Elle répond, rythmant ses paroles :

J'ai grandi solitaire à l'ombre des grands bois ;
L'humble douceur de mon parfum, le violet de mes pétales,
Se faneront sans donner un instant de plaisir.
Je n'ai pas l'éclat du rêve.

— Poète ! s'exclame-t-il. Mon bonheur est sans pareil. Si ta vertu égale la beauté de ton visage et le charme de ton esprit, le Ciel m'aura vraiment fait un don exceptionnel.

Cependant, le Chef des Eunuques s'est relevé, et, courant derrière le palais, a jeté un appel. Aussitôt, de tous côtés, des serviteurs accourent, portant, les uns de massives torchères, les autres d'innombrables plateaux

chargés de mets et de boissons qu'ils disposent sur des tables basses.

Bracelet-de-Jade cependant dit :

— Je reçois humblement l'excès de vos éloges, et je sens profondément mon indignité. Comment pourrais-je supporter l'éclat de Votre Lumière ?

Des musiciens étaient entrés à leur tour, et préludaient déjà doucement. Le Fils du Ciel, silencieux, regarde longuement sa nouvelle concubine. Enfin, il fait un signe : le rythme des instruments se précise. Il chante :

O coiffure exquise, versant un peu sur le côté, selon le goût de la Cour !
Visage de lotus, fait de roseur, de tendresse et de parfum !
Sourcils d'ombre, si bien tracés qu'il n'est besoin de les dessiner à nouveau !
O grâce divine qui parcourt et anime toute la longueur de tes boucles !
Ne te penche pas vers moi. Tu bouleverserais tout l'Empire.
Ton époux est brûlant de passion...
Tous deux encore dans la jeunesse de nos années,
Ah ! Sachons goûter l'éclat de si beaux instants (1) !

Le Chef des gardiens, en hâte, a pris note du poème ainsi composé, afin de le transmettre aux Historiographes qui l'inscriront dans les Annales du règne.

Le Fils du Ciel est descendu de son Trône, et prenant par la main la jeune femme, il l'a menée près des tables du festin, s'asseyant avec elle sur d'épais coussins disposés sur les tapis.

Pendant qu'ils goûtent aux mets qui leur sont offerts, l'orchestre joue les premières mesures d'un hymne ancien, et bientôt un chœur de chanteurs s'élève, harmonieux et noble, dans la nuit :

Réjouissons-nous de la Faveur ! Que les chants retentissent dans les pavillons de jade et dans les chambres d'or ! Que les rayons de l'aurore illuminent à jamais le bonheur !

Nos regards sont éblouis d'avoir trop longtemps contemplé

(1) Poésies de l'Empereur Ming-Rwang-ti (*Trang she.* ts. I.)

le Soleil. La Majesté du Dragon s'élève jusqu'aux nuages. Les parfums du printemps voltigent dans le palais. La lune ronde verse de l'or.

La foule des flambeaux d'argent fait danser des milliers d'ombres. Partout, les rideaux de perles s'entr'ouvrent. La Voie Lactée brille doucement. La destinée donne au palais un éclat nouveau.

Le phénix et le *louann*, l'oiseau de la passion, sont venus parmi les arbres en fleurs. Des sons harmonieux planent sur les eaux. Dans la nuit inondée de lune, puisse chacun trouver un bonheur paisible dans la lumière ou dans l'ombre !

Les dernières harmonies s'éteignent... Le Fils du Ciel regarde profondément sa compagne. Il dit enfin :

— L'éclat des flambeaux a dissipé l'ombre. Je vois mieux maintenant les regards de tes yeux, et par eux le fond de ton cœur. J'ai confiance en ta loyauté et je veux t'associer à ma vie. Mais, dis-moi, qui es-tu ? quel a été ton passé ?

— Mon père était Historiographe de la province des Quatre-Vallées...

— Qu'il reçoive le titre posthume du deuxième rang, avec le grade de Maréchal !

— Son âme est là, murmure la jeune femme. Sa reconnaissance et la mienne sont sans limites.

— Mais toi ? Quel est le pays heureux qui t'a donné le jour. Est-il certain que tu ne viennes pas des Iles des Génies ?

— L'humble concubine, il y a déjà vingt-quatre printemps, ouvrit les yeux pour la première fois dans le village de Yünn-ling, le Tombeau-des-nuées, du gouvernement de la Paix-Universelle.

— Comment te trouves-tu dans le Palais ? As-tu été choisie par le gouverneur de la province ?

Après un silence, elle baisse la tête et dit avec effort :

— J'avais été choisie, il y a déjà neuf ans, pour le palais... pour le palais du prince Cheou...

— Le Prince Cheou ! Mon dix-huitième fils ? tu étais

l'épouse de mon fils ? L'audacieux ! Il mérite la mort.

Un frisson parcourt l'assistance devant le décret fatal. Mais déjà le Souverain poursuivait ses questions :

— Mais comment se fait-il que l'épouse de mon fils me soit présentée comme concubine ? Ce n'est pas lui seulement, mais encore le Maître du Palais, le Premier Ministre, et toi aussi, Kao Li-che, chef des gardiens du harem ! Vous devez tous mourir !

L'eunuque s'est agenouillé, martelant de sa tête les tapis épais :

— Je mérite la mort, certes. Mais que le Char-de-lumière daigne entendre mon exposé.

— Parle ! Et hâte-toi ! Les bourreaux attendent.

— Le Vénérable Prince Cheou avait reçu, il y a longtemps, une jeune concubine envoyée par le Gouverneur des Quatre-Vallées. Sa beauté l'ayant frappé, il avait songé aussitôt à la Majesté de son auguste Père et avait donné l'ordre de faire inscrire la Beauté sur les tablettes de jade où sont les noms des concubines impériales... Hier, il assistait à l'audience sacrée, et a cru reconnaître, dans la description du Seigneur notre Roi, le portrait de la jeune fille du Tombeau-des-nuées. Il est venu me voir pour me demander comment il se faisait qu'elle n'eût pas encore été présentée. Nous avons découvert alors que, par une erreur de l'ancien Chef des Gardiens, la jeune fille était demeurée sous la garde de l'épouse du prince.

— La négligence de mon fils est sans excuse. Qu'il regagne sans délai son fief et qu'il n'ose jamais se présenter de nouveau devant moi. Je veux bien aujourd'hui l'épargner. Quant à toi, je ne fais que suspendre le châtiment. A la première faute que tu commettras, le plus affreux supplice te sera réservé.

La jeune femme, toute tremblante, s'est agenouillée et répète :

— Le parfum de votre miséricorde descend au plus profond de mon cœur !

Mais le Maître, souriant, lui tend la main :

— Les fleurs des flambeaux s'agitent. La lune d'amour illumine le monde. Ecartons de nous les soucis et réjouissons-nous dans la nuit splendide. Et, pour qu'une heureuse influence marque cette journée, je veux dès aujourd'hui te conférer le rang de seconde impératrice. Que l'édit soit promulgué quand le jour paraîtra et que nul n'ose s'adresser à toi autrement que par ton titre de kwei-feï !

La jeune femme, encore agenouillée, se prosterne en murmurant des remercîments. Il la releva :

— Viens près de moi. Jurons-nous une union éternelle. Voici des épingles d'or. Prends-les pour fixer à jamais les nuages de notre bonheur sur la soie de notre oreiller. Voilà une boîte précieuse, toute incrustée de diamants. Qu'elle soit toujours emplie de parfums rares qui monteront vers toi comme les sentiments de mon cœur. Et que les pierres étincelantes te rappellent sans cesse les feux de mon amour !

Toute rosie de joie et d'orgueil, elle prend les objets que le Souverain lui tend :

— Je reçois à deux mains les doux joyaux, mais je redoute, hélas ! dans mon insuffisance, de décevoir la bonté du Ciel, pareille à la Rosée douce magique.

L'orchestre avait entonné déjà un hymne triomphal, pendant que le Souverain, prenant l'Impératrice par la main, descend les degrés de la terrasse, entre le double rang des porteurs de lampadaires, et se dirige lentement vers le pavillon choisi pour la nuit.

III

Assis loin des jardins, au confluent de la rivière, je ne veu plus m'en retourner.

Palais et pavillons brillent au loin comme du cristal de ro che. Ils éblouissent au point de sembler, par moments, n'êtr que des nuages diaprés.

Les fleurs de pêcher près de moi s'ouvrent délicatement ; les bourres des saules voltigent.
Mais, hélas ! les traîtres oiseaux jaunes, en ces temps, volent mêlés aux purs oiseaux blancs.
Depuis longtemps, je me suis éloigné des hommes qui ne peuvent me comprendre.
Lassé même de la Cour, me voici vraiment séparé du siècle.
Mon idéal de courtisan est maintenant aussi loin de moi que l'île fabuleuse de Tsrang Tcheou.
Mais, lorsque j'ai tout quitté, mon âge était avancé déjà.
Mes regrets sont incessants de n'avoir pas dépouillé plus tôt mes robes de cérémonie.

TOU FOU.
(*Trang she Ro-tsie* ; *Ts.* 9 ; p. 10.)

Vers ce temps-là, s'ouvrirent à la capitale les examens qui, une fois tous les trois ans, permettaient à quelques rares talents d'obtenir le plus haut grade littéraire, celui « d'élu » *tsiu-jenn.* Les candidats étaient nombreux ; car chacun savait que l'Auguste Souverain ne voulait pas admettre d'illettrés à la Cour. Pour lui, l'élévation des sentiments et la noblesse pure des pensées, exprimées au moyen d'un langage parfait, étaient les qualités primordiales d'un haut dignitaire. Comment, disait-il, l'Empire pourra-t-il perfectionner ses connaissances et rectifier son cœur, si l'exemple ne lui vient pas de haut ?

Mais bien des étudiants, remplaçant l'intelligence par la ruse, n'hésitaient pas à se présenter, comptant, pour être choisis, sur l'influence favorable de lourds cadeaux habilement présentés aux juges de l'important tournoi.

D'autres, au contraire, se reposaient entièrement sur leur talent. Parmi ceux-là, chacun remarquait un certain Li Po. Il avait un visage pétri de vivacité, une ossature élégante, un aspect si charmant qu'il semblait voltiger au-dessus de ses compagnons. On le disait fils d'un Génie, car sa mère l'avait conçu par l'influence de la planète Trai-po, d'où son prénom de Po ou Trai-po. Animé, comme les étoiles, d'un incessant besoin de voya-

ger, il avait, malgré sa jeunesse, parcouru tout l'Empire ; visitant à l'Est le pays de la Fraîcheur-de-l'aurore, en Corée ; allant à l'Ouest jusqu'aux rivages de l'Immense Mer occidentale, alors ravagés par les Pasteurs-du-désert, qui venaient de conquérir la Perse et l'ancien Empire de Constantinople.

Confiant dans son mérite, Li Po négligea donc de faire parvenir aux examinateurs des offrandes secrètes, et se présenta, quand le jour fut venu, avec l'assurance de sa victoire prochaine.

Les gardiens s'assurèrent qu'il n'avait aucun volume des classiques dans les replis de ses larges robes. Il lui sembla voir que, de la manche d'un candidat, l'on retirait un lourd lingot d'argent, tout en y laissant encore quelques volumineux rouleaux. Mais que lui importaient les ruses misérables de ces ignorants ? Dès qu'il se trouva seul dans la cellule étroite qui lui était réservée, il lut avec attention le texte sur lequel devait porter sa composition. Puis, s'étant assuré que la pointe de son pinceau était souple, il s'assit, et d'une main rapide comme le vol de l'hirondelle, il traça des caractères parfaits. En un instant, il eut fini et, s'avançant le long de l'allée centrale jusqu'à la grande table rouge où siégeaient les juges, il déposa sa composition et se tint debout, attendant le verdict.

Le premier examinateur se nommait Yang Kwo-Tchong. Frère de la nouvelle Impératrice, la rosée de la faveur souveraine l'avait élevé en quelques jours au rang le plus haut. Il regarde le nom du candidat, cherche dans sa mémoire, et ne peut se rappeler aucun cadeau, même minime, fait par l'audacieux jeune homme. Alors, sans même lire le texte, il efface quelques mots à droite, corrige une phrase à gauche, grommelant :

— Cet ignorant n'est bon qu'à broyer mon encre

Puis il passe la feuille à son voisin Kao Liche, le premier des Gardiens-du-palais, à qui la faveur de l'Im-

pératrice avait valu le titre de Maréchal. Celui-ci lit le nom. Aucun présent ne lui avait été offert. Alors, il fait à son tour cent corrections, disant tout haut :

— Il ne serait même pas digne de retirer mes bas ! Qu'on le chasse honteusement de cette enceinte !

Le troisième juge était le célèbre Rwo Tche-Tchang, qui, grâce à ses connaissances rares, était devenu l'un des « cèdres » de la Forêt-des-Pinceaux, cette assemblée glorieuse ouverte seulement aux plus illustres des lettrés. Il prend la composition de Li Po, et la parcourt des yeux, admirant sans réserve l'élégance et la hauteur des pensées, la grâce inimitable du coup de pinceau, et la gradation parfaite des idées depuis l'exorde jusqu'à la conclusion. Mais il ne peut susciter un scandale, et garde le silence, glissant dans sa manche le texte raturé, afin d'en faire goûter le charme à ses amis.

Cependant Li Po, chassé de l'enceinte des examens, pense étouffer de colère. Il tente de noyer sa fureur dans le vin, et promène son indignation dans tous les pavillons de liqueur de la capitale. Dans son ivresse, il perd toute prudence, et vocifère mille épigrammes sanglants sur ses ennemis. Les auditeurs rient à pleine gorge, d'autant plus que le peuple murmure déjà des exactions commises par le Ministre de la Droite et par le «Maréchal des poules », ainsi que l'on appelait Kao Li-che. En peu de temps, la célébrité du poète buveur devient immense.

Cependant, le jour et la nuit se succèdent comme la navette du tisserand. Le soleil, un matin, illumine la foule diaprée des ministres, dans la salle d'audience, réunis pour la réception d'ambassadeurs venus de l'Occident lointain. Les étrangers, coiffés de hauts bonnets de fourrure blanche, vêtus de longs manteaux brodés d'or, s'agenouillent, et, frappant le sol de leur front, présentent dans une étoffe lamée les lettres de leur Roi, pendant que les gens de leur suite déposent au pied du Trône les présents dont ils étaient chargés.

Cependant, ni autour du Grand Cérémoniaire, ni dans le groupe de la Forêt-des-Pinceaux, personne ne s'avance pour traduire les paroles des ambassadeurs, et pour donner lecture de la lettre du Roi. Le silence se prolonge. Les courtisans se regardent, atterrés. Le Fils du Ciel, enfin, ne peut contenir son mécontentement. Le grondement de tonnerre de sa voix de dragon fait trembler l'assistance :

— O vous, fonctionnaires de la Cour ! N'avez-vous pas honte de votre paresse ? Comment se fait-il qu'un état sur nos frontières puisse nous faire parvenir un message sans que personne, parmi vous, n'ait songé à convoquer un lettré connaissant la langue et les usages du pays ? Si, dans trois jours, personne n'a déchiffré cette lettre, tous les appointements seront suspendus. Dans six jours, tous les fonctionnaires seront révoqués. Dans neuf jours, tous les ministres seront mis à mort !

Les courtisans croient recevoir une nappe de glace sur les épaules, et retournent, consternés, vers leurs demeures, pendant que les ambassadeurs, surpris, sont reconduits vers leur résidence.

Comme le cortège traverse la place principale de la ville, Li Po, qui allait d'une taverne à un cabaret, les aperçoit et s'approche. Il reconnaît des habitants du pays de Bokhara, où il avait longtemps vécu. Egayé par l'ivresse, il leur adresse dans leur langue cent plaisanteries, leur demandant si, eux aussi, ils avaient été refusés aux examens par le savant Kao Li-che et le poète Yang. Les autres, ravis de pouvoir s'expliquer, lui répondent. Le Commandant des gardes d'escorte voit le fait, et, retournant au galop vers le palais, il demande une audience immédiate pour faire part de l'événement au Souverain joyeux.

Les Ministres, convoqués sur l'heure, tremblent en se rendant au Palais, et plus d'un fait ses derniers adieux à sa famille. Ils sont surpris de voir, dans la Salle, un jeune homme d'une rare beauté, mais qui n'avait évi-

demment aucun grade à la Cour, car son vêtement bleu pâle est sans ornement.

Quand les salutations sont terminées, le Dragon fit entendre sa voix :

— Aucun de mes dignitaires n'a su lire la missive du Roi de Bokhara. Un de mes sujets, cependant sans aucun grade littéraire, a pu s'entretenir avec les envoyés. Qu'on lui donne la missive royale afin que nous en ayons connaissance !

Prenant la pièce de soie, Li Po la déroule et la lit d'un coup d'œil. Mais au lieu de la traduire, il dit à haute voix :

— Le plus humble de vos sujets, le pauvre lettré que je suis, est en effet sans titre. Au dernier examen littéraire, il a été chassé honteusement de l'enceinte. Or, la cour est formée de savants d'une érudition profonde, car, chacun est d'accord là-dessus, les rangs et les positions ne sauraient être donnés qu'au seul mérite. Cependant, voici le Gouverneur-des-Trésors Yang Kwo-tchong ; il m'a déclaré bon tout au plus pour broyer son encre. Le Chef des Surveillants, lui, ne me croyait pas digne de lui retirer bas et souliers. Leurs situations et leurs paroles prouvent à n'en pas douter que leur savoir est supérieur au mien. Il ne serait pas convenable que, moi, inférieur en grade, je leur fusse supérieur en mérite.

Le Souverain ne peut s'empêcher de sourire. Il dit :

— Aux connaissances, en effet, doit correspondre le rang. La lecture de cette missive te donnera aussitôt le grade de Ministre, car je te ferai membre de la Forêt-des-Pinceaux.

Li, alors, traduit avec aisance la lettre royale :

Tongchada, Roi de Bokhara, dit : Votre sujet est comme l'herbe foulée par les pieds de Vos chevaux, Sage et Saint Empereur qui gouvernez le Monde de par le ciel ! De loin, je joins les mains ; je me prosterne ; je bénis Vos bienfaits, et je vous adore comme les dieux !

Depuis longtemps, ma dynastie est en paisible possession du pays de Bokhara. Par les armes, et d'autre manière encore, nous avons loyalement servi Votre Empire.

Mais voici que, ravagé chaque année par les Arabes, mon royaume a perdu la paix.

Je demande humblement que Vous daigniez me secourir dans cette détresse. Je prie qu'un édit émanant de Vous, ordonne aux Turgachs et aux Ouïgours de venir à mon aide. Avec l'appui de leur cavalerie, j'écraserai les Arabes.

Je vous demande humblement d'exaucer ma prière!

En attendant, je Vous envoie deux mulets de Perse, un tapis de Syrie, et trente livres de parfums. La Reine envoie deux tapis à l'Impératrice.

Si je Vous suis agréable, je Vous prie de m'envoyer une selle, un harnais, des armes, et, pour la Reine, des robes et des fards (1).

Ayant écouté attentivement, le Fils du Ciel demande aux ministres :

—Les armées de ces Arabes sont donc puissantes ? je me rappelle que, dans la première année de mon règne, ils m'avaient envoyé un tribut de chevaux et de bijoux. Ils avaient refusé de se prosterner, prétendant réserver cette salutation pour leurs divinités.

Et comme aucun dignitaire ne prend la parole, Li Po répond encore :

— Celui qui, autrefois, envoya cette ambassade, était *Tsiu-ti-pro*, Kotaïba-ben-Moslim, émir du Khalife Walid. Ce général osa guerroyer sur nos frontières et occuper le Bokhara et Samarkand. Si bien que les Tibétains, à leur tour, voyant notre faiblesse, osèrent nous attaquer sur les Monts-des-Oignons, que les gens du pays appellent Pamir. C'est alors, dans la quatrième année du Règne Sacré, que notre général Tchang Siao-Tsong, avec dix mille hommes de troupes locales, franchit le Pamir et descendit sur l'Afghanistan, épouvantant les Arabes, et laissant sur une stèle de pierre la louange de la puissance impériale.

(1) Texte authentique, extrait des *Tchai-fou yùan kwei* (recueil de textes et décrets).

Devant ce flot d'explications, le cœur du Sage Souverain éprouve une grande joie. Il dit :

— Tes connaissances et ton mérite sont exceptionnels. A compter de ce jour, je te proclame membre de la Forêt-des-Pinceaux, et tu résideras dans le Palais. Et maintenant, prépare, dès l'instant, notre réponse à ces Barbares afin que notre Majesté soit respectée jusqu'aux confins du monde.

Les Eunuques, avertis par les premières paroles du Maître, apportent au nouveau « cèdre » les insignes de son rang : robe de pourpre, ceinture d'or et bonnet de gaze, dont ils revêtent le poète triomphant. Puis ils disposent près du Trône une pierre de jade blanc venu du pays de Khotan, un pinceau fait de poils de lièvre dans un tube d'ivoire, un bâton d'encre parfumée, avec une feuille de papier rouge à fleurs d'or. Un coussin brodé de dessins aux mille nuances est apporté pour le dignitaire, qui s'assied, prêt à écrire.

A ce moment, il s'arrête, dépose le pinceau et s'agenouille, disant :

— O Char-de-Lumière ! Les souliers de votre humble sujet ne sont pas en rapport avec la splendeur de sa nouvelle robe. Et, si le Trône, au pied duquel je suis, veut bien pardonner mon audace, j'ajouterai qu'il m'est impossible de rédiger cette réponse si Yang Kwo-tchong ne broie pas l'encre de votre sujet, et si Kao Li-che ne lui retire pas ses souliers.

A cette audacieuse requête, un murmure d'étonnement et d'indignation court parmi les ministres. Ils s'attendent à voir mettre à mort l'insolent. Quelle n'est pas leur stupeur ! Le souverain, souriant, donne l'ordre étrange qui lui était demandé. Les deux ministres ne peuvent désobéir. Tout en maudissant Li Po dans leur cœur, ils s'approchent de lui. L'un broie son encre ; l'autre le chausse. Nombre de courtisans, à cette vue, éprouvent l'une des plus grandes joies de leur vie.

Quant au nouveau dignitaire, triomphant, il trace rapidement des caractères impeccables, identiques à ceux des Barbares, et d'une voix sonore, en donne la traduction. Le Souverain, ravi, imprime son grand sceau sur la missive, et la remet aux ambassadeurs.

IV

O Tchrang-ngann ! Le clair soleil t'illumine dans le printemps
léger !
La vaporeuse verdure des saules se balance dans le vent.
Devant le palais, un parfum suave monte des fleurs rosissantes ;
Et leur arôme flottant déverse une molle lascivété à l'intérieur
des tapisseries brodées.
A l'intérieur des tapisseries brodées, il semblerait qu'il est passé,
L'Impératrice Fei-yean dansant de tout son corps léger,
Maîtresse du Palais de Pourpre, Harmonie de tous les siècles !

Puisse notre Seigneur Sacré, pendant trente-six mille jours,
D'année en année, de saison en saison, goûter un bonheur
sans fin !

LI PO.
(*Trang she*, ts. 6, p. 33.)

Aussitôt l'audience terminée, quand les courtisans se sont dispersés, le Fils du Ciel descend les degrés de son Trône, et, renvoyant ses gardes, suit les dalles de l'allée jusqu'aux bords du lac. Une balustrade basse aux rinceaux de marbre en longe les eaux moirées, bordées comme d'une frange par les larges feuilles ondulantes et les lourdes têtes d'or des nénuphars, mélangés au rouge des lotus.

Par-dessus le sentier, les grands saules laissent pendre leurs rameaux pleureurs jusque sur l'eau. Des camélias sont couverts de fleurs en touffes. Çà et là, des avenues d'arbres fruitiers ouvrent leurs perspectives roses ou neigeuses.

Le promeneur, avançant lentement, arrive devant un pavillon dont les boiseries et les charpentes sont peintes de couleurs éclatantes. La toiture débordante

ombrage une terrasse délimitée par les colonnes de cinabre soutenant le faîtage. Entre les balustrades de la terrasse et l'eau, un massif de pivoines géantes pourpres, rouges, roses et blanches, étale ses fleurs uniques.

Le Souverain s'arrête, se réjouissant en son cœur de la vision claire, délicate et paisible. Mais un cacatoès rose et bleu, perché près de l'entrée, l'avait aperçu et crie : « Il est venu ! Il est venu ! » Aussitôt, la porte s'ouvre. Une suivante apparaît et proclame, selon l'usage : « Le Seigneur notre roi est arrivé ! »

Il est déjà sur les degrés menant à la terrasse, et franchit le seuil du pavillon. La suivante, souriant dans l'ombre douce, lui dit à voix basse :

— Elle dort, lassée par le printemps. Elle était devant son miroir, ayant à peine la force de mettre ses fards. Un loriot a préludé sous la fenêtre. Elle s'est arrêtée pour écouter le gazouillement enchanteur, et le sommeil l'a surprise.

— Ne l'éveille pas !

Il soulève délicatement le rideau de la chambre, et respire longuement le parfum qui s'en exhale. Elle est là, les cheveux en désordre, la joue reposant sur son bras dont la forme et la fraîcheur sont également grisantes. Ses longs cils noirs tranchent sur le rose de ses joues. Une innocence enfantine détend ses traits.

Il emplit ses yeux de la vision, mais le feu de ses regards brûle la pudeur de la dormeuse qui s'éveille soudain. Avant même de s'être retournée, elle s'écrie :

— Qui ose ainsi épier mon corps endormi ?

Dans le miroir, alors, elle reconnaît le visiteur et se lève d'un mouvement vif et gracieux :

— O dix mille années ! Votre esclave est sans excuses...

Mais il s'écrie avec ferveur :

— O visage d'aurore que le fard n'a pas encore dissimulé ! Lèvres de cinabre à peine entr'ouvertes ! Reflets bleutés dans tes cheveux dénoués !

Et s'avançant, il l'enlace de ses bras.

— O dix mille années ! répète-t-elle avec une confusion à demi feinte.

— O ma douce vision printanière ! Pourquoi dormir ainsi sous le soleil de midi ?

— Brisée par la rosée de vos faveurs, je me suis sentie comme une fleur trop faible pour supporter le poids de ses pétales. Dans mon assoupissement, j'ai manqué aux rites et n'ai pu faire accueil au Char-de-Sagesse.

— Je t'ai surprise : pardonne-moi, et viens te reposer près de la balustrade, dans la brise légère qui nous apportera la fraîcheur des eaux.

Les suivantes, appelées, achèvent rapidement la toilette de l'Impératrice, nouant ses cheveux en tête de cigale avec deux masses rondes devant le chignon élevé. Elles lui passent robes sur robes de tissus impalpables, blancs comme neige et flottant en ondes gracieuses au moindre mouvement.

Les amants, enfin, sortent de la pièce et s'étendent à demi sur des coussins aux fraîches couleurs. Ils restent longtemps silencieux, goûtant le charme incomparable de l'heure.

Tout à coup, le Souverain se redresse, jetant un appel. Kao Li-che se présente.

— Je veux garder à jamais le souvenir de cette journée rare. Fais venir Rann Rwei, dont l'habile pinceau saura fixer sur la soie les formes et les couleurs. Et appelle sans retard Li Po, notre nouveau Cèdre de la Forêt-des-Pinceaux, afin qu'il nous compose un poème immortel.

— J'obéis au décret ! répond le Chef des Gardiens-secrets en s'inclinant.

Un instant après, l'orchestre des musiciens, averti, se place près de la terrasse, tandis que le chef des chanteurs, Li Kwei-niènn, va lui-même à la recherche du poète. Au palais des Clochettes d'or, où vivaient les illustres élus, il apprend que Li Po s'était dirigé vers la ville, pro-

bablement vers sa taverne favorite. Le musicien prévient en hâte l'officier des gardes qui lui donne un cheval et une escorte. Il arrive au galop sur la Place du Marché et, sautant de sa monture, pénètre dans la salle. Le poète est là en effet, clamant des poésies confuses devant une branche de pêcher en fleurs qui s'élevait d'un vase de cuivre poli.

— Le Seigneur Notre Roi vous mande au Pavillon-de-l'Engloutissement-dans-les-parfums, dit Li Kwei-niènn.

Tous les buveurs, en entendant ces mots, se lèvent en signe de respect. Mais Li Po pouvait à peine ouvrir ses yeux appesantis. Le messager, sans attendre plus longtemps, appelle ses hommes. Ceux-ci saisissent le poète et le mettent à cheval, le soutenant à droite et à gauche. Ils partent ainsi. Quand ils arrivent au palais, Li Po, endormi, ronflait. Ils le portent jusqu'au pavillon au bord du lac, et le déposent sur la terrasse.

Le Fils du Ciel, en voyant la figure rouge et bouffie de sommeil du nouveau dignitaire, se met à rire. L'Impératrice, compatissante, s'approche et dit :

— Un bouillon de poisson assaisonné est, paraît-il, excellent pour dissiper les nuages de l'ivresse.

Une suivante courut. En un instant, un bol fumant est apporté sur un plateau d'or, cependant que l'on jetait de l'eau froide sur la figure du dormeur. Celui-ci, s'éveillant à demi, se redresse. Il voit le Souverain, et parvient à s'agenouiller. Mais le Maître du Monde, ayant goûté le bouillon, le remue de son bâtonnet d'ivoire et le tend au poète. Celui-ci balbutie :

— Votre humble sujet mérite mille morts...

Ne pouvant s'excuser, il prend le bol et le vide. A ce moment, il voit l'Impératrice debout près de la balustrade et respirant le parfum d'une grande pivoine rose, pendant que la brise gonfle et fait onduler ses robes blanches. Une extase d'admiration illumine son visage, et comme les musiciennes jouaient le prélude d'un air ancien, il

balance la tête au rythme, un instant; puis, d'une voix que l'ivresse n'avait pas assourdie, il chante :

O Nuages, vous faites penser à ses robes ! O Fleurs, vous évoquez son visage !
Et toi, brise amoureuse du printemps qui égrène sur la balustrade la rosée dont les floraisons s'alourdissent,
Ne l'as-tu pas aperçue déjà sur le sommet du mont Tsunn-yu, où demeure la déesse de beauté ?
Ne l'as-tu pas rencontrée auprès de la Terrasse-de-Jaspe, séjour des Fées, au moment où la lune qui donne l'amour descendait les marches de son Trône pour l'accueillir ?

O branche unique, lourde de lasciveté, dont le parfum s'exhale plus doux sous la rosée.
Par toi, nos entrailles, déjà déchirées par l'admiration sont anéanties par les nuages et la pluie de l'amour.
Faut-il demander à qui, même dans le Palais des Rann, elle peut être comparée ?
N'est-elle pas l'émouvante Feï-yènn revenue dans un corps nouveau ?

O Vous qui bouleversez l'Empire ! Et vous, Fleurs illustres ! Vous êtes également enchanteresses !
Grâce à vous, toujours, le Seigneur notre Roi garde sur son visage le sourire du bonheur.
C'est vous qui donnez l'essor au zéphyr amoureux du printemps, ô émotion sans limite !
En vous appuyant languissamment sur la balustrade, à l'ombre du Pavillon de l'Engloutissement-dans-les-parfums !

Il se tait, et l'orchestre achève ses derniers accords, alors le Souverain, que l'admiration avait rendu silencieux, s'écrie, enthousiasmé :

— O talent céleste ! Un Immortel est descendu dans mon palais... Je veux entendre encore cette harmonie incomparable.

Il se fait donner une flûte de jade, et fait un signe, préludant aussitôt avec des sons si doux que les oiseaux, jaloux, s'arrêtent de chanter. Le poète récite de nouveau les trois stances, pendant que la favorite, rosie de plaisir

et d'orgueil, joue avec la pivoine géante moins fraîche que son visage.

V

Les eaux de la rivière Rwaï s'étendent, sans limites, et bouillonnent en hautes vagues.
Ainsi une énergie débordante, qui ne s'épuise pas bouillonne en bravoure et en succès.
Sachant que le Seigneur a déjà porté sans faiblir le poids des hautes fonctions,
Aujourd'hui, sa précieuse épée lui sera rendue.

LI PO.
(*Trang she* ; ts. 6 ; p. 48.)

Non loin de la Porte de la Paix-proclamée, dans la partie orientale de la cité de Tchrang-ngann, s'élevait le palais des Cinq-Chênes, résidence du Ministre de la Droite, le premier des hommes sur la terre après le Fils du Ciel.

Une foule de hauts dignitaires attendait dans la salle d'audience, et causait à voix basse.

Dans une pièce latérale, dont les boiseries sculptées étaient laquées de vert pâle avivé d'or, le prince était assis. Ses traits raffinés rappelaient ceux de sa sœur, la Seconde Impératrice. Mais une expression de ruse et de cupidité déshonorait sa beauté. Près de lui se tenait son secrétaire, Tchang Siènn, qu'il interroge :

— Qui est donc ce Ngann Lou-chann ? Ses cadeaux semblent importants : son affaire est donc bien grave ?

— C'est un officier de nos armées sur les frontières du Nord. Sa mère était une Barbare, des Rou Orientaux de Mandchourie. Quant au père, il est inconnu. L'Enfant était déjà grand quand la tribu fut écrasée par notre général, mon cousin Tchang Kwei, qui adopta, on ne sait pourquoi, ce petit sauvage. Ngann Lou-chann s'est d'ailleurs distingué à plusieurs reprises depuis le début de la guerre. Pourtant, en dernier lieu, il commandait un

détachement qui a été complètement défait par l'ennemi. Son imprévoyance, selon la loi, aurait dû être punie d'une mort immédiate. Mais notre général pouvait difficilement condamner son fils adoptif. Il l'a donc remis à votre justice, accompagné de quelques présents.

— Avons-nous encore des affaires importantes ?

— Aucune autre aujourd'hui.

— Dans ce cas, je jugerai ce Ngann en premier.

Et le Ministre, se levant, passe majestueusement dans la salle, où les dignitaires se placent aussitôt sur deux rangs. Il avance lentement, saluant à droite, souriant à gauche, adressant un compliment ici, une question là, et semant sur son passage l'envie et la haine, rarement l'amour et la reconnaissance.

Il dépasse enfin la double ligne des courtisans, et monte sur une estrade surélevée de deux marches, s'asseyant derrière une table tendue de soie rouge. Le secrétaire, qui le suivait, appelle à haute voix :

— Faites comparaître Ngann Lou-chann !

Alors, apparaît un gros homme en vêtements ajustés, si gras que son ventre pend au delà de ses genoux et que ses deux joues semblent des sacs bien gonflés. Son casque trop petit est placé tout en arrière de sa tête. Ses petits yeux perçants sont à demi clos par la graisse. Il essaye en vain de donner à sa physionomie joyeuse une expression de repentir, et n'obtient qu'une grimace comique.

Le Ministre et les assistants le voient : aussitôt un éclat de rire unanime retentit dans la salle. Cependant il s'agenouille péniblement, soulevant son ventre à deux mains, afin de ne pas en être gêné, et dit :

— Le coupable, Ngann Lou-chann, frappe la terre avec son front.

Il essaye en effet de se prosterner, mais son ventre l'en empêche. Il se redresse enfin, la figure empourprée,

suffoquant. Les rires redoublent, et le Ministre dit avec indulgence :

— Relevez-vous.

— Mon crime mérite la mort ! répète le gros homme.

— Expliquez votre faute.

— J'avais été envoyé avec mon détachement pour épier une horde importante des Barbares Tsri-tann. Ceux-ci, revenant la nuit en arrière pour attaquer par surprise notre armée, se heurtèrent contre nous. Au lieu de fuir devant leur nombre, je donnai l'ordre de combattre afin de les retenir et de sauver notre camp. Dans le hasard de ce combat nocturne, je n'ai reçu que de légères blessures, alors qu'aucun de mes hommes ne restait vivant. Cependant les Barbares, craignant l'arrivée de renforts, s'enfuirent enfin vers le nord, et, au petit jour, je me trouvai seul à rejoindre notre armée. Que votre Miséricorde daigne considérer les circonstances de ma faute. Je me suis laissé surprendre, il est vrai. mais j'ai sauvé notre camp d'un désastre.

— La loi est formelle : un officier dont le détachement est surpris est un incapable : il doit mourir.

Le gros homme, à ces mots, ne peut s'empêcher d'éclater en sanglots. De nouveau, les rires retentissent.

Le Ministre le regarde, et soudain une idée lui vient : Ce bouffon n'amuserait-il pas l'Empereur ?

— Que sais-tu faire ? Tes services futurs pourraient peut-être racheter ta faute ?

— Le coupable connaît quatre langues et quatre écritures des Barbares du Nord.

— Dans ce cas, je solliciterai du Char-de-Miséricorde le pardon de ta faute, et ta nomination à la capitale comme traducteur.

L'officier, la figure distendue par la joie, se précipite de nouveau à genoux, et crie, selon la mode des Barbares :

— Je suis le chien du Grand Ministre ! Je suis son cheval !

Mais déjà Yang Kwo-tchong faisait signe qu'on l'emmenât et jugeait une autre affaire.

Le lendemain, il se fit suivre de Ngann Lou-chann en allant à l'audience du palais, et le présenta lui-même au Souverain. Celui-ci ayant souri, les rires éclatèrent. Le gros homme paraissait tout fier et joyeux de l'effet qu'il produisait.

Le Fils du Ciel ayant écouté le rapport du Ministre, approuve d'un signe de tête la nomination de Lou-chann. Puis, montrant du doigt la panse du nouveau Traducteur, il dit :

— Que de choses il doit y avoir dans ce ventre pour qu'il soit si gros !

Quand la gaieté est apaisée, le Barbare, d'un air ingénu, répond :

— Il est encore trop petit pour mon cœur loyal, empli par l'image du Seigneur-des-dix-mille années !

Le Fils du Ciel, ravi de cette phrase, se tourne vers son ministre et lui dit :

— La seconde Impératrice le recevra en audience. Je suis sûr qu'elle voudra le connaître.

Yang Kwo-Tchang, cependant, disait tout bas à Lou-chann de saluer le Prince Impérial qui se tenait debout près du Trône. Le Barbare répond à voix haute :

— Et pourquoi le saluerai-je ?

L'incident avait été remarqué. Il y eut un silence anxieux devant l'insolence du Traducteur. Mais le Souverain, riant, lui dit :

— C'est celui qui vous gouvernera quand, après mille automnes et dix mille années, je ne serai plus là.

— Dans mon esprit fidèle, prononce le Barbare d'un air pénétré, je ne puis pas admettre qu'un autre que Vous règne un jour sur le Monde (1).

Il y eut encore des rires, mais bien des courtisans, amusés par l'apparente innocence du gros homme, se deman-

(1) Paroles historiques.

dent s'ils n'auraient pas un jour à compter avec sa ruse profonde.

Cependant, l'audience avait pris fin et les assistants s'étaient dispersés. Le Fils du Ciel, suivi de Yang Kwo-Tchong et de Ngann, monte dans un char laqué de vives couleurs et s'achemine lentement vers le Palais de la Gloire et de la Prospérité, où l'Impératrice, debout au pied des marches, le reçoit.

Elle avait commencé les formules rituelles de salutations ; mais, au milieu d'une phrase, elle aperçoit le Barbare, et se met à rire si fort qu'elle en devient toute rose. Le Souverain, ravi de sa gaieté, la regarde en souriant.

Lou-chann, aussitôt, veut se jeter à genoux ; mais dans sa hâte, il oublie son ventre, et, perdant l'équilibre, roule sur le côté. Les assistants pensent étouffer de joie. L'impassible Kao Li-che, lui-même, rit aux larmes, tout en l'aidant à se relever. Ngann, cependant, balbutie le salut des nomades aux femmes :

— Vous êtes ma mère et je suce votre lait !

La phrase était bien connue à la capitale et faisait toujours rire. La seconde Impératrice, plaisantant, répondit :

— Pour un poupon qui a vingt ans de plus que moi, tu es vraiment bien venu, avec ton gros ventre !

De ce jour-là, Ngann Lou-chann ne fut plus connu à la Cour que sous le nom de « Poupon-de-l'Impératrice ». Le Fils du Ciel se prêtant à ce jeu, Ngann fut souvent invité aux repas intimes du couple impérial. Il fut bientôt traité aussi familièrement qu'un enfant. Avec une adresse naïve, et au grand scandale de la Cour, il saluait toujours Bracelet-de-Jade la première, selon les rites du désert, où la mère est chef de la famille.

VI

La pure haleine du vent d'est a caressé les paravents.
Sur les eaux, sur les arbres, partout éclate la splendeur du printemps.
Un soleil blanc illumine les herbes vertes,
Les fleurs tombées qui se dispersent et s'envolent,
Et le nuage solitaire qui s'attarde sur la montagne déserte.

Maintenant les oiseaux sont perchés pour la nuit.
Heureux sont-ils ! Ils ont chacun leur compagnon.
Mais moi, je vis seul et sans personne à qui me confier.
Alors, devant les sombres rochers, sur lesquels donne la lune,
Je prolongerai mon ivresse afin de mieux chanter la douceur des parfums de la saison.

LI PO.
(*Trang she Ro tsie* ; ts. 1, p. 5.)

Par un glorieux matin de ce printemps finissant, le palais célébrait la Fête du Troisième jour de la Troisième lune. L'Impératrice dans ses gracieuses robes blanches, avec des fleurs dans la coiffure et la ceinture, attendait, debout sur la terrasse, que le Fils du Ciel vînt dans son char pour la mener au Jardin du Ruisseau-des-mélodies.

Le cacatoès rouge et bleu, sur son perchoir près des degrés de marbre, lui faisait mille grâces, baissant à plusieurs reprises la tête et roucoulant comme une colombe amoureuse. La beauté, souriant à l'oiseau, répétait doucement des invocations bouddhiques :

— Nan-wou A-mi-tro Fo !

Et le cacatoès, de sa voix hésitante et rauque, essayait de reproduire les doux accents de sa maîtresse.

Une jeune suivante sort de la maison, disant :

— O Précieuse Impératrice ! Vos sœurs, les princesses de Tsrinn, de Kwo et de Rann, sont dans leurs chars devant le palais et demandent si elles doivent partir.

— Dis-leur de ne pas attendre, Eternel-renouveau. Nous les rejoindrons... Arrête ! Sais-tu si la cinquième

Impératrice Meï Feï doit accompagner le cortège dans les jardins ?

— Comment ? Notre Mère ne sait pas ? Le Char-de-lumière l'a délaissée... depuis... depuis que notre Mère est Impératrice. Pour la consoler, il lui a envoyé un boisseau de perles. Mais elle les a refusées, par un poème que sa suivante m'a redit.

— Ah ? tu pourrais me le chanter ?

— Certes ! le titre était : « Remerciements pour un envoi de perles. »

Et elle continue d'une voix pure :

Mes deux sourcils, maintenant, sont épais comme des feuilles de canneliers. Depuis si longtemps je ne les ai redessinés !
Sans souci de mon apparence, je ne retiens plus les larmes qui ternissent la pourpre de mes vêtements.
Et je demeure tout le jour auprès de mon portail, cheveux dénoués, visage sans fard.
Comment des perles suffiraient-elles pour adoucir la solitude amère de mes nuits (1) ?

— Hélas ! soupire Bracelet-de-Jade après un silence. A mon tour, je serai délaissée. La lumière du printemps sera terne pour moi, et les fleurs n'auront plus de parfum.

Mais elle n'a pas le temps de s'attrister davantage, car le char tendu de brocart d'or arrive, entouré des guerriers d'escorte aux cuirasses de soie ornées de clous d'or et d'argent, le carquois derrière l'épaule avec la lourde épée au côté. Quatre hommes munis d'un fouet à court manche d'or, à longue et lourde lanière de cuir, précèdent le cortège afin d'écarter la foule en dehors des portes du palais.

Le char s'arrête ; le rideau se soulève, et le Fils du Ciel penche hors de l'ouverture son visage souriant. Kao Li-she avait déjà disposé un escabeau, aidant l'Impératrice à monter et à s'asseoir, jambes croisées, sur les coussins. Le signal est donné ; le cortège traverse rapidement les jardins.

(1) Poésies de la cinquième Impératrice Méï Feï. — (*Trang she*, ts. I, p.20.)

Le Portique principal du Palais s'ouvrait au sud, près de la ville, et déjà, sur les murailles grises de la capitale, entre les créneaux, d'innombrables promeneurs étaient groupés, emplissant le ciel de leurs acclamations. La poussière s'élevait sous les pas des chevaux, et l'on aurait dit que chars et cavaliers passaient sur des nuages.

Les passants admiraient les riches costumes des courtisans. Ils riaient après le passage de Ngann Lou-chann, récemment promu au titre de prince. Mais ils murmuraient en voyant le luxe de Yang Kwo-tchong dont les exactions grandissaient avec le pouvoir.

Quand le dernier cavalier est passé, deux femmes du peuple et un jeune garçon, cachés dans le fossé, remontent sur la route, disant :

— Aurons-nous la chance de trouver quelque chose ?

Une des femmes reprend :

— J'ai entendu dire que l'Auguste Souverain aime sa *niang-niang* à l'égal d'un bijou. J'aurais bien voulu voir son visage...

— Elle n'est peut-être pas aussi belle que moi, dit l'autre femme en riant.

Le jeune garçon regarde avec affectation le visage de celle qui vient de parler. Elle demande :

— Pourquoi me fixes-tu ainsi ?

— Je détaille les joyaux du visage de Ma grande Sœur.

— Quels joyaux ?

— Tes prunelles, ces œils-de-chat; les rides de ton front, pareilles aux veines de l'agate; tes dents de cire jaune et tes lèvres... qui ne sont pas de corail !

Elle le frappe de son éventail, à demi-fâchée, disant :

— Méchante bouche huileuse, je vais t'énumérer aussi tes joyaux...

Mais s'interrompant, elle se baisse vivement, ramassant un petit objet.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ? demandèrent les autres.

— Une agrafe d'or.

Un galop de cheval les fait se jeter dans le fossé. Un cavalier passe, éperonnant sa monture.

Aux portes du jardin, le cortège s'était dispersé. Les courtisans, abandonnant rênes et fouets aux écuyers de la suite, erraient sans ordre dans les allées bordées d'arbres en fleurs. Le souffle troublant du printemps les grisait. Ils goûtaient avec délices les arômes des floraisons nouvelles, et la première fraîcheur des saules comme enveloppés d'une vapeur d'or vert.

Li Po, le visage enflammé de vin, tenait mille propos joyeux, et son ami le Censeur Tou Fou lui donnait la réplique sans faiblir.

Au milieu de l'immense parc, le Ruisseau-des-Mélodies serpente, clair, entre des bancs de sable blanc. Sur une rive, des bosquets de bambou abritaient un tapis de mousse. De l'autre côté, des bruyères violettes couvraient le sol sous des sapins bleutés. L'eau s'écoulant paresseusement vers le nord rencontrait bientôt la rivière Wei sur laquelle, entre les arbres du jardin, l'on voyait passer lentement les jonques aux voiles étroites et hautes. En un point, le ruisseau avait été détourné pour alimenter un long étang planté de nélumbos, de lotus et de nénuphars. A l'une des extrémités, une tour mirait dans l'eau calme ses sept étages de briques vernissées, à l'entrée d'un groupe de bâtiments couverts de tuiles jaunes. C'était là, dans ce monastère de la Faveur-compatissante, Tsre-Ngenn, que, cent ans auparavant, le célèbre pèlerin Suann-Tsang, revenant de l'Inde, avait expliqué chaque jour un chapitre des Livres Saints rapportés par lui du pays où le dieu Fo avait prêché la religion.

Cependant, les heureux promeneurs suivaient le caprice imprévu des allées. Dans un endroit, au bord d'une étroite prairie, une chaumière achevait de s'écrouler, laissée là par un artifice des jardiniers. Sous le toit percé de toutes parts, une table poussiéreuse portait encore quelques coupes de poterie. Le Souverain s'arrêta, entouré

de Bracelet-de-Jade et des trois gracieuses princesses, pour admirer le charmant spectacle. Alors Tou Fou s'avance, et balançant la main, il déclame :

Au bord de l'allée moussue qui descend jusqu'aux bambous du fleuve,
La chaumière s'effondre parmi les fleurs de la prairie.
Voici bien des saisons qu'Il n'était revenu.
Il arrive, et soudain s'épanouissent toutes les fleurs du printemps.

Appuyé sur une tige brisée, il contemple les roches solitaires,
Et la coupe renversée, où ne reste qu'un peu de sable...
Des mouettes lointaines voguent sur l'eau transparente.
Les hirondelles légères volent obliquement sous la poussée du vent.

Les chemins de ce monde ne sont pas sans obstacles,
Notre existence aussi aura son terme.
C'est pourquoi, dès que notre corps s'éveille, grisons-le de liqueurs,
Afin qu'il fasse sa demeure éternelle de l'enthousiasme le plus élevé (1).

Le Fils du Ciel ayant exprimé son approbation, tous les courtisans s'exclament :

— Délicieux ! Admirable !... « Il arrive et soudain s'épanouissent toutes les fleurs du printemps »... quel habile compliment !

— L'Hirondelle légère, c'est l'incomparable Fei-yènn. « L'Hirondelle qui vole », la divine Impératrice d'autrefois, qui s'incline sous la brise de l'amour impérial. Quelle délicate allusion !

Les promeneurs enthousiasmés avancent, suivant la rive du lac, jouissant de la brise attiédie, du miroitement sur les eaux azurées, de la grâce des saules inclinés vers le miroir qui les renverse.

Ils arrivent ainsi à l'entrée du monastère, et franchissant le seuil désert, se dirigent vers la cour occidentale, d'où s'élève le *fo-trou* à la septuple toiture. Pénétrant

(1) Poésies de Tou Fou. — (*Trang she* ; ts. 12, p. 7.)

dans la tour, ils montent le sombre escalier, éblouis à chaque étage par le paysage inondé de lumière, qui se déroule sous les balcons en saillie.

Ils atteignent enfin la grande salle du sommet. Un festin se trouve déjà préparé sur les tables laquées, et l'orchestre des musiciennes chatoie dans la fraîcheur et la vivacité de ses parures.

De larges baies s'ouvrent tout autour sur la vision sans limites. A l'ouest et au sud, les hauts sommets du Tchrong-nann, encore couverts de forêts séculaires. A l'est, la capitale, la Cité des Génies, avec ses tours et ses toitures brillantes, les palais au bord de l'eau; la rivière Wei avec ses grandes jonques; puis dans le lointain les pics du Rwa chann. Au nord, ondule l'étendue sans fin de la plaine dorée.

Chacun prend place, et le festin commence, mets et liqueurs circulant librement. Le Souverain, souriant tout à coup, s'écrie :

— O Vous, mes poètes ! votre âme, toute occupée des plaisirs de la chair, a sans doute oublié la splendeur du spectacle qui nous entoure. Je veux vous faire honte, et c'est moi qui, aujourd'hui, élèverai le premier la cadence des vers en offrande aux esprits.

Chacun se récrie, mais le Fils du Ciel lève déjà sa main pâle, et l'on se tait, écoutant le rythme de l'orchestre. Alors il chante :

Ce paysage si calme est bien celui de la troisième lune..
Du haut de la tour, mes yeux se tournent de tous côtés,
Et mes regards atteignent jusqu'aux régions situées à des milliers de lis...
O Montagnes et vallées, vous luttez de splendeur !

Du Rwa chann l'on voit les pics redoublés,
Tandis que le Tchrong-nann se divise en sommets qui s'étagent.
Les ruelles des faubourgs semblent une soie rayée.
Que d'inégalités ! Que de formes étranges !

Une atmosphère admirable emplit toute la vallée,

Et passe lentement dans le pavillon tendu de soie.
Près de nous, les aigles, un à un, lancent leurs cris stridents.
Pendant qu'en bas, sur les arbres roses, les oiseaux se posent par couples.

Sur le lac Traï-yé, descendent les hérons roux.
Dans l'eau du Kroun-ming, brillent les buffles que l'on y a traînés.
Le peuple de Rann doit, sans nul doute, couler des jours prospères ;
Voyez la foule quittant boutiques et maisons pour goûter la joie du printemps.

Les sources qui s'écoulent scintillent dans la Claire Lumière.
Le palais de Wou-tso brille, à côté de Wei-yang.
Autour des chaumières, les sentiers tournent et se croisent comme la trame et la chaîne d'un tissu.
Les pavillons légers, et les terrasses contournées s'élèvent de toutes parts.

Mais quand je me rappelle combien l'action fatigue et le repos délasse,
Je ne puis trouver de mot pour exprimer ma compassion,
En voyant, à côté des palais aux colonnes puissantes,
La pauvreté extrême des chaumières de mon peuple.

Bientôt, je vois, sombres dans la lumière, les corbeaux s'envoler vers les montagnes profondes.
Pendant que, dans le soir qui monte, les oiseaux gazouillent en s'enfonçant au cœur de la haute futaie.

Au couchant léger, je me grise de tant de beauté,
Et je songe que les habitants de l'Empire du milieu possèdent là un bonheur que des centaines de pièces d'or ne pourraient leur donner (1).

Les acclamations des auditeurs se prolongent au point d'épouvanter les oiseaux. Chacun veut exprimer son admiration pour l'élévation des pensées et le charme du style.

— Après un tel chef-d'œuvre, dit-on, nul n'aura l'audace de prendre la parole.

Mais l'un des Ministres, Tchrenn Tsrann, avait su que

(1) Poésies de l'Empereur Ming Rwang-ti. — (*Trang she* ; ts. I ; p. 9.)

le banquet devait avoir lieu sur la tour ; il avait préparé longuement un poème qui devait soi-disant être improvisé. Il voit l'occasion pour lui de briller, et comme tous les poètes se refusent à concourir, il dit d'un ton modeste :

— Je comprends que nos amis craignent la comparaison avec une telle perfection. Mais, pour moi, je suis sans illusions sur mes œuvres, et n'ai pas la crainte de ternir l'impression sublime que nous venons de recevoir. Pour obéir à l'ordre suprême, je vais donner libre cours à mon humble inspiration et je vous permets de rire ouvertement de mes fautes.

Faisant alors un signe à l'orchestre, il récite sur le rythme donné :

O Tour altière, tu sembles jaillir des flots mouvants !
Et comme un pic solitaire, tu t'élèves jusqu'à la Voûte du Ciel !
Approcher du sommet, c'est sortir du siècle,
Car la terrasse en saillie surplombe le vide infini,
Et de sa hauteur abrupte, elle domine le pays des génies.
Sa splendeur n'est-elle pas d'ailleurs l'œuvre d'une âme glorieuse !

De ses quatre angles, elle arrête le blanc soleil
Et son septième étage caresse l'azur sans limites.
En regardant en bas, l'on se montre les oiseaux qui volent très haut.
L'on se penche pour écouter, et l'on est effrayé du vent qui siffle.

Des montagnes nous entourent, et leurs ondulations sont pareilles à des vagues furieuses,
Qui se ruent vers l'est pour déferler au pied du Trône,
Guidées par les sapins vert-bleus qui bordent sur deux rangs les grandes-routes.
O Palais et pavillons ! Comment a-t-on pu vous donner tant de grâce !

Une atmosphère lascive, presque automnale, souffle de l'ouest,
Elle envahit tout le pays à l'intérieur des passes,
Flottant au nord des Cinq-tombeaux, par la vallée du fleuve,
Sur tous les monuments de l'antiquité qui bleuissent et s'estompent.

O Raison immaculée ! Tant de splendeurs me font rêver de
t'atteindre !
Doctrine victorieuse vénérée dès l'aube des temps,
Je jure de dépouiller mes ornements de Cour et de tout quitter,
O Voie de Connaissance, pour acquérir tes richesses illimitées !

Les courtisans retiennent leur souffle, car le Fils du Ciel soupire :

— Tout quitter ! quel rêve ! S'élever au-dessus du siècle, en dehors du monde, et planer dans l'azur...

La plus jeune sœur de l'Impératrice, la princesse de Kwo, regardait de son visage mutin la mine sérieuse de son entourage. Elle fait une moue, disant :

— Tout quitter ? Même nous ?

Le Souverain ne peut s'empêcher de sourire. Son regard de Dragon reste quelque temps fixé sur les yeux spirituels et gais de la jeune fille. Bracelet-de-Jade remarque l'expression de ce regard. Une ombre passe sur son clair visage.

Pendant la fin du repas, le Fils du Ciel s'amuse des vives réparties de la jeune fille à demi grisée de liqueur. Mais elle, perdant un peu la raison sous le poids d'une telle faveur, ne remarque pas l'expression de fureur grandissante qui voile la beauté de sa sœur, maintenant silencieuse.

Quand le rose et l'orangé du ciel annoncent la venue du soir, la Cour descend de la haute *fo-trou*. Sur le Ruisseau-des-mélodies, devant le portail du monastère, des longues et fines barques de laque vermillon à grandes palmes d'or sont attachées au rivage, attendant les promeneurs.

Le Souverain prend avec lui sa nouvelle favorite, négligeant de faire signe à l'Impératrice. Celle-ci, droite et pâle, les regarde sans bouger, et nul n'ose lui parler. Dans le demi-silence, les embarcations légères s'éloignent.

Restée seule sur la rive avec sa suite, Bracelet-de-Jade,

enfin, jette un ordre bref et part, marchant rapidement vers l'entrée des jardins.

Sur les barques, les promeneurs, comme délivrés d'une contrainte, causent et rient gaîment. Mais la beauté du soir leur impose bientôt le silence et fait rêver les cœurs.

Le crépuscule d'or a conquis le ciel. Les nuages violets se teintent de lueurs d'incendie. Sur l'eau, qui semble une masse de métal en fusion, les taches d'argent des nénuphars, avec leurs feuilles en parasol, s'agitent lentement au passage des rameurs ; et les ondes luisantes et moirées vont mourir à petit bruit contre les rives moussues.

Le censeur Tou Fou fait alors un signal à l'orchestre, qui prélude en larges harmonies simples. Puis, dans le grand silence du soir apaisé, la voix grave et modulée du poète s'élève :

Comme il est doux, quand vient le soir, de s'en aller au fil de l'eau !
Le vent léger fait naître des vagues lentes.
Au loin, dans les bambous, des fumées montent sur les toits de ceux qui ne voyagent pas.
Et les nénuphars, près de nous, sont plus purs en cette heure où la fraîcheur renaît.

Les jeunes seigneurs traînent leurs doigts dans l'eau glaciale.
Les Beautés tirent les longues tiges des nélumbos aux blancheurs de neige...
Mais les nuées massives s'assemblent noires, sur nos têtes ;
La pluie serait-elle jalouse, ou lassée, de nos poèmes (1) ?

Des murmures d'appréciation se font entendre sur toutes les barques. Ils durent longtemps. Le Souverain dit enfin :

— Et notre « Immortel exilé sur la terre » ne nous fera-t-il pas connaître ses sentiments intimes ?

Li Po, un peu jaloux du succès de son ami Tou Fou,

(1 Poésies de Tou Fou. (*Trang she* ro-tsie : ts, 6, p. 14.)

a été troublé par l'abandon où a été laissée l'Impératrice.

Sans attendre, il indique une mélodie âpre et triste à l'orchestre, et chante :

Dans la ville, où la poussière tourbillonne en nuages roux,
passent les corbeaux noirs rejoignant leurs abris.
Ils volent en criant : « ya-ya », et gémissent encore sur les branches.

Une beauté de la vallée de Tsrinn tisse un brocart sur son métier.
La gaze de sa fenêtre, fumée vert-pâle, la sépare seule des voix rauques.

Elle arrête sa navette, et tristement songe à l'absent.
Solitaire le soir dans sa maison vide, ses larmes roulent comme les diamants de la pluie (1).

Les courtisans, effrayés de ce blâme audacieux, n'osent parler. Mais le Souverain, souriant, dit avec approbation :

— Il a su rendre notre mélancolie. La nuit est déjà close, et les larmes de la pluie roulent sur nos manteaux. Je suis triste comme si je n'étais pas au milieu de vous tous... les corbeaux se hâtent ; imitons-les et gagnons le palais D'où-l'on-contemple-le-printemps, afin que l'éclat des lumières et les accents joyeux des chanteurs dissipent notre angoisse.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

(*A suivre.*)

(1) Poésies de Li-Po. (*Trang she ro-t Isie* ; ts. 3, p. 9.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Elie Faure : *Napoléon* (Crès). — *L'Histoire de Napoléon racontée par les Grands Ecrivains* (Bernard Grasset). — Capitaine Maurice Gagneur : *Napoléon d'après le Mémorial de Sainte-Hélène* (Delagrave). — Canudo : *L'Ame Dantesque, avec traduction nouvelle de fragments de la « Divine Comédie »* (Renaissance du Livre). — *Les Quatrains d'Omar Khayyam avec Introduction et notes* de Charles Grolleau (Crès). — *Les Pensées choisies d'Alexandre Mercereau* (Figuière).

Napoléon, par Elie Faure. L'homme, a dit Napoléon, « ne marque dans la vie qu'en dominant le caractère que lui a donné la nature, en s'en créant un par l'imagination et sachant le modifier suivant les obstacles qu'il rencontre ». C'est, et avant Nietzsche, la formule nietzschéenne : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. M. Elie Faure étudie et chante lyriquement en Napoléon le poète de l'action. Son œuvre, écrit-il, est des plus durables et des plus décisives :

La plus décisive, sans doute, depuis celle du Christ, étant immorale comme elle, puisque, comme elle, elle culbute toutes les habitudes sociales et les préjugés du temps, dissout, disperse les familles, précipite le monde entier dans un abîme de guerres, de gloire, de misère et d'illusion.

Il est à part comme Jésus : Çakya-Mouni est loin de nous

perdu dans le brouillard musqué des marécages d'Asie. Mahomet n'est qu'un faiseur de Codes, comme Moïse ou Solon ; Michel-Ange, Shakespeare, Rembrandt, Beethoven œuvrent hors du plan de l'action. Ils la rêvent. Tandis que ces deux-là agissent leur rêve au lieu de rêver leur action.

Il faut lire en entier le chapitre « Jésus et Lui » : la force d'aimer de l'un suscitait partout l'énergie, comme la force à vouloir de l'autre suscitait partout l'amour.

Ce ne sont pas des mots que Napoléon organise et manœuvre, ce sont des hommes avec leurs passions, leurs aspirations, leurs rêves et leurs illusions. Poète, il construit ses poèmes avec de la chair et du sang. Son rêve artistique se réalise en action, et, en

vérité, se fait homme plus réellement encore que pour le Christ. Tous les deux cependant ont réalisé et vivifié des symboles.

Mais ce n'est là qu'une analyse fragmentaire du beau livre, — du Poème — de M. Elie Faure qu'il faut méditer si l'on veut comprendre le symbole napoléonien. Il arrive que ce sont les événements qui suscitent les hommes : Jésus et Napoléon ont suscité des événements. Pourtant il ne faut pas oublier que leur génie est tout de même déterminé par le passé, Jésus par la suggestion des prophéties qu'il réalisa et incarna, Napoléon par les aspirations secrètes et subconscientes du génie français, ou plutôt européen. Européen, Napoléon le fut avant Nietzsche ; et peut-être mettrons-nous des siècles à retrouver cet esprit international que Napoléon tenta d'harmoniser, et d'imposer au monde.

A côté de ce livre de M. Elie Faure, il faut signaler **L'Histoire de Napoléon racontée par les Grands Ecrivains**, où nous trouvons des pages du Balzac du *Médecin de Campagne*, du Vigny de *Servitude*... au Tolstoï de *la Guerre et la Paix*, de Gœthe, de Victor Hugo, de Gautier, de Lamartine, de Musset, Béranger, Taine, H. Heine, A. France, Léon Bloy, P. Adam, Suarès, etc., etc... et des fragments des divers mémorialistes. Les fragments empruntés à ces écrivains composent une histoire chronologique de l'épopée napoléonienne.

Le Capitaine Maurice Gagneur nous donne encore un abrégé fort bien choisi du mémorial : **Napoléon d'après le Mémorial de Sainte-Hélène**.

§

M. Canudo étudie l'**Ame dantesque** en esthéticien, en poète exégète, et ne veut observer en l'auteur de la *Divine Comédie* que le poète philosophe :

> Toute son œuvre, écrit-il, est une continuelle aspiration *au plus haut*, à travers les affres charnelles *du plus bas*, les angoisses de la faute, les horreurs et les terreurs de l'*Enfer*, image charnelle, sensuelle et sanglante de l'existence terrestre.
>
> Le passage lent, la longue évolution de l'âme et de l'œuvre de Dante : de la sensation simple à l'intelligence pure, à travers tous les états sentimentaux du poète, — de l'Enfer au Paradis, à travers le Purgatoire, — entraîne toute sa poésie et toute sa philosophie.

Selon M. Canudo, voici le sens philosophique que Dante ne veut pas suggérer, mais qui se dégage de son poème devant nos

esprits modernes : tout organisme, en vivant, ne fait que tendre à son état de suprême subtilisation, à son *état de feu ;* tout tend à se spiritualiser, à son *état de lumière.* La vie de l'univers n'est autre que le mouvement perpétuel du *plus bas* vers le *plus haut.*

M. Canudo développe cette idée en des pages lyriques qui s'exaltent.

Dans une autre leçon il nous exposera la psychologie dantesque de la luxure.

Je crois bien, écrit-il, qu'en dehors de tout pathétique historique et surtout de toute volonté hérétique, Dante a créé dans l'épisode de Francesca la plus complète figuration poétique de l'amour, — de l'amour compris dans sa puissance fatale, dans sa puissance à jamais invisible, ce qui est le secret du mouvement des êtres et de la continuité du monde.

Cette conception de la poésie dantesque, synthèse de la vie amoureuse, est fort belle et pourrait s'adapter à toute puissante et vraie expression poétique, à toute œuvre qui recrée esthétiquement une vie et une pensée. Il ne s'agit pas ici des petits poèmes fugitifs que la plupart de nos poètes éparpillent au vent.

Un autre chapitre étudie Dante et saint François. Dante, écrit M. Canudo, « fut le plus grand des hérétiques du renouveau par la pensée ».

L'hérésie médiévale, comme l'a dit Péladan, fut avant tout un mouvement anticlérical. Les mœurs préconisées par les hérétiques étaient la condamnation de celles pratiquées par le clergé romain.

A ce point de vue, la vie de saint François fut sinon une condamnation, du moins une terrible accusation contre le clergé ; cette accusation, par l'exemple, écrit M. Canudo, fut seulement surpassée par l'œuvre, avec Dante.

Mais la figure de Saint-François reste si haute, si lumineuse, au-dessus de toutes les autres innombrables grouillant dans le Poème, au centre même de toutes les lumières célestes, que le sentiment précis de Dante, conclut M. Canudo, sa conscience exacte « d'être au début d'un nouveau cycle humain, nous paraissent évidents et émouvants au possible ; un soleil était né sur le monde ».

§

Les quatrains d'Omar Khayyam, traduits du persa sur le manuscrit de la Bodlein Library d'Oxford. Dans son in troduction, M. Charles Grolleau, qui est lui-même un poète déli cat et mystique, nous présente Omar Khayyam comme le philo sophe du détachement :

C'est, écrit-il, ce qui nous fait l'aimer, et surtout cette sincérité qu nous le montre si complètement humain, mal guéri du mysticisme, savant, ayant étudié comme Pascal, et plus difficilement que lui...

Son œuvre, dit-il, est « une vraie lumière sur l'Orient d'autre fois, *un cœur mis à nu* ».

L'œuvre de Khayyam lui apparaît encore comme un merveilleu prétexte à rêverie, et digne de tenter le rêve d'un poète d France :

Un poète peut venir qui use de ce travail et de ceux qui suivron peut-être, et en tire la quintessence pour les lettrés français. Il aura gloire d'acclimater chez nous cette fleur rare, éclose il y a des siècl sous un autre soleil, et dont la forme exquise et le pénétrant parfu subsistent à peine en cet herbier qui est notre livre.

Cueillons une fleur de cet herbier où les fleurs persanes o gardé leurs couleurs vivantes et leur parfum de philosophie v luptueuse et sage :

Limite tes désirs des choses de ce monde et vis content. — Détach toi des entraves du bien et du mal d'ici-bas. — Prends la coupe joue avec les boucles de l'aimée, car, bien vite, tout passe... et co bien de jours nous reste-t-il ?

Cette sagesse orientale, ce sens profond de l'éphémérité de la v sont ici associés au goût de la volupté que ce sentiment de mort prochaine ne fait qu'accroître. La vie est brève, la jeunes est fugitive, la beauté n'est qu'un instant des fleurs et des femme il faut en jouir ; il faut cueillir les femmes et les fleurs. Le sy bole de cette poésie : la rose, qui est la fleur et la femme, le couleur, leur charme, leur parfum, et leur beauté fragile.

Merveilleuse philosophie qui chante la vie, le vin, l'amour, même temps que la sagesse, la maîtrise de nos passions, le charı du repos, du rêve, des belles formes et des parfums, des dés et des caresses. On songe à la philosophie poétique de Ronsar « Mignonne, allons voir si la rose... »

Nous sommes à ce point ensevelis sous la vague chrétienne que cette philosophie si simple qui exprime la beauté de la vie et de l'amour nous peut paraître une chose neuve. Surtout l'amour du repos, de la quiétude : on nous a tellement prêché la sainteté du travail et de l'action, de l'action, mère de toutes nos misères !

§

Cette sagesse orientale d'Omar Khayyam, je la retrouve dans ces **Pensées choisies** d'un jeune philosophe, Alexandre Mercereau. Il y a dans ces *Pensées* une parfaite bonté, chrétienne dans le bon sens du mot, une sérénité olympienne qui dépasse le trait d'esprit et dédaigne l'ironie : en vérité quelque chose de très pur et de très noble.

Si je ne connaissais pas l'auteur de ces préceptes, souvent dignes d'un Marc-Aurèle ou d'un Epictète, j'attribuerais ce petit livre, ce double petit livre à quelque Sage à barbe blanche, à quelque philosophe boudhique ivre de sa pensée méditative. Ces pensées révèlent, en effet, une expérience, une connaissance de la vie, une méditation intérieure profonde. On respire dans ce livre une atmosphère de sérénité intellectuelle, de saine joie intellectuelle. C'est encore ici l'*Évangile de la bonne vie* et de l'amour, — de l'amour au sens universel : « Qui aime et ne devient pas meilleur, c'est tout comme s'il haïssait ».

Ces pages nous prêchent la maîtrise de nous-mêmes, l'équilibre de notre intelligence et de notre sensibilité, et nous répètent l'« aimez-vous les uns les autres » du Christ avec une nuance d'adoration. Lorsque le jeune philosophe évoque l'humanité où les hommes sont tous comme les branches d'une forêt, on est ému de son éloquence, parce qu'elle est simple et sincère.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Alphonse Métérié : *Le livre des Sœurs*, Edgar Malfère. — Henry Jacques : *La Symphonie Héroïque*, éditions des « Belles Lettres ». — André Delacourt : *La Victoire de l'Homme*, éditions de « Belles-Lettres ». — Joachim Gasquet : *Les Chants de la Forêt*, Librairie de France. — Jean-Louis Vaudoyer : *L'Album Italien*, Librairie de France. — Antoine Orliac : *L'Evasion Spirituelle*, Librairie de France. — Jean Cocteau : *Vocabulaire*, « la Sirène ». — Philippe Chabaneix : *Les Tendres Amies*, « Librairie des Lettres ». — J. Portail : *Androlite*, dessins d'A. Favory, « la Charmille ».

Voici un poète élégiaque. M. Alphonse Métérié, en **Le Livre des Sœurs**, montre des qualités et des mérites qui furent ceux,

naguère, du précieux et sensible Charles Guérin. Une nuance de foi religieuse et pieuse l'en rapproche encore davantage, non moins que de ses poètes, semble-t-il, les préférés, M. Louis le Cardonnel et M. Francis Jammes. Le motif ou thème de ses tendres et dolents poèmes est le plus souvent

D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même,
Ni tout à fait une autre...

Ce « rêve familier » ne s'exalte point, comme celui du grand Verlaine, en un sonnet ardent et net, mais va s'alanguissant parmi les regrets, les soupirs, les espoirs, les renoncements et les prières d'un cœur d'adolescent incertain, hésitant, craintif, désolé de n'avoir pas ce qu'il veut, cherchant toujours, ne sachant pas se déterminer, se fixer, se résoudre. De fins paysages exquis, des évocations de visages, un rappel parfumé de souvenirs, une aisance de style, d'images, de rythmes souples emplissent d'émotion et de douce beauté le recueil, cependant un peu gros et par là monotone, de ces vers d'un vrai poète, dont le double tort consiste à ne savoir pas choisir et rejeter, et, par moments aussi, à se prendre pour un humouriste, un ironiste presque, ce que vraisemblablement il ne doit être, au naturel.

Un vrai poète, certes, épris de son art et qui sait le servir. Dans quelle direction le porteront demain ses recherches, ses goûts, ses douleurs? Le charme de l'élégie s'épuise promptement; il lui faudra prendre un parti, et, certes, se renouveler. Peut-être M. Alphonse Métérié se penche-t-il trop exclusivement sur le miroir triste de ses souvenirs. Il attend ; il devrait se lever ; avec foi dans l'avenir, marcher au devant des réalités ou des illusions futures ; des trois abîmes du temps impérissable, l'Avenir est le seul que nous puissions atteindre, connaître et forger à notre gré. Le Présent n'est qu'un rêve, et le Passé un ensemble de contraintes douloureuses d'où nous avons peine à nous dépêtrer et qui nous gouverne en dépit que nous en ayons : les cœurs volontaires et hautains tendent dans la plus large mesure possible à s'en libérer, — et cela ne les mène jamais bien loin...

Les écrivains qui, comme M. Henry Jacques, subordonnent leur œuvre à l'impression immédiate, fût-ce avec l'ambition d'en grouper le déroulement, les relations et les timbres tantôt con-

cordants, tantôt dissonants, dans un ensemble si large par l'atmosphère, l'unité d'inspiration, la volonté de signification, qu'il a pu donner pour titre à son recueil de poèmes sur la guerre : **La Symphonie Héroïque**, intéressent par l'anxiété de quelques grands cris passionnés, par la honte soudaine de leurs rancœurs, de leurs colères, de leurs résignations même en présence des inévitables ou excessives formes de l'iniquité sociale, des horreurs et des crimes. S'ils ont du génie, leur œuvre dépassera la limite des déclamations indignées de pamphlétaires ou de moralistes réformateurs. Quelques vers cornéliens émergeront d'un fatras analogue tristement aux indignations vaines dont retentissent parfois la tribune et la presse. Les Heures solennelles et lentes passent, souveraines maîtresses ; les pauvres gestes des hommes ne peuvent pas grand'chose à l'encontre de leurs décisions, qu'elles nous apparaissent justifiées ou regrettables. L'effet en dure et persiste jusqu'à s'user ; un vent nouveau qui se lève en balaie au moment fatal la poussière. Nous ne sommes point consultés et nous n'y pouvons rien.

C'est pour avoir méconnu ce précepte que les poèmes de M. Henri Jacques, comme l'analogue et non moins primé recueil de M. André Delacour, **La Victoire de l'Homme**, portent si fort les stigmates du transitoire et du déjà périmé. Certes, on se sent le cœur étreint par l'écho de leurs douleurs, de leurs souffrances, de leurs dégoûts, mais tout cela ils l'expriment trop directement, hâtivement, en le situant avec trop de précision dans le moment où ils ont ressenti leur émotion ; ces jours sont abolis. Pourquoi en remuer encore la lie et la sinistre abomination, à moins que de cette fange et de ces décombres ne se hausse, avec l'éclat pur d'un lys, une promesse souriante, une certitude d'avenir, un espoir, ou, sans doute, même quelque autre chose, une crainte, quelque chose, un reflet, une lueur, qui n'appartient plus uniquement à ces lourdes heures haïssables, ensevelies. Laissons la Guerre aux historiens, aux philosophes. On regrette souvent que (à ce qu'on prétend) la guerre n'ait pas suscité un grand poète : dans quel temps, quelle grande guerre a jamais suscité un poète ? Homère n'avait pas pris part à l'expédition, ni au siège de Troie...

Dans la jolie collection « des Poètes Français » qu'il avait fondée à la Librairie de France, paraît de Joachim Gasquet un admi-

rable recueil posthume, **Les Chants de la Forêt**. Je ne suis pas éloigné de penser que le meilleur de son talent, de son cœur, devra être cherché là. A coup sûr il s'y donne tout entier, dans la pureté magnanime et la simplicité la plus parfaite. Il y cède à peine, à un ou deux endroits, à ce penchant méridional vers le développement superflu et la redite oratoire. Il s'est fondu entier dans le mirage souverain de la forêt ancestrale ; ces vers ont été écrits à Fontainebleau, et déjà, devant l'éternité des grands arbres, il y songeait, un an d'avance, à sa propre mort prochaine, emporté par quelque préconscience de son destin :

L'ébauche de ma mort que cisèle en rêvant
L'esprit de la forêt qui passe dans le vent,
L'ébauche de ma mort dans mon sang se devine...

Déjà il se sent, dans la forêt, n'être plus qu'encens, n'être plus que rêve, n'être plus que la montée de la sève dans l'arbre et dans l'amour. Mais les forêts, pleines d'odeurs et d'ailes,

D'extases de parfums et d'extases d'oiseaux,

la forêt déjà a mis en lui son âme pacifique, et

L'âme de la forêt est faite de silence,
De prières, de fleurs et de rêves d'oiseaux...

Nous songerons à Gasquet, désormais, comme aux autres pieux chanteurs morts à l'orée des divins feuillages, ô Mallarmé ! et tel autre proche de mon cœur, à jamais inconnu, pris dans son ombre auguste par l'éternité du sommeil.

Dans cette même collection, le choix de Gasquet s'était porté sur **l'Album Italien**, de M. Jean-Louis Vaudoyer, paru récemment, avec toute la grâce délibérée, un peu impatiente et familière à ce preste poète, homme d'esprit, et sur une réédition soignée et parfaite des *Vers Dorés* de Gérard de Nerval.

Trop préoccupé sans cesse des liens qui unissent ses sensations aux lois éternelles régissant le monde ou du moins l'humanité, épris d'absolu dans la révélation du mystère, désireux de pénétrer l'essence de cette tristesse originelle dont l'Homme porte le fardeau, M. Antoine Orliac mêle à la pureté de ses chants un appareil de considérations, d'explications, qui, opposé au lyrisme jaillissant de ses rêveries et de ses sanglots plus intimes, apparaît bien vain ou du moins superflu. Sans doute est-il beau de tenter **l'Evasion spirituelle**, comme il dit, mais ne convien-

drait-il pas que ce fût d'instinct, porté sur des ailes assoiffées d'azur et d'espace, et non pas, comme c'est ici le cas, par la volonté réfléchie de saisir d'inépuisables relations et d'établir des synthèses dont les éléments manquent de cohésion et de parfait contrôle. Avec des ambitions plus modestes, ou si l'on détachait de tels poèmes les parties caduques, M. Antoine Orliac serait, est, à coup sûr, un poète harmonieux et, quand il y consent, très délicat.

Vocabulaire, soit, mais je crains que se méprenne M. Jean Cocteau ; non point répertoire de mots en vérité, le vocabulaire n'apparaît pas extrêmement riche, ni varié ; répertoire plutôt d'images, plusieurs neuves, inédites, ingénues parfois, ingénieuses assez souvent, et d'originalité factice, jadis étudiée, désormais très naturelle à leur auteur, ce qui n'enlève rien de son mérite. Il joue de ces images qui s'enchaînent l'une à l'autre par le terme, en général, qui la parachèvent, ou par une correspondance implicite d'idée ou d'allusion passagère. Soudain il tombe sur une expression commune, familière, attendue ; elle met au poème sa conclusion.

Cet art, un peu sautillant et fluet, ne manque pas d'agrément, on y a voulu découvrir de l'impertinence. J'y verrais plutôt les vestiges d'une ignorance infatuée qui surtout s'ignore et les moyens infinis dont le poète dispose. Art à se satisfaire bien prompt, léger, alerte, mais, j'en ai peur, soumis aux caprices de la mode.

Marie et Jacques Nervat, de qui, il y a une quinzaine d'années sans doute, *les Rêves Unis* palpitaient d'extase et d'amour en des poèmes qu'on aurait tort de négliger, c'est à eux aujourd'hui que « leur fils » M. Philippe Chabaneix dédie son charmant et délicat recueil, **les Tendres Amies**. Les vers en sonnent souples, aisés, comme impromptus, narquois un peu, et, dans leur griserie facile, comme déjà désenchantés. Ils sont plus épris d'amourettes et de passions fugitives que d'amour durable et dévotieux. Parfois on dirait de charmantes épigrammes destinées à définir quelque gravure ancienne :

Jardin qui sous le poids de tes roses succombes,
Puissé-je te revoir à la belle saison,
Tandis que, neige tiède en flocons, les colombes
Posent contre l'azur leur molle floraison !

Je ne sais en vérité d'ambition plus noble, ni plus stérile, je le crains, et d'autant noble qu'elle est stérile : ces deux gros volumes, patiemment édifiés, volontairement enchaînés dans le déroulement réfléchi de ces six chants que termine un épilogue. M. André Favory y a semé le charme obstiné et grave de ses savantes eaux-fortes, mais sa science, ployée ou unie, par la vigueur de son vouloir, au jaillissement d'un art méthodique et constructif, n'égale pas peut-être en puissance concentrée et patiente la science, sinon l'art, de M. J. Portail, l'auteur de ce poème effarouchant : **Androlité**.

De la montagne et de la caverne à la ville d'industrie et de mort le poète, qui semble non tant un poète qu'un philosophe d'imagination, suit l'homme, son destin éternellement traqué par les forces de la nature et les pièges de sa raison chancelante, et il prévoit et prédit la mort libératrice de ces cités mauvaises. Tout retombe à l'oubli, et, sans doute, un nouveau destin recommence.

La langue ferme parfois se complaît en des vocables de douceur parmi ses rudesses coutumières, la divine musique le transporte rarement, et l'artifice de mettre, chaque fois qu'une idée est énoncée, à la ligne, ne suffit pas pour qu'un vers soit né ! Si respectable que soit l'effort de M. Portail, on serait enclin à penser que l'appareil de la prose l'aurait moins desservi.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Bilan d'été. — Mlle Sorel et les machinistes.

Voici les théâtres fermés dans un Paris sans Parisiens, sans provinciaux, sans étrangers. Les vieilles affiches se racornissent au soleil ; les colleurs attristés en placardent d'autres, qui sentent la contrefaçon, et qui sont en vérité la singerie d'une grimace. Çà et là, quelques aventureux spéculateurs se ruinent, selon l'usage, en « entreprises intérimaires ». Au vide brûlant, ils rouvrent les portes de quelques contrôles, où somnolent trois homards en habits ; sur les planches maints acteurs suburbains, ayant quitté l'obscurité pour le désert, se distraient tristement entre eux, et les bâillements des ouvreuses leur donnent le vertige. Mais les beaux cabots au ventre ferme, au front jupitérien, sont partis pour les eaux, dans le même train que les perdeuses de perles. Sur les courbes dorées des galeries, sur le velours grenat des

fauteuils, on pourrait laisser les grandes housses de toile ; et l'on se demande si l'agent inutile et le cipal ne vont pas s'en aller eux aussi, bras dessus, bras dessous, à la campagne...

Dans le calme de ces jours d'été, les directeurs,— les vrais, — font le bilan de l'autre saison. On le dit médiocre. Par comparaison, il leur semble misérable, car les années grasses rendent les hommes difficiles. Aussi ne sont-ce, partout, que plaintes et gémissements.

— « Ne reverrons-nous jamais les belles années de la guerre et les magnifiques saisons de l'armistice ? Où donc est-il ce temps fortuné, où le tourne-obus et le soude-conserves s'initiaient côte à côte à l'orgueilleux délice d'entendre les pièces des anciens riches ? Un même désir les conduisait au théâtre et chez les antiquaires. Il leur fallait du vieux, du classé, de l'éprouvé. Ce fut l'âge d'or des reprises. Pour aspirer toute la vermine profiteuse, il suffisait de brancher à nos pompes quelque vieux tuyau dramatique comme le *Roi*, la *Petite Chocolatière* ou *Madame Sans Gêne*. Hélas! M. Bourdin se lassa vite de ces plaisirs raffinés. »

Ainsi parle le directeur en comptant ses écus de papier. Et il ajoute :

—« Que les temps sont changés ! comme on dit dans je ne sais quelle vieille reprise. Ni le mercanti, ni sa dame, ni sa demoiselle ne comprennent rien à l'art subtil de couper en quatre les sentiments de la haute. Hélas ! trois fois hélas ! nos fournisseurs attitrés ne font point d'autre article, hormis le genre alcôve et le demi-patriotique. Malheur sur nous, le théâtre se meurt, le théâtre s'éteint. » Et le directeur jette un regard chargé de soupçons sur le pompier de service.

Ainsi pleurent les honorables négociants qui paient patente, tailles et dîmes pour le privilège d'écouler en leurs magasins les rossignols dont les chalands ne veulent plus, désormais, à aucun prix. Mais il y a mieux ou pire. Et, là-dessus, je vais citer un confrère, M. Pierre Scize :

On ferme !

Le cri mélancolique des gardiens de musée retentira bientôt de la Madeleine à la République. On ferme !

— Mais, dites-vous, et les Américains ? Les trois cent mille Américains que l'on attendait ?

— Ils sont là, bonnes gens ! Ils débarquent. Mais, cette année, vous

ne les aurez pas. On a raconté de bien tristes histoires, cet hiver, dans les foyers cossus et affairés de Chicago et de New-York. On s'y est fait de notre théâtre une image qui, mon Dieu, n'est point sans ressemblance. Et vous avez dégoûté les dollars. C'est un maximum. Soyez fiers !

Puis, pour un Américain habitué à faire ses deux nuits de sleeping pour aller de Washington à Chicago, l'Europe est un pays minuscule. Pour l'indigène du Milwaukee, Berlin est un faubourg de Paris. Et vous n'êtes pas de force à lutter contre les tentatives étrangères, mes chers directeurs. *Voilà deux ans que nous vous répétons : Faites quelque chose ! Osez ! De l'audace ! Du goût !*

Vous n'avez rien fait.

Les Américains ? Ils iront au music-hall à Londres, à la *Passion* d'Oberammergau, à l'Opéra de Vienne, chez Max Reinhardt.

Monsieur Pierre Scize, vous êtes bien naïf. On va vous traiter de « Boche » malgré votre médaille militaire et vos blessures. Qu'allez-vous parler de Reinhardt à M. Quinson et à M. Sylvestre? Reinhart ? pourquoi pas Wagner !

Croyez-vous que l'on peut faire entendre à un homme enrichi sans effort dans son commerce que sa marchandise « ne correspond plus aux exigences du consommateur » ? — Mon père en vendait, j'en vends, mon fils en vendra, répond le bon négociant. — C'est ainsi que les affaires vieillissent et que les firmes s'effacent. Au surplus, c'est très bien ainsi, et très moral. Si les enrichis ne devenaient, à la longue, stupides, il n'y aurait, pour les pauvres, aucune possibilité de les remplacer. D'autre part, la lassitude de la foule peut seule, en ce temps-ci, arrêter l'avilissement du théâtre. Estimons-nous heureux que les honorables marchands en question s'acharnent à leurs combines. C'est ce qui les perdra. Ils sombrent, mais ils pavoisent !... Les malheureux ! Ils ne voient pas que la mer les gagne. Jamais ils n'ont osé ce qu'ils osent ; jamais ils n'ont à ce point imposé leurs formules périmées, et jamais ils n'ont tourné plus délibérément le fameux *article 17*. Nous voyons le directeur des Variétés afficher la reprise d'une pièce de M. Gavault, directeur de la Porte Saint-Martin. Au même instant, la Porte Saint-Martin nous annonce la reprise d'une pièce de M. Maurey, directeur des Variétés. Touchant exemple de fraternité littéraire ; et qui fait école. De petits gavaultins et de petits quinsonniculets se préparent. N'avons-nous pas, tout dernièrement, dans plusieurs courriers des

théâtres, trouvé l'information que voici : « Un nouveau groupement est fondé. Son objet est de jouer de jeunes auteurs *dont la technique dramatique pourrait convenir à une scène régulière.* » En d'autres termes : « Nous formons un groupe de jeunes qui aspirent à passer pour aussi vieux que Pailleron, que Lavedan ou même que M. de Flers... »

Voilà comment le bien se propage ! Autre exemple : au Gymnase, un estival vibrion dont les plus puissants microscopes n'ont pu déceler, ni l'espèce, ni l'évolution, imite M. Bernstein : il loue le théâtre, les comédiens, les machinistes et fait jouer une pièce qu'il enfanta dans la douleur... A cela, d'ailleurs, se borne la ressemblance (1). Car M. Bernstein est un dramaturge, un vrai, parfois grand. Ailleurs, même histoire. Dans un théâtre de Montmartre, un monsieur qui s'appelle positivement Dupont, J. Dupont, fait jouer deux choses : *Mlle Cochonnette* et *Chair ardente* (2). On l'a beaucoup vilipendé, ce Dupont. Mais il ne fait après tout et en toutes choses que suivre des exemples publiquement recommandés par le propre président de la Société des Auteurs. J'en appelle à Antoine, qui me comprendra...

Bah ! ces choses ne nous doivent point affliger. Ni cela, ni l'état où nous voyons la critique. On sait comment elle a perdu toute autorité et comment on en vient à souhaiter sa disparition. Qui ne fait sa joie des protestations mouillées de fleurs crocodilesques, que messieurs les critiques échangent de feuilleton à feuilleton : « Pouvons-nous rester indépendants ?... Sommes-nous considérés ? Représentons-nous bien le désintéressement professionnel ?... Doute-t-on de notre indépendance ? » Le public rit, et son mépris gagne les directeurs de journaux tels que le *Temps*, où, désormais, l'on exigera du critique qu'il renonce à faire jouer des pièces (3). C'est dire à quel point la confiance règne... Peut-être bien l'exemple que donne M. Hébrard sera-t-il suivi. Le jour approche, sans doute, où les directeurs des journaux demanderont non plus aux auteurs dramatiques de juger les pièces, qu'ils ne demandent aux ministres de fournir les comptes rendus de la

(1) « D'ailleurs est-il vraisemblable que M. H. Bernstein songe à céder son théâtre à la veille de montrer Judith ? » (Louis Verneuil : Lettre publiée par *Comœdia*.)

(2) D'autres établissements jouant les « pièces » dont voici les titres : *Dénichons, décochons ! Un tour de cochon, Je vais vous la faire voir.*

(3) Voir la note publiée par le *Temps* du 6 juin 1922.

Chambre. Cette comparaison vient par hasard sous ma plume. Je remercie le hasard et salue en lui le vieil époux de la coïncidence. En vérité, les critiques-auteurs se sont discrédités comme des politiciens. On leur prête tous les calculs. C'est qu'à force de vivre dans les corridors des générales ainsi que vivent les députés dans les couloirs de la Chambre, ils ont fini par former, eux aussi, une « République des Camarades » ; après tout, ce n'est pas leur faute ; ces rencontres nez à nez, entre deux portes de loges, ces entr'actes où le coude à coude est de rigueur, ces cigarettes fumées de compagnie tous les soirs et toutes les après-midi... tout cela eût amolli la rigueur d'un Savonarole. Jugez de ce que M. Pierre Veber et les autres Wolfs en éprouvent ! L'entr'acte porte en ses courants d'air de pernicieuses tentations. C'est la Bourse aux potins et c'est l'Ecole des cyniques. Trois ans d'entr'acte vous déniaisent l'auteur le plus naïf. Les recrues trouvent là de fameux anciens, que rien n'épate plus. C'est dans cette chambrée qu'on apprend le mieux à changer les plumards en portefeuilles... L'argent ! Il ne s'agit plus d'autre chose. On a reconcé aux dernières périphrases ; on dit, *ex abrupto* : Un tel fait sept mille au Vaudeville, et l'on appelle froidement les pièces des *affaires* : l'affaire de Mirande, l'affaire de Verneuil, l'affaire du petit Rostand... Mais ces affaires sont en train de péricliter. Quelques vrais jeunes ont pu faire jouer leurs ouvrages. Un Lenormand, un Romains, un Obey, un Crommelynck, un Verne, un J. J. Bernard, un Benjamin, un Mazaud, un Salmon, un Duhamel, un Vildrac, un Giafferi, d'autres, que j'oublie, mais à qui chacun pense, ont fait la preuve (redoutée par ces messieurs) que le public demande « autre chose ». Il faudra bien un jour s'incliner, leur céder le pas. Nous ne plaindrons personne. Certes, les faux mécènes ne manqueront pas de crier à la faillite de l'art. C'est l'usage. Toutefois, les directeurs-collaborateurs, les auteurs-codétenteurs, les critiques-auteurs, les auteurs-directeurs, les auteurs acteurs-directeurs, les commanditaires-auteurs et les associés, cousins, gendres, fils et tantes des auteurs-critiques-acteurs-directeurs s'en iront les poches pleines. Nous assisterons les yeux secs à leur départ. C'est déjà trop que nous soyons condamnés à voir Mercure et Mercedona emporter leurs drachmes dans l'auguste besace d'Homère.

§

Je viens de lire le livre d'un auteur que, jusques aujourd'hui,

je ne prisais guère (1). Ce livre est plein d'histoires de théâtre, et, encore que le conteur ne prétende qu'au mérite d'anecdotier, encore qu'il veuille seulement nous donner une chronique scandaleuse à la manière du *Gazetier Cuirassé*, je confesse que ses récits m'ont fait regretter mes préventions. Voici la piquante aventure de Célimène :

C'est un bel écrin à bijoux que Mlle **Cécile Sorel.**

C'est aussi une jolie tête de femme, portée sur un long cou comme la huppe porte son bec et son aigrette, les yeux demi-clos de dédain et le bec prêt à piquer quiconque n'admire point respectueusement. Elle est aussi une femme d'esprit. Sa conversation est étonnante, bien qu'uniquement composée de béquets. Mais voilà ! Mlle Cécile Sorel ne se sert que de béquets XVIIIe siècle. Et c'est ce qui lui donne cet air plus lointain encore. Dès son arrivée, elle sut se rendre sympathique. Comme elle avait fait durer un très long temps les deux premiers entr'actes, le régisseur du théâtre vint la prier, avec toutes sortes de précautions oratoires sur les lèvres et de supplications dans les yeux, d'activer un peu ses changements...

— A cause, bonhomme ?

— « A cause » de l'heure des trains des machinistes... Ils devraient s'en aller à pied...

A travers ses longs cils, Mlle Sorel foudroya le « bonhomme » :

— ... Mais que voulez-vous que cela me fasse, à moi ?

Le régisseur s'inclina. Seulement, dès le prochain acte, comme pour sortir de scène Mlle Sorel poussait dédaigneusement le battant d'une porte afin que celle-ci s'ouvrît pour lui laisser le passage, le battant ne céda pas. Mlle Sorel tenta de pousser le jumeau. Elle ne réussit qu'à griser de poussière ses mains fardées de rose. Ramassant sa robe au-dessus de ses genoux, elle se dirigea résolument vers la porte de droite qui ne céda pas davantage. La salle déjà s'inquiétait. Enfin, M. Chaize appela sa « grande camarade », qui put sortir par la porte de gauche, recommençant son geste pour la troisième fois...

— J'ai reçu de M. Fagus une lettre fort intéressante. Je pense la commenter dans une prochaine chronique.

— En feuilletant des dossiers, j'ai retrouvé un article de M. Gabriel Boissy.

Quelques critiques qui gardent leur franc-parler repoussent cette édulcoration à quoi les hommes publics et les tribunaux eux-mêmes prétendent les contraindre. Ils n'ont pas oublié le proche temps où des

(1) Michel Georges-Michel : *La Vie à Deauville.*

critiques fameux parlaient d'un verbe autrement cru et cruel. Que ceci soit bien entendu. On ne nous réduira pas plus au murmure timide qu'on n'interdira à une salle révoltée le sifflet...

Cela concernait M. R. Duflos, de la Comédie-Française. Mais ces paroles d'un confrère entre tous estimé trouvent en bien d'autres cas leur application.

HENRI BÉRAUD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Emile Picard : *Discours et mélanges*, Gauthier-Villars, — Louis Simon : *Le chimiste Descroizilles* (François-Antoine-Henri), 1751-1825, sa vie, son œuvre; Rouen, imprimerie Wolf.

L'histoire des sciences est un peu négligée en France, et c'est vraiment dommage. Quand elle est écrite par un savant éminent, très cultivé, elle présente un haut intérêt philosophique. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les **Discours et Mélanges** d'Emile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

On trouvera réunis dans ce volume : des notes consacrées à la vie et à l'œuvre de savants de premier plan, des études relatives à l'histoire et à la philosophie des sciences, des articles et des conférences se rapportant à divers sujets qui ont préoccupé l'opinion dans ces dernières années, particulièrement pendant la guerre.

Les questions scientifiques, déclare l'auteur, interviendront de plus en plus à l'avenir dans la vie sociale, et il est essentiel que le grand public ait des vues justes sur le rôle de la science et sur ce que l'on peut attendre d'elle.

M. Emile Picard retrace, entre autres, l'œuvre d'Henri Poincaré, la vie et l'œuvre de Gaston Darboux, la vie et l'œuvre de Pierre Duhem.

La personnalité de Duhem se montre tout à fait curieuse, d'une indépendance presque farouche et réfractaire à toute spécialisation. Elève à Stanislas, Duhem s'intéressait à tout ce qu'on lui enseignait. Cependant l'histoire eut un moment ses préférences. Ne devait-il pas prendre plus tard un rang éminent dans l'histoire des sciences, et, pour avoir cultivé avec succès la version latine et la version grecque, il put déchiffrer des manuscrits latins du moyen âge et commenter les écrits de certains mathématiciens grecs. Son professeur de physique, Jules Moutier, l'un des ini-

tiateurs de la thermo-dynamique chimique, déclarait en classe : « Retenez-bien le nom de votre camarade Duhem, il deviendra célèbre. » Duhem avait déjà un réel talent de caricaturiste, qui accroissait encore sa renommée dans l'enceinte du collège. Plusieurs de ses dessins, pieusement conservés, font revivre le personnel de Stanislas vers 1880. Son habileté à manier le crayon apparaît aussi de bonne heure en des sujets scientifiques ; de 1876 à 1878, il dessina les planches d'*observations micrographiques devant servir à l'histoire naturelle des êtres inférieurs des deux règnes*, ouvrage fait en collaboration et qui resta manuscrit. On pouvait penser alors qu'il trouverait sa voie dans les recherches biologiques. En 1882, il fut reçu premier à l'Ecole normale. Les années qu'il passa rue d'Ulm furent parmi les meilleures de sa vie : il appréciait ce milieu varié, où se coudoient les *littéraires* et les *scientifiques* :

Duhem a été plus de vingt ans professeur de physique théorique à la Faculté des Sciences de Bordeaux. Son désir était de revenir à Paris, non point qu'il eût la moindre ambition personnelle, mais il estimait que c'était pour lui le seul moyen d'avoir quelque action sur l'orientation des recherches physico-chimiques. Cependant, trop physicien pour les mathématiciens et trop mathématicien pour les physiciens et les chimistes, il ne trouva pas, dans la capitale, la place à laquelle sa situation scientifique aurait pu lui donner droit.

C'est là souvent le sort des non-spécialistes. Si Duhem, théoricien de la mécanique, de la physique et de la chimie, eût habité Paris, trois des sections de l'Académie se le seraient sans doute successivement renvoyé, et « son cas se fût aggravé de ce qu'il cultivait en même temps l'histoire et la philosophie des sciences ». M. Emile Picard déplore, à ce propos, que les classifications académiques soient trop rigides. Les diverses sections correspondent aux spécialités. Ne pourrait-on pas en créer une pour les non-spécialistes ?

A côté des éloges académiques, voici une *Conférence* de M. Emile Picard *sur la dépopulation*. L'éminent mathématicien examine et discute les divers remèdes proposés et il est ainsi conduit à imaginer une réforme du suffrage dit universel. On doit considérer que, dans un même milieu social, la valeur patronale d'un père élevant sa famille, — « autant du moins que cette valeur doit être évaluée par un chiffre », — est supérieure à

celle du célibataire que l'avenir intéresse beaucoup moins. L'opinion de l'un et de l'autre ne doit donc pas avoir le même poids ; il faut leur attribuer des coefficients différents. Dans le vote *familial*, proposé par M. Picard, « tout chef de famille ajouterait à son suffrage un nombre de suffrages égal au nombre des personnes (femmes et enfants mineurs) dont il a la charge ». Le père de famille de *cinq* enfants, dont la femme est vivante, aurait droit à *sept* suffrages ; le célibataire n'aurait *qu'un* suffrage : on arriverait ainsi, de l'avis de M. Picard, à développer la famille et à la protéger autrement que d'une manière purement verbale.

§

Descroizilles ! Ce nom n'évoque aucun souvenir dans l'esprit des générations actuelles. Cependant il est celui d'un chimiste dieppois de grande valeur, qui mériterait de figurer parmi les savants les plus originaux du XVIIIe siècle.

La ville de Dieppe, déjà quelques siècles avant la Révolution française, était, après Rouen, la plus riche et la plus florissante cité du royaume de France, et un centre intellectuel tant scientifique que littéraire très actif.

En 1751, François-Henri Descroizilles naquit dans la vieille apothicairerie de la place Royale, où depuis plus d'un siècle les Descroizilles se succédaient de père en fils. Il fit ses humanités au collège de Dieppe, alors que l'enseignement du latin y était très en honneur. De bonne heure, il s'intéressa à la botanique et plus spécialement à la flore marine, guidé par son père qu'il suivait dans les herborisations que celui-ci faisait en compagnie de savants botanistes normands sur les rivages de Pourville et de Dieppe. Dans l'officine paternelle, il eut le loisir d'étudier la fabrication compliquée des onguents polypharmaques et des élixirs alexipharmaques, préparations qui subissaient encore l'influence alchimiste du moyen âge, et il prit ainsi goût aux recherches de laboratoire. Il compléta ses études à Paris, en particulier dans le laboratoire du chimiste Thénard. En 1777, il vint à Rouen, où, après toute une série d'épreuves et de cérémonies, il fut admis dans la corporation des apothicaires.

M. Louis Simon, de Dieppe, dans une intéressante thèse de doctorat en pharmacie, raconte les débuts de Descroizilles, et analyse ses principaux écrits et publications. En 1788, entre

autres, une de ces découvertes révolutionna l'art du blanchiment, et fit la fortune des industriels rouennais : mais ceux-ci continuent à se montrer bien ingrats vis-à-vis de leur bienfaiteur. Les Normands ne devraient pas oublier non plus que toute sa vie Descroizilles s'occupa de perfectionner la fabrication des cidres.

Je n'insisterai pas ici sur l'œuvre chimique du savant apothicaire, mais je montrerai, avec M. Louis Simon, sur quelques exemples, à quel point son imagination vive et créatrice se donnait libre cours.

M. Lemoyne, maire de Dieppe, sollicitait sans cesse l'exécution de grands projets d'amélioration du port ; il était constamment chez les ministres. Or, Descroizilles, un soir de 1783, revenait avec lui de Versailles : le vent agitait les arbres de l'avenue, et leurs branches interceptaient par intermittence la lumière des réverbères.

Il me vient une idée, dit Descroizilles à son compagnon, en lui faisant remarquer les alternatives d'ombre et de lumière : on pourrait construire des phares qui s'éclipseraient ainsi. Le nombre des révolutions dans un temps donné indiquerait au navire le point où il serait.

M. Lemoyne fut enthousiasmé de cette idée ; il se rendit, avec Descroizilles, à Dieppe, pour en assurer la réalisation. Un horloger de Dieppe, Mulotin, se chargea d'établir le mécanisme du nouveau phare. Après trois années de laborieux travaux, l'appareil élevé, dans la première semaine de mai 1787, au bout de la grande jetée, fonctionna admirablement.

Ce fut le premier phare à éclipses de France !

Une autre découverte de Descroizilles mérite d'être signalée. Ceci se passait à Lescure-les-Rouen. Le chimiste recevait souvent à sa table quelques savants éminents de l'époque, notamment Fourcroy et Chaptal, avec lesquels il était en relations suivies. Ceux-ci furent un jour agréablement étonnés de la qualité du café qui leur était servi ; ils en demandèrent la cause à leur hôte qui s'empressa de satisfaire leur curiosité. Il leur montra un cylindre en fer blanc, portant à la partie inférieure un filtre sur lequel on tasse le café moulu ; ce cylindre, obturé à sa partie supérieure par un couvercle, s'adaptait exactement sur un récipient qui recevait la liqueur aromatique obtenue en versant de l'eau sur le filtre.

Ce fut la première cafetière connue.

Un ferblantier de Rouen se chargea d'en fabriquer d'autres, et vint même s'installer à Paris. Après des débuts très difficiles, il fit connaissance d'un grand amateur de café, l'abbé du Belloy, très répandu dans les salons. Celui-ci fut charmé de l'arome de sa liqueur favorite préparée dans l'appareil de Descroizilles, qui fut bientôt connu du tout Paris sous le nom d'*alambic à la du Belloy*. Jusqu'à cette époque, le café était préparé par le procédé dit *à la sultane*. On jetait de l'eau bouillante sur le café placé au fond du vase, de sorte que la plus grande part de l'arome se répandait dans l'eau. C'est ce qui faisait dire à Voltaire qu'il prenait du café « à gorge déployée ».

M. Simon réclame une statue pour François-Henri Descroizilles. On en a érigé pour qui ne le valaient certes pas.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

M. Augagneur et la psychophysiologie du colon. — Mémento.

Pendant longtemps *le colon* a tenu une place dans le répertoire des évocations comiques. Le colon apparaissait aux gens d'esprit que sont si facilement tant de nos compatriotes comme une sorte de personnage drôlatique, de figurant de revue de fin d'année. En parlant de telle de nos colonies, on disait « le colon » comme dans certains cantons de chasse dévastés, — *terra depopulata !* — on dit « le lièvre ». A l'appui de cette manière de voir, ou plutôt de ce sentiment, venait le jugement fameux de Bismarck déclarant que « la France possédait des colonies, mais point de colons ». Ces plaisanteries, par trop aisées, ont cependant perdu un peu de leur portée au fur et à mesure du développement de la colonisation française. Un fait, par exemple, comme les quatre milliards, et plus, de commerce annuel de l'Algérie laisse supposer un nombre respectable de colons pourvus d'une indéniable activité. Toutefois, la force de la légende est telle que beaucoup de gens, plus ou moins avertis, en sont demeurés à la conception d'antan et sourient à l'évocation du colon, phénomène introuvable, comme ils sourient à celle du Polonais toujours ivre ou du Portugais toujours gai. Il convient donc d'être reconnaissant au vigoureux esprit qu'est M. Augagneur, gouverneur général de l'Afrique équatoriale, qui, dans une revue coloniale ré-

cemment créée, *Colonia*, vient de consacrer au **Colon** une remarquable étude qui me paraît bien constituer une mise au point définitive. C'est qu'en effet, si une opinion publique, encore plus mal éclairée en matière coloniale qu'en toute autre matière, considère volontiers les colons comme d'ardents mercantis héritiers et continuateurs des négriers de jadis, il faut bien, d'autre part, reconnaître que ces infortunés colons eux-mêmes si abominablement calomniés ne sont point très tendres à l'égard de l'élément fonctionnaire.

Volontiers ils s'écrieraient et je crois même bien qu'ils s'écrient : « Comme la vie serait belle et fructueuse aux colonies s'il n'y existait point ces fonctionnaires coûteux et inutiles autant que paresseux ! » Tel fut, il n'y a pas longtemps, le sentiment du Conseil général de la Nouvelle Calédonie demandant qu'on réduisît le nombre des fonctionnaires métropolitains, qu'on ne leur donnât plus de congés de convalescence, etc. Par ailleurs, interrogez certains fonctionnaires revenant d'une de nos possessions d'outre-mer et ils vous déclareront : — « Tout irait bien, tout serait parfait et la vie serait belle et agréable aux colonies s'il n'y existait point des colons avides, quinteux, agressifs, toujours en lutte avec l'administration sans le contrôle sévère de laquelle ils exploiteraient indignement la population indigène ! »

Entre ces deux thèses excessives et où s'accusent la tendresse et l'indulgence habituelles de l'homme pour l'homme, où est la vérité ?

L'étude de M. Augagneur contribuera peut-être à la dégager. Il constate d'abord que, jusqu'ici, trop souvent, les colonies furent considérées comme un purgatoire à l'usage des individus ayant échoué dans la mère patrie par quelque défaut ou quelque faute. Volontiers, les colonies apparaissaient comme le théâtre où se réunissaient les têtes brulées... les insociables qui n'avaient pu se soumettre à la discipline de la métropole. C'était une tradition, celle du XVIII[e] siècle, alors que les des Grieux ruinés par une Manon partaient pour les îles emportant une pacotille. Fort intéressants au point de vue psychologique ces colons, mais combien mal préparés à leur vie nouvelle !

M. Augagneur qui se veut impartial reconnaît au reste que, pendant longtemps, l'Administration ne fut pas recrutée de façon bien différente, et que l'Administration ne s'en trouva pas mieux que la colonisation. Toutefois, depuis vingt ans, elle a changé de

système et demandé à ses fonctionnaires des connaissances, une valeur morale, équivalentes au moins à celles exigées dans la métropole.

Revenant au « colon », M. Augagneur se demande si la responsabilité des mécomptes éprouvés sur certaines entreprises coloniales qui ont périclité n'est pas imputable à l'insuffisance de leurs agents, directeurs et employés. Répétons-le, — et, ici, M. Augagneur est à citer intégralement :

Il faut plus de qualités pour réussir aux colonies que pour réussir dans la métropole. Dans la métropole, une affaire n'est jamais une affaire nouvelle, elle marche d'après une expérience, des règles établies; les dirigeants, les exécutants ont à portée de la main les enseignements, les conseils, des concours de toute espèce. Ils ont peu de chose à tirer de leur propre fonds; une usine fonctionne souvent par la force acquise, sans que le fils qui en a hérité de son père ait à faire acte d'initiative, d'imagination, d'ingéniosité. Dans la métropole, les conditions dans lesquelles opère l'industriel ou le commerçant sont précises, fixes. Transports, organisation mécanique, main-d'œuvre, tout cela est connu, régulier, ne prépare aucune surprise. Ici les données du problème sont fixes ou indiscutables; là, aux colonies, ces données sont différentes, ne reposent pas sur des bases certaines et immuables. Aborder la vie coloniale sans un bagage solide de qualités et de connaissances, c'est, sinon aller à l'échec lamentable, tout au moins, se condamner à la médiocrité des résultats. L'énergique Robinson Crusoé, le fade et prudhommesque Robinson Suisse ont vécu dans leurs îles désertes; c'est un peu à ce genre de colonisation qu'ont abouti trop de ces colons dont la vocation avait été déterminée par l'obligation de refaire leur vie manquée dans la mère-patrie. Comme les Robinson, ils avaient été jetés par un naufrage sur des rives lointaines. Il ne faut plus aux colonies de ces naufragés, mais des volontaires armés en vue de la tâche difficile, mais passionnante, qu'ils auront délibérément entreprise. Et d'abord, ils jouiront d'une santé solide, d'une vigueur physique au-dessus de la moyenne, souvent ils subiront, sous des climats pénibles, des fatigues que leur organisme devra supporter. De la vigueur physique, d'ailleurs, dépend, en grande partie, l'existence des qualités morales indispensables. Sans robustesse manqueraient l'équilibre nerveux, le sang-froid, l'absence d'impressionnabilité si nécessaires. Sous l'influence des climats, influence dépressive, sous l'influence de la solitude, beaucoup éprouvent une dépression morale que les coloniaux nomment vulgairement « le cafard » et que les médecins ont honorée du nom de neurasthénie tropicale. Un caractère fortement trempé est le meilleur, je dirais volontiers, le préservatif certain de cette démoralisation. Les coloniaux ont besoin de conserver

leur personnalité, ils ne doivent pas se laisser influencer par le milieu dans lequel ils sont plongés, il leur faut résister aux déformations de l'intelligence, de la conscience, fréquentes quand l'individu n'est plus maintenu dans la norme, quand l'isolement donne, à certains instincts que comprimait le contact des civilisés libre carrière. Une intelligence, une moralité solides dans un corps robuste, permettent de ne plus contracter de fâcheuses et trop fréquentes habitudes. A l'isolement, à l'exemple, conseillers dangereux de l'alcoolisme, le colon bien trempé résistera. Il se souviendra que l'alcool est plus redoutable que le climat. De même, il conservera sa personnalité, sa dignité européennes parmi les indigènes. On ne saurait croire combien d'hommes de volonté vacillante ont subi l'influence du milieu noir, se rapprochant insensiblement, sans s'en douter, de la mentalité des primitifs. Par les femmes, le plus souvent, se produit ce phénomène de régression. Leur commerce a avili nombre d'hommes qui, à leur vue première, manifestaient la plus vive répugnance. Peu à peu, ils ont oublié leur dignité d'Européen. L'alcool et la femme indigène, deux dangers qu'une volonté solide écartera...

M. Augagneur poursuit sa brève, mais saisissante monographie du colon, en recommandant au dit colon d'être juste avec l'indigène, de le traiter en homme, de le payer régulièrement, de le bien nourrir, conditions qui garantissent une main-d'œuvre régulière très susceptible de perfectionnement, et il conclut ainsi :

J'ai essayé d'esquisser un portrait intellectuel et moral du colon, tel qu'il devrait être demain quand, à la période de colonisation rudimentaire trop longtemps prolongée dans nombre de nos possessions, aura succédé l'ère de la mise en valeur systématique, réfléchie, quand la méthode aura remplacé d'intéressantes, d'ingénieuses mais insuffisantes improvisations.

Je n'ai pas grand'chose à ajouter à ces lignes sur le colon, Elles sont parfaites quant au ton, à l'expression, à l'intention et à l'utilité coloniale. Je me permettrai, toutefois, de remarquer que ce qui fait surtout leur valeur, c'est l'autorité de leur signataire. Celui-ci les a tracées avec toute l'énergie de son tempérament personnel d'homme exceptionnellement robuste qui, à plus de soixante ans, vient de repartir sans hésitation, naturellement, à son poste de gouverneur général en Afrique équatoriale, et aussi, avec toute la lucidité de son cerveau de savant, ami des solutions précises et catégoriques. Bien plus qu'un conseil, c'est un ordre au colon de bien agir et de se bien porter. Dans la vie pratique malheureusement et dans le domaine psy-

chologique comme dans le domaine physiologique, il ne s'agit pas d'edicter des ukazes pour obtenir d'heureux résultats. Il arrive des moments où Lénine lui-même est vaincu. Nos colonies représentent de terribles broyeuses d'énergie et la puissance des suggestions du milieu y est telle que les meilleurs finissent par les subir et par capituler dans cette lutte quotidienne avec le climat, la maladie et... les hommes ; je crois bien que, dans l'existence, ici d'ailleurs, comme là-bas, il est bien de faire toujours ce qu'on peut, mais qu'il n'est pas toujours possible de faire ce qu'on veut. Il n'est pas mauvais cependant que certains êtres exceptionnellement taillés et vigoureux, chênes dominant la foule des roseaux humains, viennent avec la force de l'exemple décréter l'évangile de vouloir et d'énergie. Nous ne devons pas être plus exigeants en matière sociale que ne l'était Newton dans l'ordre scientifique, et nous avons bien le droit de déclarer : *Tout doit se passer comme si* une volonté tenace et un bon estomac permettaient de soulever des montagnes ou de mettre en valeur l'Afrique équatoriale.

Pour en finir, non pas avec l'amant comme Madame Aurel, mais avec le colon, je noterai ce que m'a confié un vieil administrateur colonial : « Il y a, me dit-il, le bon et le mauvais colon. L'administration ne connaît que le second. Le premier, celui qui réussit et fait de bonnes affaires, l'administration ne le voit jamais. Il ne demande jamais rien... » — « à telle enseigne, poursuivis-je, que certains ont pu prétendre qu'il n'existait point... »

Mémento. — M. Armand Meggle, directeur du Comité national des Conseillers du Commerce extérieur de la France, vient de consacrer dans la bibliothèque d'histoire contemporaine de Félix Alcan une sérieuse étude au *Domaine colonial de la France à ses ressources* et *à ses besoins*. Ce guide pratique de l'Algérie, des colonies, des pays de protectorat et pays à mandat constitue une sorte de recensement général de la production et des débouchés offerts par chacun des territoires de notre empire colonial. M. Meggle, dans son introduction, souligne à bon droit que les grands pays d'outre-mer, ceux que nous appelions autrefois « les pays neufs », ont beaucoup évolué depuis quelques années et du fait de la guerre. Alors qu'autrefois ils se bornaient à exporter des matières premières et à acheter des produits manufacturés, ils tendent de plus en plus, non seulement à se suffire à eux-mêmes mais encore à envahir les marchés européens. C'est ainsi que les Etats-Unis, qui ont en quelque sorte le monopole de la production cotonnière, sont maîtres des prix

et peuvent, à leur gré, réserver exclusivement leur coton à leurs usines ou ne nous l'offrir qu'à des prix prohibitifs. De même, nous pouvons être à la merci de l'Angleterre et de ses Dominions pour les laines, du Japon pour la soie, du Brésil pour le café, etc. Cela devient donc pour nous *une nécessité vitale* de nous adresser à nos colonies pour tous les produits que ne peut produire notre sol ou qui nous font en partie défaut, tels que coton, laine, soie, thé, café, riz, cacao, caoutchouc, bois, bétail, etc. Par voie d'échange nous leur offrirons nos produits manufacturés et nos possessions coloniales deviendront ainsi, — la formule est excellente, — le *gage de notre indépendance économique*, en même temps qu'elles ouvriraient un vaste champ d'activité aux initiatives métropolitaines.

Souhaitons que l'appel véhément et remarquablement documenté de M. Meggle à nos industriels et à nos commerçants soit entendu !

— Les *Expériences africaines d'autrefois et d'aujourd'hui*, de M. Léon Homo, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon (Vuibert, éditeur), encore que datant de 1914, présentent cependant un vif intérêt en tant que reconstitution historique, d'abord, et en tant qu'enseignement à tirer du passé pour le présent. L'auteur a pris comme épigraphe cette citation d'Horace (Epître aux Pisons) : *Multa renascentur quæ jam cecidere*. Je regrette seulement, étant donné la valeur de ses considérations pour le passé, que l'auteur ait été si bref en ce qui concerne leur application au présent ou à l'avenir. Retenons-en seulement les difficultés nombreuses que M. Homo promet aux Italiens dans leur appropriation de la Cyrénaïque. Les faits, depuis 1914, se sont d'ailleurs chargés de donner leur confirmation à cette prévision. M. Homo a établi également que les Romains, malgré leurs formidables moyens et leur puissance d'assimilation, ont été incapables de pacifier le Maroc. Il semble bien qu'à cet égard nous soyons engagés sur une meilleure voie. Mais ceci appelle des réserves et un examen auxquel j'ai l'intention de procéder un prochain jour.

— M. S. Ferdinand-Lop, publiciste averti et de talent, a dépeint *la Tunisie et ses Richesses* (Roger et Cie, éditeurs). Il l'a fait de façon intéressante. C'est avec raison qu'il déplore dans sa conclusion que le protectorat tunisien soit encore rattaché au Ministère des Affaires Etrangères. Le Quai d'Orsay n'entend pas grand'chose, je le crains bien, aux questions extérieures, mais il n'entend assurément rien aux questions coloniales. N'attendons pas d'avoir laissé les germes de révolte se développer en Tunisie pour la confier à une administration mieux qualifiée par son œuvre passée pour la conservation et la mise en valeur d'un pays agité par la propagande double et complice des communistes français et des bolchevistes judéo-germano-italo-russes.

— A rapprocher du précédent ouvrage une œuvre fantaisiste, mais

amusante : *La Tunisie en l'an 2000* (Lettres d'un touriste), par le Dr L. Carton (G. van Oest et Cie, éditeurs).

CARL SIGER.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Albert Houtin : *Le Père Hyacinthe réformateur catholique, 1869-1893*, Emile Nourry.

M. Albert Houtin vient de donner le second volume de la vie de Charles Loyson, **Le Père Hyacinthe réformateur catholique**, en attendant sans doute le troisième et dernier qui dira la fin de cette existence si tourmentée.

J'ai dit, à propos du premier volume (*Mercure*, 1er mai 1921), le haut intérêt psychologique de cette évolution douloureuse, et je terminais par ces mots : « Pauvre père Hyacinthe, s'il n'avait pas ainsi aimé chastement, religieusement sa pénitente, il ne serait pas sorti de l'Eglise ! » Ce second livre confirme pleinement cette vue. Le glissement du grand prédicateur hors de l'orthodoxie n'a été, hélas, qu'une affaire de femme. Les amateurs d'histoires d'amour s'en réjouiront peut-être, mais les âmes philosophiques ou religieuses en seront un peu déçues.

On s'attendait à un conflit grandiose, à un duel de Iaveh et de Satan, ou de la Foi et du Doute, ou seulement de l'Autorité et de l'Indépendance, et on tombe sur un cotillon, c'est piteux.

Que telle soit bien la raison de son exode, c'est le Père lui-même qui le dit, et quelque quarante ans après l'aventure, dans son *Journal intime*, à la date du 16 décembre 1908 : « Si je n'avais pas rompu en 1867 avec l'Eglise romaine sur la question de l'infaillibilité du pape et de tout ce qui s'y rattache dans l'ordre doctrinal, j'aurais rompu tôt ou tard sur la question non moins grave du célibat et de tout ce qui s'y rattache dans l'ordre pratique. » Ah ! il faut reconnaître que la dame le tenait fortement !

Cette dame, on la voit mal à travers les effusions passionnées du *Journal*, mais on la distingue suffisamment pour deviner son rôle néfaste. La femme n'est jamais indifférente au prêtre ; neuf fois sur dix celui-ci l'épouvante comme un sorcier, et elle le fuit ; mais la dixième, elle se jette à sa tête. Tous les prêtres ont connu de ces chattes rôdeuses de sacristies, et presque tous ont haussé les épaules, d'autant qu'il s'agit le plus souvent de simples détra-

quées sans attraits, mais quelquefois ce sont d'étranges et tenaces séductrices, et sincères dans leurs miaulements d'amour.

Mme Meriman semble avoir été de celles-ci. Je voudrais parler d'elle à la fois avec respect, à cause de cette sincérité et de sa maternité, et avec une justice un peu dure, car, pour assouvir sa passion, elle a fait le malheur de celui qu'elle voulait. Et par quels moyens ridicules ou pis ! Un soir d'août 1870, en pleine guerre, quand le sort de la France se débattait à Gravelotte, elle vient conter au pauvre père Hyacinthe que son ami le Père Gratry la demande en mariage ! Lui, tout interloqué, répond : « Si vous l'aimez mieux que moi, épousez-le. » Mais le lendemain il lui écrit une lettre d'une beauté singulière, sans un mot de jalousie (il a dû pourtant être mordu au cœur) sans un reproche, et qui se termine par ces mots : « Dès maintenant, pour la vie, quoi qu'il arrive et pour l'éternité, je suis et je veux rester le frère, l'ami, le fiancé et l'époux de votre âme ». Ce genre-là d'épousailles ne suffisait pas à la dame, car la voilà qui s'excite, s'impatiente du temps qui passe, et de Rome où elle se trouve lui écrit qu'elle est très malade ! Le docteur qui la soigne envoie de son côté des détails, ma foi, très précis : « Je dois vous dire, mon cher monsieur, que sa manière de vivre n'est pas du tout conforme à sa nature... Malheureusement elle a le cœur d'une femme. Elle éprouve le besoin d'être aimée, d'être comblée de manifestations de tendresse. Ici elle est privée de tout cela... Quant à sa santé purement physique, vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter. » Le bon docteur a dû sourire en écrivant sa lettre.

Elle arriva à ses fins, et Charles Loyson l'épousa le 3 septembre 1872 (il avait 45 ans) et leur vie s'écoula dans des épreuves supportées avec dignité, dans la joie de voir grandir le fils né de leur union, ce noble et généreux Paul-Hyacinthe Loyson qui mourut l'an dernier, mais aussi dans la tristesse de sentir échouer l'œuvre de réformation intérieure du catholicisme à laquelle ils s'étaient consacrés.

C'est que cette œuvre était vouée à l'insuccès. Le Père Hyacinthe n'apportait que des protestations contre l'infaillibilité du pape et contre le célibat des prêtres ; ce n'était vraiment pas suffisant pour fonder une Eglise nouvelle.

D'abord les catholiques qui combattaient le plus vivement l'infaillibilité du pape reconnaissaient celle du Concile œcuménique ;

or, du moment que le Concile proclamait le pape infaillible, il n'y avait qu'à s'incliner. C'est ce que firent tous les évêques de l'opposition sans exception ; il n'y eut de dissidents que chez quelques prêtres allemands infatués de leur érudition comme Dœllinger et dont le schisme était condamné d'avance. Charles Loyson lui-même s'écarta d'eux, sentant que leur attitude ne se comprenait pas ; c'est que lui-même restait au fond très catholique d'esprit, c'est-à-dire assoiffé d'autorité et de discipline ; il ne voulait pas être protestant à cause de ce manque d'armature rigide et il reprochait au régime républicain son indifférence en matière de religion ; s'il avait été au pouvoir peut-être aurait-il fait appel au bras séculier tout comme le plus classique des inquisiteurs. En somme il ne divergeait d'avec l'Eglise que sur la question du célibat ecclésiastique, et comme c'est une question de pure discipline et que le pape pourrait dès demain permettre à tous les prêtres de se marier, comme le font d'ailleurs ceux du rite oriental, nos maronites par exemple, on comprend qu'il ait gardé de bonnes relations avec beaucoup de ses confrères du sacerdoce et que l'Eglise n'ait jamais désespéré de le voir rentrer au bercail.

Le prochain volume dira sans doute ces tentatives de rentrée qui échouèrent aussi ; celui-ci contient seulement l'histoire des deux essais d'église catholique non romaine que fit Charles Loyson entre 1869 et 1913.

La première eut lieu à Genève où existait déjà un groupe de schismatiques; (il existe toujours et compterait 56.250 adhérents en Suisse), le Père Hyacinthe alla à eux, devint leur curé, mais fut vite choqué par leur manque d'esprit religieux, il les qualifia durement et les abandonna, poussé ici par Mme Loyson qui n'avait pas vu de bon œil cette petite aventure, car elle avait des visées bien plus ambitieuses sur la réunion de toutes les églises chrétiennes dans l'esprit qu'elle insufflait à son mari. Le *Journal* contient sur ce point des notes qui montrent la puissance de l'action de cette dame. « Cette œuvre naissante... s'est imposée à ma conscience, mais ma conscience n'était-elle pas dans l'erreur ? Emilie l'a toujours pensé... J'ai bien fait d'obéir à ma conscience, mais ma conscience aurait dû peut-être s'éclairer de celle d'Emilie. » Hélas n'eût-elle pas dû alors, auparavant, s'éclairer aussi de celle de Montalembert, de Gratry, de Darboy, de Pie IX et tant d'autres ?

Le Père Hyacinthe se décida donc à fonder une Eglise autonome qu'il appela gallicane et qu'il affilia à l'Eglise anglicane. Il était pauvre et sa femme aussi, en dépit des bruits mensongers qu'on fit courir; leur dignité morale à tous deux en grandit, mais la pompe du nouveau culte s'en ressentit fâcheusement; on dut louer d'anciennes salles de café-concert rue Rochechouart d'abord, puis rue d'Arras ; je me souviens avoir été, en celle-ci, entendre, en 1885 ou 1886, un très noble sermon du Père; les chants étaient en français et comme les voix des *soli* étaient belles, l'effet produit était émouvant. L'Eglise se traîna pendant une dizaine d'années; dans un milieu protestant elle se serait peut-être développée au milieu des sectes, mais en France elle se heurtait à trop d'obstacles, au besoin d'unité morale des catholiques, à la méchanceté acrimonieuse des cléricaux, à la défaveur étroite des protestants qui ne pardonnaient pas au Père de s'éloigner d'eux de plus en plus, à la déception hargneuse des anticléricaux qui devaient le trouver de plus en plus cabotin, et surtout à l'indifférence générale ; même les esprits libéraux ne pouvaient guère approuver la mentalité du Père, pas plus sa révolte contre l'ancienne autorité que son essai d'instaurer une autorité nouvelle non moins intransigeante. Le pauvre Charles Loyson avait raison d'écrire vers cette époque : « Ma vie est un long et douloureux avortement ». Sa femme partit pour Rome, espoir suprême et suprême pensée, essayer d'expliquer au pape sa grande idée de réunion des Eglises. Léon XIII (c'était en 1873)) ne voulut pas la recevoir et ce fut à son secrétaire seulement qu'elle put développer ses plans grandioses. Elle revint, et dès le lendemain de son retour, le Père abandonna son église dont il fit remise à l'archevêque d'Utrecht (catholique non romain). Il paraît que le petit groupe subsiste toujours sous cette obédience, paroisse catholique gallicane de Saint Denys de Paris, 96, Boulevard Auguste-Blanqui.

Dans son journal il écrivait à ce moment : « Comme penseur et comme homme d'action je suis vaincu. » Il aurait pu ajouter que par sa faute les tendances auxquelles il s'était voué l'étaient aussi. Le Père Hyacinthe resté moine, ou même l'abbé Charles Loyson resté prêtre en communion avec l'Eglise, peut-être devenu plus tard évêque, tout comme Mgr Perraud et même cardinal tout comme Newman, aurait pu faire triompher ses idées au moins en partie, mais le meilleur moyen pour faire repermettre le

mariage des prêtres, ce n'est pas de se marier soi-même sans permission ! Peut-être un jour l'Eglise reviendra à la conception primitive du prêtre-vieillard ; tout bon chrétien pourra être reçu prêtre à 60 ans et ne pourra pas l'être avant ; ceci modifierait bien des choses, y compris la forme du sacrement de pénitence, les modalités des nominations paroissiales, canonicales et épiscopales, les questions de casuel et de menses, et surtout l'esprit général des milieux ecclésiastiques, mais ce sont là des questions trop graves et trop délicates pour qu'un laïque puisse faire autre chose que les effleurer...

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Vie des Peuples : l'empire anglais du pétrole ; les affaires et l'idée permanente de la guerre. — *La Revue de la Semaine* : Apollinaire et l'avant-garde littéraire actuelle. — *Les Cahiers d'aujourd'hui* : hommage à Octave Mirbeau. — *Le Monde nouveau* : un sonnet de M. Charles Derennes. — Mémento.

M. Pierre L'Espagnol de la Tramerye donne à **La Vie des Peuples** (10 juillet) la première partie d'une étude qui a pour titre : « l'Empire anglais du pétrole ». Elle apporte incidemment des lumières crues sur l'internationale de l'argent. Les partis bourgeois réservent leurs anathèmes aux membres de l'internationale populaire, au nom de la patrie. Ils taxent d'utopie, et de dangereuse utopie le projet d'une fraternité des peuples qui empêcherait de nouvelles guerres. On excommunie de la nation le citoyen qui rêve, après Hugo, de réaliser la suppression des frontières dans l'intérêt supérieur des idées et d'un accroissement du bien-être général. Or, pour la grande finance et la grande industrie, même durant la guerre de 1914-1918, il n'y a pas eu de frontières : ces puissances se maintenaient « au-dessus de la mêlée ». Nous reprenons volontiers cette formule à propos de quoi M. Romain Rolland, injurié, attira sur sa tête les foudres d'une union sacrée de folliculaires asservis aux doctrines officielles pour la défense du patriotisme et le soutien du « bon moral ». C'est à ces écrivains aveuglés par le devoir de l'heure, que nous soumettons surtout la page que voici :

Jusqu'en 1914, le gouvernement anglais sembla se défendre contre l'extension formidable que prenait la « Royal Dutch-Shell » dans le

monde entier sous prétexte de s'assurer des réserves, il s'assurait des débouchés qu'elle n'atteignait pas, prenant le contrôle de l' « Anglo-Persian » et créant en 1918 la « British Controlled Oilfields ». C'est qu'il n'était pas encore son allié. Mais, depuis la guerre, s'est produit un événement considérable Deterding a lié la fortune de son trust à celle du plus grand Empire de l'Univers, à l'Empire Britannique dont la politique dirige actuellement le monde.

A l'origine de son histoire, la « Royal Dutch » était hollandaise. Si elle devint aussi anglaise avec la « Shell », elle était allemande par ses participations roumaines avec la « Deutsche Petroleum » qui réunissait les affaires pétrolifères de la « Deutsche Bank » : « Steana », « European Petroleum », « Deutsche Mineralœl Industrie ». Les premiers fonds importants de ce puissant consortium ont été fournis par des banques allemandes : la « Deutsche Bank », la « Disconto Gesellschaft » et la maison Bleichrœder sont comme le trépied fondamental de l'édifice. Et comme on l'a très justement écrit : « Si l'Allemagne n'avait pas eu dans la « Royal Dutch » la place prépondérante, c'est parce que les intérêts anglais intéressaient beaucoup plus M. Deterding. Il se sert des puissances nationales comme il se sert de celle de l'argent. La Grande-Bretagne étant maîtresse des mers, il a fait du capital anglais le capital prépondérant dans ses entreprises. Mais la famille de Rothschild est internationale. Elle a une branche à Londres, une à Paris, une à Berlin, une à Vienne. M. Deterding avait des points où jeter l'ancre en attendant le vent. Au moment de la retraite des armées roumaines, les puits contrôlés par la Royal furent détruits en partie. Que la destruction ait été le travail des soldats roumains ou des soldats allemands, cela n'a pas d'importance. La « Deutsche Bank » était associée de M. Deterding en Roumanie. Quelle que fût l'issue de la guerre, la « Royal Dutch-Shell » devait être remboursée...

Il en eût été de même le long de la route de Bagdad. Si l'Allemagne eût acquis l'Asie-Mineure, les propriétés de la Royal eussent été encore sauvées par la « Deutsche Bank ». — Comme les Alliés ont le dessus, M. Deterding ne craint rien. Il est en étroites relations avec les Français et les Anglais : c'est un Européen. Il ne s'oppose qu'à l'Amérique. Et c'est une curieuse coalition que cette coalition pétrolifère, où les nations ennemies d'aujourd'hui s'accordaient à certaines heures et se combattaient à d'autres, et sont les unes et les autres conduites par une puissance supérieure comme elles l'ont été par la course mondiale aux armements, vers des fins insoupçonnées. Fait considérable qui confondra la pensée des personnes simples, M. Deterding, pendant la guerre, a fait respecter son pavillon.

Son habileté fut telle que, quel que fût le parti victorieux, il était sûr de sortir intact de la mêlée !

L'Angleterre ayant vaincu l'Allemagne, il a lié sa fortune à la sienne.

§

M. R. Aron a écrit pour **la Revue de la Semaine** (28 juillet) une fort intelligente « Introduction à la Littérature d'avant-garde ». Il voit en Guillaume Apollinaire le précurseur de cette littérature dont M. Max Jacob lui paraît un des poètes les plus qualifiés. La « Méditation sur la mort » de M. Jacob soutient d'un heureux exemple la conclusion de M. R. Aron :

De tels vers par leur ingénuité et leur spontanéité ne permettent-ils pas de prévoir ce que sera la grande œuvre de l'avenir, si elle est écrite un jour ?

Mais que cette œuvre reste ou non dans les limbes de la pensée, ce sera le grand honneur de cette génération d'écrivains, d'avoir rompu avec un mouvement qui, après avoir produit de grandes œuvres, aboutissait fatalement à des créations démentes. Ce sera le grand honneur de Guillaume Apollinaire d'avoir pris conscience des dangers de l'idéal symboliste et d'y avoir substitué un nouvel idéal de simplicité et de force. Il a ainsi sauvé notre jeune littérature.

La postérité le rangera parmi les grands rénovateurs qui, surgissant à la fin des âges littéraires périmés, donnent une orientation et une vie nouvelles aux lettres languissantes. Lui-même, dans son dernier article paru au *Mercure de France*, le 1er décembre 1918, appelait la venue d'un esprit nouveau qui ne serait, ni compliqué, ni languissant, ni factice, ni glacé, mais bien « selon l'ordre de la nature » et dépourvu de toute emphase.

Et si, en 1922, cet appel est en voie d'être entendu, si, comme le dit Max Jacob dans son *Art Poétique*, la guerre a « deshamlétisé » la littérature d'avant-garde, n'est-ce pas à l'impulsion de Guillaume Apollinaire qu'on le doit surtout? Poète de la guerre pour en avoir souffert et en être mort,— poète de la guerre pour l'avoir chantée dans ses *Calligrammes* avec sincérité et simplicité, — Guillaume Apollinaire mérite aussi ce titre pour avoir le premier su annoncer et exprimer la sensibilité nouvelle qui semble se dégager de la tourmente.

Heureusement le sous-titre de cette étude, « de Boileau au dadaïsme », n'en indiquait pas le terme. Très éloigné, certes, de Boileau, mais peut-être encore plus loin de ce malthusianisme littéraire qu'est le dadaïsme, Guillaume Apollinaire a apporté un principe nouveau de vie et de progrès, et par là ne se rattachera pas, comme il le voulait lui-même, à toute la tradition littéraire, s'il est vrai que la plus belle et la seule tradition consiste à progresser sans cesse et à transmettre la vie?

§

Les Cahiers d'aujourd'hui (nº 9) sont consacrés à Octave Mirbeau. Mme Séverine le montre à Rennes, en 1899, ardent au combat pour la justice et la vérité. M. Frantz Jourdain témoigne de la bonté du grand écrivain, M. Thaddée Natanson, qu'il aima beaucoup, le dépeint tout en ces quelques mots exacts : « Octave Mirbeau manqua toujours divinement de mesure. »

Mme Marguerite Audoux écrit :

Il était sensible à toute affection, mais il désirait surtout être aimé des pauvres.

« Vous l'êtes, » lui disais-je.

Il réfléchissait une minute, puis sa lèvre se retroussait de façon ironique :

— « Savoir ? » faisait-il.

Il en eut la preuve quelques semaines avant sa mort.

Les hommes, alors, tous occupés à pointer des canons où à fabriquer des obus, n'avaient pas le temps de réparer un tuyau de chauffage destiné à entretenir la chaleur dans la chambre d'un malade. Il s'en trouva deux cependant qui sacrifièrent leur nuit de repos à cette réparation nécessaire. Et, au matin, lorsqu'en plus de leur salaire on leur offrit un bon pourboire en récompense de leur adresse et de leur activité, ils refusèrent simplement en disant :

Pour Mirbeau, nous aurions même travaillé pour rien.

L'hommage de M. Ernest Tisserand débute ainsi :

La guerre. Une popote. Une popote d'étapes. Abruti par trois mois de Somme et par le terrible hiver de 1917, je me trouve, selon le hasard des « mouvements », à la table d'un commandant qui, dans le civil, préside un Tribunal bien parisien.

Précisément, il ouvre les journaux.

— Tiens, cette crapule de Mirbeau... il est mort.

Un long silence. La nouvelle tombe dans le vide. Mirbeau... ce nom ne dit rien aux adjudants retraités, hôtes familiers du commandant-magistrat. Et moi, je n'ai pas relevé l'injurieuse exclamation ; une seule chose m'apparaît : Mirbeau est mort... Je le savais malade, perdu, mais il me semble surnaturel qu'on puisse alors mourir sinon sous les obus et les balles...

Le commandant parle.

— Une fois, j'ai jugé un procès Mirbeau : une couturière réclamait de l'argent à la mère Mirbeau. Celle-ci était venue avec son mari. Mon premier mot fut : Taisez-vous ! Hein ? quoi ? Taisez-vous ! Qu'est-ce qu'on vous doit, vous ? Il gelait comme aujourd'hui. J'avais conservé

ma pelisse sous ma robe. Je fais ouvrir les fenêtres. Mirbeau tousse. La mère Mirbeau éternue... L'avocat se mouche. Mes assesseurs grelottaient. J'ai expédié l'affaire en cinq sec. Condamnation sans discussion... les frais... les dépens...

J'écoute machinalement. Je devine la belle figure insensible, aux grands yeux fermés dans les orbites approfondies... Le commandant parle :

— Ce sera épatant, après la guerre : on rencontrera une crapule ; pan ! on lui fichera un coup de revolver !

Il fait atrocement froid dans la baraque au poêle éteint. A côté, près d'un fourneau de cuisine, les ordonnances jouent à la manille. On les entend rire et crier : atout et atout... Le commandant parle :

— Mon ami Mangin me l'a dit avant-hier : je laisserai la moitié de mon armée par terre, mais le soir je coucherai à Laon...

A M. Henri Béraud, tel apparaît l'auteur de *Dingo* :

Mirbeau : le tendre ami des révoltés, celui dont la pitié fut toujours aux mufles incompréhensible ; pour ce que vous fûtes, écrivain du *Calvaire*, l'écho ricaneur d'un sanglot ; mais, au bout du compte, un homme, un pauvre homme, et qui le savait.

§

Le Monde Nouveau (1er août) : un des beaux sonnets de « La Fontaine Jouvence » que va publier Charles Derennes, l'auteur de l'admirable *Vie de Grillon* ;

Jeanne, si quelque honneur me demeure attaché
Pour l'amour que je voue à votre jeune grâce,
Il faut, dès aujourd'hui, que le Temps et l'Espace
Sachent que cet amour fut probe et sans péché.

O consolation de tout, Ciel rapproché,
Tendresse qu'on étreint et douceur qu'on enlace !
Vous me semblez, ce soir, un peu lointaine et lasse ;
Ce n'est rien. Votre cœur ploie. Un Dieu l'a touché.

Et lequel ? Le plus doux des Maîtres de la terre ;
Non point l'Enfant-Archer, ni l'Autre, trop austère,
Sur la Nuée assis et parlant de raison...

La raison, entre nous, est au déraisonnable ;
Nous bâtirons, ce soir, sur l'incertain du sable.
Je suis le sable. Vous, vous êtes la Maison.

MÉMENTO.

Causeries (août). — M. E. Viau : « Conversion des Arabes ». — M. A. Retté : « La naissance du printemps.

La Chine (15 juin). — « Athalie et l'orphelin de la famille Tchao », très curieux article signé Lieou Joei-Yu qui montre des ressemblances entre la tragédie de Racine et la pièce de Ki Kiung-siang, qui écrivait au XIIIe siècle.

Revue des Deux Mondes (1er août). — Lettres de jeunesse de Denys Cochin. — M. P. Berret : « Victor Hugo spirite ». — « Au pays breton », par M. A. Chevrillon. — Mme E. Vernaux : « L'école sous le régime bolcheviste ».

La Revue de Paris (1er août). — E. Renan : « De l'imitation de la Bible dans *Athalie* ». — M. A. Touchard : « Portraits d'outre-Rhin ». — M. de Fels : « Aurons-nous une politique du pétrole ? » — M. Marcel Thiébaut : « Henry Bataille ».

La Revue de France (1er août). — M. A. Chevrillon : « L'humanité de Molière ». — M. Paul Dottin : « L'Angleterre inconnue », très curieuse description de l'est londonien.

Belles-Lettres (août). — « Croquis parisiens », de beaux poèmes de M. André Delacour.

La Nouvelle Revue Française (1er août). — « Le mariage du ciel et de l'enfer », par M. William Blake, traduction de M. André Gide. — M. Ch. du Bos : « Remarque sur les Goncourt ». — M. Gil Robin : « Etude de nu ». — « Chronique dramatique » de M. Maurice Boissard : Il y parle, de la manière la plus émouvante, de ses chiens et de ses chats.

Clarté (2 août). — Numéro consacré à « l'oubli de la guerre ». Il contient, entre autres : « Artois, 1915 », des notes inédites de Raymond Lefebvre, d'une tragique vigueur.

L'esprit nouveau (no 17). — « Rimbaud », par M. Jean Epstein. — « Le Boxeur et son ombre », par M. Maurice Raynal.

L'Europe Nouvelle (29 juillet). — « L'histoire de La Haye : les derniers jours de la Conférence », par M. H. Asselin.

Revue de l'Amérique latine (1er août). — M. A. Guillén : « La jeune littérature péruvienne ». — « Un siècle de poésie haïtienne », par M. E. Morpeau.

Le Divan (juillet-août). — « Toulet, moraliste », par M. Gilbert Charles et des notes anciennes : « Souvenirs et voyages », de Toulet.

La Revue mondiale (1er août). — M. le Dr Cabanès : « Epilepsie et génie : Dostoïevsky ».

L'Opinion (29 juillet). — M. Paul Heuzé : « Les morts vivent-ils ? » (seconde série). — M. Gonzague Truc : « Quelques traits de la Philosophie allemande ». — « D'Einstein à Bergson et réciproquement », par M. Jean Labadié.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CINÉMATOGRAPHIE

Retour sur le cinéma suédois à propos de *l'Épreuve du feu*, légende dramatique mise en scène par Sjoström. — L'enseignement du dessin par le cinéma.

On nous a présenté récemment un film remarquable, mis en scène par Sjoström et que le public pourra voir bientôt : **l'Épreuve du feu**. En dépit de quelques faiblesses, surtout au début, ce film atteint à une rare puissance et, dans sa dernière partie, à une véritable grandeur. C'est sans doute une parfaite occasion de rappeler ce que l'art cinégraphique doit déjà aux Suédois.

L'art des Suédois nous a été révélé par *La Montre brisée*, *Les Proscrits*, *Le Trésor d'Arne*, *Le Mariage de joujou*, films qui nous ont séduit tout de suite par leur unité. Pour la première fois nous nous sommes vraiment sentis en présence d'œuvres *complètes*.

Certaines réalisations de D. W. Griffith ou de Thos. Ince nous avaient secoué d'émotion violente et nous restions étonné que tant d'instinct pût s'unir à tant de volonté pour créer une beauté nouvelle et proprement cinégraphique, mais les films de Victor Sjoström, de Mauritz Stiller, de John Brunius, d'Yvan Hedquist nous ont aussi démontré combien la méthode, l'ordre, la conscience et l'amour ont de part dans la naissance d'un art où nous étions trop habitués à ne voir chez nous que désordre et inconséquence.

Certes, les Suédois ont vu les films américains et les ont admirés. Ils ont beaucoup étudié leur discipline, leur souci de la vérité, leur sens exact des ressources prodigieuses du cinématographe, leur technique. Ils en ont retenu l'essentiel et surtout cette force vivante qui surgit du rythme des images. Mais ils ont apporté à l'écran leurs dons particuliers. Ils y ont transposé leur caractère. Quand ils recréent un conte ou une légende scandinave, ils ont avant tout le souci de le transfigurer au contact de leur âme propre. Par là ils sont profondément originaux. Ils ont parfaitement compris la richesse neuve de l'image animée. Ils ont asservi celle-ci à l'expression du rêve de leur race et de la poésie des paysages où ce rêve trouve sans cesse des raisons plus vives de s'exalter. S'ils sont sensibles au charme frémissant de leurs vallées, ils connaissent bien les sentiers de leurs

montagnes et aiment l'air qu'on y respire et les souffles qui y passent. Ainsi ont-ils atteint à un lyrisme large, inconnu jusqu'alors à l'écran, si ce n'est dans quelques films d'Ince ou de Gance.

Mais si, parmi les créateurs suédois, Victor Sjoström est surtout obsédé par la grandeur d'un tel lyrisme, et nous hallucine avec le rêve pathétique et troublant de *la Charrette fantôme* et de *l'Épreuve du feu*, il ne manque pas de tirer parti de la force douce et pénétrante de l'intimité familiale et des nuances du sentiment s'extériorisant dans un geste ou la lumière d'un regard. Ses films sont pour la plupart des eaux-fortes largement poussées. *Maître Samuel* nous prouve qu'il sait composer, si le sujet s'y prête, d'admirables lithographies. Et voilà de l'émotion sans fadeur, sans outrance, une symphonie en blanc et noir où nous découvrons toutes les nuances d'une orchestration riche et personnelle, un art sain, robuste, clair, comme les beaux paysages du Nord avec les reflets infinis de la lumière et la poésie calme et prenante des grands fjords.

Un Mauritz Stiller, un John Brunius, sans le lyrisme de Sjoström, n'en savent pas moins atteindre à la puissance quand ils le veulent : certaines scènes du *Trésor d'Arne* et du *Moulin en feu* le prouvent assez. Mais il est évident qu'il sont séduits davantage par la poésie intime et profonde des vieilles histoires qu'ils visualisent. Ils se plaisent surtout à ressusciter la vie d'une époque ancienne. Leur observation aiguë les sert ici utilement aussi bien que le choix qu'ils savent faire des éléments photogéniques et l'utilisation habile des mille faits et gestes de la vie quotidienne et banale de tous les temps. Leur goût du détail évoque et précise à la fois, sans que l'harmonie de l'ensemble soit jamais rompue. Ils font passer dans leurs œuvres cette poésie, ce charme et aussi cette passion vibrante que nous aimions déjà découvrir dans les récits de Selma Lagerlöf, de Knut Hansun, de Björnson, et auxquels Ibsen ajoute l'étrange puissance du mystère. Ce sont là qualités propres à une race. Ils les ont enfermées dans la ligne pure de leurs films.

Je ne sais rien de comparable à l'intimité de leurs intérieurs « reconstitués » avec une simplicité étonnante. Il n'y a presque rien et tout y est. *La Quatrième Alliance de Dame Marguerite*, du metteur en scène Call.Th. Dreyer, est à ce point de vue tout à

fait remarquable. Les moyens employés sont toujours sobres. Les Suédois sont habiles à styliser une scène quand il le faut. Ils ne craignent pas d'éliminer impitoyablement tout ce qui pourrait encombrer l'action et nuirait à l'ensemble. Ils ne craignent pas de jouer sur des fonds flous ou de repousser si *loin* le décor qu'il n'apparaît qu'à sa juste valeur dans le tableau, s'il ne doit rien ajouter à l'expression de la scène. Au contraire, ils font surgir le décor avec toute sa force, avec son maximum de vie, s'il devient un des éléments actifs du conte, s'il en domine l'action proprement dite, comme le torrent des *Proscrits*, le fleuve de *la Montre brisée*, le fjord de *Quand l'amour commande*, la neige du *Trésor d'Arne*, le moulin du *Moulin en feu*, le cabaret et le cimetière de *la Charrette fantôme* et le bûcher de *l'Epreuve du feu*.

Avec quelle puissance le décor ainsi utilisé accuse le caractère d'une scène, explique un geste, révèle la psychologie du drame ! Les Italiens nous ont fatigué les yeux avec la profusion éblouissante et inutile d'admirables décors. Nous les avons quelque temps suivis dans leur erreur. Les Suédois sont venus à propos pour rétablir l'équilibre.

Choisissant leurs *fonds* avec le plus grand soin, ils n'abandonnent rien au hasard. Les développements d'un film sont minutieusement arrêtés d'avance et la méthode rigoureuse du travail d'exécution ne leur permet pas de céder aux séductions d'un beau paysage imprévu ou d'un effet, peut-être admirable en soi, mais inutile à l'ensemble. Ils nous donnent ainsi une magnifique leçon de méthode. Ils maîtrisent leurs élans, et, s'ils s'emportent, c'est qu'ils savent où ils s'arrêteront.

Leurs films, à une telle conscience, gagnent singulièrement en valeur et en intensité. Techniciens remarquables — les apparitions dans *le Trésor d'Arne* et surtout dans *la Charrette fantôme* en sont de parfaits témoignages, — ils ne cherchent pas à nous éblouir avec des trouvailles, mais plutôt, les utilisant, à nous les faire oublier. On n'y trouve pas non plus ces fautes de goût qui, chez Griffith, par exemple, nous affligent parfois si vivement. Ils sont sûrs de ce qu'ils veulent. Tout concourt ainsi à une harmonie générale, à une unité précise, pour lesquelles chaque élément d'expression est pleinement utilisé dans ses ressources propres, qu'il soit fourni par l'interprétation, le paysage, la lumière, l'ordonnance d'un tableau ou d'une reconstitution.

Admirables conteurs, les Suédois ont ainsi créé, dans l'art cinégraphique, un genre bien à eux, qu'ils élargiront peut-être, mais dont ils ne s'éloigneront pas sans risques, tout au moins prématurément. Ayant choisi une œuvre de Selma Lagerlöf, de Jalmar Bergman, de Ch. Gjellerup, de Christophe Janson, ou de quelque autre, parmi ces rudes et délicats conteurs de Suède, de Norvège, du Danemark ou de la Finlande, ils la considèrent d'ensemble et la recréent en images incomparablement vivantes et unies. Et ces films réalisent ce miracle de satisfaire à la fois le grand public et les artistes. Chacun y trouve sa part d'émotion. Ils restent des contes *populaires* que transfigure l'art des metteurs en scène. Ils sont tout pénétrés de tendresse, d'une tendresse qui rayonne et que personne ne subit impunément. Ils représentent une formule où toute la sensibilité scandinave, largement humaine, a pu se révéler d'un coup.

Ce n'est pas que cette formule réponde, telle, aux fins vraies et idéales du cinéma, mais elle n'en est pas moins une des premières formules *complètes*.

Il paraît que les créateurs suédois ne rencontrent autour d'eux et jusqu'au fond des masses populaires qu'une sympathie unanime. Ils œuvrent ainsi avec une foi ardente, avec une confiance illimitée dans les destinées de leurs travaux. Ils savent l'accueil qui leur sera fait par chacun. Ils veulent en être dignes. Et c'est là, sans doute, un des secrets précieux de leur génie Peut-être le principe même de l'adaptation presque méthodique qu'ils ont faite jusqu'à ce jour des œuvres des romanciers les pousse-t-il à ne pas suffisamment chercher à rendre leurs films plus indépendants des mots. Ils doivent expliquer. Il y a trop de sous-titres. Ils sont obligés de racheter ces faiblesses par d'autres qualités. Du moins il s'y efforcent, à ce qu'il semble. Mais ces faiblesses ne sont pas rachetables.

L'heure présente n'en reste pas moins fort belle. *L'Epreuve du feu* réconciliera avec l'écran bien des découragés, convertira bien des sceptiques.

§

J'ai déjà exposé le rôle que le cinéma pouvait jouer dans l'enseignement. Mais je dois signaler ici l'utilisation de la merveille nouvelle par M. Adrien Bruneau, Inspecteur de l'Enseignement artistique de la ville de Paris. En effet, grâce à sa volonté et à

son désintéressement, il nous a fourni récemment une éclatante démonstration de l'efficacité du **film dans l'enseignement artistique**. Il a réuni, dans une salle de l'école communale de la rue Madame, les travaux des élèves du cours libre qu'il professe depuis trois ans en utilisant l'appareil cinématographique. Ces travaux, comparés avec ceux des élèves de même année qui suivent les cours de dessin ordinaires de l'école, prouvent combien le cinéma développe chez l'enfant le sens de l'observation et, grâce à l'excitation de la mémoire, le sens de la composition. Expressions toutes spontanées de la vie, au lieu d'expressions mortes, et fixées mieux encore que dans l'école d'après nature, parce que les mêmes mouvements peuvent être sur l'écran répétés à volonté ou, même, ralentis. C'est le renversement des vieilles méthodes et la preuve de leur impuissance à révéler et développer rapidement la sensibilité de l'enfant, en le forçant à s'exprimer non point d'après des formules, mais directement, d'après la vie.

Il est impossible qu'à la suite de cette manifestation les villes et l'Etat s'obstinent à vouloir ignorer plus longtemps le cinéma et à lui refuser, notamment dans l'enseignement du dessin, un rôle dont M. Adrien Bruneau a parfaitement démontré la puissance.

LÉON MOUSSINAC.

LITTÉRATURES ANTIQUES

Les éditions de la Société Guillaume Budé. — Jusqu'ici nous étions assez dépourvus, en France, d'éditions des écrivains grecs et des écrivains latins. Nous avions, pour les grecs, les éditions de la collection Didot ; mais elles étaient anciennes ; depuis le temps où elles avaient été établies, de très importants travaux avaient été publiés, de sérieuses découvertes avaient été faites. Si les traductions latines qui accompagnent le texte les rendaient utiles au lecteur pressé, elles ne suffisaient plus aux besoins de l'étudiant. Pour les latins, nous avions moins encore. On ne trouve plus aujourd'hui les éditions publiées jadis sous la direction de Lemaire ou de Panckoucke, et, d'ailleurs, que vaudraient-elles ? La collection d'auteurs latins donnée par Didot, avec des traductions françaises, est inférieure à celle d'auteurs grecs. Qu'il s'agît des grecs, qu'il s'agît des latins, la li-

brairie Hachette avait depuis longtemps interrompu sa belle collection d'éditions savantes. Ajoutons que les ouvrages dont nous venons de parler étaient, presque tous, difficiles à manier et coûtaient fort cher. On pouvait, pour faire des travaux faciles sur les livres inscrits dans les programmes scolaires, se servir d'éditions classiques, parfois excellentes, parfois médiocres : mais, pour étudier les autres, il fallait, de bon ou de mauvais gré, avoir recours aux éditions publiées à Leipzig dans la collection Teubner.

Aussi, pendant la guerre, des savants et des hommes qui aiment l'antiquité songèrent-ils à se grouper et à chercher les moyens de publier des éditions correctes des œuvres dues aux écrivains de la Grèce et de Rome. Ils fondèrent la Société Guillaume Budé. Il serait long de raconter les inquiétudes diverses qu'éprouvèrent les membres de la Société Guillaume Budé. Plusieurs fois, ils se demandèrent, sans doute, s'il ne faudrait pas qu'ils renonçassent à leurs projets. Mais ils étaient opiniâtres, ils savaient que leur cause était bonne, et ils ont enfin réussi à rendre les services qu'ils voulaient aux amis sincères des humanités. Avec l'aide de la Société d'édition les Belles Lettres, la Société Guillaume Budé a commencé la *Collection des Universités de France*, et les travaux qu'elle a déjà fait paraître sont dignes de toutes nos louanges.

La *Collection des Universités de France* comprend des textes et des traductions. Grâce à la disposition ingénieuse de la typographie, on a pu, avec la même composition, imprimer des volumes qui contiennent le texte et la traduction d'un auteur, d'autres qui ne contiennent que le texte, d'autres enfin qui ne contiennent que la traduction.

C'est par le premier tome des œuvres de Platon qu'a été inaugurée la collection. De ce tome, qui comprend l'*Hippias mineur*, l'*Alcibiade*, l'*Apologie de Socrate*, l'*Euthyphron* et le *Criton*, le texte a été établi et traduit par M. Maurice Croiset. Peu après, a paru le second tome, où l'on trouve l'*Hippias majeur*, le *Charmide*, le *Lysis* et le *Lachès* ; le texte en a été établi et traduit par M. Alfred Croiset. Il suffit de nommer MM. Maurice et Alfred Croiset pour qu'on devine avec quel zèle éclairé ont été établis les textes des dialogues, avec quel goût judicieux ils ont été traduits. On éprouve un plaisir rare à lire Platon dans l'édition nouvelle.

M. Navarre nous donne le texte et la traduction des *Caractères* de Théophraste. Le petit livre de Théophraste est peu connu chez nous. Personne, depuis La Bruyère, ne s'était avisé de le traduire en français, et si La Bruyère n'avait pas donné à sa traduction le brillant appendice que l'on sait, il n'eût mérité qu'une gloire assez mince. Il y aurait beaucoup à dire sur la manière dont on comprenait, au dix-septième siècle, la traduction des auteurs anciens ; d'ailleurs, La Bruyère n'était, sans doute, qu'un médiocre helléniste, et le travail qu'il nous a laissé ne peut pas compter parmi les bons faits à l'époque. M. Navarre s'est montré le plus scrupuleux des éditeurs, et sa traduction, exacte, élégante et spirituelle, permettra à ceux qui ne lisent pas le grec de goûter la charmante ingéniosité de Théophraste.

J'emploierais volontiers les termes les plus forts pour louer l'édition et la traduction d'Eschyle publiées par M. Paul Mazon. Jamais éditeur ne fut plus consciencieux, traducteur plus intelligent. M. Mazon ne se borne pas à rendre en une prose toujours vivante les vers puissants d'Eschyle ; il indique les mouvements divers des parties lyriques, il s'efforce de nous suggérer qu'elles étaient, à la représentation, des œuvres qui tiennent plus, peut-être, de notre drame lyrique que de notre tragédie. Jusqu'ici, le premier volume de l'édition nouvelle a seul été publié. Il contient *les Suppliantes, les Perses, les Sept contre Thèbes, Prométhée enchaîné.* L'introduction générale, les notices qui précèdent chaque pièce sont excellentes : nous y trouvons les plus précieux renseignements. Nous attendons avec impatience le second volume, qui contiendra *Agamemnon, les Choéphores* et *les Euménides.* Il y a quelques années, M. Paul Mazon nous donna déjà une remarquable traduction de l'admirable trilogie : ce nous sera une joie réelle de la relire, corrigée sans doute et devenue meilleure encore.

M. Masqueray s'est chargé de publier et de traduire les tragédies de Sophocle. Le premier volume de son édition a paru. M. Masqueray suit la même méthode que M. Mazon.

On ne lit guère Callimaque, et il faut remercier M. Emile Cahen de mettre à notre portée l'œuvre de ce poète curieux. Son édition est plus complète que celles d'autrefois : les papyrus ont fait connaître, ces dernières années, des fragments intéressants de Callimaque. M. Emile Cahen les a joints aux hymnes et aux épigrammes.

Tels sont les livres grecs qu'a publiés la Société Guillaume Budé. Elle a publié aussi des œuvres d'auteurs latins.

M. Ernout a édité le poème de Lucrèce avec sagacité et il l'a traduit avec la plus heureuse fidélité. Il est très difficile de rendre en français les détours d'une phrase latine. M. Ernout y a réussi. Il garde avec scrupule l'ordre des idées et des images ; il n'essaie point d'atténuer la vigueur des expressions originales. Sa traduction permettra, beaucoup mieux que les anciennes, de saisir la force et la beauté de l'illustre poème.

M. Cartault avait entrepris une tâche ingrate : publier et traduire les *Satires* de Perse. Il s'en est tiré du mieux qu'il a pu : mais arrivera-t-il à faire aimer du lecteur un écrivain si souvent obscur?

L'édition qu'a faite M. Préchac du traité de Sénèque *De Clementia* est digne de la plus grande attention. Maints érudits ont prétendu que nous n'avons pas le texte complet de ce petit livre. M. Préchac, au contraire, croit que rien n'en a été perdu : il lui suffit de transposer quelques chapitres pour qu'il n'y ait plus dans le traité apparence de lacune. La conjecture de M. Préchac est très ingénieuse, et nous serions fort étonnés qu'après avoir lu et sa préface et le *De Clementia* tel qu'il le restitue, on n'approuvât pas sa correction.

M. Goelzer est un de nos meilleurs latinistes : on ne peut que louer son édition des *Histoires* de Tacite. MM. de Labriolle et Villeneuve se sont chargés à leur honneur d'établir le texte de Juvénal et de le traduire. M. de la Ville de Mirmont a commencé la publication des discours de Cicéron.

On voit combien est active la Société Guillaume Budé. Ceux qui ont du penchant pour les lettres anciennes ne lui marchanderont ni les éloges ni les remerciements.

A.-FERDINAND HEROLD.

RÉGIONALISME

L'exposition Jongkind au musée de Grenoble. — M. Andry Farcy, le conservateur du musée de Grenoble qui passe pour un audacieux aux yeux de beaucoup de gens parce qu'il fait son métier en conscience, ne s'est pas contenté de mettre de l'ordre dans les collections confiées à sa garde et d'en accroître le fonds, il organise aussi, dans l'intérieur de son musée, les expositions

rétrospectives les plus intéressantes. Hier, c'était l'œuvre entière de Blache, aujourd'hui, une partie tout à fait inédite de celle de Johann Barthold Jongkind. Cet artiste hollandais, né en 1819, mort à la Côte Saint-André, pays natal de Berlioz, en 1891, ne jouit pas de la célébrité à laquelle lui donnerait droit la place qu'il tint dans le renouvellement de la peinture. Certains ont pu établir ainsi les grandes étapes de la marche à l'impressionnisme : Delacroix, Jongkind, Manet. Et si le mot n'a pas été inventé pour lui, il ne s'applique à nulle autre œuvre mieux qu'à la sienne. Une aquarelle de Jongkind, cela représente une heure de joie au milieu d'un paysage, au bord de l'eau ou dans un champ.

L'artiste a pris plaisir à regarder et à reproduire ce qu'il voyait comme d'autres à fumer une bonne pipe en se promenant. De là les éminentes qualités de Jongkind : pas de convention, pas de déclamation, nul sous-entendu d'esthétique, mais la plus grande sincérité, et une technique tout à fait directe. Dans cette facture, qui est dans la tradition de la franchise hollandaise, il n'y a pas une touche qui n'ait un sens absolument précis, qui ne soit la traduction d'une émotion picturale. Pas de manière, pas de chic: tout est sobre et significatif.

Aucune des trente-cinq aquarelles exposées actuellement au musée de Grenoble n'a figuré, jusqu'à ce jour, dans une exposition ou dans une collection publique. Toutes, elles sont des pages admirables, d'une égalité vraiment étonnante, où l'on chercherait en vain des fléchissements. Elles appartiennent presque en totalité à la période dauphinoise de Jongkind. Quelques-unes, cependant, sont antérieures, tel *le Coucher de soleil à Anvers,* qui est de 1866, et *le Canal près de Bruxelles* dont les eaux ont plus de vigueur encore que celles de Thaulow, et avec des moyens d'une infiniment plus grande simplicité.

Il y a, parmi ces sujets, des dessins au crayon noir ou au fusain, à peine rehaussés par quelques touches d'aquarelle, où l'on constate un grand sens de la masse. Les volumes n'y sont point enfermés, mais indiqués, marqués, notés par des traits justes, vigoureux, précis dans la largeur de leur facture. On pense aux dessins de Rembrandt. Comme dessous, comme note fondamentale, Jongkind se sert du blanc du papier sur lequel il peint. Mais quelle variété dans tous ces blancs ! Il sait les faire chanter, leur donner des valeurs étonnamment variées, en tirer

des effets de matière, en faire des nuages, des gravats, des murs, de la neige, rien qu'avec la manière dont ils sont sertis.

On dirait qu'en arrivant dans l'Isère Jongkind est allé à plus de simplicité encore. Plus de chauds couchers de soleil, plus d'atmosphères lourdes, ni d'eaux colorées, mais l'âpreté d'une lumière trop souvent pauvre et froide. La montagne ne l'intéressait guère. Il la pose avec justesse, il en travaille avec quelques touches les masses de verdure, mais, en bon Hollandais, il a gardé la nostalgie des vastes ciels; et ce sont les ciels qui remplissent la plupart de ses compositions, ciels détaillés avec la plus grande sensibilité, aériens, vivants.

Il est très rare de pouvoir contempler des Jongkind dans une exposition publique. Il y en a deux seuls à Paris, dans la collection Camondo. C'est donc une aubaine d'en rencontrer tant à la fois au musée de Grenoble, pendant les deux ou trois mois où ils y demeureront exposés.

PAUL GUITON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Livres belges : Franz Hellens : *Bass-Bassina-Boula*, Rieder. — Hermann Grégoire : *Le Feu dans la Brousse*, Renaissance d'Occident. — Max Deauville : *La Boue des Flandres*, Lamertin. — Max Deauville : *Au Clair de lune*, « Collection Médicis ». — Julien Flament : *Les Dits de la Mort et du Vivant*, Renaissance d'Occident. — Armand Thibaut : *Les Continuateurs*, Gœmaere. — Armand Thibaut : *Méditations passionnées*, « Collection de la Vie intellectuelle ». — Carlo De Mey : *Pierre le Mutilé*, « édition de la Jeunesse nouvelle ». — Hubert Stiernet : *Le Roman du Tonnelier*, « Collection de la Vie intellectuelle ». — Marie Gevers : *Ceux qui reviennent*, Renaissance d'Occident. — Les encouragements à la littérature d'après MM. Albert Mockel et Vermeylen. — Mémento.

La vogue de l'art nègre nous vaut, depuis quelques mois, une efflorescence de romans et de contes d'un mérite moins proportionné au talent qu'à la sincérité de leurs auteurs. Sans doute, quand M. Franz Hellens relate, dans **Bass-Bassina-Boula** les avatars d'un fétiche africain, on ne résiste pas à l'emportement imaginatif d'un de nos plus féconds écrivains, mais on ne peut nier que l'absence d'observation, imputable à l'ignorance des milieux qu'il décrit, ne nuise à la signification d'un ouvrage conçu, semble-t-il, sous la trouble influence de la mode plutôt que dans la fièvre des inquiétudes créatrices.

Pareil reproche s'applique en partie aussi au **Feu dans la**

Brousse, de M. H. Grégoire. Bien que moins fantaisiste, puisqu'il s'encadre dans de réels décors, ce remarquable livre participe davantage du poème en prose que du roman, et s'ils empruntent à l'ardeur du tropique un peu de la frénésie qui les dévore, ses héros ont surtout retenu de la fréquentation de Nietzsche le secret de leurs attitudes. Par endroits, concentré en une prose sonore qui rappelle certaines pages de Victor Segalen, le récit s'entrecoupe de méditations hautaines où la passion se mêle au plus strict fatalisme. D'autres fois, il s'attendrit à l'évocation d'une figure simple et douce, comme Nyota la négresse, ou mystérieuse, comme le mandarin Hoang-Tsi-Loung. Mais, cahotée au gré d'une imagination mal réfrénée, trop souvent l'aventure s'éparpille au moment où on la souhaiterait concentrée, à la manière d'un Daguerches ou d'un Farrère, en quelques épisodes majeurs qui, du plan intérieur où elle s'attarde, la transporteraient, pour la plus grande ampleur de son élan, dans la vie qu'elle prétend servir et d'où, par gageure, elle semble s'éloigner à plaisir.

M. Max Deauville n'a fait que le voyage monotone et tragique des ambulances et des tranchées, et son livre, **La Boue des Flandres**, en est l'émouvant témoignage. On connaît depuis longtemps son sensible talent : son roman *Le métier d'homme* lui a assuré un rang enviable parmi les écrivains d'aujourd'hui. Dans *la Boue des Flandres*, ce talent s'est virilisé, non sans révolte, et le subtil conteur s'y est mué en mémorialiste amer et pathétique. La guerre lui a mieux fait connaître la tragédie de l'homme. Il a senti entrer en lui, par mille portes insoupçonnées, la détresse, la colère et les rancœurs de ses frères d'infortune et les pages qu'il consacre à leurs misères et à leurs déceptions infusent dans son œuvre une âcre puissance qui ne manquera pas d'intensifier l'accent de ses livres futurs.

Déjà, dans sa plaquette **Au clair de lune**, écrite après guerre, et où il cherche à retrouver ce sens de la fantaisie dont il se prévalait naguère, perce une angoisse qu'il s'efforce en vain de dissimuler. Son sourire s'est crispé, les nymphes qui dansent devant sa fenêtre échangent des propos décevants les fées de ses beaux jardins légendaires déploient des ailes éclaboussées de sang et sous le masque des plus pures bien-aimées ricane le spectre de la mort.

C'est la mort aussi que M. Julien Flament choisit pour confidente dans **Les Dits de la Mort et du Vivant**. Il l'a croisée maintes fois, pendant ses veilles ambulancières et elle s'est assise à ses côtés, grave et calme, tantôt comme une amie, tantôt comme une amante qui posséderait les trésors de la suprême sagesse. Il lui a dévoilé toute la faiblesse de son cœur d'homme. Elle l'a écouté sans colère et presque indulgente à ses entêtements d'enfant précocement vieilli. Et lorsqu'elle lui apparaît, pour la dernière fois, dépouillée enfin des funèbres oripeaux dont les vivants l'ont encanaillée, une solennité sacrée l'enveloppe et ce n'est plus la mort, mais la sœur jumelle de la vie dont il baise le manteau.

Autant l'on garde de ces pages concises le souvenir d'un ardent effort vers le parfait, autant l'on peut déplorer l'erreur de M. A. Thibaut qui, dans son roman **Les Continuateurs**, a gaspillé les incontestables dons analytiques qu'il avait prodigués dans sa pièce *Le Silence*. Le début en est cependant fort attachant et l'on relève de-ci-de-là, au cours d'une action languissante, quelques traits et quelques observations qui sentent leur race. Mais l'histoire de ce couple de hobereaux, jeté par les hasards de la fortune dans la foule d'une capitale, dont il ne tarde pas à subir la délétère influence, s'éparpille en épisodes inutiles qui en rompent l'équilibre et la dépouillent de sa pathétique signification.

Les **Méditations passionnées**, du même auteur, sont des poèmes en prose où, drapés dans de somptueux vêtements, se promènent des fantômes familiers à tous les amants.

Le petit roman de M. Carlo De Mey, **Pierre le mutilé**, pècherait lui aussi par son manque d'accent, si on n'y découvrait, timidement esquissée mais déjà prépondérante, une certaine psychologie qui, pour être parfois d'un barrésisme ingénu, n'en demeure pas moins attachante et curieuse.

M. Stiernet, lui, ne s'abstrait pas en subtiles recherches. Observateur aigu, il dépiste sans peine le caractère de ses héros, choisis de préférence parmi les gens de son village. Et comme il a gardé le culte de ses humbles frères et de leur coin de terre, ses livres, qu'il choie comme des amis, retentissent du double écho de son amour et de sa curiosité.

Le Roman du Tonnelier qu'il publie aujourd'hui est l'histoire tragiquement sentimentale d'un brave homme.

Minutieusement conté, à la façon d'une confidence, le calvaire du pauvre Pâquay illustre d'images touchantes l'œuvre d'Hubert Stiernet et, parce qu'il est imprégné de l'âme même de son pays, *le Roman du tonnelier* fait bonne figure parmi les romans régionaux les plus réputés. On rapprocherait volontiers de M. Stiernet, dont elle possède l'émotion et l'amour ingénu des choses, l'exquis poète de *Misfembourg*, Mme Marie Gevers, qui dans **Ceux qui reviennent** transpose en prose pittoresque les faits et gestes de quelques hôtes familiers.

Si ses vers avaient l'allure de contes aériens soupirés par une fée malicieuse à de petits enfants sages, les récits qui composent *Ceux qui reviennent* sont des histoires chuchotées, les soirs d'hiver, au coin du feu, par une bergère un peu ironique.

Ils en ont la naïveté et le charme, la cocasserie et le merveilleux, mais comme ils sont brodés d'éblouissantes fleurs et qu'ils abondent en adorables trouvailles, ils réjouiront l'âme et l'esprit de tous les poètes.

Qu'il s'agisse du bandit Guldentop, né de l'imagination d'un domestique apeuré et qui hante les coins et les recoins du château et du parc, ou de quelques vieux parents falots épris de toutes les folies occultistes, Mme Marie Gevers, sous la conjonction de son lyrisme et de sa sincérité, avec des mots très simples et des tournures désuètes qui fleurent les vieux meubles et les tapisseries usées, ressuscite en lutins alertes et narquois les fantômes de son enfance et les fait glisser de son rêve charman dans l'urne d'or de nos plus précieux souvenirs.

On aura pu constater par cette hâtive revue des œuvres en prose récemment parues en Belgique que nos écrivains ne chôment pas. D'aucuns souhaiteraient les multiplier encore et, par la généreuse et éloquente voix de M. Albert Mockel, l'Académie se trouvera bientôt saisie des propositions suivantes qui seront transmises, après discussion, au ministre des Sciences et des Arts :

1) Subventions gouvernementales aux grandes et aux petites revues littéraires, sans souci d'écoles et en dehors de tout esprit de parti.

2) Réforme de l'institution des grands prix de littérature.

3) Fondation de bourses de voyage pour les jeunes écrivains ayant montré déjà du don et du talent.

4) Donner parfois aussi à des écrivains ayant déjà fait leurs preuves l'occasion d'un « beau voyage ».

5) Ne pas restreindre les achats de livres, mais les faire judicieusement.

6) Faciliter à des groupes littéraires et à des individualités intéressantes l'organisation de séances ayant un caractère d'art.

7) Création d'un Comité de lettres.

De son côté, M. le Sénateur socialiste Vermeylen a émis son avis sur les encouragements à la littérature, au cours de la discussion du budget des sciences et des arts. On relève dans son discours les arguments suivants:

— Les encouragements à la littérature par voie de concours et de subsides sont inutiles. L'Etat doit encourager la production littéraire, mais non les producteurs.

— Un peintre, un sculpteur ont souvent besoin de secours pour réunir les matériaux nécessaires à l'exécution de l'œuvre. Il ne faut que du papier à un écrivain.

Le littérateur, en tant qu'individu, ne doit pas être encouragé. Le véritable littérateur écrit par besoin de créer; c'est une vocation.

Il faut décourager ceux qui ne se sentent pas l'âme assez héroïque pour braver les temps difficiles.

— Il faut que l'écrivain, en Belgique, sache qu'il doit se préparer à tous les sacrifices, qu'il doit être prêt à se donner corps et âme à son art sans devoir compter sur les encouragements de l'Etat.

— Les encouragements officiels à la littérature n'ont jamais rien produit d'efficace; ils ne profitent qu'aux intrigants.

Si encore ils pouvaient assurer l'indépendance des écrivains! Mais ils n'ont pas même cette excuse.

— En Belgique, un écrivain ne peut pas vivre de sa plume.

— Le petit arrosoir que vous promenez sur nos plates-bandes littéraires n'a jamais rien fait pousser.

— Le budget prévoit un crédit pour voyages et missions littéraires. Qu'est-ce que cela? Et qu'est-il sorti jamais de l'application de pareils crédits? Toutes ces primes ne favorisent en fait que la brigue des écrivains les moins intéressants. Les meilleurs ne s'en soucient guère.

— Je serais peut-être mal venu de demander la suppression des académies au moment où on vient d'en créer une nouvelle. Pour la désignation des membres de celle-ci, au moins on a procédé d'une façon plus raisonnable et d'une façon moins sectaire que pour la désignation des premiers membres de l'Académie flamande.

— Je verrais sans un pleur disparaître toutes les académies de lettres.

Le mal, c'est que dans ces corps les membres sont nommés à vie. La cooptation y est bien faite pour maintenir le traditionalisme le plus malfaisant.

— Les prix triennaux et les innombrables primes à l'art dramatique n'ont jamais encouragé que les médiocrités.

M. Vermeylen jouit d'une large aisance et est un flamingant pointu. Son opinion n'est donc pas pertinente.

Néanmoins quelques-unes de ses objections semblent judicieuses parce que, quelque peine que l'on prenne pour la justifier, l'intrusion officielle dans le mouvement littéraire d'un pays restera toujours suspecte aux esprits indépendants.

Mémento. — Le 9 juillet a été inauguré au parc public d'Anderlecht (faubourg de Bruxelles) le Monument érigé à la mémoire du romancier *Prosper-Henri Devos*, tué à l'ennemi.

La pose d'une plaque commémorative sur la maison natale d'*Emile Verhaeren* a été fêtée à Saint-Amand le 20 juillet.

Le Salon triennal s'est ouvert cette année à Gand.

Une exposition des *Maîtres impressionnistes français* est visible en ce moment au Musée Ancien de Bruxelles.

La Renaissance d'Occident publie un nouveau roman de Georges Eekhoud : *Le Terroir incarné*.

Dans son numéro d'août, la même revue publie une belle étude d'Hubert Krains sur *Emile Verhaeren*.

Au sommaire du *Thyrse* du 15 juillet M. A. D. Vander Horst publie de curieuses pages sur *la Vie familiale juivé* extraites d'un volume à paraître sous le même titre.

Signaux dans son numéro 11-12 groupe les noms de Henri Hertz, P. G. Van Hecke, Franz Hellens, Marcel Duminy, Blaise Cendrars, Jethro Bithell, Pascal Pia et André de Ridder.

Max Jacob, Paul Fierens, Franz Hellens, Elie Ehrenbourg signent le n° 3 du *Disque vert*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

Divers ouvrages. — Nous avons mentionné brièvement, dans notre chronique du 15 janvier dernier, la publication des *Madrigaux* et de la *Messe des Morts* du Français Jean Brudieu, organiste de la Seo de Urgel, par les soins de la Section de Musique de l'*Institut de Estudis Catalans* (voir *Mercure*, n° 544). Nous avons lu, dans *The Nation and The Athenæum* du 7 janvier dernier, l'article qu'a dédié à ce beau volume le musico-

graphe anglais J.-B. Trend et y renvoyons, par suite, ceux qui voudraient en connaître l'appréciation. Nous nous bornerons, pour notre compte, à noter ici que ce premier volume des *Publicacións del Departament de Música de la Biblioteca de Catalunya* est, pour un début, un très beau début. Le maître Felip Pedrell, dont la cession généreuse de la riche bibliothèque musicale à ce Centre Catalan est digne d'être louée, a, comme nous l'indiquions, narré comment l'on avait découvert l'exemplaire *De los Madrigales del Muy Reverendo Ioan Brvdiev* à la Bibliothèque de El Escorial et, aussi, fait une critique perspicace de la technique musicale de Brudieu, en insistant sur le caractère éminemment populaire des mélodies qui embaument, vraiment, ses *Goigs de Nostra Dona*, harmonisés avec tant de plénitude. On ne laissera pas, d'ailleurs, de remarquer la tendresse du madrigal III, l'expressivisme du IVe, l'inspiration poétique du *cavaller* Auzias March dans le XIIIe, si débordant de purs accords, vrai chef-d'œuvre technique de Brudieu. Le récit de la vie de Brudieu a été écrit par le prêtre Mn. Higini Anglés. Nous y avons trouvé une bonne description de l'ambiance à Urgel — ou, mieux, Urgell — et de sa « chapelle » musicale, etc., ainsi que de la recherche, puis de la trouvaille du manuscrit grand in-folio contenant la *Misa defunctorum* à quatre voix de Jean Brudieu. L'étude qui est faite de ce *Requiem*, tant du point de vue de son style musical que de celui de sa valeur liturgique, vaut la merveilleuse analyse qui est tentée de sa structure. Il serait intéressant de rechercher jusqu'où s'est étendue, en terres catalanes, y compris les régions valenciennes, — cette influence de la technique polyphonique de l'organiste originaire du Pays de Foix. Ce parfait volume contient, en outre, un *Appendice* de notes biographiques, dû à Mn. Pere Pujol i Tubau, et 244 pages de transcription musicale très nettement gravées par l'imprimeur de musique A Boileau i Bernasconi, à Barcelone (Provença, 285). L'édition, extrêmement soignée, fait, — ce nous est un plaisir de le répéter, — honneur à l'*Institut*, mais n'est pas une nouveauté, car ce centre de Culture a coutume de faire très bien ce qu'il fait.

L'*Editorial Catalana* (1) a donné cette année — comme tome

(1) Rappelons que cette Société Anonyme publie : *La Veu de Catalunya*, quotidien nationaliste catalan ; *Agricultura ; Biblioteca Literaria* ; *D'aci d'allá* ; *Economia i Finances ; Biblioteca Catalana* ; *Enciclopedia Catalana* ; son adresse est : Escudellers, 10 bis, etl., Barcelona.

XXX de son *Encyclopédie Catalane* — une réédition de l'ouvrage publié en 1905 par En Lluis Duran i Ventosa sur le *Régionalisme et le Fédéralisme* (*Regionalisme i Federalisme*), l'un des ouvrages qui — avec *La Nacionalitat Catalana* de feu Prat de la Riba — constituent la clef de voûte de l'édifice politique rêvé par la Catalogne de la *Lliga regionalista*. Car, sans aucun doute, M. Duran i Ventosa est l'un de ceux qui ont construit la doctrine moderne du nationalisme catalan et contribué, pour une bonne part, au mouvement de renaissance catalaniste contemporain. La date de ce livre en explique le ton de polémique et son opportunisme même, reconnu à la *Préface* par Prat de la Riba, est l'indice d'une époque. Alors, ce qu'il fallait surtout, c'était s'adapter aux circonstances pour essayer d'en tirer le plus possible de profit et secouer le peuple en l'accoutumant à une action à laquelle ne le préparait pas un passé de docile adaptation au « castillanisme » du Plateau Central. On ne relit pas ces pages, aujourd'hui, sans quelque mélancolie. *Régionalisme et Fédéralisme* : tels furent, en effet, les mots d'ordre d'une agitation complètement périmée. Au sortir de la méditation de ce livre, nous avons parcouru en esprit le chemin qui sépare la Barcelone de cette lointaine époque de celle qui se prépare à recevoir les visiteurs étrangers qu'attirera la prochaine exposition d'électricité. Ce chemin, pour brillant qu'il soit du point de vue littéraire, ne l'est guère du point de vue social. On ne saurait, pour peu qu'on observe attentivement l'état des choses en Catalogne, nier, en effet, qu'une profonde régression ne se soit produite dans les esprits directeurs du mouvement catalaniste et que, si l'évolution des lettres catalanes a continué à aller de l'avant, celle des doctrines politiques n'a pas suivi la même progression. Sans doute, notre rubrique — qui est celle des *lettres* et non du mouvement social et économique — nous interdit de consacrer à des faits fort intéressants autre chose que de temporaires et rapides digressions. Mais, tout de même, il serait puéril de nous borner à enregistrer, sous nos *Lettres Catalanes*, uniquement les livres et les articles littéraires nouveaux et ne pas dédier à des manifestations d'ordre moins directement idéal une attention éveillée. Ainsi croyons-nous utile de signaler ici les articles que Mario Aguilar, alerte rédacteur du *Día Gráfico* barcelonais, envoie à *La Libertad* madrilène, cette fille affranchie du vieux *Liberal*. C'est, précisément, dans l'un de ses articles —

inséré au numéro du vendredi 14 avril 1922 — qu'Aguilar a eu le courage de dire hautement qu'à Barcelone l'esprit d'antan s'en était allé à Madrid, centre véritable de la pensée moderne en Espagne. Ces « abdications » de la capitale catalane sont dues, d'une part, au fait de la prépondérance gouvernementale d'un régionalisme bourgeois d'essence conservatrice, qui a contaminé maints intellectuels de second ordre, écrivassiers de presse et de revues se réclamant volontiers du pseudo-doctrinarisme de l'*Action Française*, et, de l'autre, à la réaction violente du syndicalisme anarchiste, fruit naturel de l'obsession nationaliste, étroite et rétrograde. Aguilar écrit des phrases comme celles-ci, hautement caractéristiques et contre lesquelles ne peuvent pas grand chose les réfutations d'un Rodira i Virgili dans les colonnes de sa *Publicidad :*

Les demandes de révision de la Constitution; les plaintes sur la perpétuelle subversion de l'Ordre public; la protestation en faveur de la liberté de la chaire, violée, précisément par le Recteur de l'Université de Barcelone; la miséricordieuse croisade en faveur des affamés de Russie : tout est l'œuvre de Madrid, élevée de son titre de « Cour » à celui de « Capitale » par l'action expansive de ses intelligences. Devant toute cette action, Barcelone hausse les épaules.

Et, à côté de ce phénomène qui n'est d'ailleurs pas spécifiquement catalan, quelques écrivains, qui prétendent incarner la dernière étape de l'évolution littéraire affectent, non plus vis-à-vis de la pensée de France, — qu'ils déclarent, ou à peu près, périmée, — mais à l'endroit du mouvement littéraire de l'Europe tout entière, un air de protection — si profond apparaît, là-bas, le divorce entre la pensée spéculative et l'action sociale, dans de tels milieux. Qui en douterait n'aurait qu'à lire les pages 10-17 de la petite notice que vient de dédier à Alfons Maseras M. Cristófor de Doménec (1).

Nous lisions l'autre jour — dans l'*A B C* du samedi 1er juillet — une notice extraite d'un journal italien sur la Foire du Livre à Florence, à laquelle nous avons nous-même dédié plusieurs ar-

(1) Il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui la jeunesse universitaire de Barcelone manifeste un abandon sensible des disciplines intellectuelles qui enthousiasmaient ses aînés et s'en va avec ardeur aux sports brutaux. Voir l'article de Rovira i Virgili dans la *Publicidad* du soir du jeudi 1er juin dernier : *Aficiones*, où est constaté ce recul, si sensible depuis seulement une dizaine d'années.

ticles dans les derniers numéros de *La Librairie.* On y constatait que

de toutes les régions de l'Espagne, la Catalogne occupe par sa production une grande partie de l'exposition que la nation amie a envoyée à la Foire Florentine. L'idiome catalan, un peu âpre d'accents, et de tours provençaux, s'en tire très dignement, grâce à une production riche et variée, aux côtés du doux (*sic !*) et grave parler de Castille. Malgré les différences d'expression, on voit qu'ils sont frères de cœur et d'esprit, les Barcelonais et les Madrilènes, les Sévillans et les Valenciens. Ils ont exposé fraternellement, sans que les sépare une étiquette de provenance.

Et par une sorte de bizarre mouvement réflexe il nous est aussitôt venu à l'idée de parler un peu, dans cette chronique, des Valenciens, ces cousins germains des Catalans, dont la langue, « plus douce que le miel », fait partie aussi de la grande famille catalane. Justement, nous avions sur notre table divers numéros du *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, qui en est à sa troisième année et dont la belle tenue fait le plus grand honneur à cet Institut. On y trouve des recherches d'érudition locale en valencien, des articles purement littéraires en castillan, — tant en prose qu'en vers, — une bonne revue bibliographique et, en *appendice*, des publications destinées à être réunies en volume, de nature lexicologique et autre, qui donnent l'impression d'un foyer actif de recherches érudites, concentré autour de ce petit organe mensuel extrêmement bien imprimé et illustré documentairement avec un art et une perfection rares. Nous avons tout spécialement remarqué, au fascicule d'avril dernier, les érudits articles de Mosen Manuel Betí, archiprêtre de San Mateo, des publications duquel — mais, cette fois, afférentes à Arnau de Vilanova — nous avons parlé naguère, dans *Hispania* de juillet-septembre 1921. Cette fois, le savant ecclésiastique traite de saint Vincent Ferrier et nous donne, outre un travail sur ce saint à Morella, un curieux sermon de lui en valencien et un fragment de son traité sur l'avènement de l'Antechrist dans une version valencienne contemporaine de l'original latin, ainsi qu'un complément à la description (imprimée en 1917, aux pages 46 et suivantes du *Bulletí de la Bibliotheca de Catalunya*), des manuscrits de l'Eglise de Morella, dont ceux relatifs à saint Vincent sont ici plus minutieusement décrits.

Mais la *Société Culturelle de Castellón* ne se contente pas d'éditer ce précieux *Boletín*. Elle lui a annexé une petite Bibliothèque d'œuvres choisies. C'est ainsi que Mossen Manuel Beti y a publié en 1920, à l'imprimerie des fils de J. Armengot, un curieux livret sur la dispute que soutinrent au XIIIe siècle l'abbé du Monastère de Benizafa — un couvent situé dans la partie la plus mauvaise et la plus septentrionale du Royaume de Valence — et Hugo de Follalquer, parent du roi Don Jaime et Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, à propos du village valencien de Rosell. Ce procès fut perdu par l'abbé et c'est de là que vient la phrase populaire : « *Per mal libell, perdé l'Abat Rosell* ». C'est ainsi, encore, que le linguiste castellonais, En Salvador Guinot, — auquel doivent tant les parlers valenciens, — y a réimprimé — comme premier numéro d'une série sur les classiques valenciens qu'il a l'intention d'éditer — deux romans de Joan Roiç de Corella (*Parlamemt de Casa Mercader* et *Tragèdia de Caldesa*), un théologien du XVe siècle qui, lyrique et mystique, rivalisa avec Garcilaso et Boscán et dont on connaît les louanges extraordinaires qu'en ont fait Menéndez y Pelayo et Rubió i Lluch. En vérité, Roiç de Corella est l'un des cinq souverains du royaume où dominent, avec lui, Fra Antoni Canals, Joanot Martorell, Auzias March et Jaume Roig. Dans une lettre à Don Salvador, le maître musicographe de Tortosa, Felipe Pedrell plus haut nommé, déclare que « la tragédie de Caldesa est une merveille » . Sans doute, mais ce qui attirera surtout l'attention des lettrés, ce sera l'étude dont M. Guinot a enrichi ces vieilles histoires et où sont rectifiées bien des erreurs sur le fameux nouvelliste du XVe siècle, dont la principale valeur nous semble être surtout de nature archéologique. La *Société* annonce d'autres livres, tant en cours de publication qu'en préparation, dont un volume d'études littéraires de ce même Don Salvador Guinot sur *La Renaissance à Valence et le roman valencien* Nous en attendons avec impatience le chapitre sur Blasco Ibáñez. Sans vouloir en influencer la tendance, nous osons espérer que M. Guinot saura y faire la part des choses et bien montrer en quoi l'art de Blasco diffère, par exemple, de celui de ce redondant pharmacien que l'Académie de Madrid a haussé au platonique honneur d'être son « correspondant » et dont l'éditeur Vicente Clavel publie les *Œuvres complètes* à l'*Editorial Cervantes*, à Barcelone. Elles n'auront,

il est vrai, que huit tomes, ce qui est encore supportable. Mais qu'il eût été aisé, si M. B. Morales San Martín savait son métier, de les réduire à quatre !

Non plus à Castellón, mais à Valence même a paru, sur CXXXII et 176 pages in-8°, à l'imprimerie Olmos i Luján (1921), la monographie du P. Fr. Andreu Ivars Cardona, O. F. M. : *Dos creuades Valenciano-Mallorquines a les Costes de Berberia.* C'est une très utile contribution à l'histoire — encore mal connue et sur laquelle il manque un ouvrage d'ensemble du genre de celui de M. de la Roncière pour la nôtre — de la marine espagnole-valencienne, car la marine catalane, à la suite de Campmany (1792), a été fort bien étudiée. Le P. Ivars s'est appliqué à éclaircir documentairement l'obscur chapitre des croisades entreprises dans les dernières années du XIVe siècle (1397-1399), sur les côtes de Barbarie, ces nids de corsaires d'où partaient les pirates qui désolaient les rivages espagnols de la « mer latine ». Cette solide contribution éclaire un point, inconnu jusqu'alors, d'histoire : l'importance de la marine à Valence aux temps du roi Martin, « l'humain ».

Mémento. — Nous avons lu, dans la *Publicidad* du soir, du 23 mai dernier, que le poète J. S. Pons, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, avait, en passant à Gérone, retour de Barcelone — où il avait lu, aux Jeux Floraux de la capitale catalane, le discours *de gracies* dans lequel, ajoute notre ami Rahola, auteur de l'article, il se déclara « orgueilleux d'être Catalan, mais, aussi, d'être Français » — permis à ce bon fonctionnaire de la *Diputació Provincial* de constater « une fois de plus qu'il n'y a aucune incompatibilité, aucun malentendu entre l'Etat républicain, à la glorieuse tradition libérale, et les régions françaises. La cohésion est parfaite, malgré les aspirations décentralisatrices qui se sont réveillées partout après la Guerre et qui viennent de se révéler en Provence, sur la tombe pleine de clarté du grand Mistral ». — Souhaitons que cette » décentralisation d'esprit républicain ait été propice à l'œuvre dramatique que ce même J. S. Pons vient de faire jouer, en collaboration, dans son Roussillon qu'il aime tant, c'est la *Font de l'Albera*, en deux actes, avec G. Violet, et musique d'E. Morera, ainsi qu'*Amor de Pardal*, idylle en un acte de J. S. Pons, sur le thème de la chanson roussillonnaise. La première représentation, avec musique de la *Cobla* de Peralada, était annoncée pour le 9 juillet, aux arènes de Céret. Nous augurons un franc succès à J. S. Pons et à sa tentative de « décentralisation » dans un art si bien à sa mesure.

A une prochaine chronique l'analyse de diverses nouveautés, en par-

ticulier l'*Anthologie des Poètes Catalans Contemporains* (depuis 1854 : choix de poèmes traduits, précédés de notices bio-et bibliographiques et d'un essai sur la littérature catalane depuis les origines), par M. A. Schneeberger (Povolozky et Cie, éditeurs, 7 fr. 50). Nous avions naguère annoncé la prochaine publication de ce livre et indiqué la part qu'avait eue à sa composition M. Alfons Maseras, qui avait préparé naguère les matériaux d'une œuvre analogue, dont il faut sincèrement regretter qu'elle ne doive pas paraître. Nous parlerons aussi, dans notre prochaine chronique, des deux nouvelles œuvres de l'excellent poète López-Picó : *Dites de tot l'any* (1922) et *La nova Ofrena* (*opus XIV*, 1922) ; de trois intéressantes monographies sur Pi i Margall, Ramon Lull et Mila i Fontanals, éditées par l'*Associació Protectora de l'Ensenyança Catalana* ; des *Poemes i Cançons* de J. M. de Sagarra (1922) ; de *La Creació d'Eva i altres Contes* — recueil de contes bien anciens de M. Joseph Carner, puisque le dernier, *El cim*, se trouve déjà dans l'*Almanac de la Revista* pour 1919, p. 186 ; — du merveilleux petit livret critique de M. Joan Arus : *Evolució de la poesia catalana* (1922) et, enfin, du livre historique de Carles Rahola : *La dominació napoleónica a Girona* (1922), qui complète si heureusement les recherches napoléoniennes catalanes de M. Frederic Camp, du dernier ouvrage duquel (*Napoleó i el Món*, 1921) nous avons dit quelques mots dans un article de la *Renaissance d'Occident*.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce et les Puissances garantes. — Chypre. — *To Biblio tôn Neôn Smyrnis*, Smyrne. — Thrasyboulos Stavrou : *Dromi kai Monopatia*, Smyrne. — *Anthologia tôn neôn poïtôn mas*, Politismos, Athènes. — Mémento.

L'interprétation plus ou moins spécieuse que MM. P. Calogeropoulos et N. A. Stratos, anciens ministres, s'efforcent de tirer des traités successifs, intervenus dans le cours du siècle entre **la Grèce et les puissances garantes**, ne manque ni de force ni d'habileté procédurière ; elle pourrait, si elle n'était dirigée contre la thèse du Quai d'Orsay, faire honneur à n'importe quel diplomate de France, et pourtant, à notre humble avis, elle ne sait prouver qu'une chose, c'est que les traités constitutifs du Royaume de Grèce, comme tous les actes du même genre, n'avaient pu prévoir l'imprévisible. Il n'en demeure pas moins que l'immixtion prolongée de l'Entente dans les affaires intérieures de la Grèce a ruiné la popularité de Venizelos, peu à peu considéré par le peuple comme le chef du parti de la guerre. Et le peuple

hellène veut la paix. La guerre s'est montrée à tous sous un masque tellement épouvantable que les foules contemporaines commettraient, pour s'en préserver, les plus aveugles folies.

Les avocats du peuple grec ont beau revendiquer pour leur pays le droit d'entière souveraineté ; ils se sont aliéné une part du sentiment français, et la paix n'est toujours pas faite. Elle ne saurait sans doute être établie définitivement, tant que Constantinople ne sera pas redevenue capitale grecque, et la France n'a pas plus de raison d'y vouloir maintenir les Turcs que les Anglais de prétendre s'y installer à demeure. En réalité, rien ne sert de scruter des pages d'histoire, ni d'éplucher des traités plus ou moins caducs : la Grèce est actuellement victime de la zizanie survenue entre ses protecteurs, et si l'Angleterre parvenait un jour à évincer totalement la France du proche Orient, ce ne serait sans doute pas pour le plus grand profit de l'Hellénisme. Il n'y a là-dessus qu'à prendre l'avis des Egyptiens, voire des Chypriotes, auxquels la presse britannique prêtait toutefois récemment les sentiments les plus loyalistes. Ne la contrarions pas. Mais comment cela peut-il se concilier avec l'éveil de plus en plus marqué de la conscience hellénique? Je n'en sais rien. Toujours est-il que **Chypre**, dans le chœur des voix intellectuelles grecques, a ses voix bien à elle, ce qui ne veut pas dire que celles-ci refusent de s'harmoniser avec l'ensemble. Bien au contraire. La preuve est facile à fournir. Il suffit de rappeler le nom de Glaukos Alithersis, *alias* Michalakis Hadjidimitrios, qui cisela si minutieusement *Les Lys du rivage*, et qui sut faire de ses quatrains ingénieux autant de bijoux translucides, dignes d'orner le front des anciens dieux. Alitherisis est Chypriote, et personne ne s'en est douté, lorsque parut son livre. Basile Michaïlidis appartient également à l'île d'Aphrodite. Ses compatriotes l'ont comparé à Mistral, non, certes, pour la qualité de son génie qui est tout différent de celui du maître de Maillane, mais pour le don prestigieux qu'il eut d'associer le terrain natal à son art. Avec beaucoup de finesse il sut interpréter dans ses vers le sentiment chypriote, avec tout ce que celui-ci comporte à la fois de songe et d'humour. Inimitable en ses poésies légères, vraiment aristophanesques, il fait jaillir sans effort les notes les plus émouvantes, les plus fraîches de la *Chiotissa*; il prête une voix ardente à l'âme héroïque de la race dans le poème qu'il consacre au *Neuf Juillet 1921*. Michaïlidis est vraiment le poète de Chypre, comme

Niko Nikolaïdis, l'auteur de *La Fleur bleue*, de *Vies florales et humaines*, en est le conteur. Ami d'un art volontaire, essentiellement classique, Niko Nikolaïdis donne à ses peintures quelque chose de rigide et de géométrique, qui pourrait provenir, dit l'un de ses critiques, de la contemplation des chefs-d'œuvre architecturaux de l'ancienne Egypte, mais que nous avons tendance à rapporter, pour notre part, à un souci dominant de précision et d'exactitude. J'ai sous les yeux la vaillante petite revue de Famagouste : *Néa Epochi*, que dirige avec ferveur M. Jannis Stavirons Œkonomidis ; j'y cueille de nouveaux poèmes d'Alithersis : *Petites Amours*, qui joignent la fraîcheur à la justesse, et je constate que M. Œkonomidis lui-même ne se contente pas d'être un prosateur attentif au dessin minutieux des attitudes, à la vérité expressive du dialogue ; il se révèle aussi, en vers, naturiste gracieux, à la façon d'un Chénier ou d'un Krystallis, j'allais écrire d'un Porphyras ; mais Porphyras se complaît davantage dans l'imprécis des lignes mélancoliques, où s'emmêlent le souvenir et la nostalgie.

Retenons d'Œkonomidis, comme la promesse de prochains chefs-d'œuvre, le beau poème intitulé *Après-midi*. Pour raison d'atmosphère peut-être, et sans doute aussi à cause d'influences plus spécifiquement occidentales, la nouvelle poésie hellénique est à la fois très directe, très moderne et très proche de l'antique. Les poètes chypriotes nous ramènent vers la Grèce familière de *l'Odyssée* ou de Théocrite, parfois aussi vers le charme élégant et le raccourci de l'*Anthologie*. Cette Grèce fut redécouverte en France à partir de 1850, et on se mit à l'aimer pour sa beauté propre, pour l'humanité profonde de ses créations à l'écart de la rhétorique latine.

C'est par la France que l'Hellénisme a repris peu à peu pleine conscience de lui-même dans la voix de ses poètes, et les poètes donnent aux nations la véritable vie de l'âme, sans laquelle toute lutte et toute défense sont impossibles.

Les financiers s'évertuent, les diplomates discutent ; les hommes de guerre font sonner haut leurs armes ; mais que peuvent-ils les uns les autres, s'ils ne s'assurent le concours des forces morales ?

Au moment où va se réunir la Conférence du Proche-Orient, qui décidera du sort de Smyrne et de Constantinople, il m'est doux de placer côte à côte sur ma table de travail les chants du divin Homère, fils de la Grèce micrasiatique, et ce témoignage

de l'activité intellectuelle de ses arrière-neveux hellènes : **Le Livre des jeunes de Smyrne**, qui affirme un vœu de réveil et de rédemption par le verbe et par la Liberté. Bien des influences se mêlent dans les vers de ces jeunes aèdes de l'Anatolie, dans les études plus ou moins psychologiques ou sociales de ces nouveaux essayistes et conteurs, et il y aurait beaucoup à dire sur la valeur intrinsèque de leurs productions ; mais nous retrouvons avec grand plaisir dans ce recueil Angélos Simirietis, qui unit bien souvent l'aisance à la vigueur ; Panas Tangopoulos, dont le vers alerte fait parfois jaillir des étincelles, et le coloris un peu byzantin où se complaît M. Stoyannis (*L'Ascète*) n'est pas fait pour nous déplaire, non plus que l'impressionnisme de M. Thrasybule Stavrou (*La Source*) qui, par ailleurs, nous offre tout un recueil de promenades lyriques : **Chemins et sentiers**, toutes parfumées de songe. Le frisson charmeur de la vie inépuisable, le rire innombrable des flots, l'enveloppement voluptueux du soir, le soleil qui flambe sur les choses et sur les êtres, le mystère ardent des âmes, des visages, tout prend rythme et couleurs dans la poésie de M. Thrasybule Stavrou, qui, sans doute, conquerra bientôt une enviable place parmi ses contemporains.

Est-ce un privilège qu'il doit à l'ancienneté de sa culture ; est-ce un trait de race? Je ne sais. Je constate que le Grec peut se livrer aux occupations journalières les plus éloignées de la poésie et de l'art, sans cesser d'être un homme de goût, sans perdre le don de la création littéraire.

Aussi bien, malgré les vicissitudes au milieu desquelles se débat l'Hellénisme, la pléïade des intellectuels grecs ne laisse pas d'être nombreuse et pleine de talent. A ce propos, la revue *Politismos* vient d'avoir l'heureuse idée de publier une **Anthologie de nos jeunes Poètes** (1900-1920) : cinquante noms, les plus caractéristiques de l'heure, y sont rassemblés. A leur tête, un maître incontesté salué déjà comme le successeur de Kostis Palamas : Angelos Sikélianos, dont les dernières œuvres en date sont *La Pâque des Grecs* et *Asklépios*. C'est un hiérophante. Par le mariage intime de l'âme avec les choses, il surprend le secret de la naissance des dieux. A ses côtés nous revoyons le délicat sonnettiste Ilias Voutiéridis ; Klimis Porphyroyennitos, qui dirige à Constantinople la revue *Zoï* ; Aristos Kambanis, puissant lyrique des *Offrandes à Héphaïstos* ; Markos Avgé-

ris; Rômos Philiras, qui écrivit *Les roses dans l'écume*, *Clepsydre*, et qui sait la valeur des mots ; Alex. Photiadis de Smyrne ; Pétroula Psiloritis et Pétros Psiloritis d'Héraclion, en Crète ; M. Varnalist, habile à diversifier les rythmes, Rigas Golfis que ses *Hymnes* récents ont placé au premier rang ; Nikos Karvounis ; Napoléon Lapathiotis, net et vigoureux ; Photos Yophyllis, qui dirige la revue *Politismos* ; Spyros Mélas, qui s'est surtout rendu célèbre au théâtre ; Myrtiotissa, grande et pure voix de femme ; Homère Békès, dont les vers sont tout imprégnés de l'atmosphère de Byzance, et dont la vaillante revue *Loghos* de Constantinople nous a révélé le beau talent à côté de celui de Mammélis, de L. Koukombas et de Mænaliotis ; Gérasime Spatalas, délicieux élégiaque lamartinien ; Joseph Raphtopoulos, naturiste ; Irène Dendrinos, la poétesse de Corfou ; Cléon Paraskhos, lyrique élégant qui sait la magie des beaux rythmes ; Panos Tangopoulos ; le Smyrniote G. Stoyannis ; Karthæos, véhément et concis ; Costis Velmyras ; Karyotakis, le poète de *Népenthès* ; G. Athanas, chantre émouvant et sincère des *Amours à Epachtos* ; Isandros Aris, moderniste amoureux de rythmes brefs et d'impressions directes ; Kostas Ouranis, le parfait lyrique des *Nostalgies* ; Leandros Palamas, qui affectionne les lignes pures et simples, etc. On ne peut s'empêcher toutefois de regretter certaines omissions, celle de Th. Kastanakis, par exemple, dont le *Dionysos* de Constantinople publia l'an passé les *Erimies tou Héliohkharou* et qui est bien le plus moderne des poètes de langue grecque. Il est vrai que sa forme préférée est le verset. Et Skipis ? Pourquoi fut-il délaissé ?

Mémento. — Le vaillant directeur du *Noumas*, M. D. Tangopoulos, peut être considéré comme le fondateur en Grèce du théâtre d'idées. A ce propos, M. Gr. Xénopoulos vient d'écrire une bien curieuse étude bourrée de faits et de réflexions, qui sert de préface à la *Maison Nouvelle*, drame en trois actes récemment publié par l'auteur des *Chaînes*.

D'un tout autre caractère est la tragédie en vers de M. Geranos : *Ulysse*, dont la revue *Néa Zoï* d'Alexandrie publie la première partie en l'un de ses derniers fascicules. Belle tentative de restauration d'un genre sur le terrain du démotique !

La revue *Vômos*, publiée à Paris sous la direction de Yannis Ivrakis, affirme judicieusement la nécessité de créer une sorte de centre intellectuel vraiment panhellénique en dehors de la Grèce.

Spatalas, Tymphristos, Œkonomidis y insèrent de beaux vers.

Mais pour ceux qui aiment scruter l'âme, l'histoire et les mœurs d'un

peuple, rien ne vaut la minutieuse et spirituelle monographie en deux volumes, que M. Louis Roussel, professeur à l'Ecole d'Athènes, consacre à *Karagheuz ou un théâtre d'ombres à Athènes.* Nous y reviendrons en détail à propos du sens dramatique chez les Grecs modernes.

Reçus: *Sporadika,* vers aimables, par B. Messolonghitis, l'*Atimasmeni,* quatorze contes courts, écrits avec charme et facilité, *O Daimonoplikhtos,* qui ne manque ni d'aisance ni d'invention et qui valut à son auteur de précieux encouragements, etc., etc. Les conteurs en Grèce sont devenus légion.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Paléologue : *La Russie des tzars pendant la grande guerre,* Plon. — Doctoresse Pelletier : *Mon voyage aventureux en Russie communiste,* Marcel Giard, Paris.— Mémento.

M. Paléologue publie chez Plon le deuxième volume de ses notes sur **La Russie des tzars pendant la grande guerre**, et la lecture de ce volume est, si possible, encore plus passionnante que celle du premier. C'est qu'avec le premier volume nous étions tout au début de la guerre, quand on voyait les événements à travers l'enthousiasme patriotique, quand l'union sacrée n'était pas encore qu'une fiction, quand les belles phrases sur la guerre du droit et de la justice étaient encore sincères. Avec le deuxième volume, qui embrasse la période du 3 juin 1915 au 18 août 1916, nous sommes dans l'atroce réalité que n'adoucit plus aucune illusion : des millions de cadavres sont tombés, et l'humanité a montré sa face hideuse. Quel livre terrible et poignant que ces souvenirs de l'ancien ambassadeur de France en Russie qui note au jour le jour et ses impressions et ses entretiens ! Historien consciencieux et psychologue avisé, il trace des principaux personnages de la société russe des portraits définitifs. Dans chaque ligne de son récit perce la vérité et quelle vérité ! Alors que les soldats, mal nourris, mal vêtus, mal armés tombent héroïquement sur les champs de bataille en de vastes hécatombes, les classes dirigeantes, ceux qui ont la responsabilité de la guerre, ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées de ce peuple immense, s'abandonnent au sabotage conscient ou inconscient de la défense nationale. La guerre, d'après M. Paléologue, aurait pu être plus courte, coûter beaucoup moins de vies humaines, donner des résultats bien meilleurs s'il y avait

eu moins de rivalités entre les alliés et dans le haut commandement. Au lieu de chercher à rapprocher tous les peuples qui composaient la grande Russie et d'éveiller leur enthousiasme pour elle, on s'attachait à semer parmi eux la méfiance et la haine. Les chemins de fer sont dans un état lamentable, il n'y a pas de trains pour ravitailler les troupes, et c'est le moment que choisit le haut commandement russe pour expulser de la zone des armées toute la population juive — 600.000 hommes, femmes et enfants accusés en bloc d'espionnage, cependant que leurs fils, leurs époux, leurs pères combattent « pour le droit et la justice ». La même chose avec les Polonais. Au début de la guerre, le grand-duc Nicolas, qui sentait la nécessité de gagner la Pologne à la cause russe, avait obtenu la publication du célèbre manifeste promettant aux Polonais l'autonomie et la liberté. Mais cette promesse restait lettre morte. Malgré toutes les démarches les Polonais ne pouvaient obtenir la publication du décret consacrant solennellement l'autonomie de leur pays. Ce décret ne parut qu'après que Varsovie fut prise et toute la Pologne perdue pour la Russie.

M. Paléologue est surtout sévère pour le ministre de la Guerre Soukhomlinov, qu'il accuse presque de trahison. En tout cas cet étrange ministre faisait tout pour retarder la remise aux troupes de fusils et de canons, et ceci pour amener la disgrâce des grands chefs de l'armée. Quand l'Union des zemstvos et des villes obtint enfin de pourvoir aux munitions et au ravitaillement de l'armée, ce fut une consternation dans les hautes sphères où l'on redoutait l'influence de ces institutions libres. Sabotage aussi dans la diplomatie. La félonie du roi de Bulgarie ne faisait de doute pour personne. On était sûr qu'il se rangerait aux côtés de l'Allemagne. Du reste, il ne cachait guère ses préparatifs, et l'ambassadeur de France recevait dépêche sur dépêche lui demandant de faire pression sur le gouvernement russe afin que celui-ci prenne des mesures pour prévenir les desseins du roi Ferdinand : la Russie et la Serbie auraient pu envahir la Bulgarie. Mais il se heurtait au refus d'un diplomate à courte vue, Sazonov, qui affirmait que le peuple bulgare ne marcherait jamais contre la Russie, qui l'avait libéré du joug turc. On ne voulait pas voir la réalité, et si même on voyait, on n'agissait point. Ainsi tout le monde sentait la révolution venir à grands pas. On était con-

vaincu qu'un régime un peu plus libéral — une vraie Constitution et un ministère responsable — écarterait ce danger au moins jusqu'à la fin de la guerre. Mais le gouvernement restait sourd et aveugle. A la date du 15 août 1915, M. Paléologue note sa conversation avec le grand-duc Paul :

Le grand-duc me demande avec angoisse :

— N'êtes-vous pas effrayé de notre situation intérieure ?... Ces discussions à la Douma, c'est épouvantable ! Cela nous mène tout droit à la révolution ! Les premiers pas sont faits !.. N'avez-vous pas l'impression que l'empereur et l'impératrice sont déjà menacés ?

Et plus loin il ajoute :

— Si la révolution éclate, elle dépassera en sauvagerie tout ce qu'on a jamais vu... ce sera infernal... La Russie n'y survivra pas !

A cette même soirée, à Tsarskoie-Selo, chez le grand-duc Paul, M. Paléologue rencontre Mme Wyroubow, et emporte de la fameuse confidente de l'Impératrice une impression qu'il résume ainsi :

Après m'avoir beaucoup remercié, elle s'en va sur ses béquilles. Tandis quelle s'éloigne, j'observe ses cheveux luisants et drus, son crâne étroit, sa nuque sanguine et grasse, son dos empâté, ses reins puissants, toute cette chair abondante et chaude. Et je songe avec stupeur qu'une créature aussi médiocre, aussi vulgaire de corps et d'âme, puisse exercer, dans des circonstances pareilles, une action quelconque sur la destinée de la Russie !

Non seulement les grands-ducs, mais des industriels comme Poutilov, des hommes politiques comme Milioukov, Goutchkov, Chingariev, et d'autres, tous parlent de la révolution toute proche, inévitable, et le 3 septembre 1915, M. Paléologue expédie à M. Delcassé une longue dépêche, dans laquelle, après lui avoir exposé le péril de la situation militaire, il ajoute :

Pour la situation intérieure, elle n'est rien moins que rassurante. Jusqu'en ces derniers temps, on pouvait croire qu'il ne se produirait pas de désordres révolutionnaires avant la fin de la guerre. Je ne l'affirmerais pas aujourd'hui. La question qui se pose est donc de savoir si, à une échéance plus ou moins éloignée, la Russie est encore capable de jouer efficacement son rôle d'alliée. Quelque incertaine que soit cette éventualité, elle doit entrer désormais dans les prévisions du gouvernement de la République et dans les calculs du général Joffre.

Le nom de Raspoutine revient souvent sous la plume de M. Paléologue, qui note l'influence néfaste du fameux *staretz*. La cour, surtout l'impératrice et l'empereur, ne voyait que par ses yeux. C'est lui qui conseille à l'impératrice d'agir sur l'empereur pour qu'il prenne le commandement des armées ; ayant obtenu ce résultat (qui produisit dans toute la société russe une très fâcheuse impression) elle exulte, et sans cesse répète à l'empereur :

Vous êtes digne, désormais, de vos plus grands aïeux ; je suis certaine qu'ils sont fiers de vous, que, du haut du ciel, ils vous bénissent...

Maintenant que vous êtes entré dans la voie ordonnée par la divine Providence je ne doute plus de notre victoire, aussi bien sur nos ennemis du dehors que sur ceux du dedans ; vous sauvez à la fois la patrie et le trône... Comme nous avons eu raison d'écouter notre cher Grigory ! Comme ses prières nous sont secourables devant Dieu !...

Pour M. Paléologue, l'énorme fascination qu'exerce Raspoutine sur l'esprit des souverains russes implique une réelle sincérité de sa part. Il était convaincu de ses dons extraordinaires. Sa foi en son pouvoir mystique était le facteur principal de son ascendant. « Il était dupe, tout le premier, de son verbiage, de ses pratiques, tout au plus y ajoutait-il quelque forfanterie. » Sincères ou non, ses conseils n'en sont pas moins néfastes pour la Russie. C'est encore grâce à lui qu'est appelé au pouvoir un autre grand saboteur de la guerre, avec le général Soukhomlinov, le ministre Sturmer, sur lequel, à la date du 5 février 1916, M. Paléologue note dans son journal :

Depuis trois jours je me suis renseigné de toutes parts sur le nouveau Président du Conseil, et je n'ai pas à me féliciter de ce que j'ai appris.

Agé de soixante-sept ans, le personnage est au-dessous du médiocre : intelligence pauvre, esprit mesquin, caractère bas, probité suspecte, aucune expérience ni aucun sens des grandes affaires ; toutefois un talent assez ingénieux de ruse et de flatterie.

Ses origines familiales sont germaniques, comme son nom l'indique, il est le petit-neveu du baron Sturmer, qui fut commissaire du gouvernement autrichien pour la garde de Napoléon à Sainte-Hélène.

Ni sa valeur personnelle, ni son passé administratif, ni sa situation sociale ne le désignaient pour l'éminente fonction qui vient de lui être confiée et qui surprend tout le monde. Mais sa nomination s'explique, si l'on admet qu'il n'a été choisi qu'à titre d'instrument, c'est-à-dire en raison même de son insignifiance et de sa servilité. Ce choix a été ins-

piré par la *Camarilla* de l'impératrice et vivement patronné auprès de l'empereur par Raspoutine, avec qui Sturmer est familièrement lié. Cela nous prépare d'heureux jours !

Aussitôt au pouvoir, Sturmer prend comme collaborateur intime un mouchard bien connu à Paris, Manassiévitch-Manouïlov. « Ce choix, qui fait scandale, est significatif », écrit M. Paléologue, qui donne de ce forban une excellente caractéristique :

Je connais un peu Manouïlov, ce qui désole l'honnête Sazonov. Mais, ai-je le droit d'ignorer le chef du service des informations du *Novoié Vrémia*, qui est le plus important journal de Russie ? D'ailleurs, nos relations sont antérieures à mon ambassade. Je l'ai entrevu jadis vers 1900, à Paris, où il travaillait comme agent de *l'Okhrana*, sous les ordres du fameux chef de la police russe en France, Ratchkovsky.

Le personnage est des plus curieux. D'origine juive, d'esprit vif et retors, aimant la vie large, les plaisirs et les objets d'art, dénué de toute conscience, il est à la fois mouchard, espion, aigrefin, escroc, tricheur, faussaire, ruffian, un mélange singulier de Panurge, de Gil Blas, de Casanova, de Robert Macaire et de Vidocq : au demeurant, le meilleur fils du monde.

Malgré tous les soucis de sa charge et ses nombreuses occupations, M. Paléologue trouvait encore le temps de s'intéresser à la littérature et à l'art russes. Il se tient au courant de tout ce qui se publie, va souvent au théâtre, et ses jugements sur les artistes, sur la musique, sur l'art russe, en général, révèlent une compréhension profonde, vraiment remarquable, de l'intelligence et de la sensibilité du peuple russe, de ce peuple qui, si volontiers, répète le mot *Nitchevo* :

Nitchevo... C'est assurément le mot qui revient le plus souvent dans la bouche des Russes. A tout instant, à tout propos, on les entend dire avec un geste d'insouciance ou de renoncement : *Nitchevo* ! « Cela ne fait rien ! Cela n'a aucune importance ! »

L'expression est si usuelle, si répandue, qu'on est obligé d'y reconnaître un trait du caractère national.

De tout temps il y a eu des épicuriens et des sceptiques pour proclamer la vanité des efforts humains, pour se délecter même de la pensée de l'universelle illusion. Qu'il s'agisse de puissance ou de volupté, de richesse ou de plaisir, Lucrèce ne manque jamais de laisser tomber *Nequicquam!* « C'est si vain. »

Très différente est la signification du *Nitchevo* russe. Cette façon sommaire de déprécier l'objet d'un désir ou d'affirmer par avance l'ina-

nité d'une entreprise, n'est généralement qu'un prétexte qu'on se donne à soi-même pour ne pas persévérer dans l'effort.

Après Mme Odette Keun, c'est encore une communiste, une Française cette fois, la Doctoresse Pelletier, qui nous conte ses pérégrinations au pays des soviets, en un volume intitulé : **Mon voyage aventureux dans la Russie communiste**. Membre militante du Parti, Mme Pelletier a voulu voir de ses yeux ce qui se passe en Russie. Elle ne nous dit pas pour quelles raisons on lui a refusé un passeport, mais elle a dû voyager comme « illégale ». La première partie de son livre, qui relate toutes les ruses qu'elle dut employer pour gagner la frontière russe, tous les dangers courus, surtout dans les pays limitrophes, où la haine des communistes est si forte qu'on fusille quiconque est reconnu pour tel, toute cette première partie est mouvementée comme un roman d'aventures. Enfin voici la doctoresse Pelletier en Russie. Du livre de Mme Keun : *Sous Lénine*, l'impression qui se dégageait était que partout où s'installe le communisme surgit la fange. Avec le livre de Mme Pelletier, c'est la haine. Elle a interrogé des gens de toutes conditions : ci-devant bourgeois, fonctionnaires bolchevistes, paysans, ouvriers et chez tous domine la haine du régime soviétique.

La doctoresse Pelletier s'était rendue en Russie pour assister au Congrès féministe, à Moscou. Il était déjà terminé quand elle arriva, c'est pourquoi, bien qu'hébergée aux frais du gouvernement soviétique, elle eut une certaine liberté de mouvements, qui lui permit de juger des gens et des choses sans chausser les lunettes officielles. Et quelle tristesse se dégage de toutes ses impressions. « O Paris, mon Paris ! s'écrie cette communiste enthousiaste. Tout est loin d'y être rose, je ne le sais que trop. Mais tout de même, mon terme payé, ma porte fermée, je n'ai de comptes à rendre à personne ! » Ce qui a frappé Mme Pelletier (et comme elle a vu juste !) c'est que le régime des soviets a tué toute individualité ; il a fait de l'homme un esclave. A noter encore quelques observations intéressantes : A une revue militaire, l'auteur a vu des régiments de la garde rouge marcher au commandement allemand : *Ein ! Zwei ! Vorwaerts !* La description de l'hôtel « Lux », où sont logés les hôtes du gouvernement soviétique, est peu séduisante : saleté repoussante, nourriture innommable, et, par surcroît, espionnage de tous les instants par les agents de la *Tchéka*.

Mémento. — Mauricius: *Au pays des Soviets* (Neuf mois d'aventures), édit. Figuière. — Un gros volume d'un communiste, d'un style assez indigeste ; nombreux renseignements, malheureusement insuffisamment contrôlés, dont beaucoup proviennent des chefs bolchevistes eux-mêmes.

Vera Starkoff : *Le bolchevisme*, avec une préface de Han Ryner, éditeur du Fauconnier, Paris. Exposé très simple et très clair des principes communistes auxquels l'auteur oppose les nobles idées de Tolstoï. — M.-J Rouët de Journet : *Un collège de Jésuites à Saint-Pétersbourg* (1800-1816). Librairie Perrin. C'est l'histoire de la fondation en Russie d'un collège de Jésuites. Banni de l'Empire depuis 1820, l'ordre de Saint-Ignace y avait joui, au début du XIXe siècle, de la faveur particulière des tzars. Alors qu'il a cessé d'exister dans tous les autres pays, il ne vit plus qu'en Russie et il y prospère de par la volonté de Catherine II. Paul Ier appelle les Jésuites en sa capitale et leur donne à élever la fleur de la jeunesse russe. L'auteur utilise de nombreux documents inédits, et son livre apporte une heureuse contribution à l'histoire générale de la Russie, ainsi qu'à celle de l'Eglise.

Pierre Ryss : *L'expérience russe*; Payot. Nous avons déjà parlé, dans les *Lettres russes*, de ce très intéressant livre que vient de traduire et préfacer M. Raoul Labry, ancien membre de l'Institut français de Pétrograd. — G. Couret : *La Révolution Juive en Russie*. Pour l'auteur de cette insignifiante brochure, les « Protocols des sages de Sion » fabriqués à Paris par deux mouchards : Golowsky et Manouiloff et tous les écrits des antisémites notoires sont vérité d'Evangile qu'il faut accepter sans discussion.

J.-W. BIENSTOCK.

A L'ÉTRANGER

Arménie

Sur les massacres des Turcs par les Arméniens. — Nous vivons en un temps singulier, où il devient possible de nier les faits les mieux établis, et même de les retourner, pour ainsi dire, sans scandale. Nombre de gens, lorsque l'on parle des massacres arméniens, hochent la tête, et disent : Heu, heu ! Est-ce que les Turcs n'ont pas été massacrés *aussi* par les Arméniens ? Et même on supprime quelquefois « aussi ». Ce n'est d'ailleurs qu'un exemple parmi les multiples aberrations actuelles, qui permettent de discuter encore sur les responsabilités de la guerre, et de considérer comme parti de gauche et de progrès les communistes, c'est-à-dire les pires agents de régression sociale. Toutes les thèses où se manifeste le détraquement des idées d'une minorité trop considé-

rée sont en faveur de l'Allemagne (telle qu'elle est encore, c'est-à-dire du pangermanisme), du communisme russe, et du kémalisme. Mais je ne veux pas m'étendre sur l'unité de cette trinité, ni sur l'aide qui lui est apportée, souvent avec une étrange inconscience, par des gens qui lui sont certainement hostiles. C'est un petit incident relatif au kémalisme et à sa responsabilité dans certains massacres arméniens qui sera ici relaté.

Les massacres arméniens sont notoires, car ils ont été constatés par une foule de témoignages directs de personnes que l'on ne pouvait soupçonner d'aucun parti pris. Même pour les massacres qui ont eu lieu pendant la guerre, les témoignages certains ont été nombreux. Mais l'Asie mineure, augmentée des territoires de la Transcaucasie russe occupés par les Kémalistes, a réussi à se clore encore plus complètement que la Turquie du temps de la guerre, en sorte qu'il devenait extrêmement difficile d'être informé sur ce qui s'y passait. Cependant, vers Karakilissa, au N.-O. de la république arménienne d'Erivan, un territoire occupé par les Kémalistes ayant été restitué à cette petite république, on a découvert que la population arménienne de ce territoire avait été massacrée par les Turcs, et le fait fut confirmé, à la suite d'une enquête sur place, menée par trois membres de la commission américaine du Near East Relief. J'ai publié, dans le *Journal des Débats* du 2 avril, le document qui suit :

Je soussigné, Charles P. Grant, représentant de la Commission américaine de Karakilissa, ayant été informé que, dans la région d'Akboulagh, où dernièrement les Turcs s'étaient retirés, avaient été trouvés un grand nombre de cadavres d'Arméniens, je m'y suis rendu le 28 avril 1921, accompagné de Rey T. Octon et de Georges Bey Manikonian, membres de la commission américaine.

Parvenus à Akboulagh, nous nous y procurâmes un guide et, en suivant la chaussée, nous nous dirigeâmes vers la chaîne de montagnes de Djadjour.

Avant d'atteindre le défilé de Djadjour, notre guide fit arrêter notre automobile et nous pria d'en descendre et de le suivre à pied tout le long de la rivière qui coule dans une vallée profonde et étroite. Au nord de la chaussée, sur un parcours d'une longueur de deux cents pieds! nous rencontrâmes alors un grand nombre de cadavres, d'enfants pour la plupart. Puis nous constatâmes que sur les deux rives de la rivière, sur une longueur de deux cent cinquante pieds environ, des monceaux de cadavres avaient été ensevelis sous le sable.

Nombre de cadavres se trouvaient à même sur les galets du lit de la rivière, poussés et ramenés probablement par la crue des eaux à la suite de la fonte des neiges.

Après avoir examiné la nature des blessures, la position des cadavres et les nombreux symptômes, nous convînmes à l'unanimité que nous nous trouvions en présence des cadavres d'une partie des habitants des villages arméniens voisins, qui avaient été massacrés trois ou quatre mois auparavant. Cette hypothèse paraissait plausible par le fait que les survivants desdits villages avaient pu reconnaître les cadavres et les enterrer.

Le nombre approximatif des victimes doit être de 1.200 à 1.500; on a pu ramasser plus de 200 douilles de cartouches; mais la majorité des victimes a dû être tuée par la baïonnette ou par une arme blanche, ainsi qu'il est facile de le constater par les mamelles coupées, les femmes enceintes éventrées, etc.

L'absence totale de cadavres d'hommes était particulièrement frappante; la victime la plus âgée, appartenant au sexe masculin, paraissait à peine âgée de 14 ans.

Les inscriptions en turc sur les cartouches et les signes du croissant, et des étoiles sur les douilles ne laissèrent aucun doute sur l'identité des assassins.

Les victimes ont dû être fusillées de très près, après avoir été rangées sur les deux côtés de la vallée.

Les cartouches trouvées à cinq ou six pas des bords de la rivière ne laissent aucun doute à ce sujet. On a dû ensuite enterrer les cadavres dans le sable afin d'effacer toute trace du crime.

Je suis intimement convaincu que le plateau, en amont de la rivière, jonché de débris de linge féminin, dut être témoin de plus d'un viol.

On nous apprit que, dans la même vallée, à environ cinq verstes plus loin, on pourrait rencontrer de nombreux cadavres, mais le mauvais temps ne nous permit point de nous rendre en ce lieu, pas plus que de photographier ce que nous venions de voir.

La rangée régulière des douilles tombées sur le lieu du massacre montrait clairement que le crime avait été perpétré par des soldats réguliers commandés.

Nous tous, quand on le voudra, nous sommes prêts à affirmer ce qui vient d'être relaté ci-dessus.

CHARLES-P. GRANT,
Représentant de la Commission
américaine de Karakilissa.

A ce document, j'en avais joint un autre, où l'on voyait l'étendue des massacres signalés par cette enquête si rapide et si limi-

tée. Cet autre document, arménien, montrait qu'il y avait eu, en 1921, dans la région d'Akboulagh, près de 12.000 personnes massacrées, et, dans toute la province d'Alexandropol, les Arméniens purent peu à peu constater que les massacres avaient dû atteindre environ 30.000 victimes. Mais tenons-nous-en au document américain. Il établit le fait des massacres, sans nulle réserve. Cela suffisait pour montrer que les Kémalistes continuent le Comité « Union et Progrès », qui avait continué, sur ce point, Abdul-Hamid. S'il existe une Turquie nouvelle et humaine, ce n'est pas parmi les Kémalistes qu'il faut la chercher.

Au bout de trois mois et demi de réflexion, les représentants des Kémalistes ont adressé au *Journal des Débats* la lettre suivante :

Paris, le 7 juillet 1922.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans votre numéro du 2 avril 1922, vous avez fait publier, sous le titre « En Arménie », une correspondance signée P.-G. La Chesnais, où il est question, d'un bout à l'autre, de massacres et de violences qui auraient été commis par les Turcs, en 1921, sur la population arménienne d'Akboulagh, de Karal, de Kaltakdji et de Ghéjuékhoul.

Les accusations les plus graves ayant été portées dans cette correspondance contre le gouvernement nationaliste et la population turque de la région, nous avons tenu à avoir des renseignements véridiques et circonstanciés sur cette triste question.

La vérité hélas ! est toute différente de la relation faite un peu trop hâtivement par M. P.-G. La Chesnais. Les milliers de cadavres qui ont été déterrés à Akboulagh dans les sables du torrent sont les restes des malheureux Turcs massacrés par les Arméniens et non ceux d'Arméniens tués par des Turcs. Les Arméniens se sont rendus coupables de ces massacres après le retrait des troupes britanniques qui occupaient la région au lendemain de l'armistice, en vue d'obtenir une majorité, fût-ce par des moyens sanglants, dans une région qu'ils prétendaient annexer à leur république. La bonne foi de votre correspondant a donc été surprise, ainsi que celle de M. Grant et du Relief Committee.

A ce propos, permettez-moi d'attirer ici votre attention sur un point d'histoire, un peu oublié après l'armistice de 1918. Les provinces de Kars et d'Ardahan, dont fait partie Akboulagh, localité sus-mentionnée, sont des provinces essentiellement turques ayant appartenu depuis six siècles à l'Empire ottoman. Ces territoires ont été arrachés à la Turquie par les traités de San-Stefano et de Berlin, pour tenir lieu d'une partie de l'indemnité exigée par la Russie, la Turquie étant dans l'impossibilité de payer toute sa dette de guerre. Ces provinces, restées aux

mains des conquérants, comme l'Alsace-Lorraine pendant quarante ans, ont été livrées par les Anglais, après l'armistice, à la République arménienne.

Et c'est en 1921 que les troupes qui délivrèrent la région et la firent rentrer dans le giron de la patrie y découvrirent des milliers de cadavres turcs que M. Grant et M. P.-G. La Chesnais ont cru être des cadavres arméniens.

C'est uniquement guidés par un souci de vérité et par acquit de conscience que nous vous adressons la communication présente, afin qu'un grand journal français, surpris et trompé dans sa bonne foi, puisse connaître exactement la vérité sur ces prétendus massacres d'Arméniens dont il a été question dans l'article publié le 1er avril.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Pour le Représentant de Turquie.
HUSSEÏN RAGHIB.

J'ai, naturellement, accompagné la publication de cette lettre d'une note rapide, pour montrer que la protestation se retourne, en réalité, contre la thèse qu'elle soutient. Mais le document kémaliste mérite d'être examiné de plus près.

On y voit que Akboulagh faisait partie d'une Alsace-Lorraine turque. C'est prodigieux, le nombre des Alsace-Lorraine que l'on découvre partout, alors qu'il n'y en avait qu'une, en réalité, car la même position juridique du problème des nationalités ne se retrouvait nulle part ailleurs. Mais par « une Alsace-Lorraine » on entend simplement un pays irrédimé. Les provinces de Kars et d'Ardahan seraient « des provinces essentiellement turques ayant appartenu depuis six siècles à l'Empire Ottoman ». Cette phrase est simplement naïve, puisqu'elle fait résider le caractère turc de ces provinces dans le fait que la conquête les a données à l'empire ottoman : cela prouve la plus parfaite méconnaissance du droit des peuples. Or, dans ces provinces de Kars et d'Ardahan, la nationalité turque, depuis six siècles, n'a pas pénétré, sinon par les hauts fonctionnaires. L'islamisme y a pénétré en partie, mais non les Turcs. La revendication turque est donc fondée sur le droit de conquête, aggravé de la preuve, prolongée pendant six siècles, de l'incapacité turque à l'assimilation de ces provinces. C'est faire de l'impérialisme par principe, — et n'est-il pas, en effet, le principe essentiel de Etat turc ?

Et cette prétention, qui révèle une mentalité politique inavoua-

ble aujourd'hui, n'est même pas fondée en fait. Les villages d'Akboulagh, Kaltakdji, Karal, ne font pas partie des territoires que la Russie a pris à la Turquie en 1878. Ces villages font partie du district d'Alexandropol, et c'est depuis les premières années du XIXe siècle qu'ils appartenaient à la Russie, qui ne les avait pas pris, alors, à la Turquie, mais à la Perse. La possession en a été confirmée à la Russie par le traité russo-persan de Turkman Tchaï (1828).

Quant à la nationalité des habitants du district d'Alexandropol, elle était, avant la guerre, à peu près exclusivement arménienne, d'après les documents officiels, qui n'étaient pas arméniens, mais russes (cartes publiées par l'état-major général, et statistiques publiées par la Chancellerie du Vice-roi du Caucase en 1917) : elle était composée de 90 o/o d'Arméniens et de 4 o/o de Musulmans (qui n'étaient pas des Turcs).

C'est dire que les Arméniens n'avaient pas besoin, en vue d'un plébiscite, de massacrer dans cette région des Turcs, qui n'y existaient pas, ni même d'autres musulmans, qui y existaient si peu. Les Arméniens étaient assurés d'une majorité écrasante, si le plébiscite prévu par le traité de Brest-Litovsk avait eu lieu, — c'est-à-dire, bien entendu, s'il avait eu lieu dans des conditions correctes.

Comme la commission américaine a constaté que les victimes des massacres étaient uniquement des femmes et des enfants, il est clair qu'il s'agit de la population même des villages environnants, ce qui suffirait à prouver que les victimes étaient arméniennes. La commission, appelée pour faire une enquête sur place aussitôt que les Arméniens de la République d'Erivan ont occupé les villages, a d'ailleurs énoncé des faits qui lui permettent d'affirmer : 1° que les massacrés étaient Arméniens ; 2° que les massacreurs étaient des soldats turcs commandés ; et ces faits ne sont pas contestés. C'est avec la commission américaine que les représentants du gouvernement kémaliste devraient discuter. Ils devraient aussi expliquer comment, ayant occupé les villages jusqu'à la fin d'avril 1921, ils ont attendu, pour formuler leur accusation contre les Arméniens, si elle était justifiée, que ceux-ci aient pris possession de ce territoire ?

La protestation kémaliste témoigne d'un très médiocre souci de la vérité. Les massacres y auraient eu lieu, prétend-elle, « après

le retrait des troupes britanniques qui occupaient la région au lendemain de l'armistice ». Or, les villages en question furent occupés par les Turcs dès la fin de mai 1918, aussitôt après la dissolution de l'union transcaucasienne (1), et ce ne sont pas les Anglais qui ont rendu cette région à l'Arménie, mais les Turcs eux-mêmes, en vertu du traité de Batoum, signé le 4 juin 1918 entre les représentants de l'Arménie et de la Turquie. Plus tard, au mois de novembre 1920, les Turcs ont occupé une seconde fois cette région, pour l'évacuer de nouveau en mai 1921. C'est au cours de cette seconde et plus longue occupation turque qu'eurent lieu les massacres.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Chine.

La situation politique. — L'annonce de la Conférence de Washington avait apporté dans les sphères politiques chinoises une fiévreuse activité. Sous l'impulsion d'hommes éminents, des commissions se formèrent pour étudier et condenser les différentes demandes que les cinq délégués chinois devaient présenter au nom du pays à cet aréopage des nations On reprit naturellement les vieilles questions pendantes: suppression de l'exterritorialité, des stations de T. S. F., des postes étrangères, des troupes stationnées, etc., etc., sans se soucier si la situation intérieure de la Chine justifiait de semblables demandes. Ecartées déjà à maintes reprises comme inopportunes, il était à craindre que devant cette insistance la Conférence de Washington ne prît pas au sérieux les délégués de Pékin. Chaque nation connaissait trop l'anarchie gouvernementale régnant ici, pour acquiescer à d'aussi folles propositions.

La Chine d'ailleurs se chargea de dessiller les yeux de ses plus chauds partisans. Le ministère King Yung Pong, qui était au pouvoir lors de la séance inaugurale, fut remplacé subrepticement par un ministère Liang Cheu Yi. On savait que depuis de longs mois l'entente la plus parfaite ne régnait pas entre la Présidence de la République et la Présidence du Conseil, mais on pensait que, devant l'importance des problèmes soumis à la Conférence, les intérêts particuliers s'effaceraient devant l'intérêt suprême de la nation.

(1) Voir mon livre sur *les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix*.

Il n'en fut rien.

Et le général King Yun Pong, qui avait cessé de plaire aux puissants du jour, dut, bon gré mal gré, céder sa place à un rival plus heureux.

Tchanh Tso Lin, le puissant potentat de la Mandchourie, intéressé à la nouvelle combinaison par le jeune et actif Yeh Koung Tcho, arrivait enfin à Pékin, apportant avec lui la liste des principaux membres du futur ministère.

De longs palabres furent nécessaires pour arriver à une entente avec son collègue Tsao Koun, puis, après maintes concessions réciproques et de nombreuses promesses, les deux Hauts Protecteurs du Gouvernement de Pékin tombèrent d'accord pour recommander au Président un Ministère Liang Cheu Yi.

Devant de tels désirs, le Président Hsu Cheu Tchang s'inclina comme d'habitude et avalisa par décrets présidentiels les dispositions prises par les deux puissants seigneurs de la guerre. Mais il emportait dans son âme ulcérée une haine tenace contre son ex-ami (Liang Cheu Yi) qui venait d'enlever de haute lutte la place qu'il avait espéré donner à son ami le plus cher, Tchou Tsi Tsien.

Toutefois il existait dans la vallée du Yang-tsé un troisième potentat militaire, — le dernier venu dans cette haute hiérarchie, — qui avait été tenu systématiquement à l'écart des avantages de la nouvelle combinaison. Ce dédain pour sa personne vexa Ou Pei Fou, qui en montra bientôt sa mauvaise humeur. Le Président crut alors l'occasion favorable pour se venger, et il dévoila au supertoukioung certains secrets d'Etat qui, employés à bon escient, devaient mettre le nouveau cabinet en mauvaise posture devant le pays.

C'est ce qui arriva bientôt.

Accusé par Ou Pei Fou de trahir son pays, Liang Cheu Yi tenta de tenir tête à l'orage ; mais devant les menaces de plus en plus pressantes, il demanda au Président un congé pour « maladie » et fila se mettre à l'abri à Tientsin.

Pendant ce temps, la conférence de Washington terminait ses travaux, non sans avoir accordé des satisfactions de principe aux délégués chinois, la réalisation de ces demandes paraissant à tous bien problématique, devant l'imminence d'une guerre civile qui menaçait de mettre aux prises les clans du Tchely et du Fengtieu.

La chute de Liang Cheu Yi était en effet pour Tchang Tso Lin une perte de face, et il s'employa dès lors à venger cet échec de sa politique.

Ses soldats bien armés et bien équipés vinrent, sous prétexte de défendre le gouvernement de Pékin, prendre position en avant de la capitale et formèrent un front défensif de Matchang à Changsintien, en une ligne presque parallèle au chemin de fer Pékin-Tientsin.

Malheureusement, trop éloigné de ses bases, sentant sur ses derrières les troupes de Pékin peu sûres et trahi par un de ses lieutenants, Tchang Tso Lin fut battu et il dut se retirer vers la Grande Muraille. Il s'arrêta aux environs de Shanhaikouan, s'y fortifia avec tous les procédés modernes et attendit tranquillement l'attaque des valeureuses troupes d'Ou Pei Fou.

Ce dernier y reçut, à son tour, une magistrale frottée et, l'honneur étant sauf, les deux grands chefs conclurent un armistice.

Entre temps, les décrets présidentiels avaient destitué Liang Cheu Yi, Yeh Koung Cho et Tchang Hou de leurs fonctions et ordonné leur arrestation, pour la forme d'ailleurs, ceux-ci ayant fui depuis longtemps vers des cieux plus hospitaliers.

Il se produisit alors un de ces coups de théâtre brutaux qui surprit tout le monde. Ou Pei Fou, qui avait sans doute mis à jour la duplicité de la politique présidentielle, trouva plus sage de se défaire d'un homme si peu sûr et il lui enjoignit d'avoir à démissionner d'urgence de chef du pouvoir exécutif. Hsu Cheu Tchang, navré, obtempéra et s'enfuit à Tientsin, après avoir remis les pouvoirs présidentiels aux mains d'un Cabinet Provisoire, conformément à l'article 5 de la loi sur l'élection présidentielle.

De pressantes sollicitations furent faites auprès de l'ex-Président Li Yuan Hong pour qu'il reprît le pouvoir tout au moins momentanément. Mais Li hésitait devant les difficultés sans nombre qu'il aurait à résoudre, et pendant plus de huit jours la Chine fut sans Président, sans Parlement et presque sans ministère, sans toutefois que la vie économique du pays en ait le moindrement souffert.

Puis Li Yuan Hong se dévoua patriotiquement et il reprit les sceaux présidentiels. Son premier travail fut de former un ministère provisoire (1) en attendant l'ouverture du Parlement qui

(1) Le nouveau ministère formé le 12 juin est ainsi composé : Présidence du

trancherait la question. On semble décidé à reconvoquer le premier Parlement, — vieux déjà de dix ans, — pour le 1er août, si toutefois le quorum était atteint d'ici là.

Pékin, le 7 juillet 1922.

RENÉ LAYS.

VARIÉTÉS

Choses vues à La Haye.

Croquis d'arrivée. — La Conférence recommence. Après Gênes, La Haye. Mais quel contraste ! Tout est tranquille. Rien ne ferait croire que cette ville paisible abrite une Conférence qui doit trancher les plus grandes questions de la politique européenne. Une activité relative règne seulement dans les hôtels où sont descendus les différentes délégations. Les autorités hollandaises s'étaient préparées à un grand afflux de monde. Elles sont déçues. A Binnenhof, le plus vieil édifice de la Hollande, on a aménagé, à l'exemple de Gênes, une salle de la presse avec un bureau de poste, de télégraphe et de téléphone. Mais la salle est presque toujours déserte. Le petit nombre des journalistes étrangers venus pour la Conférence est dispersé dans tous les coins de la ville, notamment à Schewenigen où se trouvent aussi la plupart des délégations. Seule la marchande de journaux reste dans son coin, devant son étalage, à attendre les clients.

Le comité central d'organisation a prévu grand et a nommé six sous-comités pour faire face à toutes les circonstances : comité pour le service des télégraphes et téléphones ; comité pour la presse étrangère ; comité de renseignements ; comité pour les dames journalistes ; comité des récréations ; comité du logement ; comité pour les plaintes. Mais ces comités n'ont presque rien à faire.

Seul le comité des récréations avec son infatigable secrétaire, M. Wesseling, est en pleine action, organisant chaque semaine des excursions dans les divers coins de la Hollande.

« Comité pour les plaintes. » De quoi se plaindre ? Des jours mornes qui passent l'un après l'autre en se ressemblant comme

Conseil et Affaires Etrangères, docteur W. W. Yen ; Guerre, Ou Pei Fou ; Communications, Kao En Hong ; Intérieur, Tan Yen Hai ; Marine, Li Ting Hsi ; Agriculture, Tchang Kogo Kang ; Inst. Publique, Hong Pei ; Justice, Hoang Chung Hoei.

des frères ? Il y a eu au début un malentendu, mais il n'a pas été résolu par l'entremise de ce comité ; il l'a été à coups de poings entre journalistes étrangers et gendarmes hollandais, ceux-ci se refusant à laisser la presse pénétrer dans le vestibule du Palais de la Paix. Les journalistes sont sortis victorieux de ce combat, car ils ont obtenu qu'on aménage pour eux une cave du Palais, local qu'on appelle maintenant *cava della Stampa.* Ce combat est le seul événement important de la Conférence. Le reste passe inaperçu. Tous les jours, au Palais, il y a séance des experts. Tous les jours, dans la cave, une vingtaine de journalistes attendent. A la fin de chaque séance on distribue, avec la meilleure grâce, des communiqués qui sont parfois assez savoureux, comme celui-ci :

Dans la réunion, qui a eu lieu ce matin, de la première sous-commission de la commission non-russe de la conférence de La Haye, on a continué la discussion des problèmes rentrant dans la compétence de cette sous-commission.

On attend le clou de la saison : l'arrivée des bolcheviks, qui ont envoyé pour le moment un émissaire chargé de s'occuper des logements. Tout le monde, délégués comme journalistes, attend cet événement sensationnel. On espère qu'avec les bolcheviks la Conférence prendra une nouvelle allure.

Pour le moment nous n'avons comme distraction que le ciel gris, les pluies torrentielles et la mer grise d'où nous vient un vent glacial. On peut y ajouter la lecture des petites feuilles d'information rédigées en français pour « MM. les délégués des nations et MM. les journalistes étrangers ». Aujourd'hui, par exemple, *L'Echo de La Haye* nous rapporte la nouvelle suivante :

Le grand Maréchal Henry Wilson

Les obsèques ont eu lieu devant la prosternation du peuple Anglais. S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre, était représenté aux funérailles par le Duc de Connaught. La France était représentée par le Maréchal Foch. Le Héros d'Ypres, Lord Earl Beatty, était également présent.

Nous avons supposé que l'*Echo de La Haye* était une feuille humoristique. Mais non, c'est un journal sérieux, très sérieux.

§

L'arrivée des bolcheviks. — Une matinée grise et froide. La petite gare de Scheweningen est envahie par une « foule » com-

posée d'une vingtaine de journalistes. On y voit encore la marchande de journaux et un employé qui lit sa gazette.

C'est tout. Le chef de gare est absent. L'arrivée des bolcheviks est annoncée depuis hier par Litvinoff, qui a télégraphié au gouvernement hollandais en lui demandant de donner à la délégation bolchevique une garde armée depuis la frontière jusqu'à La Haye. Mais les autorités hollandaises ont écarté cette prétention. Seuls deux agents de police sont partis à la rencontre de ces Messieurs de Moscou.

Lentement, le train composé de deux voitures entre en gare et s'arrête. Quelques têtes se penchent aux portières. Litvinoff descend le premier et regarde autour de lui, s'attendant à trouver quelques personnages officiels pour le recevoir. A son grand étonnement il ne voit que des journalistes. C'est maigre. Après un instant d'hésitation, il prend place entre les deux inspecteurs de police et se dirige vers la sortie.

Après le commissaire du peuple, ce sont les subordonnés qui descendent de wagon l'un après l'autre et suivent le maître. Les deux autres délégués, Sokolnikoff et Krestinsky, sortent également.

Soudain, grande émotion. On entend un cri déchirant :

— Et les bagages !

Il n'y a, ni autos, ni camions, ni porteurs. On voit alors cinq individus, aux figures caractéristiques, sur lesquelles on peut lire clairement que leurs possesseurs appartiennent à l'organisation vénérable de la Tchéka, s'atteler à une charrette, sur laquelle on charge les valises.

Péniblement, lentement, ce cortège de « tchékistes », traînant le bagage diplomatique, parcourt la petite distance qui sépare la gare de l'hôtel d'Orange.

Comme ils sont loin les glorieux jours de Gênes !

Mais si l'arrivée à la gare a été lugubre, « MM. les délégués russes » ont eu une agréable surprise à l'hôtel. Là s'étaient rangés les disciples et pensionnés de Moscou, MM. Cachin, Wyncoop, communiste hollandais, et Manus, communiste anglais, qui leur ont récité un compliment et souhaité la bienvenue.

Ce fut tout à fait touchant.

§

Au travail. — Le camarade Litvinoff fait une conférence pour

les journalistes. Dans une grande salle de l'hôtel d'Orange, où l'on jouait jadis au baccara, le chef de la délégation bolcheviste est installé devant une table verte, dans un confortable fauteuil. Il occupe la place du croupier. Autour de lui sont groupés une cinquantaine de journalistes.

Il parle.

D'abord, de la santé de Lenine. Rien de grave ; il est vrai que le pape rouge a cessé toute occupation, mais il se remettra. Cette introduction une fois faite, Litvinoff attaque les questions brûlantes.

— Nous sommes venus ici pour traiter des affaires, non pour discuter de principes. Il nous faut des crédits, et le plus tôt possible, car l'Europe ne se relèvera jamais sans la Russie. La question des garanties sera résolue, mais nous ne ferons aucune concession quant à la propriété privée, c'est-à-dire que ce qui a été nationalisé ne sera pas rendu aux anciens propriétaires. Quant aux entreprises que les concessionnaires étrangers installeront après l'accord de La Haye, nous rétablirons en leur faveur le droit d'héritage, et ces entreprises ne pourront pas être nationalisées. Enfin tout pourrait être réglé facilement, si seulement on nous accorde des crédits, à nous, gouvernement soviétique, et non aux particuliers.

Nous reconnaissons la vieille chanson de Gênes, que Rakovsky entonnait devant nous il y a deux mois.

Mais voilà un confrère qui demande à Litvinoff de nous parler de la situation intérieure de la Russie.

— Avec plaisir, répond le conférencier. La situation est presque bonne. La plus grave question, — la famine, — n'existe presque plus. D'ailleurs, il ne s'agit pas là de famine, mais d'une simple disette comme il s'en produit de temps en temps dans tous les pays. A partir du mois de septembre nous commencerons à exporter du blé, parce que la récolte s'annonce très bonne. Nous n'aurons plus besoin de comité de secours, etc., etc.

Le vaillant commissaire s'est engagé résolument sur le chemin des mensonges les plus grotesques et rien ne pourra l'en faire sortir.

On lui pose encore quelques questions :

— Quel est le chiffre de la population atteinte par cette « petite disette » ?

Mâchonnant une mince cigarette de dame, Litvinoff répond négligemment :

— De 20 à 30 millions.

— Mais, monsieur Litvinoff, le rapport du comité Hoover déclare, contrairement à vos dires, que la famine s'étend de plus en plus.

— Ne faites pas attention aux rapports de Hoover. C'est la haine bourgeoise qui le pousse à tracer des tableaux si sombres de notre situation intérieure.

— Mais Nansen dit la même chose ?

— Nansen ? Il est également influencé par les sentiments bourgeois.

§

Litvinoff et son secrétaire. — Dans le vestibule où nous avons accès après les séances, on voit Litvinoff qui s'efforce de persuader quelques membres de la Conférence des bonnes intentions du gouvernement soviétique. Litvinoff est fier de se voir seul maître. Ses concurrents ne sont pas là. Tchitcherine est en Autriche, Krassine n'est pas encore arrivé à La Haye. Litvinoff ne peut pas souffrir ces deux diplomates bolchevistes. La présence de Tchitcherine aux Affaires étrangères et de Krassine au Commerce extérieur l'irrite extraordinairement et il a fait son possible pour faire démissionner l'un et désavouer l'autre. Aussitôt rentré de Gênes à Moscou, il s'est rallié aux extrémistes qui avaient entrepris une campagne contre Krassine et Tchitcherine au sujet de leur attitude à Gênes. Grâce au concours de Sadoul, on a rejeté le traité italo-soviétique, non point que ce traité fût désavantageux pour la Russie, mais parce qu'il fallait, coûte que coûte, faire tomber les deux hommes qui l'avaient négocié. Litvinoff a réussi en ce qui concerne Tchitcherine. De fait, il lui a succédé. Avec Krassine l'affaire n'est pas encore réglée.

On rencontre aussi un petit secrétaire de Litvinoff, qui assiste aux séances à titre d'expert. J'ai entendu hier une conversation entre ce secrétaire et un des délégués non-russes, après la séance de la commission des biens privés.

— Vous prétendez, disait le délégué, que la propriété privée existe en Russie de fait et que les étrangers peuvent venir chez vous travailler librement et en pleine sécurité. Admettons qu'il en soit ainsi. Mais comment voulez-vous que nous prenions en exploitation des entreprises qui appartenaient et appartiennent encore maintenant à des industriels russes ? Ces derniers auront toujours le droit de nous réclamer leurs biens.

— Il n'y a rien à craindre, répondit le secrétaire. Le gouvernement soviétique en fait son affaire.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que si les anciens propriétaires russes s'avisaient de réclamer quoi ce soit, ils seraient immédiatement envoyés dans un camp de concentration.

Voilà qui est très clair et très simple.

§

M. G. de Lapradelle et son élève. — L'éminent professeur G. de Lapradelle, membre de la délégation française, a retrouvé ici un ancien élève à lui, Sokolnikoff, un des chefs de la délégation bolcheviste, lequel est commissaire aux Finances. Je ne sais pas si le professeur est fier de son élève. Ce que l'un appelle « vol », l'autre l'appelle « nationalisation » ; l'un dit « pillage », l'autre dit « réquisition » ; l'un dit « tyrannie sanglante », l'autre dit « le pays le plus libre du monde ».

En tout cas, l'élève est sincère à sa manière ; il croit fermement aux bienfaits du « gouvernement ouvrier et paysan ». Dans une conversation privée, voulant montrer « l'habile politique financière de Moscou », il a dit :

— Voulez-vous réfléchir à ce paradoxe ? Nous sommes dans une situation très difficile, et cependant notre rouble monte, tandis que le franc français tombe.

Et ce disant il étalait un tableau statistique.

— Voyez-vous, nous avons fait une nouvelle émission, annulant les émissions précédentes, c'est-à-dire qu'actuellement dix mille roubles anciens valent aujourd'hui un rouble nouveau. Il s'en suit qu'un franc français, qui coûtait auparavant 200.000 roubles, ne vaut plus maintenant que 20 roubles.

Le brillant élève du professeur de Lapradelle oubliait de dire que la « Bourse noire », comme on dit à Moscou, est tout à fait indépendante de la Banque d'Etat et ne s'intéresse nullement à ses émissions ; que du reste personne ne vient jamais à la Banque d'Etat pour changer des valeurs étrangères et que la banque elle-même, quand elle a besoin de valeurs étrangères, s'adresse à la « Bourse noire » pour en acquérir et paye pour cela des sommes folles, même en roubles de la nouvelle émission.

§

La valse des concessions. — Krassine est arrivé et la valse des

concessions bat son plein. La fièvre du pétrole s'est transportée de Gênes à La Haye. De nouveau tout le monde en est atteint. Nous avons ici le siège social de la *Royal Dutch* qui travaille avec la *Shell* ; il y a d'autre part un « observateur » de la *Standard Oil*. Krassine joue un double jeu. Il menace la *Royal Dutch* de céder le pétrole russe à la *Standard Oil* et laisse entendre à celle-ci que le gouvernement soviétique a un très grand désir de conclure l'affaire avec la *Royal Dutch*. Krassine est pressé d'en finir, car il faut de l'argent. *Money !* tel est le seul espoir des bolcheviks à La Haye. Si on ne leur donne pas d'argent, il n'y aura plus rien à faire. On a jeté toute la Russie sur le marché aux enchères, en gros et en détail. Mais l'appât ne prend pas. Sir Philipp Lloyd Gream, le chef de la délégation britannique, sur lequel les bolcheviks comptent beaucoup, se montre intransigeant. Seuls les Italiens, éblouis par on ne sait quel mirage, font tout leur possible pour trouver un terrain d'accord. De leur côté les bolcheviks s'évertuent à écarter de la Conférence les Français et les Belges. Ils s'imaginent qu'une fois débarrassés de ces deux pays ils pourraient, en petit comité, conclure des affaires profitables.

§

La famine en Russie et la « petite disette » de Litvinoff. — Les déclarations de Litvinoff sur la « petite disette » en Russie ont forcé le comité hollandais de l'organisation Nansen à adresser au chef de la délégation bolcheviste une lettre ouverte, dans laquelle on l'informe qu'un représentant du comité, venant de rentrer de Russie, a fait un rapport qui est en pleine contradiction avec les affirmations de Litvinoff. Des renseignements identiques sont donnés par le comité Hoover. Toutes les informations sont d'accord au sujet de la terrible famine, qui sévit particulièrement en Ukraine.

Les informations données par M. Litvinoff, parce que venant d'un Russe, dit cette lettre, peuvent nuire énormément à l'œuvre du comité Nansen. Le comité a même reçu des avis de quelques personnes qui, croyant qu'il n'y avait plus besoin de secours, ont résilié leurs engagements de contribution. C'est pour cette raison que le comité prie M. Litvinoff de revenir publiquement sur ses assertions trompeuses, ou bien de déclarer publiquement qu'il prendra ses responsabilités au cas où la Hollande cesserait l'envoi de secours à la Russie affamée.

§

Le revers de la médaille. — Voici, maintenant, le revers de la médaille. Dans un paisible café, je me suis assis en face d'un expert de la délégation bolcheviste, qui me brosse un tableau de la vie russe. Il veut que la Conférence aboutisse à quelque résultat.

— Autrement, me dit-il, c'est l'abîme. Tout va dégringoler définitivement. Je ne vous parlerai pas de la famine; ce désastre est suffisamment connu. Mais tout le reste aussi est en pleine désorganisation. Les usines chôment, l'industrie textile de la région de Moscou est morte. Les ouvriers ne sont pas payés et on ne sait quand, ni comment on pourra les payer. Le gouvernement doit aux ouvriers à peu près cent trillions de roubles d'appointements en retard. Le commerce gouvernemental marche d'ailleurs « merveilleusement ». On envoie aux Kirghises des wagons entiers de corsets de femmes et aux paysans de Sibérie, qui demandent des clous et des instruments agricoles, on expédie des sacs à main pour dames, des cure-dents et des feux d'artifice. L'armée est dans une situation lamentable, sauf les régiments « spéciaux ». Nous sommes dans une impasse et il faut à tout prix que nous en sortions. Si La Haye ne nous donne rien, c'est la débâcle.

§

Echec et mat. — La Conférence marche à un échec. C'est évident. D'ailleurs il n'y avait pas ici le bel optimisme de Gênes. L'opinion publique hollandaise considère cette conférence comme un passe-temps inutile. Litvinoff a exprimé l'autre jour son mécontentement du ton hostile de la presse hollandaise à l'égard des bolcheviks.

Les seuls qui continuent à faire des efforts désespérés, ce sont toujours les Italiens. Pendant toute la journée d'aujourd'hui il y avait un va-et-vient continuel entre le Grand Hôtel, où loge la délégation italienne, et l'Hôtel d'Orange, résidence des bolcheviks.

On a trouvé enfin une combinaison. On a sorti de l'obscurité où ils végétaient les petits Etats, qui ont pris peur et ont adressé une note collective pour demander la prolongation de la Conférence. Nous aurons demain une séance plénière.

En rentrant chez moi je trouve le portier de mon hôtel tout bouleversé.

— Monsieur, me dit-il, est-il vrai que la Conférence est finie? J'espérais qu'il y aurait un accord avec les Russes et que je serais payé, car j'ai pour dix mille florins de valeurs russes. J'irai demain chez M. Litvinoff et je lui demanderai qu'il me rende mon argent. Je transigerais à moitié prix.

Le pauvre homme!

§

La fin. — Et c'est fini. Le mystérieux oncle Jonathan est de nouveau rentré en scène. Il a fait une déclaration nette : « Les Etats-Unis ne marcheront dans aucune combinaison avec les bolcheviks. »

La séance plénière a été brève. Litvinoff a tenté une ultime manœuvre ; des délégués ont posé quelques questions : puis le président a levé la séance.

En sortant les bolcheviks avaient l'air fort piteux, car ils espéraient qu'après la déclaration de Litvinoff la Conférence reprendrait vie. Sur le perron, j'ai surpris une conversation entre Krassine et un des délégués italiens. Krassine disait :

— Je vous l'ai déjà dit à Gênes et je vous le répète ici : laissez aux morts le soin d'enterrer les morts. Vous avez de l'audace, de l'énergie ; venez chez nous et vous aurez tout ce qu'il vous faut : le bois, le minerai, le charbon. Décidez-vous maintenant, car ensuite ce serait peut-être trop tard ; les autres vous auraient devancés.

Les autos passent ; l'un après l'autre les délégués quittent le Palais, sans joie et sans tristesse. C'est la fin, la fin attendue, inévitable. Il y aura aujourd'hui encore une courte séance, qu'on appelle ici la cérémonie d'enterrement de la Conférence. Demain le Palais de la Paix reprendra sa vie normale, et tout sera oublié jusqu'à une prochaine Conférence, qui aboutira sans doute aux mêmes résultats que Gênes et que La Haye.

A. ROGOJINE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Folklore

Maurice de Becque : *Légendes russes* ; L'Abeille d'or. » »

Adrien de Carné : *Légendes bretonnes*, décorées par Maurice de Becque ; L'Abeille d'or. » »

Littérature

Albert de Bersaucourt : *Au Temps des Parnassiens, Nina de Villard et ses amis* : Renaissance du livre. 4 »

Henry Bordeaux, choix de pages. (Bibliothèque de l'adolescence); Crès. 6 »

Samuel Butler : *La vie et l'habitude*, traduit de l'anglais par Valery Larbaud; Nouv. Revue franç. 9 »

Paul Chaponnière : *Une comédie inconnue de Marivaux : La provinciale*, avec une introduction; Edit. Sonor, Genève. » »

M. Esch : *En relisant La Fontaine*; Imp. Linden et Hausen, Luxembourg. » »

Michel Georges-Michel : *La vie à Deauville*; Flammarion. 7 »

Henri Hauvette : *Etude sur la Divine Comédie. La composition du poème et son rayonnement*; Champion. 10 »

Francis Jammes : *L'amour, les muses et la chasse* (Mémoires, II); Plon. 7 »

Madame de La Fayette : *La Princesse de Clèves*. Illust. d'Hippolyte-Léty; Athéna. 5 »

Gina Lombroso : *L'âme de la femme*, traduit de l'italien par François Le Hénaff; Payot. 6 »

Comtesse de Noailles, choix de pages. (Bibliothèque de l'adolescence); Crès. 5 »

Victor Orban : *Poésie brésilienne*; Préface de Marie de Pimentel Brandao; Garnier. 6 90

A. Schneeberger : *Anthologie des poètes catalans contemporains depuis 1854*. Choix de poèmes traduits, précédés de notices bio-bibliographiques et d'un essai sur la littérature catalane depuis les origines; Povolozky. 7 50

Philosophie

Carlos d'Eschevannes : *Essai philosophique (psychologie et logique)*. Lettre-préface de Mgr Boutry : Remy, Baugé. 5 50

Giovanni Papini : *Le crépuscule des philosophes : Kant, Hègel, Comte, Spencer, Nietzsche*. Traduction de Mlle J. Bertrand, avec une étude de William James sur *le Pragmatisme de Papini*; Chiron. 7 50

Poésie

Pierre Aguétant : *Le poème du Beaujolais*, Préface d'Hélène Vacaresco; Van Oest. » »

Louis Beauquier : *Et l'au delà de Suez* : Le Feu, Aix. 5 »

Héli Georges Cattaui : *La promesse accomplie*; Camille Bloch. » »

Lasauge : *Le Jongleur*; Grasset, 5 »

Charles Rafaël Poirée : *Morceaux choisis*, poésies; Avec 2 portraits de l'auteur; Leroux. 12 »

Achille Segard : *Poèmes choisis*. avec une notice biographique par Mme Jean Raymond et un portrait inédit par A. de La Gandara; Fayard. 4 »

Politique

L'Abbaye et le Bolchevisme cultural : (Cahier de l'Anti-France, no 3) : Bossard. 2 40

Comte Renaud de Bricy : *Le Rhin et le problème d'occident*. Avec 2 cartes; Plon. » »

Sergius : *Le pape d'hier, le pape d'aujourd'hui, Benoît XV, Pie XI*; Stock. 3 50

Questions coloniales

André Fribourg : *L'Afrique latine, Maroc, Algérie, Tunisie*. Avec 6 fig.; Plon. 4 50

Questions médicales

L. G. Raucoule : *Connais-toi d'abord. (Pourquoi nous sommes malades et comment nous guérir.)* Avec 70 fig. Imp. Witschy. 10 »

Dr Clément Simon : *La syphilis*. Avec 41 fig.; Flammarion. 10 »

Roman

Honoré de Balzac : *Eugénie Grandet* ; Flammarion. 5 »
Frédéric Boutet : *Le Spectre de M. Imberger* ; Flammarion. 7 »
Rodolphe Bringer : *Le mémorial de Gonfle-Boufigue* ; Soc. mut. d'édition. 3 »
Charles Bugnet : *Le collier de Pierres de Lune* ; Grasset. 5 »
Maurice Deroure : *Le milieu du jour* ; Préface d'Henry Bordeaux ; Plon. 7 »
Alexandre Dumas : *La Dame de Montsoreau*, tome I ; Nelson. 4 50
Gyp : *Un raté* ; Flammarion. 7 »
Jean de La Brète : *Un vaincu* ; Nelson. 4 50
Marie Laparcerie : *Les amants de Rosine, femme honnête* ; Flammarion, 2 vol. 14 »
Pierre Lasserre : *La promenade insolite* ; Crès. 5 »
Jules Leroux : *Le pain et le blé* ; Athéna. 7 »
Jean l'Olagne et Henri Pourrat : *Sur la colline ronde*, films auvergnats ; Imp. moderne, Clermont-Ferrand, 5 75
Lucie Paul-Margueritte : *La jeune fille mal élevée* ; Flammarion. 7 »
Ludovic Naudeau : *Plaisir du Japon* ; Flammarion. 7 »
Pierre Rives : *La bataille verte*, contes et légendes des plus jolis pays de France ; Crès. 7 »
A. T'Serstevens : *Le carton aux estampes*. Illust. de Louis Jou ; Mornay. » »

Sociologie

Pierre Albin : *La vraie figure de la France* ; La Sirène. 8 »
J. F. A. B. : *La crise, hier, aujourd'hui, demain* ; Stock. 5 »

Varia

Commandant de Marolles : *Chiens de faucon, chiens d'oysel, chiens d'arrêt* ; L'Eleveur. 10 »
Commandant de Marolles : *Fauconnerie et vénerie* ; L'Eleveur. 10 »

Voyages

Paul Gruyer : *Saint-Germain, Poissy, Maisons, Marly-le-Roi*, Avec 84 grav. (Coll. les Villes d'art célèbres) ; Laurens. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Charles Maurras. — Une journée Remy de Gourmont. — Le Centenaire d'Erckmann. — Ephémérides de l'Affaire du Journal des Goncourt. — Une lettre du colonel Rézanoff. — Deux réponses à M. N. Jorga. — Les vers d'Henry Becque. — A propos de Silvestre de Sacy. — A propos du dépôt légal. — Longévité. — Erratum.

Une lettre de M. Charles Maurras.

19 août 1922.

Mon cher Vallette,

Je reçois à la campagne avec un grand retard l'article de votre correspondant de Belgique, M. Gustave Fuss-Amoré, sur ce qu'il appelle la « regrettable » erreur de mon discours de Bruxelles.

Je dois de vifs remerciements à votre collaborateur pour la bienveillance qu'il me témoigne. J'ai donc lieu de me demander s'il a entendu ou lu mon discours. Il sera peut-être surpris d'apprendre que ni le mot de « flamingant », ni celui de « flamingantisme » n'y est prononcé :

j'ai explicitement écarté toute allusion à l'irritant problème qui divise nos voisins du nord.

Comme je l'ai écrit à mes amis de la *Nation Belge* au lendemain de ce discours, il n'a été question dans mes paroles que de « bilinguisme » belge et du sort que les *lois existantes* font aux deux langages de la Belgique.

Rien de plus, rien de moins.

Rien de plus : je n'avais pas à me mêler des affaires intérieures du peuple frère.

Rien de moins : il était convenable, utile et même nécessaire d'honorer hors de France des libertés linguistiques et dialectiques revendiquées en notre pays dans l'intérêt de la vitalité locale et des traditions domestiques.

Telles ont été mes paroles dites et écrites. Mais, comme il y a une optique du théâtre, il y a une acoustique des conférences ; elle est capable de transformer les idées les plus nettement précisées et délimitées. Le Français qui parlait avait beau rappeler le loyalisme mistralien, le patriotisme inhérent au régionalisme français : du simple fait que l'orateur français ne semblait animé d'aucune hostilité envers celle des deux langues belges qui n'est pas la nôtre, ce Français prenait figure de flamingant, et même de flamingantiste, peut-être de complice inconscient ou d'allié involontaire des activistes germanophiles ou des traîtres hollandophiles. Mais ce n'était qu'une figure, une apparence, et fausse.

Il était très facile de prévoir l'incident, même d'en peser le dommage.

Permettez-moi de dire que je l'ai pesé en effet : l'inconvénient, si réel qu'il fût, me semblait effacé par un avantage supérieur et, selon moi, incomparable ; mes paroles prouvaient de la façon la plus tangible au peuple belge qu'on peut être un ardent et militant patriote et nationaliste français sans éprouver ni jalousie, ni animosité contre la langue maternelle de plus de trois millions de Belges.

L'oubli effacera aisément ce malentendu et ce début d'un jour. Peut-être se rappellera-t-on le sentiment qui en a été le point de départ innocent.

Il serait certes très fâcheux que les patriotes du royaume ami et allié puissent penser que le sécessionisme antibelge trouvât des appuis à Paris ou à Marseille. Mais ne serait-il pas fâcheux que le terme d'amitié franco-belge ne signifiât qu'une amitié franco-wallonne, de telle sorte que les Belges des Flandres en parussent exclus et comme exilés ? Ce séparatisme moral serait plus dangereux que le fantôme de séparatisme matériel auquel nous ne donnons ni encouragement, ni aveu.

L'*Action française* publie chaque année un « Kalender » d'Alsace-

Lorraine *en langue allemande.* Le salut que j'ai adressé au bilinguisme belge procède du même principe. C'est un principe de justice envers les personnes et les populations.

Quant à l'usage international et, pour ainsi dire, hypernational ou hypersocial de la langue française ; quant à son adoption par ces esprits cultivés et lettrés qu'elle sollicitait déjà de son charme et de sa clarté dès le moyen âge ; quant à la prédilection que lui vouent et voueront en Flandre comme en Alsace les classes instruites et les personnalités éclairées : laissez-moi vous le dire, mon cher Vallette, pour que vous le redisiez à M. Gustave Fuss-Amoré, ce titre de préséance et cette valeur d'universalité ne procèdent plus du principe direct de la stricte justice, mais du principe ou du sentiment de l'amitié ; disons, si vous voulez, que cela ressortit au royaume de la grâce et de l'amour. Or, là, plus nous aurons appliqué généreusement le principe fondamental de l'équité nécessaire, plus le rayonnement spontané de notre esprit et de notre langue aura chance de rallier des sympathies à travers le monde.

Ne tyrannisons pas. Libérons. Si nous savons nous libérer nous-mêmes autant que les autres, si nous ne nous laissons plus envahir, si nous savons échapper à des préjugés, à de faux goûts, à des nuées qui sont d'origine et d'importation barbares, bref, si, redevenus nous-mêmes, nous savons intéresser la curiosité intellectuelle de l'univers, non seulement il y aura lieu d'être tranquilles sur le sort du français de Paris et de Liége, mais toutes les facilités lui seront rendues pour retrouver son gracieux et pacifique empire d'autrefois et recommencer des conquêtes également précieuses aux clartés de l'esprit et à la paix du genre humain.

Je vous serais reconnaissant, mon cher Vallette, d'accueillir cette réponse et de l'insérer au *Mercure de France* du 1er septembre avec tous les remerciements que je dois à M. Gustave Fuss-Amoré pour la haute courtoisie de sa contradiction.

Votre très dévoué. CHARLES MAURRAS.

§

Une journée Remy de Gourmont. — Il y aura à la fin de septembre, à Coutances (Manche), une journée Remy de Gourmont. On inaugurera le buste de l'écrivain, œuvre de Mme Suzanne de Gourmont, et sur le petit théâtre de la ville on interprétera *l'Ombre d'une femme,* cette petite comédie en 1 acte, publiée dans les derniers numéros de *l'Imprimerie gourmontienne* et que Remy de Gourmont avait écrite pour la Comédie-Française.

A cette occasion M. André Caplet a écrit une partition avec chœurs pour les *Saintes du Paradis*, dont il dirigera lui-même l'exécution.

§

Le Centenaire d'Erckmann. — Nous demandions, le 15 avril dernier, ce qu'était devenu certain projet tendant à célébrer à Phalsbourg, le 21 mai, date anniversaire de la naissance d'Emile Erckmann, originaire de cette ville, les auteurs des « Romans nationaux et populaires ». La réponse nous est donnée aujourd'hui par un communiqué à la presse annonçant que l'anniversaire du 21 mai sera commémoré sans faute le 10 septembre prochain.

Nous avons déjà dit les raisons de ce retard lorsque nous avons parlé (15 avril) des « difficultés qui *retarderaient* encore la réconciliation posthume des deux collaborateurs si péniblement divisés à la fin de leur vie » et lorsque nous nous sommes demandé (1er juin) si les organisateurs des fêtes de Phalsbourg « avaient été bien inspirés, à l'occasion du centenaire d'Emile Erckmann, de vouloir honorer *les auteurs* des « Romans nationaux et populaires ». — L. DX.

§

Ephémérides de l'Affaire du Journal des Goncourt (1).

Mardi 8 août. — Que devient le *Journal des Goncourt* ? demande, dans *Comœdia*, M. Asté d'Esparbès. MM. Camille Couderc, conservateur aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, et Henry Céard, membre de l'Académie Goncourt, ont terminé, depuis deux mois, la lecture du manuscrit. Allons leur poser quelques questions.

Jeudi 10 août. —... Et M. Asté d'Esparbès va voir M. Henry Céard. Mais celui-ci l'accueille sans enthousiasme et se contente de lui répondre : « Adressez-vous au Ministère ! »

L'interviewer est plus heureux avec M. Camille Couderc qui lui fait tout d'abord un bref résumé de l'affaire :

> Nous avons gardé le manuscrit sous clef pendant les vingt années prescrites par Edmond de Goncourt, et nous nous disposions,— comme nous faisons toujours, — à les mettre entre les mains du public, lorsque l'Académie Goncourt demanda, d'abord à M. Painlevé et ensuite à M. Lafferre de refuser l'autorisation de publier l'œuvre inédite des auteurs de *Madame Gervaisais*... Ils eurent gain de cause et les choses en seraient là encore aujourd'hui, si l'année dernière *le Matin* ne nous avait pas envoyé un huissier avec ordre de publier le *Journal des Goncourt*. Cet envoi de papier timbré, je vous l'avoue, fit l'effet d'un pavé dans la mare aux grenouilles !

Puis M. Couderc rappelle qu'il n'a pas eu à donner une opinion :

> Le Ministre m'avait demandé de lui signaler les passages « un peu vifs » que je trouverais dans le *Journal* inédit. J'ai donc noté tout ce qui choquait M. Henry Céard, et en ai rendu compte à M. Léon Bérard. C'est donc à lui, maintenant, de prendre une décision !

(1) Voir le *Mercure de France* des 1er et 15 septembre ; 1er et 15 octobre ; 15 décembre 1921 ; 1er janvier et 15 avril 1922.

Vendredi 11 août. — Suite des interviews. M. Léon Deffoux n'aurait, dit-il, rien à ajouter à ce qu'il a déjà déclaré sur cette question, s'il n'avait eu la chance de rencontrer, la veille, un de ses amis, M. Jean Bonnerot, bibliothécaire à la Sorbonne, exécuteur testamentaire de Camille Saint-Saëns, et qui a étudié tout particulièrement la situation légale de nos bibliothèques publiques. La conversation étant venue sur les mémoires qui restent en souffrance de publication, M. Bonnerot exposa longuement son point de vue qui peut se résumer ainsi :

Le rôle d'une bibliothèque est de conserver, puis de communiquer à bon escient. Qui dit conservateur dit dépositaire, mais ne dit point par avance gardien-séquestre.

Dans l'affaire Goncourt, par exemple, voici que l'Etat ou la Bibliothèque, agissant au nom et sur l'ordre de l'Etat, représenté par le ministre, intervient : de gardien-conservateur, il se transforme en geôlier. La censure, rétablie dans l'intérêt de la défense nationale pendant la durée des hostilités, pouvait, sans doute, être invoquée pour interdire la publication de ce *Journal*, mais non sa communication !... Celui qui publie le fait à ses risques et périls. S'il ne possède pas les autorisations nécessaires, il s'expose à des poursuites. Il peut être condamné, son livre saisi et détruit par jugement. D'ailleurs, l'éditeur Flammarion, — qui a, dit-on, racheté les droits de Fasquelle, — s'est réservé le droit de publier, mais non le droit de lire ; il ne peut prétendre et il ne prétend pas interdire la lecture, partant la communication !

— Mais, questionne M. Asté d'Esparbès, croyez-vous que le Ministre interdira la publication ?

— D'après ce que je crois savoir, répond M. Léon Deffoux, M. Bérard ne voudra pas contrister les honorables académiciens qui redoutent, par-dessus tout, la divulgation des Mémoires de leur fondateur. Vous savez que l'âge moyen des académiciens Goncourt, — de ceux que Goncourt appelait dans son testament « les membres de ma jeune Académie, » — est de soixante-six ans ! A cet âge on a droit à quelques ménagements, et M. Bérard aura bien raison de ne pas assombrir les dernières années paisibles de ces honnêtes gens. Comme il y a un excellent prétexte : le caractère licencieux d'une bonne partie de ces mémoires (caractère qui a stupéfié M. Henry Céard lui-même !), le ministre décidera vraisemblablement soit d'accorder un nouveau moratorium, soit de conseiller une publication expurgée.

M. Roland Marcel, chef de cabinet de M. Léon Bérard et en l'absence de celui-ci, laisse entendre, avec beaucoup de précautions, que

... si la lecture du manuscrit des Goncourt devait être permise, des garanties seraient prises, car nul ne pourrait publier un passage quelconque du manuscrit ou bien même en résumer le contenu ! Car vous n'ignorez pas que les éditeurs ont acquis tous les droits de reproduction et sont de ce fait grands maîtres en ce qui concerne la publication du *Journal des Goncourt*.

En somme : pas de publication, mais, peut-être, sous certaines réserves, communication aux lecteurs.

— Mais, s'étonne M. Paul Souday (*Le Temps*), en quoi tout cela regardait-il le gouvernement ? Pourquoi ce déplacement d'attributions ? Comment le ministre aurait-il le droit de dessaisir des particuliers, d'intervenir dans une affaire privée et de mettre obstacle à l'exécution d'un testament formel ? Un an de plus s'est écoulé en pure perte. L'exploit du *Matin* reste valable. Que l'académie Goncourt publie, ou qu'elle laisse publier ! Et que tout le monde puisse avoir communication du manuscrit !

Samedi 12 août. — La note ci-dessous, d'allure officieuse, est publiée par le *Temps* et reproduite par les journaux du matin :

On annonce que la lecture du « Journal » des Goncourt est terminée. Le rapport de M. Henry Céard est entre les mains du ministre de l'Instruction publique. Ce rapport conclut à l'impossibilité d'une publication *in extenso*.

Mais c'est affaire aux intéressés d'en apprécier l'inconvénient.

M. Léon Bérard prendra une décision à son retour de vacances. Nous croyons savoir que, conformément au vœu du testateur, le « Journal » sera mis à la disposition du public, les délais de non-communication étant révolus.

La responsabilité des publications qui en pourraient être faites, intégrales ou partielles, incomberait à leurs auteurs, qu'il s'agisse de diffamation ou du droit de propriété.

Cette note provoque de vifs commentaires :

Ingratitude d'héritiers, écrit M. Robert de Jouvenel (*l'Œuvre*). J'aurais préféré que la piété filiale des disciples d'Edmond de Goncourt trouvât d'autres termes pour s'exprimer. Pourquoi, par exemple, puisque le manuscrit va cesser d'être secret, [les Dix] n'iraient-ils pas, à tour de rôle, en prendre à la Bibliothèque Nationale une copie qu'ils publieraient ensuite sons leur responsabilité ? Ça ne leur prendrait à chacun que trois jours par mois et, somme toute, ils doivent bien cela à la mémoire de leur fondateur et à son argent.

M. Eugène Lautier (*Homme libre*) imagine un plaisant dialogue entre Ponce-Pilate et Léon Bérard.

Le *Daily Mail* intitule son article : *Dead authors' secret* (Le secret des auteurs morts).

L'Eclair juge illusoire toute mesure de prudence. Pourquoi ?

Parce qu'il sera facile de copier les passages essentiels, ou plutôt subversifs, du précieux document et de les livrer à la publicité, soit dans un journal, soit dans une brochure. Soyez certains que les anecdotes proscrites seront toutes connues du public un jour ou l'autre. Alors pourquoi toute cette mise en scène ?

Dimanche 13 août. — Suite des interviews. M. Albert Flammarion qui, comme on le sait, a racheté les droits de l'éditeur Fasquelle sur la publication du *Journal* et sur les œuvres des Goncourt se demande si ladite publication offrirait un si grand intérêt :

... Comme il est fort probable que l'Académie Goncourt nous demandera, — ceci toujours en admettant l'autorisation ministérielle, — de ne donner que les passages inoffensifs, le fameux *Journal* inédit que tout le monde attend deviendrait très quelconque, s'il était expurgé...

§

Une lettre du colonel Rézanoff.

Paris, le 31 août 1922.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans votre honorable revue (nº 577) l'article de M. Bienstock consacré à mon ouvrage : *La Troisième Internationale Communiste* (« *Le Komintern* »).

Veuillez avoir la grande obligeance d'insérer ces lignes pour éclaircir les malentendus et les inexactitudes admises par M. Bienstock dans l'interprétation dudit ouvrage.

M. Bienstock proteste contre l'appellation d' « espion allemand » que j'applique à Lénine et à ses compagnons des premiers jours, car, selon l'idée de M. Bienstock, « ils ont donc été plutôt des complices que des espions de l'Allemagne ».

Il est possible qu'au point de vue des idées courantes M. Bienstock ait raison. Quant à moi, m'étant donné comme tâche d'établir d'après des documents authentiques l'idéologie, la tactique et le développement actuel du communisme, il m'était impossible de fonder mes déductions sur des bases aussi capricieuses et peu sûres. Ma définition de l'attitude de Lénine, de Trotzky (Bronstein) et de leurs camarades émigrés repose sur le sens strict du Code russe du Droit criminel. J'ignore dans quelle mesure M. Bienstock peut être considéré pour compétent dans la matière de l'interprétation du sens des lois du Code russe, mais je dois avouer, au risque de paraître indiscret, que je me reconnais une certaine compétence en cette matière au moins égale à celle de M. Bienstock. Et cela, non seulement parce que je suis un juriste russe, mais à plus forte raison que je suis précisément l'auteur de la dernière loi russe sur « la trahison d'Etat au moyen d'espionnage ». J'ai eu à rédiger la notice explicative de son premier texte et de l'interprétation de ses paragraphes approuvés par la Douma de l'Empire, dont je faisais partie des commissions en qualité de représentant du ministère de la Guerre.

Je me permets d'assurer à M. Bienstock que Lénine et son entourage, venus en Russie après avoir traversé le territoire allemand en wagons plombés allemands, sont, *d'après la loi russe*, de typiques espions (avant même d'avoir préparé le soulèvement armé), car, d'après le Code russe du Droit criminel, on appelle espion un criminel qui, agissant en accord avec un gouvernement étranger, a pour but de nuire aux intérêts nationaux ou militaires de la Russie. Contrairement à l'avis de M. Bienstock, la dénomination d'espion est applicable par la loi russe indépendamment du caractère de l'individu en question, c'est-à-dire qu'il nous importe peu de savoir s'il a agi secrètement (comme Lénine et consorts au début) ou au grand jour, comme l'ont fait les mêmes personnages sous le pouvoir du faible et incapable Kérensky.

Même au point de vue du Code français la protestation de M. Bienstock n'est pas justifiée, car, quoique le Code français admette la distinction entre l'« espionnage » au sens strict du mot (action de se procurer et de transmettre des documents secrets) et la « haute trahison », ce n'est en réalité qu'une question de forme, car, dans l'application, la loi est également rigoureuse dans les deux cas, châtiant ce crime, dans certaines conditions, par la même peine, c'est-à-dire par la peine de mort.

L'affirmation de M. Bienstock qu' « ils ont donc été plutôt des complices que des espions de l'Allemagne » dépasse mon entendement de juriste, car elle constitue un non-sens juridique. En effet, Lenine et consorts n'auraient pas été des espions allemands, s'ils n'avaient été complices de l'Allemagne dans l'effondrement de la Russie, et inversement ils n'auraient pas été des complices des Allemands, s'ils n'avaient été des espions du gouvernement de Guillaume II.

M. Bienstock proteste contre mon appellation d' « ancien forçat » appliquée à Dzerjinsky, faisant valoir que celui-ci était un criminel politique. Je suis tout à fait d'accord avec mon honorable contradicteur. En effet, Dzerjinsky était un criminel politique. Mais il était en même temps forçat, car il avait été condamné à de nombreuses années de travaux forcés, en sa qualité de membre de l'organisation terroriste du parti social-démocrate (bolchevik). Je me suis arrêté sur le passé de Dzerjinsky afin d'expliquer sa cruauté extrême, frisant le sadisme, par esprit de vengeance pour sa propre condamnation.

S'il m'était venu à l'idée de faire allusion à son passé de criminel de droit commun, j'aurais donné son *curriculum vitæ* circonstancié, comme je l'ai fait pour Krassine, Vallakh (Litvinov), Sobelsohn (Radek).

Je dois encore relever quelques erreurs dans l'article de M. Bienstock. Ainsi, le « Komintern » ne constitue nullement l'abréviation du « Comité exécutif de la Troisième internationale Communiste », comme le croit M. Bienstock. Pour désigner ce comité il existe un terme spécial, celui de « Ispolkom du Komintern ». Pour ce qui est du « Komintern », ce terme ne présente que l'abréviation de « l'Internationale Communiste ».

Enfin, je puis certifier à mon contradicteur que « sous les Tsars », non seulement les lois russes ne punissaient pas du bagne la lecture des ouvrages interdits, mais même le fait de garder ce genre de littérature ne constituait guère un délit que si cette littérature, au lieu de servir aux études même communistes, était destinée à la propagande. Si quelque émigré russe a assuré à M. Bienstock le contraire, ce ne peut être que dans un but de mauvaise plaisanterie.

Pour ce qui est du rapprochement que fait M. Bienstock entre l'action de la justice militaire « sous les Tsars » et les procédés répressifs des bolcheviks, je ne puis m'attarder sérieusement sur ce point,

car notre justice militaire était une justice au vrai sens de ce terme. L'accusé jouissait de tous les moyens de défense et de toutes les garanties pour l'équité de la sentence *(dura lex sed lex)*. Quant à la Tchéka, c'est une organisation de terreur, un moyen de lutte de classes pour consolider la dictature du prolétariat. Selon les instructions de Dzerjinsky, la présomption de culpabilité de l'accusé ne repose pas sur son action contre le pouvoir soviétiste, mais sur le seul fait de sa naissance de parents ayant une situation privilégiée. Ainsi, le raisonnement de M. Bienstock est tout aussi communiste que l'action de l'ultra-communiste Dzerjinsky.

Daignez agréer, etc. COLONEL RÉZANOFF

Procureur de la Justice militaire de l'armée russe Impériale.

§

Deux réponses à M. N. Jorga.

20 août 1922.

Monsieur et cher Directeur,

Un dernier mot à propos des lettres roumaines. M. Jorga a tort d'employer le gros mot de « calomnie ». Je ne peux pas le laisser passer, quel que soit mon désir de voir tomber une polémique oiseuse.

J'ai parlé de textes qui existent, que l'on peut trouver à côté de ceux que M. Jorga et ses élèves ou partisans citent. En voici quelques-uns :

Avant la guerre, dans *Opinions sincères*, il proclame « l'excellence de l'influence allemande » aux dépens de l'influence française (p. 151) ; dans sa revue *Semanatorul* il vante « la sainte culture alllemande » (*passim*).

Le 27 juillet 1914 :

Pourquoi la France accepte-t-elle avec joie cette horrible épreuve ? Pour récupérer deux provinces, dont la plus grande est un territoire allemand, annexé par Louis XIV et demeuré néanmoins allemand... — Cette guerre ignoble tourne aussi autour de nous, séduisante à la fois et effrayante. Mais nous nous laisserions entraîner dans cet infernal sabbat au nom de vieilles traditions, d'intérêts communs, d'équilibre et de semblables formules hypocrites ? Toute conscience répondra résolument et de toutes ses forces : Non ! nous avons une armée... c'est pour nous préserver des contacts immondes de la barbarie, et non pour la jeter dans leur danse de sauvages (*Neam rominesc*).

Même date, même revue :

Nous espérons que la neutralité sera sauvegardée jusqu'au bout, quelque pomme de l'arbre du bien et du mal qu'un Satan *quelconque* puisse offrir à notre Eve roumaine.

3 août :

Le neutre est celui qui ne considère pas le procès en cours sous le rapport des devoirs et de la justice » (*même revue*).

10 août :

Toute chose a son heure. Cette heure, pour l'idéal roumain, n'est pas celle d'aujourd'hui. Et sans doute ne sera-ce pas non plus celle de demain. (*Ibid.*)

31 août, dans ce même article de la *Nation roumaine* qui déplorait la destruction de Louvain :

L'Allemagne, l'œuvre de solidarité humaine la plus formidable que l'on connaisse, a de nouveau triomphé sur le champ de bataille où elle a pesé de tout son poids terrible et implacable. C'est un peuple arrivé au comble du développement qui, foulant aux pieds le monde entier, use et abuse de sa force. Nous devons, tous, reconnaître cette force et, une fois que nous en avons pénétré le secret, purement national, l'imiter.

7 septembre 1914 :

S'il arrive que la France sorte vaincue ou diminuée de la guerre, nous la pleurerions fraternellement ; nous aurions désiré pouvoir lui aider (*Neamul rominesc*).

Le volume de M. Jorga, *Une lutte littéraire*, paru en 1914, est un témoignage durable de son admiration enthousiaste pour l'Allemagne des hobereaux.

Enfin, depuis 1914 jusqu'en août 1916, M. Jorga fut le collaborateur fidèle du journal *Universul*, feuille subventionnée par la Légation allemande à Bucarest.

M. Jorga s'est converti, tant mieux. Il le proclame, c'est tout ce que nous pouvons lui demander ; c'est tout ce que nous voulions lui faire dire.

MARCEL MONTANDON.

Paris, le 4 août 1922.

Monsieur et cher Directeur,

Les certificats de bonne conduite, comme les citations choisies que M. Jorga vient de produire ne sauraient ni effacer, ni modifier ses écrits et ses actes d'avant la guerre roumaine, devenus de l'histoire, sur lesquels j'ai dû, pour ma part, le juger, en chroniqueur impartial, au risque de troubler ses ambitions d'aujourd'hui.

Ayant dès le début déclaré me refuser à toute polémique, je me contente, en maintenant mon jugement, de souligner la façon de discuter et de chercher la vérité — faite de dénégations et de diversions — propre à M. Jorga, en même temps que la plaisanterie des jeunes étudiants, remplis de reconnaissance intellectuelle ou personnelle pour leur professeur, lesquels se sont imaginé, du fait que je prépare mon doctorat en Sorbonne, pouvoir censurer mes opinions de libre journaliste et d'homme de lettres, habitué depuis déjà longtemps aux critiques comme aux éloges, autrement autorisés.

Votre très respectueusement dévoué.

POMPILIU PALTANEA.

§

Les vers d'Henry Becque. — Renseignements à ajouter à notre écho du 15 août sur les sonnets d'Henry Becque.

La veille de l'inauguration du monument érigé avenue de Villiers, le *Figaro* publia dans son supplément littéraire (samedi 30 mai 1908) deux poèmes de Becque, le premier intitulé : *Ma jeunesse* (*Je me souviens de ma jeunesse...*) cinq quatrains en vers de huit syllabes ; le second : *Orgueil* (*J'ai fait en vieillissant le rêve d'être heureux...*) trois quatrains en vers de douze syllabes.

§

A propos de Silvestre de Sacy.

5 août 1922.

Cher Monsieur Vallette,

Il n'est pas absolument exact que, dans le *Petit Parisien* du 10-7-22, j'aie traité le Baron Silvestre de Sacy de raté du déchiffrage. J'ai écrit qu'il était *un des ratés du déchiffrage* : il y a là une nuance. Tous les savants — et ils sont nombreux — qui, au commencement du dernier siècle, essayèrent en vain de trouver le secret des hiéroglyphes à l'aide de l'inscription bilingue de la pierre de Rosette du British Museum, se désignent depuis cent ans par ce même nom. Que ce terme, inventé par les universitaires de l'époque, ne soit pas très déférent, personne ne le niera ; mais il fait penser aussi à celui de *décadents* donné par leurs adversaires à Verlaine et son école. Ceux-ci s'en firent d'ailleurs un titre de gloire, comme les révolutionnaires néerlandais du XVIe le firent de l'injure de *gueux* qu'un courtisan catholique leur jeta à la face. De tels sobriquets deviennent définitions historiques...

Quant à la légendaire antipathie de Silvestre pour le jeune Champollion, antipathie qui, plus tard, devant l'évidence des faits, se changea en une honnête admiration, elle m'a encore été confirmée, la veille de la publication de mon articulet, par un des plus officiels de nos égyptologues. Si ce dernier a envie de se mêler à ce petit débat inoffensif, je lui cède volontiers la place.

Bien à vous, mon cher Directeur. VANDERPYL.

§

A propos du dépôt légal.

Poitiers, le 14 août 1922.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt la série d'articles qui ont paru dans le *Mercure* sur la question du Dépôt légal. Sans entrer dans le fond de la discussion engagée, je me permets de vous faire remarquer qu'il y a quelque chose de changé dans la transmission du dépôt légal depuis la circulaire du ministre de l'Intérieur du 7 juillet 1921, qui a chargé les

archivistes départementaux de cette transmission et que vos collaborateurs semblent ignorer.

En effet, je suis moralement convaincu que, tout au moins dans mon département et depuis que j'ai ce service entre les mains, toutes les publications imprimées, à un nombre infime d'exceptions près, sont déposées, et je suis matériellement certain que toutes les publications déposées sont transmises au Ministère de l'Intérieur. J'ai de bonnes raisons de croire que le cas de ce département peut être généralisé (au moins à peu près).

Avec un contrôle tel que je l'exerce (et tel que je le crois exercé au moins par la grande majorité de mes collègues), on ne peut donc plus parler de ces histoires de sous-préfètes et de leurs amies, tombeaux des romans déposés par les imprimeurs, telles que j'en vois faire état dans le numéro du *Mercure* du 1er juillet (p. 95), et l'on ne peut plus dire comme dans le même numéro, un peu plus loin : « Actuellement, le nombre des livres déposés par les imprimeurs, dont ils ont le reçu, et qui ne parviennent pas à destination, est considérable. »

Il y a là une modification de la situation de fait qui vicie beaucoup d'arguments produits journellement dans la question du dépôt légal.

Je vous prie, etc. JOSEPH SALVINI

Archiviste de la Vienne.

§

Longévité.

Nimes, 16 août 1922.

Monsieur le directeur,

Dans son étude très documentée sur l'aptitude à la longévité, M. le Dr M. A. Legrand dresse un tableau des centenaires et précentenaires célèbres, d'après lequel un certain nombre ont vécu 105 ans et au-dessus.

A-t-il fait état du plus célèbre (en tant que centenaire), François Huppazoli, né à Cazal (Piémont) en 1587, et mort en 1702, à 115 ans, après s'être marié à 98 ans avec une cinquième femme dont il eut 4 enfants ? (Référence : Dictionnaire de Bouillet, éd. 1859.)

Veuiller agréer, etc. CONSTANT.

§

Erratum. — Dans le numéro du 1er septembre, dans la chronique russe de M. Alexinsky, il y a lieu de faire une correction importante : Au lieu de « *Glavnoïe* Polititcheskoïe Oupravlenié » (Administration politique *principale*) il faut mettre : « *Gosoudarstvennoïe* Polititcheskoïe Oupravlenié » (Administration politique *d'Etat*).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues** par M. Claude, 6, rue Vivienne*

Ét. de Me G. **AMAT**, avoué à Bernay (Eure), à vendre sur surenchère du sixième, en l'audience des Vacations du Tribunal Civil de Bernay, du samedi 2 septembre 1922, à 8 heures et demie du matin, **UN GRAND IMMEUBLE** à usage d'**ÉTABLISSEMENT INDUSTRIEL** (**DISTILLERIE**) sis à **BROGLIE (EURE)** comprenant : mach. à vapeur avec gr. cheminée, 2 chaudières, matériel servant à exploit. d'un fonds de distillateur. Prairies attenantes. Contenance : 4 hect. 46 ares 67 cent. **M. à Pr. : 123.085 fr.** S'adr. à Me AMAT, avoué poursuivant, MMes Rivière, Decorneille et Renoult, avoués présents à la vente.

Vente le 2 septembre 1922, à 2 h. Et. de Me Gaschignard, not. à Héric (Loire-Infre) **PROPRIETE AGRICOLE DE BEAULIEU**, comm. de **HERIC** Conten. : 17 hect. 24 ares environ. **M. à Pr. : 86.900 fr.** S'adr. à Mes Gaschignard, not. à Héric, PLAIGNAUD et de Forges, avoués à Paris, et Vitry, notaire à Boulogne-sur-Seine.

BULLETIN FINANCIER

L'échec de la Conférence de Londres n'a apporté aucun changement dans la bonne rientation de notre marché dont les dispositions restent excellentes. A chaque séance fermeté s'est non seulement maintenue, mais encore accentuée sur un grand nombre e valeurs.

Bien qu'un peu irrégulières, nos Rentes ne se sont guère écartées de leurs dernières ›tes ; le 3 °/₀ Perpétuel gagne quelques centimes à 59,75 et le 6 °/₀ est sans aucun hangement à 90,90. De nouveau, les diverses émissions du Crédit National progressent plusieurs points : Emission 1919, 492 fr. ; Emission 1920, 488 fr. ; Emission 1921, 17 fr. 50 ; Emission 1922, bons 6 °/₀ 498 fr. 25. Aux fonds d'Etats étrangers, la Rente ttomane 5 °/₀ 1914 reste activement traitée sur la perspective d'une répartition d'a-›mptes, la dette Ottomane unifiée est à 76,50. Le voyage projeté de M. Herriot, dépu- et maire de Lyon au pays des Soviets, a servi de prétexte à la hausse des emprunts isses, qui retrouvant une activité passagère ont gagné quelques fractions : Consolidé °/₀ 1re et 2e série, 26 fr. 25 ; 3 °/₀ 1891-94, 14 fr. 50.

Echanges suivis en actions de nos grandes banques dont plusieurs poursuivent leur nélioration. Nous laissons le Crédit Lyonnais à 1365, le Comptoir d'Escompte un peu us faible à 935 ; la Société Générale à 702. La Banque de Paris et des Pays-Bas passe 1176 à 1234. Nouvelle avance de la Banque Ottomane à 720 qui regagne à ce cours presque totalité du coupon de 10 sh. qu'elle vient de détacher, et de la Banque Natio-ale du Mexique à 570.

Aux chemins de fer français, le Nord progresse à 1260 fr. ; les autres réseaux font ›nne contenance. Fermeté de la Thomson à 805 ainsi que des principales valeurs de ivre : Rio, Boléo, Montecatini, toutes en progrès. Raffermissement de la Parisienne distribution électrique à 578.

Peñarroya s'améliore à 915 ; la Compagnie aurait accepté de ne pas appliquer la nou-elle diminution de salaires de 5 °/₀ qui devait intervenir incessamment d'après les ac-rds conclus avec le personnel. Vive hausse des Voitures à Paris à 935 ; l'action Nitrate ailways s'inscrit en progrès à 364 fr. ; l'amélioration des recettes encaissées par la ›mpagnie se poursuit et on annonce aujourd'hui que, pour la première quinzaine du ›is d'Août, ces recettes présentent une augmentation de 10.089 sur celles de la période rrespondante de l'année dernière. On escompte, d'autre part, la ratification prochaine r le Congrès Chilien des relèvements de tarifs déjà autorisés par le Gouvernement.

Au groupe des produits chimiques, Kuhlmann gagne encore du terrain de 559 à 646 ; Norvégienne de l'Azote passe de 400 à 434 ; les valeurs de phosphates sont soutenues : fsa 687 ; produit chimique et électro. mét. Alais, Froges et Camargue 565 ; Phos-ates Tunisiens 529.

On échange à 607 l'action Société Financière Belge des Pétroles (Pétrofina) ; la Royal tch à 20400 ; la Shell à 246,50. Le compartiment des mines d'or est bien tenu, le iffre des bénéfices réalisés le mois dernier étant des plus satisfaisants, du fait de la se en vigueur des nouvelles conditions de travail et de la réduction de salaire décidées a suite de la dernière grève du Rand.

Les changes restent tendus, la livre à 55,95 ; le dollar à 12,60.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; **tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.**

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

---

*COMPTES RENDUS. — **Les ouvrages doivent être adressés** **impersonnellement** **à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages** **personnels** **et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.***

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.